Gr. a B 110/1

OO Gall G

~~Philosoph.~~

~~C. 42.~~

VII, 30 – 33

~~2 L. 4, 30~~

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-153874244-12/fragment/page=0002

Geschäftsstelle
Amt für Volksbildung
Halberstadt
Volksbibliothek

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION.

TOME I.

OUVRAGE UTILE

A TOUT ORDRE DE LECTEURS

en particulier

AUX PARENS ET AUX MAITRES

pour l'éducation

des Enfans & des Adoleſcens

& qui renferme une ſuite de toutes les connoiſſances néceſſaires.

BIBLIOTHECA Stephanei ALBERSTADENSIS

Accompagné d'un Recueil d'Eſtampes & d'une traduction latine faite ſur l'original allemand.

Avec Privilege de l'Electeur de Saxe.

À BERLIN & à DESSAU

& ſe trouve chez S. L. Crusius à Leipzig, chez l'Auteur & ſes Amis.

1774.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)
*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

457

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-153874244-12/fragment/page=0006

Seigneur, Dieu de toute grace,
Répands avec efficace
La lumiere & le bonheur.
Détruis l'empire du vice,
Et que partout la juſtice
Triomphe pleinement du crime & de
l'erreur.

Aux

ADORATEURS DE DIEU

quelque religion qu'ils profeſſent.

Que vos Enfans avec ſageſſe
Soient formés au devoir, en Enfans du Seigneur.
A ſa gloire, aux vertus conſacrer la Jeuneſſe,
C'eſt élever à votre honneur,
Un heureux monument qui durera ſans ceſſe.

Remarque.

Cet Ouvrage ne détermine rien, en matiere de foi, que l'obligation d'admettre la Providence d'un Dieu ſouverainement juſte & ſaint, qui reſerve à nos ames immortelles des récompenſes ou des peines dans une autre vie. Il ne s'y trouve aucune déciſion pour ou contre les Egliſes & Sectes particulieres. Ailleurs, & ſurtout dans ſon *Legs en faveur des conſciences des adorateurs de Dieu, Chrétiens ou non Chrétiens, & des Sceptiques*, l'Auteur ſatisfait au devoir de s'expliquer avec plus de liberté qu'il n'a pu & du le faire, dans un livre tel que le préſent Manuel d'éducation, deſtiné à l'uſage de tous les hommes ſans exception.

JEAN BERNARD BASEDOW
autrement dit (comme il ſe qualifiera
à l'avenir dans tous ſes écrits)
BERNARD DE NORDALBINGIE.

MONUMENT

d'une humble reconnoiſſance

envers

LE PUBLIC QUI LIT

& qui par une avance de plus de

QUINZE MILLE RISDALES

a concouru généreuſement

au préſent

MANUEL ÉLÉMENTAIRE

D'ÉDUCATION

& que lui conſacre

l'Auteur

JEAN BERNARD BASEDOW.

*La liste des noms des Bienfaiteurs, & Souscripteurs, ainsi que l'énumération des sommes qu'ils ont avancées ou promises, n'a pu encore être redigée & fournie, faute de quelques éclaircissemens nécessaires. On ne manquera pas de la publier bientôt, & au plus tard dans un an, augmentée ou diminuée comme il est expliqué dans l'*Avis concernant le Manuel élémentaire actuellement conduit à sa fin.

PRÉFACE.

Si la Pédagogie, ou l'éducation de la Jeuneſſe, eſt encore ſujette à de bien grands défauts, ſur le pied où elle ſe trouve actuellement dans la plûpart des établiſſemens publics, ou dans le ſein des familles: ſi l'on manque encore juſqu'ici de bons moyens pour la perfectionner; ſi ce Manuel élémentaire peut à la premiere vue être regardé comme propre à y concourir, ou du moins ſi le titre n'en eſt pas tout à fait faux, l'Ouvrage doit intéreſſer *les Peres & Meres, les Maîtres, ceux qui ont l'inſpection ſur les écoles, les vrais patriotes, & les amis du genre humain*, auſſi longtems qu'après un mûr examen on ne ſe ſera pas convaincu qu'il ſe trouve déja quelqu'autre livre auquel ce titre convienne mieux qu'au mien, ou qui facilite d'avantage un objet de cette importance. J'en laiſſe la déciſion à mes lecteurs.

Le *Manuel élémentaire d'éducation* forme quatre Volumes; mais il comprend de plus le livre de la *Méthode*, que doivent lire les amis des Enfans & quiconque veut porter un jugement ſain de tout l'Ouvrage, avant que d'entreprendre la lecture du Manuel même. L'un & l'autre paroit déja en allemand, accompagné de cette *Traduction françoiſe, & de la latine*, non pas tant en faveur de ceux qui n'entendroient pas l'original, que pour faciliter aux Maîtres & aux Diſciples la *réunion*, eſſentielle à toute inſtruction élémentaire, *de la ſcience des choſes*

ſes & de celle des mots, c. à d. des connoiſſances réelles jointes à l'exercice néceſſaire pour parler plus d'une langue. Enfin une collection de cent Planches qui pour la plûpart étant partagées en 3 ou 4 diviſions forment une ſuite de plus de 300 Eſtampes, orne non ſeulement le Manuel d'éducation, mais eſt utile & néceſſaire, ſoit pour peindre aux yeux les ſujets dont on parle aux enfans, ſurtout ſi l'on s'exprime dans une langue qui ne leur ſeroit pas encore familiere, ſoit pour les attacher par l'attrait du plaiſir & de la curioſité, imprimer les choſes plus profondément dans leur mémoire, & faire naître des ſentimens vertueux dans leur cœur.

Il y a encore un rapport très particulier entre ce même Ouvrage élémentaire & 1) *celui où ſelon la méthode mathématique* je traite *des Principes de l'Arithmétique & de la Géométrie:* j'en ai déja procuré l'impreſſion & je n'attends pour le rendre public, que de pouvoir fournir, avec quelques corrections, de petits Traités pratiques au ſujet de la bonne méthode d'enſeigner les jeunes enfans qu'on veut préparer à l'étude de ces ſciences; 2) *un petit livre à l'uſage des Peres & Meres & des Enfans*, lequel peut être regardé comme le Manuel élémentaire du peuple; 3) l'*Agathocrator* ou de l'éducation des Princes; 4) les *relations trimeſtrales*, qui contiennent un récit hiſtorique de tout ce qui concerne cet Ouvrage juſqu'à préſent.

L'objet du Manuel élémentaire eſt en général de donner une idée des ſciences qui ne ſont pas du reſſort de la Théologie, & par conſéquent on n'y traite, par principes & par preuves ſuivies,

vies, que de la religion naturelle, & non de la chrétienne. Il n'eſt hétérodoxe pour aucune Egliſe, & au contraire *il eſt également adapté à l'uſage* des familles & fondations des Catholiques, Grecs, Proteſtans, Mennonites, Juifs, ou même de ceux qui n'admettent aucune révélation, ſans qu'il ſoit beſoin d'entrer dans aucune controverſe. Je ne me ſuis nulle part déclaré pour ou contre aucune Secte. *) J'ai eu occaſion d'en parler hiſtoriquement, ainſi que des cérémonies religieuſes, & je l'ai fait ſans me permettre aucune déciſion, & en ne rapportant que ce qui étoit de notoriété publique. Tels ſont auſſi les funeſtes effets de la contrainte en matiere de conſcience, dont j'ai cité quelques exemples, qui heureuſement deviennent de jour en jour plus rares dans les Egliſes Catholique & Greque, à meſure que notre ſiecle devient plus éclairé.

*) On ſait d'ailleurs que je ſuis Chrétien, ſans être cependant attaché à aucune Egliſe particuliere. Dans tout écrit théologique je me crois obligé de profeſſer la vérité, telle que ma conſcience me la fait reconnoître, dût-elle choquer les principes des Luthériens, des Reformés, des défenſeurs du ſymbole d'Athanaſe, ou de quelque autre ſociété chrétienne à laquelle je n'adhererai jamais qu'autant que ma conviction m'y déterminera. Je ſerois néanmoins inexcuſable ſi, dans un tems où le doute & l'incrédulité font de ſi funeſtes progrès, je n'euſſe pourvu à l'inſtruction de la jeuneſſe chrétienne, ſuivant les lumieres de ma conſcience, dans un livre entierement diſtinct du Manuel élémentaire. C'eſt ce que j'ai fait dans l'Ouvrage qui porte pour titre: *Legs en faveur des conſciences des Sectateurs de la religion naturelle, des Sceptiques, & des Chrétiens.* On peut en conſéquence juger du *Manuel* & du *Legs*, d'après le but particulier de l'un & de l'autre, & même en faire la critique ou la réfutation, ſans être injuſte ou le paroître.

Mais

Comme je viens de donner une premiere idée de mon Ouvrage élémentaire, j'oſe en prendre moi-même la défenſe, ou me permettre d'en porter un jugement préliminaire. Toutes choſes d'ailleurs égales, le jugement d'un Auteur ne doit pas être plus ſuſpect que celui de tout autre de ſes lecteurs pris à part. En effet, ſuppoſez un homme ordinaire; il lui ſera tout auſſi naturel de juger trop peu favorablement des talens & des ouvrages de ceux qui travaillent dans ſon genre, que de porter un jugement trop avantageux des ſiens.

Dès là qu'ils ſont également capables de juger ſur de ſemblables ſujets, & qu'on leur ſuppoſe aſſés de *bonne foi* pour ne *dire* que ce qu'ils penſent, comme auſſi pour ne rien *taire* de ce qui peut ſervir à exprimer leur ſentiment d'une maniere préciſe, l'Auteur ſera plus en état qu'un autre de donner de ſon Ouvrage une idée aſſés juſte à ceux qui ne ſont pas encore en état de l'apprécier. En effet, il l'a plus ſouvent relu & médité; il en connoit mieux l'enſemble, les différen-

Mais quiconque s'efforcera de charger d'odieuſes imputations le Manuel, qui n'admet point de dogme qu'aucun parti puiſſe qualifier d'héréſie, & ſans pouvoir en alléguer d'autre raiſon ſi ce n'eſt que l'Auteur dans un autre Ouvrage ne ſouſcrit pas à tous les dogmes de tel parti dominant; ou bien s'il ſe propoſoit de me ſuſciter de fâcheuſes affaires en tournant contre moi certaines loix mal entendues, & d'ailleurs toujours injuſtes lorſqu'elles ont pour objet de contraindre la conſcience, je me croirai en droit de le qualifier de perſecuteur & de falſificateur, juſqu'à ce qu'il devienne aſſés ſage pour reconnoître ſon tort.

férentes parties & les ſubdiviſions; & il eſt ſeul en état de le préſenter au lecteur ſous ſon vrai point de vue.

S'agit-il *en particulier* de juger d'un livre qui traite de tous les objets de nos connoiſſances, tout autre que l'Auteur ne fera preſque attention qu'à la partie dont il s'occupe le plus, & qui eſt ſon objet favori. Il imputera à défectuoſité tout ce qu'il ne s'y trouvera pas de détails ſuffiſans pour former & ſatisfaire des hommes qui feroient comme lui leur fort de telle ou telle ſcience, tandis que le tout n'en eſt que mieux par cette prétendue défectuoſité.

On eſt aſſés convaincu dans le public de ma ſincérité comme *membre de la ſociété*, ou comme *Auteur*. Si je n'euſſe eu quelque opinion de ma capacité pour un ſemblable Ouvrage, je ne l'aurois jamais *entrepris*; & ſi le jugement que je portois de moi-même n'eût été confirmé par un grand nombre d'autres de bien plus grand poids, il ne m'eût pas été poſſible d'y travailler & de le continuer, au moins de la maniere dont je l'ai fait. *) Car il faut remarquer que je n'ai reçu par la voie

*) Sans compter l'entretien de ma famille pendant ſix ans, lequel a été pris ſur mes penſions, j'ai employé, ſur les ſommes qui m'ont été fournies d'avance, & même par des Souverains, au delà de 5000 écus en fraix extraordinaires, ou pour me procurer des aſſociés; & plus de 10000 écus pour la gravure des Planches, le papier, l'impreſſion, la traduction, ſoit pour ſatisfaire aux engagemens de la ſouſcription, ſoit pour répondre à l'attente du public & me concilier de plus en plus ſa bienveillance.

voie de la ſouſcription la plus grande partie des fraix extraordinaires que m'a occaſionnés cet Ouvrage, qu'après avoir déja publié *le livre de la Méthode*, *& trois livres du Manuel*, qui reparoiſſent dans cette ſeconde édition travaillés de nouveau, & refondus avec le reſte.

Les choſes étant ainſi, je puis, ſans bleſſer la modeſtie, dire naturellement ce que je penſe de cet Ouvrage. Quelle que ſoit l'influence du jugement que j'en porterai, elle ſera bientôt nulle dès que ceux qui peuvent donner le ton au gros des lecteurs, & dont l'approbation me ſeroit la plus néceſſaire, n'y ſouſcriront pas, ou à la ſeule inſpection du livre, ou après un examen réfléchi. C'eſt de leur déciſion, & non de ce que j'en puis dire pour fixer le vrai point de vue, que dépend la fortune de mon livre.

Soit donc: je plaiderai ma cauſe comme quelqu'un qui attend ſon arrêt. Et pour commencer par les raiſons mêmes de toute l'entrepriſe, je dirai d'abord que la maniere d'enſeigner preſque partout en uſage eſt encore fondée ſur des conſtitutions & coutumes qui nous viennent des ſiecles d'ignorance; j'oſerois même la qualifier d'abſurde eu égard au tems où nous vivons, & au but qu'on doit ſe propoſer dans l'éducation des enfans.

Mais aſſurément elle peut être perfectionnée à l'avantage des jeunes gens, à la ſatisfaction des peres & meres, & d'une maniere qui tourne au bien public, & cela dans l'eſpace de dix ans, les progrès devenant alors toujours plus ſenſibles

sibles de proche en proche, dans la plus considérable partie de l'Europe. Il faut pour cet effet qu'avec une sage & fidele économie on consacre quelque part, & pendant un certain tems, à une reforme complette, & non à quelque *mauvais plâtrage*, ce qu'il en peut coûter p. ex. pour l'entretien de trois ou quatre cens hommes d'infanterie: il faut même d'abord destiner une partie de cette dépense à faire des essais, dont on ne doit pas toujours se promettre la réussite. C'est ce que j'ai dit & répété dans plus d'un écrit. A la vérité on fait chaque année de côté & d'autre de nouveaux établissemens; mais autant que j'en suis informé ils retiennent tous l'ancienne méthode des écoles & colleges, & c'est à quoi je répugne trop pour y prendre part; l'avantage qu'on peut en tirer, sur le pied où ils sont de nos jours, est trop peu considérable.

La premiere chose à laquelle il faut penser pour la reforme de l'éducation, c'est à une *Bibliotheque classique élémentaire*, par où j'entens une suite de livres d'instruction qui forment ensemble un tout bien suivi. Cette entreprise requiert qu'on fasse choix d'un homme dont on puisse conjecturer par les plans ou les écrits qu'il aura déja publiés, qu'il conçoit bien la chose dans sa totalité, & qu'en lui subordonnant un certain nombre *de personnes bien versées dans les différentes sciences*, *on forme une société de gens de lettres pensionnés*, qui ayent la *capacité* & la *volonté* de travailler d'après ses vues, & de réunir leurs travaux pour ne composer qu'un seul Ouvrage, dont toutes les parties se correspondent.

Ce

A meſure que la *Societé entiere* produiroit quelque volume de cette bibliotheque claſſique, il faudroit lui donner toute la perfection poſſible en conſéquence de ce qu'une promte expérience apprendroit de ſon utilité. Au reſte la ſociété doit ſe former des ſucceſſeurs d'entre les jeunes gens qui auront étudié ſelon la méthode ordinaire, & qui ſe voueront volontiers à l'inſtruction des enfans; en peu de tems on pourra les faire paſſer dans les diverſes fondations publiques du pays. *C'eſt ce qui, outre l'entrepriſe d'une bibliotheque claſſique, rend preſque auſſi indiſpenſable l'établiſſement d'un ſéminaire.* On y recevroit 1) des penſionnaires qui profiteroient de l'éducation perfectionnée par les ſoins & ſous l'inſpection de la ſociété & de ceux qui doivent la remplacer; 2) des enfans qui dès leur premiere jeuneſſe doivent être dreſſés à en exercer d'autres & à les inſtruire; 3) de pauvres enfans qu'on éleve comme devant un jour être domeſtiques, à deſſein de faciliter par là l'éducation perfectionnée dans les familles, au lieu que les domeſtiques actuels n'y apportent que trop d'obſtacles.

Au moyen de cette ſociété de gens de lettres penſionnés, & de l'expérience qu'euſſent procurée des eſſais faits dans les ſéminaires, on pouvoit ſe promettre d'abord un Ouvrage élémentaire doublement meilleur que le mien. C'eſt ce que je ne me ſuis pas laſſé de dire depuis ſix ans, le plus clairement & le plus fortement qu'il m'a été poſſible, dans mes *Repréſentations aux amis du genre humain*, dans le livre de la *Méthode*, dans mon *Projet pour améliorer les écoles*, dans *l'Agathocrator*, ou

ou de l'éducation des Princes; & dans quelques feuilles détachées Je n'ai pas peu dépensé pour répandre de côté & d'autre ces sortes de projets. On n'a pas manqué d'y applaudir & de les louer: mais, autant qu'il m'est connu, on n'a nulle part rien fait d'essentiel à ce sujet. Seulement l'approbation croissant jusqu'à un point surprenant, a disposé de plus en plus les esprits à faire l'avance d'un Ouvrage élémentaire moins parfait, dont je fusse seul chargé, sans le concours d'une société pensionnée & sans l'avantage d'un séminaire; permis à moi de m'associer, en les payant, quelques personnes, qu'il n'est pas facile de trouver telles qu on les souhaiteroit, chacun suivant pour l'ordinaire son objet & son intérêt particulier.

Remarque. Il y a trois ans qu'un grand Prince, ami de l'humanité (Léopold Fréderic François, Prince régnant d'Anhalt Dessau) daigna assigner pour un pareil séminaire une somme qui auroit pu suffire, dans la supposition qu'un seul Prince s'intéressant aussi généreusement pour le bien de l'Allemagne, les contributions d'autres amis du genre humain, tant au dedans qu'au dehors de l'Empire, & ce que fourniroient ceux qui seroient admis au séminaire, acheveroient de pourvoir au nécessaire. Mais ce même Prince, vrai pere de son Peuple, s'est vu obligé à une dépense inattendue, & quatre fois plus grande, pour soulager la misere causée par des inondations, & nourrir journellement plus de 1500 de ses Sujets qui manquoient de pain. Ce fâcheux contretems me fait & me fera réitérer toute ma vie le vœu, *qu'un établissement tel que le séminaire en question se forme pour le bien public*, & je ne cesserai d'exciter les Souverains & leurs Ministres à cette entreprise, ou les particuliers à y concourir par une association de personnes qui jouissent d'une certaine aisance. Il se trouve même ici ou là des personnes dont la fortune leur permettroit de s'en char-

ger seules, & qui l'entreprendront sans doute, si elles sont sensibles au bonheur de faire de bonnes œuvres, & à cette vraie gloire, propre à éterniser leur nom, qui peut-être sans cela tombera bientôt dans l'oubli. Mon intérêt ne me fait pas parler ainsi, & on ne peut même m'en soupçonner; mes infirmités tant du corps que de l'esprit, & en particulier la foiblesse de ma vue, qui s'accroissent avec l'âge, ne me permettent pas d'offrir mes services comme Inspecteur du Séminaire, ou pour y faire les fonctions de Régent, mais comme quelqu'un qui en auroit fourni le plan, & qui par ses conseils, ses écrits, & même dans le commencement par son exemple, à l'égard de plusieurs pratiques jusqu'ici inusitées, pourroit s'employer utilement; peut-être même de maniere à remplir par tous ces travaux réunis la tâche de trois hommes d'ailleurs assidus. *Ah! sans doute un séminaire vraiment élémentaire doit s'établir tôt ou tard en quelque endroit: heureux le pays qui en sera le premier favorisé!* Oui, un jour, & quelque part, il faut que notre éducation des enfans substitue à de simples exercices de mémoire, des exercices réels pour former l'entendement; à l'étalage d'une science superficielle, une préparation aux différens emplois & états de la vie: à un jargon de morale on verra succéder la pratique même des vertus; & à la méthode ordinaire & absurde d'enseigner le latin, celle qui est naturelle & fondée en raison. Au moyen de cette méthode, la *langue latine*, qui est nécessaire à presque toutes les conditions un peu civilisées, & qui se trouvera réunie à une instruction d'ailleurs indispensable par rapport aux choses elles-mêmes, pourra s'apprendre, entant que langue d'usage, *dans l'espace d'une année*, à moins qu'on n'ait une vocation ou des talens pour la cultiver & la posséder comme un *Ernesti*, & autres Savans du premier ordre. Tel est mon voeu pour le bien public, en souhaitant l'établissement d'un Séminaire.

Privé du secours d'une société de collegues, & de l'avantage du Séminaire, je n'ai pu donner à mon *Ouvrage élémentaire un degré de perfec-*

fection qui n'étoit poſſible que dans l'idée que j'en avois conçue, & non dans la nature des circonſtances. C'eſt d'ailleurs *un Ouvrage que je ne perdrai jamais de vue*, & que je m'appliquerai toute ma vie à *perfectionner* de cette maniere: au lieu de *relations trimeſtrales*, je n'en donnerai que *de ſemeſtre en ſemeſtre* c. à d. aux foires de Pâques & de la S. Michel. Là toutes les fautes & omiſſions un peu importantes que je remarquerai, ou que de nouvelles lumieres & les avis d'autres perſonnes me feront appercevoir, ſeront corrigées ou réparées, ſurtout ſi elles exigent un promt remede. Mais dans l'eſpace de quelques années il paroitra une *Table des matieres*, qui rendra tout l'Ouvrage d'une plus grande utilité, & qui ſur chaque article fournira les corrections ou ſupplémens néceſſaires. Je puis me promettre que par ce moyen mon livre pourra atteindre à peu près le degré de perfection qu'auroit pu d'abord lui donner, une ſociété de perſonnes penſionnées pour y travailler de concert.

Dès à préſent il n'y a point de genre d'inſtruction d'omis (ce qui concerne les Mathématiques y étant joint) comme on pourra s'en convaincre en jettant les yeux ſur la Table des chapitres qui ſuit. C'eſt ce que j'appelle un *Ouvrage complet* quant à l'ordonnance ou diſtribution des matieres.

Entre toutes celles qui ſont ici traitées, *la Pſychologie*, ou ſcience de l'ame, *la Logique*, *la Morale*, *la Religion naturelle*, & *la Méthode d'enſeigner les langues*, *ſe trouvent le plus exactement travaillées*, comme étant plus de ma compétence.

Et je crois qu'à l'aide de mon ami M. *Wolke* l'Hiſtoire de la Nature & des Arts ne laiſſera rien à déſirer d'eſſentiel, en tant qu'elle fait partie d'un tout très reſſerré. Quant à la *Phyſique*, compriſe dans le IV Volume, elle a eu pour moi, & pourra avoir pour d'autres, malgré toute mon application, des endroits difficiles à bien entendre, vu que je ne me ſuis appliqué à cette ſcience que dans ma 48. & 49. année, ſans le ſecours d'aucun maître, y étant forcé par certaines circonſtances & à l'occaſion de ce livre élémentaire. Or un écolier ſe paſſionne aiſément pour ces endroits difficiles, qu'il s'étonne d'avoir pu comprendre, & qui lui paroiſſent même faciles auſſitôt qu'il ſe les eſt rendus tels à force de travail. Ce défaut, qui peut avoir influé ſur quelques feuilles, ne ſauroit être fort préjudiciable, ce Manuel au fonds n'en étant pas moins complet indépendamment des diſcuſſions que je me ſuis permiſes: & je n'ai pas manqué d'avertir ceux à qui ces matieres ne ſont pas connues, de ſe garder de toute recherche inutile, & trop creuſe pour la jeuneſſe. Pour ce qui eſt des connoiſſeurs ils y trouveront ſans doute, du moins autant qu'un écolier peut en juger, des choſes aſſés utiles, & qui peut-être ne pouvoient venir que d'un auſſi vieux écolier que moi, d'ailleurs aſſés exercé à la méditation. (Voyez Tom. IV. article IX. 1. b.)

En exceptant donc quelques feuilles de la Phyſique, toutes les autres parties de la Philoſophie dont il eſt queſtion dans cet Ouvrage, quoiqu'on ne leur ait pas donné la forme ordinaire, me paroiſſent, après une mûre réflexion, aſ-

assés exactement exposées, depuis les premiers principes jusqu'aux questions subtiles qui ont encore quelque utilité générale, pour qu'un jeune homme destiné aux études, moyennant qu'il ait de bons guides dans l'usage du Manuel, puisse ensuite par la seule lecture & la méditation pousser le raisonnement jusqu'aux dernieres bornes de la Philosophie. Cette assurance avec laquelle j'en parle ne sera pas suspecte à ceux de mes lecteurs qui me connoissent déja par mes précédens Ouvrages, tels que ma *Philosophie pratique pour tous les états & conditions*, & la théorie que j'en ai publiée sous le nom de *Philaléthie*, de même que l'abrégé que j'en ai donné & qui porte le titre de *Systeme de la saine raison;* ceux qui m'ont honoré de leur approbation savent que j'ai pénétré dans les recoins les plus cachés de la Philosophie. On trouvera dans le Manuel les plus subtiles objections contre *la nature de Dieu & sa Providence*, *l'immortalité de l'ame*, *la punition que mérite le vice*, réfutées par des principes à la portée de tout le monde, & quelquefois en deux ou trois lignes, qui contiennent en substance la matiere d'autant de chapitres & de gros traités que certains auteurs en ont écrits assés inutilement.

Puisse seulement *la notion fondamentale de la vérité*, & qui est si fertile en instructions, entant qu'elle est l'*accord de nos jugemens avec des regles d'une utilité générale pour bien penser*, comme tout notre Manuel le suppose & comme l'article III. 7. b. c. du premier Volume en fournit la preuve; puisse cette notion de la vérité, d'après laquelle tout ce qu'il y a eu de Philosophes raisonnables

ont procédé dans la pratique, mais que dans la théorie ils ont tous jusqu'ici ou supprimée ou rejettée, être à l'avenir généralement admise! Aussi longtems qu'on en fera difficulté, il n'y a point de religion, pas même la religion naturelle, qu'il soit possible de démontrer selon les principes de la *Logique*, à moins qu'il ne se glisse dans les preuves quelque chose de douteux & de faux, ou bien qu'on n'étende, sans s'en appercevoir, l'idée qu'on a donnée de la vérité; ce que remarque fort bien un incrédule subtil, mais mal instruit de ce qui constitue l'essence de la vérité. Et par cela même il peut aisément rester un incrédule d'autant plus infortuné, & d'une plus dangereuse conséquence pour les autres.

Le connoisseur le plus impartial, & même le plus favorablement prévenu, ne peut apprécier qu'imparfaitement *la partie historique* du Manuel, s'il ne fait les considérations suivantes. 1) Celui qui se propose de mettre l'éducation sur un meilleur pied, doit surtout avoir en vue ce qui est de l'utilité la plus générale, & qui ayant été négligé jusqu'alors, le seroit encore longtems sans lui, selon toute apparence. Ainsi p. ex. il doit décomposer les idées pour les ramener aux notions les plus simples, éclaircir par des expressions & des images sensibles les sujets sans lesquels les jeunes gens ne peuvent lire avec intelligence les histoires générales ou particulieres, ou ne seroient que beaucoup plus tard en état de s'en occuper; c. à d. qu'il faut leur rendre intelligibles les termes usités en matiere de politique ou de gouvernement des Etats, soit en paix

ou

ou en guerre & cela dans un ordre élémentaire, & qui forme un tout ſuffiſamment complet. 2) A t il ſatisfait à cette premiere condition, il faut que comme auteur du Manuel d'éducation, il ne traite de la Géographie, en renvoyant à celle de *Buſching*, ou à telle autre qu'il doit ſuppoſer entre les mains des enfans, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour leur apprendre à faire uſage des Cartes ou de quelque bon abrégé de Géographie, & leur épargner ainſi, parmi les gens d'un certain ordre, la honte ou le déplaiſir de paroître tout à fait ignorans, dans des occaſions où il ne leur eſt pas loiſible de recourir à quelque dictionnaire ou recueil de ce genre. 3) Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire univerſelle proprement dite, il ne lui ſeroit pas poſſible d'en donner une d'un uſage général & deſtinée à ſervir de lecture aux enfans, à moins de doubler le nombre des feuilles que cet objet occupe dans ce Manuel, ce qui ſeroit contre la proportion qu'il doit avoir avec le tout, & un défaut réel qui s'eſt gliſſé dans la Phyſique. Ce que je dis peut d'autant moins être conteſté que le Manuel élémentaire, pour être complet, ne doit conduire un jeune homme qui a reçu quelque éducation, que juſqu'à l'âge où il ſe décide pour les études, ou pour quelqu'une des conditions de la vie civile qui ne requierent pas, à moins d'un goût particulier pour l'Hiſtoire, un plus grand détail que celui qu'en contient le Manuel, & qui ſuffit pour préparer à entendre tout livre qui en traite plus à fonds, ou tout Profeſſeur qui en donne des leçons. 4) En un mot il n'eſt beſoin d'autre choſe ſinon que, d'après une bonne méthode, les périodes du tems ſe ſuivent, ſans

même toujours égard à l'importance des évenemens, mais en s'attachant à quelque diviſion déja reçue, ou en cherchant à ſimplifier la correſpondance des divers périodes, de maniere à rendre la repréſentation de l'enſemble plus facile à la mémoire. Un livre élémentaire ne doit contenir que ce qui eſt néceſſaire pour donner, en premier lieu, une idée de ce qu'on a droit d'attendre d'un abrégé d'Hiſtoire univerſelle, & en ſecond lieu, pour mettre les jeunes gens en état, à meſure qu'ils avancent en âge, de ſaiſir certains traits hiſtoriques inſtructifs (tels que je me propoſe d'en fournir pluſieurs exemples dans un *Recueil d'inſtructions & récréations diverſes*) qu'on leur indiquera en peu de mots, dans tel ou tel période du *Précis d'Hiſtoire univerſelle*, & en les ſuppoſant déja verſés dans la lecture du Manuel. 5) J'ai tiré en partie mon abrégé hiſtorique de l'Ouvrage de M. *Schlœzer*, & en partie je l'ai imité de lui. Mais dans le choix de ce que j'y ai fait entrer, ſouvent telle ou telle circonſtance étoit aſſés indifférente pour m'être déterminé à préférer l'une ſans aucune raiſon bien particuliere, en ſorte que quelqu'un qui eſt accoutumé depuis longtems à une autre diviſion ou diſpoſition, pourra fort bien ne pas trouver celle que j'ai ſuivie ni la meilleure, ni la plus commode. 6) Mais un ſquelette d'époques & de périodes ſans aucun muſcle, a quelque choſe de trop uniforme pour attacher ſouvent les regards: chacun doit le revétir à ſon gré de chairs. Or quelqu'un qui ſe propoſe de rectifier la maniere de penſer des hommes en fait de morale, & ſurtout dans des points de la plus grande importance, & qui, comme on le ſait, ne vit que

pour

pour cet objet & non pour s'occuper de l'Hiſtoire politique; quelqu'un qui, comme moi, hait cordialement *les abſurdes additions à la meilleure religion*, *& les loix de contrainte en matiere de conſcience*, ſans avoir oſé les combattre par des preuves en forme dans ſon Ouvrage élémentaire, n'a d'autre reſſource que de donner plus de corps à ſon ſquélette hiſtorique par l'expoſition des plus triſtes ou des plus ridicules effets de cette déteſtable iniquité, dominante encore en plus d'un endroit. Et à cet égard il agit d'une maniere qui ne peut qu'être de la plus grande utilité pour le tems où nous vivons. Toutes ces conſidérations feront ſans doute qu'un de mes amis, homme reſpectable & grand connoiſſeur, qui ne paroiſſoit pas ſatisfait de la partie hiſtorique de mon Manuel, verra les choſes ſous leur véritable point de vue.

Paſſons à quelqu'autre objet. *Je ne ſais presqu'aucun genre de ſtile régulier, dont le Manuel ne fourniſſe quelques bons exemples.* Les traductions, pour leſquelles on n'a rien épargné, paroiſſent avec l'original, afin que le maître & l'écolier puiſſent répéter dans une langue moins familiere, ce qui eſt déja ſuffiſamment connu dans la langue maternelle; en quoi on peut s'aider également des Planches. On peut auſſi faire ſervir, tant les traductions que l'original, *à exercer les jeunes gens dans le ſtyle* & tourner à leur profit les fautes même qui peuvent s'y être gliſſées, n'y ayant perſonne qui ne ſoit ſujet à erreur.

Tout ce que je viens de dire bien conſidéré, chacun pourra ſe convaincre par lui même juſ-

qu'à quel point j'ai pu avancer, que les jeunes gens, d'un état à recevoir quelque éducation, *n'avoient beſoin* juſqu'à 15 ans, *en tout genre d'inſtruction, que du préſent Manuel.* La dépenſe *n'en peut donc être trop conſidérable* pour ceux d'une fortune médiocre, & quant à ceux dont les Parens ſont pauvres je tâcherai de le leur procurer à moindre prix ſur le bénéfice que je tirerai du débit, ſans aucune vue d'intérêt. On comprend d'ailleurs que dans une famille nombreuſe, ou dans une école, la collection d'eſtampes, non plus que le livre de la Méthode, n'ont pas beſoin d'être autant multipliés que le Manuel & ſes traductions. Et comme cela même peut encore être un objet, & qu'étant entre les mains des enfans ce livre ſe gâtera & s'uſera aiſément, je ferai en ſorte, ſi je m'y vois encouragé, de fournir bientôt, & à très grand marché, de petits extraits convenables à de jeunes enfans, qui par le bon uſage qu'ils en feront, doivent mériter qu'on leur confie le Manuel même, lequel, comme on en peut juger d'avance, ſera toujours un livre inſtructif pour les Adoleſcens, les hommes faits, & même pour les vieillards, ſurtout lorsqu'il ſera accompagné de la Table des matieres.

Je m'arrêterois encore ici à preſſer le devoir *d'aſſurer la vie des enfans par l'inoculation*, ſi j'avois quelque choſe à ajouter aux excellentes conſidérations & obſervations de Mrs. *Gatti* & *Wagler*, ou ſi je pouvois m'exprimer avec plus d'énergie. Pour répondre aux objections morales & théologiques, je me propoſe d'en faire le ſujet d'une diſſertation, que quelques empêchemens ne

ne me permettent pas encore de publier. * Au reſte je regarde comme faiſant partie de cette Préface, tant le livre de la Méthode, que le premier livre du Manuel, & tout ce qui ſe trouve adreſſé en différens endroits aux Amis des enfans. Je finirai donc en témoignant la reconnoiſſance dont mon cœur eſt pénétré pour la confiance dont m'honorent tant de reſpectables fauteurs & amis, diſtingués par leur rang & par leur mérite. J'y joins la proteſtation ſolemnelle, comme en la préſence de l'Etre qui ſait tout, que ſi dans la ſuite mon travail eſt approuvé, je n'oublierai jamais par combien de directions ſenſibles de ſa Providence, Dieu m'a encouragé dans mon entrepriſe: qu'au contraire ſi j'ai travaillé en pure perte, je m'humilierai devant lui en lui offrant l'hommage d'une ame tranquille & ſoumiſe. Ce Dieu que j'adore fait ſouvent entendre, par des raiſons impénétrables, cette voix que doit reſpecter un foible mortel dont les vues trop courtes lui font ſouvent entreprendre de pénibles travaux, qu'il ſera obligé d'interrompre ou de laiſſer imparfaits: Tu iras juſques là, & pas plus loin; quant à ce qui reſte encore, j'ai deſtiné de toute éternité à ſon exécution d'autres tems & d'autres inſtrumens.

Deſſau le 11 Mars 1774.

*) On connoit déja *l'Eſſai apologétique ſur la méthode de communiquer la petite vérole par inoculation; où l'on tâche de faire voir que la conſcience ne ſauroit en être bleſſée, ni la religion offenſée, par Ch. Chais, Miniſtre du S. Evangile, à la Haye 1754. 8.*

Contenu du premier Volume.

Livre I. A l'uſage de ceux qui aiment & inſtruiſent les Enfans.

1) *Maniere d'enſeigner.* (au commencement du Manuel.) pag. 1.

2) *Premiere éducation donnée à un enfant, ſavoir juſqu'au tems où il a pu tout lire, & entendre en grande partie ce qu'il liſoit.* (20)

3) *Différens jeux d'enfans.* (31)

4) *Exercices par leſquels ſe forme, depuis dix juſqu'à ſeize ans, le jeune homme de condition.* (49)

5) *Du bon ou mauvais uſage du Manuel d'éducation dans les écoles: des gouverneurs & gouvernantes.* (55)

6) *Gouvernement des enfans, ou regles de conduite concernant les mœurs, les libertés, & les objets d'inſtruction des plus jeunes enfans, & de ceux d'un âge plus avancé juſqu'à l'adoleſcence.* (71)

Livre II. Qui traite de différentes matieres, en particulier de l'homme & de l'ame.

1) *Divers enſeignemens relatifs à l'uſage des ſept premieres eſtampes* (87)

2) *Sur le corps, la vie & l'ame de l'homme.* (136)

3) *De l'entendement humain.* (151)

a) De

a) De l'entendement, la ſenſibilité, & la volonté de l'ame. (ib.)
b) Différences entre les hommes à l'égard des ſens & de l'entendement. (155)
c) Attention, mémoire, expérience & eſſai. (157)
d) la réflexion, ou la faculté de comparer & de diſtinguer les objets. (162)
e) faculté de juger: connoiſſances que nous devons au témoignage & aux inſtructions des autres. (165)
f) de la pénétration, du raiſonnement, & de l'imagination. (168)
4) *De la volonté de l'homme.*
a) principe & effets de la volonté. (172)
b) déſirs ſenſuels, curioſité, imitation & amour de la vie. (173.)
c) origine de la vie de l'homme. (183)
d) du plaiſir qui réſulte de l'harmonie & de la ſymmétrie. (186)
e) ſur l'humanité & l'amitié. (189)
f) de la reconnoiſſance. (194)
g) du déſir de la gloire. (196)
h) du penchant des deux ſexes l'un pour l'autre. (198)
i) déſir d'acquérir du bien. (199)
k) des paſſions, (ou affections de l'ame) (201)
l' ſur l'habitude, le penchant à l'avarice, la volupté & l'orgueil. (205)
m) ſur l'eſprit ſoupçonneux, l'envie, & le déſir de la vengeance. (213)
n) de la raiſon & de la folie. (217)
o) ſentences ſur la nature de l'ame. (223)
p) l'homme libre & capable de recevoir des des loix. (224)
q) imputation des actions libres. (228)
r) le

r) le bien & le mal: l'amour propre, & l'amour des autres hommes: le devoir & la vertu. (230)
5) *Du corps humain.*
a) de la ſtructure du corps. (234)
b) de la nutrition. (237)
c) de la circulation du ſang par le cœur. (241)
d) du ſquelette & des muſcles. (242)
e) de l'uſage, de la ſûre diſpoſition, & de la beauté des membres. (245)
f) des yeux, des oreilles, & des orgages de la parole (247).
g) des maladies & du régime. (254)
Appendice. Aux amis des Enfans, de la propreté. (260)
6) *Des différences naturelles entre les hommes.*
a) des différens âges de l'homme. (271)
b) de la légéreté de la ſeconde jeuneſſe. (273)
c) des deux ſexes. (277)
d) différences entre certaines nations. (280)
e) des naiſſances & des morts. (285)
f) des familles & de la parenté. (286)

Livre III. Logique adaptée aux différens états de la vie.

1. *Principes généraux de Logique.*
a) additions importantes à la Pſychologie (301)
b) ce que c'eſt que croire, préſumer, douter, ſavoir. (309)
c) de la vérité, de l'erreur & de la ſuperſtition. (311)
d) de l'uſage de l'entendement. (320)
2. *Eclairciſſement & confirmation de quelques idées.*
a) des corps & de l'eſpace. (326)
b) du

b) du mouvement & de la pesanteur. (329)
c) de la durée, du tems & de l'éternité. (332)
d) des effets & des causes. (333)
e) de la raison suffisante. (336)
f) du monde & de son origine. (340)
g) du cours de la nature. (342)
h) de la diversité des causes. (344)
i) de l'impossibilité & de la nécessité. (349)
k) de l'actualité ou réalité des choses. (353)
l) de la grandeur & de l'infini. (355)

3. *des raisonnemens, ou conséquences.*
a) conséquences déduites d'une seule proposition. (359)
b) les regles de concatenation, ou de l'enchainement des propositions & conséquences. (362)
c) des conséquences vraisemblables. (365)

4) *usage des conséquences déduites de la vraisemblance.*
a) particulierement en fait de témoignage (369)
b) de l'interprétation. (372)
c) images sensibles de quelques conclusions vicieuses. (374)
d) causes & effets déduits de conséquences. (377)

5. *Préceptes généraux sur les raisonnemens & les preuves.* (378)

6. *de la méthode des Mathématiciens.* (384)

7. *de la diversité & de la certitude de nos connoissances.* (388)
a) de l'être & du non-être, des connoissances dont il résulte quelque effet, & des mysteres. (388)
b) influence des penchans sur ce que nous savons & croyons. (392)
c) de la vérité. (398)

Con-

Contenu du ſecond Volume.

Livre IV. De la Religion.

1. *Maniere de donner aux enfans la premiere idée de l'exiſtence de Dieu.* (p. 1.)
2. *du bon arrangement du monde.* (12)
3. *il y a plus de bien que de mal.* (14)
4. *demonſtration de l'exiſtence de Dieu.* (36)
5. *Jehova le Pere des hommes.* (43)
6. *l'immortalité de l'ame.* (45)
7. *le ſalaire aſſuré de la vertu, & la punition certaine du vice après la vie corporelle.* (48)
8. *des perfections de Dieu & de la Providence.* (51)
9. *Leçons particulieres ſur la Providence.* (53)
10. *Dieu n'eſt pas coupable des vices des hommes.* (62)
11. *des châtimens de Dieu.* (67.)
12. *de la priere & de l'adoration.* (71)
13. *des bienfaits de Dieu & de ſon amour envers les hommes.* (77)
14. *Conduite différente des hommes par rapport à la connoiſſance de Dieu* (81)
15. *Repréſentation ſenſible des effets de la religion.* (84)
16. *Effets de la Religion ſur les Princes.* (96)
17. *Des exercices de piété domeſtiques. Aux amis des enfans.* (99)
18. *formulaire de confeſſion de foi.* (105)
19. *les principaux points de la morale, preſentés comme des loix de Dieu.* (106)
20. *Explication d'un formulaire de priere convenable à chacun.* (111)

21. *Cantiques & poésies morales pour servir à des exercices de religion.* (114)
Table des cantiques. (179)
22. *des différentes religions.*
a) de la religion Judaïque. (180)
b) de la religion Judaïque & Chrétienne. (186)
c) du gouvernement ecclésiastique des Chrétiens. (191)
d) des différentes opinions des Chrétiens. (197)
e) des Mahométans, des Naturalistes, des Sceptiques & des Athées. (204)

Livre V. La Morale.

1. *Instructions en proverbes.* (215)
2. *instructions en forme de contes.* (221)
3. *la culture de l'esprit & des mœurs.*
a) maximes générales. (257)
b) des biens & des honneurs. (265)
c) de la tempérance, du soin de la santé & de la vie. (269)
d) de la pudeur & de la chasteté. (273)
e) de la colere & de la vengeance. (275)
f) du plaisir & de la tristesse. (278)
g) de la sincérité, de la dissimulation & de la bonne foi. (284)
h) de la bienfaisance, de la complaisance, & de la gratitude. (286)
i) de la société & de la conversation. (288)
k) du badinage, & de l'affectation. (294)
l) de l'amitié. (296)
m) du choix d'un genre de vie & des occupations. (299)
n) maximes particulieres pour la jeunesse. (301)

o) de la prudence & des devoirs relatifs à l'état du mariage. (307)
p) de l'économie domeſtique. (311)
q) maximes mélées. (317)
4. *idée générale de quelques droits & de quelques obligations.* (321)
5. *des loix relatives à la ſureté publique.* (325)
6. *des contracts & de la fraude.* (329)
7. *de la chaſteté.* (333)
8. *des devoirs envers la patrie.* (336)
9. *tableau de toute la morale.* (342)
10. *ſuite. Idée générale de la Philoſophie pratique.* (346)

Livre VI. Des occupations & des conditions différentes des hommes.

1. *De la ſurface de la Terre.* (353)
2. *différence des tems, des ſaiſons, & des contrées de la Terre.* (361)
3. *de l'application au travail.* (366)
4. *variétés du tems & des travaux, ſuivant les ſaiſons.*
a) le printems & les ſemailles. (368)
b) l'été & la moiſſon. 374)
c) l'automne & la culture de la vigne. (376)
d) l'hiver & ſes travaux. (381)
5 -- 11 *différentes profeſſions & métiers.* (384)
12. *peinture, ſculpture, arts qui s'y rapportent.* (433)
13. *de l'écriture.* (445)
14. *de la muſique.* (449)
15. *de la danſe, de la lutte, & de l'eſcrime.* (456)
16. *idée du manege.* (459)
17. *tours d'adreſſe particuliers.* (463)
18. *les hommes en ſociété.* (466)

19. *ſur*

19. *sur le commerce.* (469)
20. *Mauvaise foi dans le commerce.* (475)

Contenu du troisieme Volume.

Livre VII. Elémens de l'Histoire.

1. *Principes fondamentaux de la Politique ou science du gouvernement.*
a) état d'un peuple non civilisé. (p. 3)
b) tableau d'un peuple dans l'état de liberté naturelle. (7)
c) gouvernement des Peres de famille. (9)
d) gouvernement des Grands de l'Etat. (16)
e) gouvernement d'un Prince ou Monarque. (18)
f) des injures & autres sujets d'intenter action contre quelqu'un. (25)
g) des tribunaux & des peines. (32)
h) précis concernant le militaire. (38)
i) addition concernant la patrie, la paix, la guerre & le droit des gens. (52)
2. *Premieres leçons de Géographie.*
a) de l'usage des Cartes. (57)
b) précis concernant le globe terrestre. (66)
c) instruction au sujet des terres & des mers des quatre parties du monde. (75)
d) suite, en particulier des îles & des côtes à moitié connues. (80)
3. *Secondes leçons de Géographie.*
a) division de l'Europe en différens Etats. (84)
b) quelques Etats & Peuples de l'Europe mis en parallele. (88)
c) de la religion des différens Etats de l'Europe. (91)

d) deſcription plus détaillée de l'Allemagne. (96)
e) du Portugal, de l'Eſpagne & de la France. (104)
f) de la Grande Bretagne & de l'Irlande. (112)
g) des Pays-bas & de la Suiſſe. (115)
h) du Danemarc, de la Norwege & de la Suede. (118)
i) de la Ruſſie. (124)
k) de la Pologne, de la Pruſſe, de la Livonie & de la Courlande. (131)
l) de l'Italie. (134)
m) de la Hongrie. (136)
n) de la Turquie en Europe. (137)
o) de l'Aſie. (138)
p) de l'Afrique & de l'Amérique. (139)
q) de la méthode d'enſeigner la Géographie. (143)

4. *Précis d'Hiſtoire univerſelle par Epoques.* (145)
a) tems obſcurs juſqu'au Déluge. (152)
b) — — juſqu'à la ſortie d'Egypte. (153)
c) — — dernier Période. (156)
d) tems plus connus: avant l'établiſſement de la monarchie des Perſes. (159)
e) — — monarchie des Perſes. (161)
f) — — monarchie des Grecs. (165)
g) tems qui ont précédé le rétabliſſement de l'Empire d'Occident en Allemagne. Empereurs Païens à Rome. (169)
h) — — Empereurs Chrétiens. (174)
i) — — Rois Lombards en Italie. (180)
k) Rétabliſſement de l'Empire d'Occident en Allemagne: ancien ou premier Période. (185)
l) — — ſecond ou dernier Période. (187)
m) de l'Empire d'Orient en particulier. (194)

5. *Additions au précis d'Hiſtoire univerſelle.*
a) ſupplément à l'hiſtoire des Juifs. (197)
b) — aux pratiques relig: des Chrétiens. (201)
c) — à l'hiſtoire de différens Peuples. (207)
6. *Abrégé de la Fable ou de la Mythologie.*
a) hiſtoire fabuleuſe des Dieux. (211)
b) ſuite de l'article précédent. (226)
c) des Argonautes & du ſiege de Troie. (236)
d) images ſymboliques de pluſieurs choſes chés les anciens. (240)
7. *Du Blaſon ou art héraldique.* (244)
8. *Idée & ſubordination des connoiſſances hiſtoriques.* (249)

Livre VIII. Hiſtoire naturelle.

1. *Premiere connoiſſance des animaux.* (261)
2. *des plantes.* (329)
3. *des minéraux.* (350)
4. *de l'emploi de quelques matieres tirées des trois regnes de la nature.* (365)
5. *de quelques inſtrumens particuliers.* (375)
6 *de la navigation.* (381)
7. *des moulins & des montres.* (383)
8. *ſuite des inſtrumens.* (388)
9. *de l'architecture.* (391)

Contenu du quatrieme Volume.

Livre IX. Suite de la Phyſique.

1. *Des phénomenes du monde matériel.* (p. 3).
a) Des corps & du mouvement (ſuite de ce qui en a été dit T. I. Liv. III. (4)
b) méthode dans les principes de la ſtatique & de la dynamique. (8)

c) premieres notions des regles de l'équilibre, & du mouvement. (24)
2. *des corps fluides.* (38)
3. *de l'air.* (49)
4. *de la chaleur & du froid.* (60)
5. *des phénomenes de l'aiman, & de l'électricité.* (67)
6. *de la lumiere.* (76)
7. *du globe de la Terre considéré en général.* (101)
8. *suite. Des saisons & des météores.* (110)
9. — *& de la sphere céleste.*
10. — *un mot de la Chronologie.*
11. — *notions générales de la liaison des grands corps de l'Univers entr'eux.*
12. *tableau général de toute la Philosophie.*

Livre X. De la Grammaire & du Stile.

1. *Principes généraux de la Grammaire.*
2. *Grammaire françoise.*
NB. l'original traite de la Grammaire allemande, & on trouvera dans la traduction latine ce qui concerne le latin.
3. *de l'élégance dans le langage, & de la lecture.*
a) des pensées, de l'expression, du stile, des figures & de l'harmonie.
b) de la traduction.
c) du genre épistolaire.
d) autres exercices pour former à l'élégance de la diction.
e) moyens de former des lecteurs intelligens.
f) conclusion de tout l'Ouvrage.

L'Auteur publiera bientôt un traité de mathématiques sous le titre de, Principes démontrés d'*Arithmétique & de Géométrie*, avec Figures.

TABLE

TABLE

des Planches du Manuel élémentaire d'éducation.

Premiere Suite.

Planche I. *La plûpart des diverſes ſortes d'alimens.* Livre II. 1. a.

— II. *Mauvaiſes manieres de quelques enfans à table. Bienfaiſance de deux de ces enfans envers un pauvre homme.* Liv. II. 1. h.

— III. a) *Toutes ſortes d'habillemens d'homme & de femme.* b) *Enfans qui gâtent leurs habits de plus d'une maniere.* Liv. II. 1. i. (n. 2.) & k.

— IV. *Habitations dans des cavernes, cabanes, feuillées, tentes, maiſons à la ville & à la campagne.* Liv. II. 1. m.

— V. *Récréations des enfans.* a) Les petits ſoldats, l'arbalétrier, les joueuſes de quilles; celui qui les dreſſe — b) enfant qui va à cheval ſur un bâton, autre qui ſe balance ſur un cheval de bois: chariot d'enfant, eſcarpolette — c) jeunes garçons & filles qui danſent; le grand-pere les obſerve à la fenêtre — d) petites filles qui s'amuſent avec leurs poupées. Liv. II. 1. n.

— VI. *Autres jeux d'enfans.* a) Celui des viſi-

tes — b) colin maillard — c) le cerceau, la toupie, le ſabot, le cerf-volant — d) la balle & le volant. Liv. II. 1. o.

Pl. VII. *Amuſemens de la jeuneſſe & de l'âge viril.* a) Ceux-ci conduiſent un bateau & pêchent à la ligne, d'autres ſe baignent & nagent — b) le traîneau tiré par un cheval, un autre qu'on pouſſe, les patins pour courir ſur la glace — c) promenade à pied, à cheval, & en carroſſe — d) le billard, les joueurs, les ſpectateurs, le marqueur. L. II. p.

— VIII. *Des Animaux.* a) Ce qui concerne les abeilles, & le ver à ſoie — b) le renard emportant ſa proie; l'aigle & le faucon de mer: autres oiſeaux. La marmotte, le fourmilion — c) le poiſſon, avec ſes nageoires & ſes ouïes &c. l'huitre à l'écaille, le léſard, le crapaud, la grenouille, le ſerpent, l'araignée: le cigne & ſes pieds garnis de membranes pour nager; le héron aux longs pieds: les loutres & les caſtors — d) le chameau & ſon conducteur; l'éléphant, ſa trompe, la tour dont il eſt chargé, celui qui le guide. Liv. VIII. 1. a.

— IX. *Suite de la précédente.* a) Un tigre ou un léopard à la chaîne. Un bœuf ſauvage ou buffle. Mulet avec ſa charge: un cerf avec ſon bois — b) un obſervateur tenant une loupe à la main. L'autruche, le rhinocerot, les oiſeaux de paſſage, l'eſpadon ou poiſſon à ſcie, le crocodile — c) pigeons qui nourriſſent leurs petits. Cicognes perchés ſur leur nid. Le philandre portant ſes petis dans une poche; le loir ou rat de Surinam. La tortue — d)

— d) maniere de ſe défendre des bêtes à cornes contre un ours, des chevaux contre un loup, du hériſſon contre quelque autre animal. Liv. VIII. 1. b.

Pl. X. n. 1. *Suite.* Montagnes & rocs, ânes & mulets qui ſervent à traverſer ces hauteurs. Gazelles qui graviſſent juſqu'aux endroits les plus eſcarpés. Un cerf & une biche. Vaches bien nourries. Brebis avec leur belier. La chouette & les oiſeaux qui fondent ſur elle. Le petit écureuil grimpant le long d'un arbre. Le trébuchet ou cage pour attraper des oiſeaux; autre cage où il y en a d'enfermés: le perroquet cauſeur: les poiſſons volans. Liv. VIII. 1. c.

— X. n. 2. *Suite.* a) Côte de la Mer Glaciale: le renne attelé à un traîneau qu'il tire rapidement; des chiens marins; l'ours blanc leur ennemi. La pêche de la baleine — b) le chaſſeur & ſon chien: le ſinge gambadant & enchaîné — Volaille de toute eſpece; le ſuperbe paon, la canne barbotante; le jet d'eau: coq & poule d'Inde; les oies; la poule & ſa couvée; le coq vigilant & courageux: le juchoir, la montée du poullailler; la ſouris guettée par le chat. Liv. VIII. 1. d.

— XI. *Le corps humain.* a) Deux figures qui en repréſentent les parties extérieures. Un ſquélette. La trachée artere, & ſituation des poumons relativement au cœur; au deſſous les poumons plus en grand; l'éſophage depuis l'intérieur de la bouche juſqu'au boyau culier:

deux représentations du cœur plus distinctes, dont l'une fait voir la cloison qui sépare les deux ventricules. Le complexus des veines, les muscles extérieurs: monstre sans mains & sans pieds & qui ne laisse pas de prendre lui-même sa nourriture — b) le malade à qui le Médecin tâte le pouls, & qu'un ami visite. Une table où il y a plusieurs remedes, enfant à qui on en fait prendre — c) un autre entre les mains d'un Chirurgien dont les instrumens sont étalés. Femme qui se fait saigner. Liv. II. 2. b. c. & 5. a. b. c. d. e. g.

Pl. XII. *Développement de l'entendement humain.* a) Les cinq sens, & attention aux objets dont ils sont frappés. Le sens de la vue exprimé par l'action de quelqu'un qui regarde vers le ciel; un autre prête l'oreille au son de la cloche. Un enfant savoure son craquelin, & en même tems il éprouve la sensation que lui cause son camarade qui le prend fortement par le bras. Celui-ci se bouche le nez pour ne pas sentir l'odeur de cette botte de paille qui brûle, tandis que cet autre n'est occupé qu'à poursuivre son papillon — b) image de la mémoire en la personne de ce vieillard, à la jambe de travers, qui se rappelle ce qu'il a été comme enfant, adolescent & homme fait, à l'occasion des portraits qu'il en a sous les yeux — c) expérience d'un paysan qui connoit les variations du tems à certains signes, & inexpérience d'un jeune enfant qui veut prendre les oiseaux à la main, & dont un plus âgé se moque — d) accroissement de l'expérience par le penchant à faire toutes sortes d'essais: les boules de savon:

bou-

bouteille remplie d'eau, mais dont l'entrée eſt ſi étroite qu'il n'en ſort rien lorſqu'on la retourne: l'eau chaude capable d'éteindre le feu. Liv. II. 3. (cette expérience ſembloit ne pouvoir être faite que par un plus jeune enfant que celui que répréſente la Planche; le peintre à peut-être entendu autre choſe que ce que je lui fais exprimer).

Pl. XIII. *Repréſentation des premiers penchans de l'homme.* a) Impreſſion des ſens chés cet enfant qui veut manger une pomme, chés cet autre qui flaire un citron; ceux là prennent plaiſir à la muſique; celui-ci regarde avec tranſport vers le ciel; ce troiſieme qui s'eſt piqué à des épines, éprouve un ſentiment de douleur — b) penchant à la curioſité, remarquable en ceux que ce danſeur de corde, cet arlequin & ſon ſinge, amuſent; de même qu'en cet enfant qui a voulu éprouver s'il conduiroit bien tout ſeul un bateau — c) penchant à l'imitation, exprimé par ces enfans dont l'un fait le rôle de Profeſſeur, & les autres celui d'auditeurs — d) le violent amour de la vie, dont on voit ici trois exemples; d'abord c'eſt un homme qui tire ſon piſtolet contre un furieux pour l'empêcher d'approcher; là c'en eſt un qui grimpe ſur une muraille pour échapper à un taureau; plus loin ce malheureux prêt à ſe noyer ſe cramponne à un tonneau. Liv. II. 4. b.

— XIV. *Différens proſpects.* a) Chaîne de montagnes, dont une des plus en vue eſt couverte d'arbriſſeaux; vallons, plaines, grands chemins, terres labourées, bois — b) origine des ruiſſeaux, leur réunion pour former des rivieres & des

des fleuves navigables. Bateaux, radeaux &c. Liv. VI. 1.

Pl. XV. *Suite de la précédente.* a) Terre ferme, rivage, & promontoire, bancs de sable, golfe, rochers, tournant ou goufre: détroit, île, langue de terre, presqu'île — b) sables, eaux dormantes, terrein marécageux &c. Liv. VI. 1.

— XVI. *Travaux des quatre saisons de l'année.* a) Le payſan laboure, seme, herse son champ; le jardinier cultive ses fleurs: diversité des agrémens du printems — b) la fenaison & la moisson en été — c) la cueillette des fruits, la vendange, le bétail qui pait sur les guérets après la recolte des bleds; la pêche en automne — d) le blé se bat dans la grange, on fait la coupe du bois & on chasse en hiver. Liv. VI. 4. a. b. c. & d.

— XVII. *Progrès des connoissances de l'homme* a) *par la comparaison & le discernement des choses.* Exemple d'un enfant qui apprend à distinguer un étalon, une cavale, un âne & un mulet — b) *par le témoignage des autres*; exemples: voyageur qui s'informe de la route; enfant piqué par des abeilles, & qui n'ayant pas voulu écouter son pere deviendra sage à ses propres dépens — c) *par les instructions de ceux qui ont l'esprit cultivé*; tel ce précepteur qui instruit ces deux enfans de la maniere de compter aisément les quarreaux d'une chambre — d) *par nos propres réflexions*, qui augmentent nos connoissances & nous les font appliquer à notre usage; témoins ces deux enfans qui comptent les arbres d'une pépiniere selon la méthode

de qui vient de leur être enſeignée. Liv. II. 3. d, e, f.

Pl. XVIII. *Inclinations qui ſe manifeſtent plus tard.* a) Diſpoſition à remarquer la belle ordonnance, & l'accord des parties avec le tout, comme l'harmonie d'un concert, la ſymmétrie d'une maiſon, d'un appartement, d'un cabinet de livres & de tableaux, des ſtatues, haies, & allées d'un jardin &c. — b) l'amour du prochain qui fait compatir à ſes maux; exemple d'un homme qui en ſoulage un autre que des brigands avoient laiſſé pour mort — c) l'amour du prochain qui fait prendre part à ſa joie. Homme & femme de qualité qui voient avec plaiſir une fête champêtre, & qu'un ſentiment d'humanité engage à y contribuer — d) amour du prochain qui s'exerce en particulier envers ceux d'une même famille. Retour d'un Pere qui ſe voit tendrement accueilli par ſon épouſe, par ſa mere, & par ſon jeune fils; marques de déplaiſir qu'en donne celui qui eſt appuyé au doſſier du fauteuil. Liv. II. 4. d. e.

— XIX. *Quelques occupations utiles.* a) Du jardinage; conſtruction d'un cabinet de jardin. — b) Ouvrages de femmes, comme coudre, filer, blanchir le linge, le repaſſer &c. — c) Cordonnier — d) Tailleur, qui travaillent avec leurs garçons & leurs apprentis. Liv. VI. 5.

— XX. *Suite de la précédente.* a) Le maréchal travaillant dans ſa forge — b) le charron &c. — c) la cuiſine — d) tranſports d'effets & marchandiſes ſur le dos, ſur la brouette, par charroi, ou en bateau. Liv. VI. 6.

Pl.

Pl. XXI. *Suite.* a) Le menuisier — b) construction d'un édifice auquel travaillent des maçons, manœuvres, charpentiers, tailleurs de pierre, & des gens qui enfoncent des pilotis. — c) l'imprimerie — d) genre de vie périlleux des mineurs, des couvreurs, & des mariniers. Liv. VI. 7.

— XXI. n. 2. *Pour la connoissance des animaux:* a) Pieds à sabot & à doigts des quadrupedes 1—9; pied garni d'une membrane pour nager 10; un poil 11; cranes décharnés à dessein de faire remarquer la différence des dents 12—16 & 18; la langue 17 du fourmiller, lequel est sans dents — b) têtes d'oiseaux qu'on classifie d'après la différence de leurs becs 1—6; une aîle 7; une plume 8; une petite plume de la barbe vue au microscope 9; un oiseau perché sur un arbre & endormi 11; un autre volant vers le bas, la direction de son vol vers le haut se voit tracée par des points 10; — c) deux grenouilles qui frayent 1, écaille de poisson 2; un dauphin 3, représenté en petit, de même que le poisson dont on tire la colle (huso, acipenser) 4, l'un & l'autre pouvant avoir jusqu'à 20 pieds de longueur; poisson sans nageoires sous le ventre 5; trois autres poissons peints ici pour donner quelque idée de la situation de leurs nageoires. 6, 7, 8. L'ovaire d'une abeille 9; la tête de cet insecte 10; une patte de devant 11; un de ses crochets 12, & deux pattes du milieu 13, 14, d'une chenille 15, dont on voit la partie antérieure fendue sur le dos 16, & telle qu'elle paroit au microscope moyennant une certaine préparation. Un

éphé-

éphémere tel qu'il vit dans l'eau 17, lorſqu'il a changé de peau 18, & après qu'il s'eſt métamorphoſé en inſecte aîlé 19; un ſcarabée 20; une groſſe mouche 21 (eſpece de cigale); un papillon 22; une demoiſelle ou nymphe aquatique 23; petit inſecte aîlé qui produit les galles aux feuilles 24; le moucheron, dit couſin 25; le pou 26; une tête de Méduſe 27; une étoile de mer 28; un hériſſon 29 avec & ſans ſes piquans. Deux limaçons accouplés 30; différentes eſpeces de coquillages 31—39; une puce de mer vue au microſcope & qui a ſur le dos des polypes à bouquet 40; deux autres de grandeur naturelle, & deux ſortes de polypes à bras 41; quelques polypes à bouquet attachés à une feuille 42; un de ces polypes vu au microſcope 43; une tige de corail repréſentée en petit 44. Liv. VIII. 1. g.

Remarque. Vu la quantité d'objets intéreſſans, ceux qu'on a repréſentés ſur cette bande ou partition inférieure ſont comme les uns ſur les autres, & l'on ne fera pas le procès au Deſſinateur pour avoir réuni ſur la même Planche un dauphin de 20 pieds de longueur, & un pou qui n'a gueres plus d'une ligne. On n'a pas eu deſſein, & l'eſpace ne le permettoit pas, de repréſenter les objets dans leur grandeur naturelle: il faut les conſidérer comme iſolés, & ſans aucune comparaiſon des uns aux autres.

Pl. XXI. n. 3. *des Plantes.* a) Un arbre 1) bouton ou bourgeon repréſenté comme ſuſpendu à une perche 2) un tronc d'arbre coupé transverſalement 3) une feuille 4) au deſſus des racines du grand arbre ſe voit une petite ſemence qui germe & pouſſe ſa radicule 5) & qui ſe déga-

dégage de ſon enveloppe ou pellicule 6) plus loin une racine bulbeuſe 7) écailleuſe 8) en forme de fuſeau 9) un oignon compacte 10) un autre à pluſieurs peaux 11) un troiſieme à écailles 12) une tige de pois 13) une canne de ſucre 14) — b) feuilles en forme de poinçon 1, de lancette 2, de rognon 3, de cœur 4, de cercle 5, avec des contours 6, des découpures 7, des entaillures 8, des dents 9, en fléche 10, en façon de déchirures 11, de gaine 12, de main ou de doigts 13, rangées trois à trois 14, ou deux à deux 15. Viennent enſuite les fleurs, telles que la ſcammonée en entonnoir 16, la roſe & ſon calice 17, la tulipe qui n'en a point 18, le narciſſe qui en a un en forme de gaine 19, d'autres qui reſſemblent à une gouſſe de graines 20, à un épi 21, à un chaton écailleux 22, à une pomme de pin 23; celles-ci ſont en feuilles de roſe 24, d'oeillet 25, de mauve 26; celles là ſont radiées 27, en forme de caſque 28, de ſoucoupe 29, de croix 30, de cloche 31, de tonnelet 32, de papillon 33, de moulinet 34, de bouton 35 — c) fleurs (à fruit) en paraſol ou en ombelle 1, en panache 2, en bouquet 3, en houpe 4, en grappe 5; un lis effeuillé avec ſes ſix étamines ou filets garnis de ſommités 6, & ſon piſtil 7, au milieu. Une orchis 10, un oignon de fleur poſé ſur une caraffe pleine d'eau 11, caſpule à ſemences avec quatre cellules 12, un gland 13, une tête de pavot perforée au deſſous de ſon chapiteau étoilé 14, deux capſules à ſemences dont le deſſus ſe détache 15, trois ſortes d'aigrettes qui tiennent à des graines 16, une poire coupée par le milieu & dont

dont on découvre les cellules aux pepins, 17, une noix avec ſon brou 18, une groſeille ou fruit à pepin ſans cellule 19, une coſſe de pois 20, une eſpece de palmier 21, herbe commune 22, l'osmonde 23, une de ſes feuilles garnie de ſemences 24, & deux coques qui en ſont pleines, vues au microſcope; mouſſes 25, 26, champignon 27 — 29, moiſiſſure vue au microſcope 30 — d) occupations du jardinage, alligner des carreaux, arroſer, ameublir la terre, marcotter, provigner, enter en approche, en couronne, en fente, en écuſſon, retourner un arbre. Liv. VIII. 2.

Pl. XXI. N. 4. *Des Minéraux.* a) Marbre de Florence 1, quartz 2, deux dents pétrifiées 3 & 5; la derniere paſſe chés le peuple pour une pierre de tonnerre. Un hériſſon de mer pétrifié 4, petite pierre étoilée 6, une autre dite œil de Soleil ou œil de chat 8, une moule pétrifiée 9, une pinne marine remplie de pétoncles & autres petits coquillages 10; les figures 11 & 12 repréſentent, l'une une ardoiſe avec l'empreinte d'un poiſſon, & l'autre une pierre qui eſt comme parſemée de feuilles de diverſes plantes: une autre pierre qui a la figure d'un rein 13, une de l'eſpece qu'on nomme dendrite 14 — b) figures des cryſtaux des différens ſels — c) autres que forme la neige — d) utenciles d'un laboratoire de chymiſte: un mouffle 1, & au deſſous deux creuſets, un mortier 2, une jatte à broyer 3, un matras de verre 4, deux de ces vaſes luttés enſemble 5, une retorte 6, ou cornue luttée au matras qui ſert de récipient 7, à la liqueur qui diſtille de la premiere, miſe dans un bain de ſable. Vaiſſeau mis au bain-

d ma-

marie ou au bain vaporeux 8, alembic 9, avec sa cucurbite 10, son réfrigerant 14, son récipient ou tonneau 13, garni d'un entonnoir 12. Liv. VIII. 3. & 4.

Pl. XXII. *Suite des penchans & inclinations de l'homme.* a) La reconnoissance. Enfans adoptifs qui viennent rendre graces à leurs bienfaiteurs — b) l'ambition ou l'amour de la gloire, déja sensible dans ces enfans que Pere & Mere encouragent à bien faire par leur approbation & leurs caresses; jeune fille déja grande qui s'occupe de sa parure; vieillard qui se fait honneur de ce qu'il lui raconte de sa conduite, dans les différens périodes de sa vie — c) penchant à se voir revivre dans d'autres soi-même, satisfaction de deux époux qui s'amusent à égayer leur enfant; intérêt que paroissent prendre à leur bonheur deux jeunes fiancés — d) désir d'aquerir du bien, remarquable dans cette famille laborieuse; on voit le mari dans sa teinturerie, la femme & les enfans occupés à leur ouvrage, & une abondance de vaisselle & de sacs d'argent qui est le fruit de leur assiduité. Liv. II. 4. f. g. h. i.

— XXIII. *Quelques-uns des maux auxquels l'homme est exposé.* a) Une faim & une soif dévorante — b) tableau des infirmités corporelles — c) grêle qui détruit toute espérance de moisson; à quoi se joint le fléau des sauterelles & des souris — d) éclairs, tempête, inondation, écroulement d'une montagne occasionné par un tremblement de terre. Liv. IV. 3.

Pl.

Pl. XXIV. *Suite de la précédente.* a) Chambre d'une maison de pestiférés; un mort des malades, infirmier qui les sert; Médecin, amis qui les visitent, sentinelle postée aux avenues — b) & c) le bien l'emporte sur le mal; ce qu'exprime ce seul mendiant estropié qui se trouve dans une promenade fréquentée (le parc de Berlin) par nombre de personnes que le plaisir y attire; & cette multitude d'animaux qui paissent, se reposent & bondissent à leur gré, tandis qu'un seul bœuf est assommé, & meurt au moment même où il reçoit le coup — d) remedes & adoucissemens au mal, & surtout l'espérance d'un meilleur sort. Ainsi ces deux voyageurs marchent dans les ténebres à l'aide d'une lanterne qui les éclaire, & déja ils voient poindre le jour. Liv. IV. 3.

— XXV. *Quelques propriétés de l'esprit humain.* a) Persuasion d'un enfant que c'est vers son pere qu'il court; conjecture & doute d'un chaudronnier au sujet du gain qu'il peut faire dans tel village, & du chemin qu'il doit suivre pour y arriver — b) étrange effet de la peur des Esprits au clair de la lune — c) autres erreurs occasionnées par des fables dont on n'a pas bien connu le faux ou le but. Peintures bisarres du Diable & de la mort; Centaure, Sirene, sorciere allant au sabbat — d) Erreur produite par une fausse conséquence que tire d'une observation réelle cet enfant qui croit que le bâton qu'il voit dans un vase plein d'eau est cassé; autre erreur qu'on s'est plû à faire naître dans l'esprit des enfans, en leur parlant d'un homme noir, & qui fait qu'ils

s'effrayent à la vue d'un ramoneur: charlatanerie d'un vendeur d'orviétan qui induit les ſimples en erreur, par les mouvemens qu'il fait faire à une petite figure renfermée dans une bouteille. Liv. III. 1. b. c.

Pl. XXVI. *La raiſon de l'homme* a) qui lui aſſure l'empire ſur les animaux: lion enfermé dans une cage; file de chevaux attachés queue à queue; troupeau de bœufs & leur conducteur; ours & baleine mis à mort — b) opérations de l'eſprit dans la contemplation du Soleil, le deſſin, l'uſage des montres & horloges, la méditation & le retour ſur ſoi-même, l'inſtruction qu'un Pere & une Mere donnent à leurs enfans — c) emblême de la ſageſſe en la perſonne d'un homme qui par rapport à lui-même & aux autres fait peſer le bien & le mal — d) Exemples de folie, de démence & de fureur. Liv. II. 4. n & VIII. 5.

— XXVII. *Paſſions & mouvemens de l'ame.* a) Eſpérance & joie d'une épouſe qui voit ſon mari de retour d'un long voyage ſur mer — b) affliction d'une veuve; amie qui vient partager ſa douleur; effroi que cauſe un petit chien à un enfant; dégoût & répugnance d'un autre enfant pour une médecine — c) mouvement de ſurpriſe de ceux qui voient la mer & de hautes montagnes pour la premiere fois, de même que l'étonnement de ces petits garçons à la vue d'un chien dreſſé à porter quelque choſe dans ſa gueule — d) colere inſenſée d'une femme qui dans ſa fureur renverſe une table chargée de porcelaine, & caſſe une

une glace de miroir: ris déplacé du domeſtique. Liv. II. 4. k.

Pl. XXVIII. *Pouvoir de l'habitude.* a) Fumeur qui ne peut quitter ſa pipe; femme qui ſe bourre le nés de tabac; enfans qui ſe gorgent de thé; payſans qui boivent à plein broc — b) quelques caracteres vicieux; l'avare — c) le voluptueux — d) l'homme vain & orgueilleux. Liv. II. 4. l.

— XXIX. *Bienfaiſance des Peres & Meres envers leurs enfans.* a) Précautions priſes vers le tems de l'accouchement — b) ſollicitude pour un enfant avant & après ſa naiſſance — c) attention à le nourrir, à le ſoigner, à l'inſtruire, & à prendre part à ſes petits jeux — d) ſoins des peres & meres pour préſerver de mal leurs enfans, & leur procurer une inſtruction auſſi agréable qu'utile. Liv. II. 6. f.

— XXX. *Avantages de la Société.* a) Exemple d'un impotent lequel guide un aveugle qui le porte; & d'un homme endormi qu'un autre délivre d'un grand danger — b) chaſſe & pêche qui demandent le concours de pluſieurs perſonnes — c) foire marchande qui ſe tient au profit de nombre de vendeurs & d'acheteurs. Liv. VI. 18.

— XXXI. *Suite.* La même étendue de pays miſe en regard avec ce qu'elle eſt devenue depuis qu'elle a été cultivée & appropriée à l'uſage des hommes réunis en ſociété. Liv. VII. 1. a.

— XXXII. *Repréſentation de quelques griefs & délits.* a) Ivrogne qui caſſe les vitres, enfans qui lui

lui jettent de la boue, garçon qui vole des œufs, & à qui un autre enleve le chapeau — b) voleurs en armes qui eſcaladent de nuit une maiſon — c) voleurs de grand chemin, & brigands — d) faux poids & fauſſe meſure. Liv. VII. 1. f.

Pl. XXXIII. *Origine & différence des Etats.* a) Aſſemblée des chefs d'un Peuple à demi policé, pour régler la forme de gouvernement — b) conſeil républicain — c) autorité monarchique — d) ville & contrée ſoumiſe à un Souverain. Liv VII. 1. b. c. d. e.

— XXXIV. *Exemples de quelques punitions & ſupplices.* a) Amende pécuniaire par ſentence de la juſtice — b) ſoldat qui paſſe par les baguettes ſans que ſon honneur en ſouffre, au lieu que le fouet donné par la main du Bourreau à cet homme ſur l'échaffaut, eſt une peine infamante — c) divers genres de ſupplices — d) priſonniers, galériens &c. Liv. VII. 1. g.

— XXXV — XXXVIII. *Façade & plan d'une maiſon* — le profil ou coupe du même édifice & plan du premier étage — la place Fréderic à Coppenhague — plan de cette capitale & réſidence. Liv. VII. 2. a.

— XXXIX. *Carte élémentaire* du Danemarc. Liv. VII. 2. a. & 3. h.

— XL. — — de l'Europe. Liv. VII. 2. c. d; 3. a.

— XLI — XLIII. — — de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique. Liv. VII. 2. c. d.

Pl.

Pl. XLIV. *Carte élémentaire* du Globe terreſtre. Liv. VII. 2. b. c. d.

— XLV. *Carte enluminée & plus détaillée de l'Allemagne.* Liv. VII. 2. a. c; 3. d.

— XLVI. *Moyens de parvenir à la connoiſſance des perfections de Dieu;* telle entr'autres cette inſcription qui ſe lit dans un nuage lumineux: *Jéhova, premiere cauſe éternelle de tout, puiſſant & bon dans toute l'éternité, votre Pere, qui vous a deſtinés pour l'immortalité.* Différent degré d'attention qu'y donnent les hommes aſſemblés dans un cimetiere; un petit nombre d'entr'eux excite les autres à y être attentifs; on fait porter aux enfans leurs regards vers cette lumiere — b) repréſentation ſemblable du jugement de Dieu *(Il ſait tout, il eſt tout puiſſant, tout bon, & tout ſage, & il juge.)* Cette inſcription opere diverſement ſur ceux qui y jettent la vue; les uns y donnent toute leur attention, les autres ne s'en occupent gueres, ou même en détournent entierement leurs penſées. Il y en a qui les exhortent à y réfléchir, ce que ne permet pas à quelques uns le trouble & le déſeſpoir dont ils ſont ſaiſis. Liv. IV. 14.

— XLVII. *Efficace de la religion.* a) Dans le commerce elle produit la bonne foi — b) dans un Souverain le ſage emploi de l'autorité — c) elle inſpire la confiance à un malade à l'article de la mort — d) elle fait uſer avec modération de la grandeur & des richeſſes. Liv. IV. 15. 16.

Pl. XLVIII. *Suite.* a) Obſtacles ſurmontés pour parvenir au temple de la vertu, par des vues de piété & d'obéiſſance envers Dieu — b) inſtruction de la jeuneſſe par les mêmes principes, tant d'après *le livre de la nature, & de la morale*, que d'après *le livre de la religion* — c) la priere & le culte public. Liv. IV. 15.

— XLIX. *Conſidération de la bonté de Dieu*, par la contemplation des divers agrémens qu'il nous fait goûter dans le ſpectacle de la nature, le commerce de nos amis, & les ouvrages de l'art. Liv. IV. 13.

Seconde Suite.

Pl. L. *Penchans vicieux.* a) Le ſoupçon jaloux d'une jeune fiancée au ſujet d'une lettre que ſon futur a écrite à une autre perſonne du ſexe, cauſe leur rupture — b) l'envie qu'une femme porte à ſa voiſine, plus riche & plus parée qu'elle, la met de mauvaiſe humeur contre ſon mari — c) le déſir de ſe venger du ſien, qui lui avoit refuſé une bague de grand prix, empêche une autre femme de ſigner un billet d'où dépendoit tout ſon crédit & ſa fortune — d) ce même déſir de vengeance pouſſé juſqu'à la barbarie. Cette femme que vous voyez en fureur vient d'enfoncer une groſſe aiguille, qu'elle tient à la main, dans la tête de ſon propre enfant, qui eſt étendu mort à terre (baigné dans ſon ſang). Liv. II. 4. m.

Dans les Planches ſuivantes il s'eſt fait quelques changemens, ſoit additions ou omiſſions, relativement au texte qui étoit déja imprimé avant la confection des dites Planches: ces petites différences ſeront ici marquées en parentheſe ( ).

Pl.

Pl. LI. *L'imprudente légéreté de l'adoleſcence.* a) Partie de débauche de quelques jeunes gens, entre lesquels deux prennent querelle, & d'autres cherchent à les réconcilier. Femme impudente. Dans le lointain, chûte d'un jeune homme avec ſon cabriolet — b) la jeune fille ſur le point d'être ſéduite; la ſéductrice lui préſentant l'écritoire pour répondre à une lettre qu'elle a reçue, la tante eſt aux écoutes — la fille abuſée & meurtriere de ſon propre enfant, environnée des archers, du géolier & de ſes parens en pleurs; hors de l'enceinte eſt une ſentinelle. À la porte de la priſon ſe voit un carcan — d) homme déguenillé que ſa pareſſe & ſes dépenſes folles ont réduit à venir implorer l'aſſiſtance d'un frere laborieux & économe. Liv. II. 6. b.

— LII. *Quelques bonnes qualités & vertus des perſonnes des deux ſexes.* a) L'homme actif & aſſidu à ſon négoce — b) le même attaqué par deux voleurs de grand chemin & ſe défendant — c) ſa femme occupée dans ſon ménage au milieu de ſes enfans laborieux & bien élevés, ſe refuſe à l'invitation que lui fait un voiſin de la mener à la Comédie, en l'abſence de ſon mari: (ce qui eſt dit du lin, qu'on voit pendre dans un coin de la chambre, n'eſt pas ici exprimé) — d) elle fait diſſiper par ſes manieres gracieuſes & tendres, le chagrin que ſon époux, à ſon retour, lui fait remarquer. Liv. II. 6. c.

— LIII. *Variétés entre certains hommes & peuples.* a) Un Géant qui porte un Nain. — b) un Grœnlandois tue un chien de mer, ſa femme en

mange la chair; un autre retourne à ſa cabane emportant ſon canot, ſes rames, & ſa pêche. Dans le lointain on en voit un qui navige — c) Hottentots danſans; ils ont des boyaux de mouton ſecs entortillés autour de leurs jambes: celui qui a un vaſe couvert de peau, & l'autre qui porte un arc, ſont des muſiciens. Captifs garottés à l'entrée de leur cabane (on n'eſt pas d'accord s'ils mangent leurs ennemis pris à la guerre, & s'ils portent des anneaux au nés. — d) Chinoiſe portée dans un Palanquin chés ſon futur époux, qui ne l'a point vue, & qu'elle ne connoit pas. Liv. II. 6. d.

Pl. LIV. *Quelques erreurs de raiſonnement.* a) Jeune homme qui ne voyant que des eſtropiés aux portes d'une ville où il n'eſt jamais entré, conclut que tous les habitans ſont ainſi impotens — b) expérience faite avec des œufs qui ſurnagent plus ou moins dans l'eau, ce qui rend fauſſe la concluſion générale qu'ils vont tous au fond, & autres conſéquences ſemblables — c) frayeur exceſſive & déraiſonnable du tonnerre — d) boutique où ſont étalées des houſſes brodées & galonnées, des mantelets de dame, des pieces d'argenterie, qui ſe jouent à la blanque; (tout à côté eſt la boutique d'un libraire où ſe voit un femme qui tricote — e) incendie: le propriétaire de la maiſon y accourt (du voiſinage) en ſe tordant les mains — f) ſimplicité d'une femme qui bat la crême, & qui s'imagine que quelque ſortilege l'empêche de faire le beurre — g) homme électriſé, du doigt duquel partent des étincelles capables d'allumer de l'eſprit de vin. Liv. III. 4. c.

Pl.

Pl. LV. *Arts & métiers.* a) Le pelletier couſant quelque fourrure: ſon apprenti bat une pelliſſe; à la muraille pendent diverſes marchandiſes de pelleterie, & à la fenêtre un bonnet, des gands fourrés, & une queue de renard; l'acheteur frilleux & bien muni. — b) le tanneur travaillant une peau ſur le chevalet: cuve à chaux, & foſſe à tan, ou plein; divers outils — c) le potier & ſon tour; vaſes préparés, aſſiettes, plats, pots &c. le manœuvre; plus loin eſt le four, près duquel ſe voit une maiſon couverte de tuiles &c. — d) l'intérieur d'une verrerie: le verrier cueille avec la felle une certaine quantité de matiere vitrifiée qu'il ſouffle & façonne. Un autre remue la matiere dans le fourneau de fonte, un troiſieme y jette du bois: ſur l'établi il y a des creuſets, des ciſeaux, des pinces, des larmes de verre, des bouteilles & verres à bierre de diverſes grandeurs. Liv. VI. 8.

Pl. LVI. *Suite.* Le batteur & tireur d'or & d'autres métaux, qu'il fait paſſer entre deux cylindres, ou qu'il étend au marteau ſur l'enclume. — b) le fondeur de cloche qui montre à un jeune homme de qualité le deſſin d'un moule de cloche avec ſon noyau & ſon manteau. Dans un creux eſt un pareil moule préparé pour recevoir la matiere fondue qui doit y couler du fourneau de fonte, qui ſe trouve tout proche — c) les tireurs d'or & d'argent qui font mouvoir l'argue; près d'eux eſt un rouet à devider; à gauche le laminoir. Sur l'établi ſe voient des bobines, des tenailles, une filiere (avec ſes trous); près de la fenêtre du fil en rouleau & non dévidé — d) le monnoyeur qui frappe la monnoie

noie au marteau, & bien plus commodément à l'aide du balancier. Liv. VI. 9.

Pl. LVII. *Suite.* a) Une femme tille les brins de chanvre ou de lin pour en détacher la ſemence, une autre le ſerance en le faiſant paſſer par un peigne plus fin pour ſéparer les étoupes de la filaſſe, après qu'il a été broyé ou battu par les deux autres femmes, (quoiqu'on ne voie pas dans l'eſtampe l'inſtrument qu'on nomme proprement *broie*, & qui dans le texte eſt appellé *maque*). Plus loin ſe voit du lin qu'on fait ſécher en bottes, & qu'on a tiré de l'eau où on l'a mis rouir. — b) 1. le cordier; 2. la tricoteuſe; 3. la faiſeuſe de dentelle au fuſeau; 4. la dévideuſe — c) le tiſſerand ſur ſon métier où l'on diſtingue (quoique peu exactement) la poitriniere 1, la grande enſouple 2, la traverſe 3, la petite enſouple 4, les verges ou baguettes 5, les lames 6, la chaſſe 7, — d) l'ourdiſſage: bobines qui tournent ſur le cannelier 1, planchette 2, à travers les trous de laquelle les fils paſſent ſur l'ourdiſſoir 3. Liv. VI. 10.

Pl. LVIII. Suite. Le tourneur & ſon tour, où ſe voient deux poupées 1, 1, entre leſquelles eſt ajuſtée la beſogne 2, la corde 3, qui tient d'un bout à la pédale 4, & de l'autre à l'archet 5, 6; le long du mur il y a un ciſeau 7, des gouges 8, des becs-d'âne ronds 9, des grains d'orge avec des tarieres 10, des inſtrumens pour former les vis & les écrous 11, 12, le compas courbé 13. Dans la cour eſt l'attelier du tonnelier qui, aſſis ſur la ſelle à tailler, plane un cerceau: près de lui on donne la cambrure aux douves du tonneau,

neau, à l'aide d'un feu de copeaux, & des ſergens ou du bâtiſſoir 14) eſpeces d'outils qui aident à les courber — b) le peintre devant ſon chevalet, tenant ſon appui-main, ſa palette, ſon pinceau &c. Il travaille d'après un manequin, ou figure mobile, aux pieds de laquelle ſe voit une armure complette — c) le ſculpteur qui travaille une ſtatue de Minerve. Son attelier eſt rempli de buſtes & figures antiques. A travers la porte entr'ouverte ſe voit la colomne Trajane — d) un écrivain dans une bonne attitude & ayant ſur ſa table tout ce qui lui ſert à écrire. Vis à vis de lui eſt un bureau, avec quantité de layettes pour ſerrer différens papiers. Liv. VI. 11. 12. 13.

Pl. LIX. *La Calligraphie ou l'art d'écrire.* Grand & petit alphabet allemand & latin — modeles de lettres, dont je place ici la traduction. Liv. VI. 13.

maman, je me trouve à leipzig, contente & en bonne ſanté. ma tante me mene ſouvent à ſa campagne en compagnie d'autres jeunes filles de mon âge: cela n'empêche pas que je ne ſouhaite ſouvent d'être avec mes freres & ſœurs auprès de mes chers parens. je n'oublierai de ma vie vos bonnes exhortations, touchant la conduite que je dois tenir, n'ayant rien plus à cœur que d'être toujours une bonne & obéiſſante fille.

clémentine.

Mon très cher Pere,

Je ſuis juſqu'ici très bien au ſéminaire. Tout ce que j'apprends de bonnes choſes ne peut être la matiere d'une lettre, je reſerve à vous en entre-

tretenir lorſque quelque jour je pourrai me rendre auprès de vous. En attendant je vous fais mes très humbles remercimens de m'avoir procuré un ſi grand avantage. Tous les jeunes gens de mon âge ſavent déja danſer, daignez me permettre de profiter des leçons que donne le Maître. J'ai lieu d'être content de ma chambre & de la nourriture, quoique je trouve quelque choſe à rabattre de ce que j'ai eu auprès de vous, mon cher Pere Notre Inſpecteur me dit il y a quelque tems qu'il eſpéroit faire de moi un bon ſujet; je lui témoignai ma reconnoiſſance par une profonde inclination, & je n'ai ceſſé de penſer depuis que ce qu'il eſpere je dois m'efforcer tous les jours à le réaliſer. Je ſuis avec un profond reſpect & un attachement filial

Deſſau le 10. Mai. 1773.

Votre ſerviteur & fils
Fréderic Elémentaire.

Monſieur & très honoré Oncle,

Je ſais que vous accompliſſez aujourd'hui votre quarantieme année, & je ne puis que faire des vœux pour que Dieu vous conſerve en ſanté & en joie, juſqu'à l âge le plus avancé. Pénétré plus que jamais de reconnoiſſance, ce jour me rappelle particulierement de combien de ſortes d'avantages je vous ſuis redevable. Dieu daigne vous en accorder la récompenſe dès cette vie & dans celle qui eſt à venir. Je m'efforcerai de plus en plus à répondre au but que vous vous êtes propoſé, qui eſt de me rendre vertueux & heureux, & en travaillant ainſi à mon propre bonheur, je me propoſe de vous témoigner la recon-

reconnoiſſance & le reſpect avec leſquels je ne ceſſerai d'être,

Monſieur & très honoré Oncle,

Hambourg le 1. Sept. 1773. à l'académie de commerce. Votre très humble ſerviteur & neveu.

Euſebe Marchand.

Pl. LX. *Inſtrumens de Muſique.* La calebaſſe 1) le tambour de baſque 2) le tambour 3) la timbale 4) la cymbale 5) les 2 baſſins 6) la cloche 7) le cor 8) ou plutôt le cornet de vacher: la clarinette 9) eſpece de haut-bois, le cor de chaſſe 10) la trompette 11) la ſaquebute 12) la flûte de Pan, communément dite *ſiflet de chaudronnier*, (& mal nommée dans le texte *flageolet*) 13) la flûte douce 14) la flûte traverſiere 15) le haut-bois 16) (chalumeau champêtre) le baſſon ou baſſe de haut-bois 17) les orgues 18) la lyre des anciens à ſix cordes 19) (on lui donne auſſi le nom de *ciſtre*) le violon 20) le violoncel 21) la baſſe de viole 22) la guitarre 23) le luth 24) harpe ou pſaltérion 25) 26) le clavecin ou épinette 27) cylindre garni de notes 28) la régale 29) notes de muſique pour ſervir de principes 30) Liv. VI. 14.

— LXI. *Diverſes attitudes* a) mauvaiſes. Vers la droite un homme aſſis & un autre debout, qui ont les pieds & les genoux en dedans. Entr'eux eſt une demoiſelle qui tend le cou, & tient ſes mains trop collées devant ſoi. La dame qui eſt aſſiſe a une attitude trop compaſſée, outre qu'elle s'adoſſe à ſon ſiege, qu'elle écarte trop les jambes, & poſe ſes mains ſur ſes genoux.

genoux. Le muſicien eſt de travers: une des dames à gauche ne porte pas la tête droite, l'autre la tient renverſée entre les épaules: le danſeur eſt affecté & gêné, il a les pieds en dedans, & le dos enfoncé. La danſeuſe & les deux autres meſſieurs ont meilleure grace — b) deux Athletes; Hercule étouffant Anthée; deux hommes qui ſe battent à la pointe de l'épée, plus loin deux Polonois le ſabre à la main & eſpadonnant. Liv. VI. 15.

Pl. LXII. *Le Maniment des chevaux.* a) Cheval Polonois que le Cavalier eſt en action de monter, cheval Allemand qui va le pas, cheval d'Eſpagne qui trotte, cheval Hongrois qui galoppe, cheval Anglois ſautant par deſſus une barriere — b) cheval Polonois qui froiſſe la jambe à ſon cavalier contre une porte; cheval Napolitain qui a jetté ſon homme par deſſus la tête & l'entraîne; cheval d'Ukraine qui emporte ſon cavalier contre une branche d'arbre; cheval de Turquie qui ſe renverſe ſur celui qui le monte; cheval de Tranſilvanie qui jette en devant ſon cavalier par terre. Cheval Friſon ou Danois qui rue, cheval de Normandie qui mord. Deux chevaux du Holſtein qui prennent le mords aux dents & font périr le poſtillon & un voyageur qui tombent de la voiture.

Pl. LXIII. *Tours extraordinaires d'agilité & de ſouplesſe.* a) Un homme au grand galop ramaſſe un piſtolet à terre 1) le même ſaiſit le pied de ſon cheval 2) il ſe tient debout conduiſant trois chevaux de front, ayant un pied ſur les deux de côté 3) enfin il monte un cheval & galoppe la tête en bas ſur la ſelle, & les pieds

en

en haut — b) autre (5. 6. 7. 8.) qui plie ſon corps en pluſieurs manieres ſurprenantes — c) tours d'équilibre (9. 10. 11.) Liv. VI. 17.

Pl. LXIV. *Suite.* Un jeune homme bien leſte 1) qui ſe renverſe de maniere à tirer avec ſes paupieres deux épingles fichées plus bas que ſes pieds 2.) Un équilibriſte 3) tient entre ſes dents une piece de monnoie ſur laquelle poſe la pointe d'une épée dont le pommeau porte un jeune garçon, la tête en bas & les pieds en haut. Un autre 4) en ſoutient un ſecond ſur ſes épaules, & celui-ci porte un enfant dont la tête & les mains poſent ſur les ſiennes. Jeunes garçons (5. 6. 7.) qui ſe renverſent & ſe relevent en ſe tenant corps à corps. Sauteur qui fait la roue 8) Danſeur de corde qui bat la caiſſe ſur une corde non tendue 9) Trois autres en différentes attitudes (10. 11. 12) Fourchette & couteau (13. 14) de bâteleur. Liv. VI. 17.

— LXV. *Article du commerce.* La bourſe de Londres; à chaque pilier eſt le nom d'une des principales villes commerçantes & où ſe raſſemblent les négocians qui ont des affaires en tel ou tel lieu: au centre de la place ſe voit la ſtatue de Charles II. Liv. VI. 19.

— LXVI. *Suite.* Vue d'Amſterdam & des vaiſſeaux qui y abordent ſur l'Y. Liv. VI. 19.

— LXVII. *Art de la guerre.* a) Frondeur à la tête d'une troupe de gens armés à l'antique: de l'autre côté un guerrier Romain & ſa troupe — b) Combat de Sauvages: un Negre décharge un coup de maſſue ſur ſon ennemi qu'il a terraſſé: les autres tirent de l'arc & lancent des

pierres: il y en a un ſur le devant qui eſt occupé à s'arracher une fleche du corps — c) une troupe de peuples Aſiatiques en attaque une autre qui ſe défend avec la lance & le cimeterre. — d) Huſſards qui fondent le ſabre à la main ſur un corps d'infanterie qui les reçoit en faiſant feu de la groſſe & de la petite artillerie: le premier rang un genou en terre fait feu & facilite au ſecond ſa décharge: la cavalerie eſt poſtée derriere. Liv. VII. 1. h.

Pl. LXVIII. *Suite.* Forteresſe aſſiégée. Elle forme un pentagone dont on découvre en plein une des courtines, qui au milieu a une porte & un pont levis. En dehors elle eſt défendue par une tenaille & un ravelin, d'où l'on paſſe ſur un pont levis, en traverſant la place d'armes & deux portes paliſſadées, juſqu'au glacis. A droite de la courtine ſe voit un baſtion qui, de même que le ravelin, a une guerite à ſon angle. Corps de garde placé ſur le ravelin antérieur. Une partie des lignes de contrevallation: tranchée & parallele qui conduit à une batterie de mortiers: tranchée plus avancée & batteries d'où l'on tire ſur la ville & les deux baſtions deja battus en breche; le feu commence à prendre à la ville. Liv. VII. 1. h.

— LXIX. *Suite.* Vue d'un camp. A gauche ſur le devant deux vedettes avancées. Au milieu ſe voit une cuiſine creuſée en terre. Tentes des vivandiers & goujats derriere le bagage; au delà ſont les tentes des Capitaines & autres Officiers de moindre rang: ſix lignes de tentes pour les Soldats, elles ſont bordées de hallebardes, & de fuſils en tas & à l'abri. Vers le centre eſt la tente de l'Aide de camp,

près

près de laquelle ſont rangés des tambours, des drapeaux & des piques, derriere un retranchement pourvu d'artillerie & environné d'un foſſé. Hors de l'enceinte du camp ſe voit ſur la droite une garde avancée de huſſards, & à gauche une de cuiraſſiers. Plus loin deux poſtes avancés de huſſards, & un autre de cuiraſſiers ſur la gauche derriere le grand arbre. Dans le lointain on découvre les vedettes & les gardes avancées de l'ennemi, ſon camp retranché & qui eſt ſous le canon d'une ville fortifiée. Liv. VII. 1. h.

Pl. LXX. *Suite. Armée en ordre de bataille.* D'abord un corps d'infanterie, enſuite ſix canons & le parc d'artillerie; autre corps d'infanterie, après vient la cavallerie peſamment armée, & puis la cavalerie légere (les huſſards). Tous marchent de front en trois lignes: les huſſards couvrent les flancs. A la tête de l'armée ſe voient des Officiers à cheval: le Général eſt ſur le devant du tableau: un Aide de camp parcourt le front de l'armée. Sur la hauteur on a placé des batteries. Au delà ſe voient deux cavaliers dépéchés en couriers. Liv. VII. 1. h.

— LXXI. *Suite. Champ de bataille.* Sur le devant ſe voient des morts, des bleſſés & des chevaux étendus par terre. Soldats qui pillent. Vers la gauche un Officier bleſſé à la tête & au pied implore de la main le ſecours d'un des chefs de l'armée; plus loin paroit une brigade de cavalerie; vers le milieu des ſoldats recueillent les trophées & mettent en un monceau les morts & les bleſſés. Dans le lointain l'armée victorieuſe à la pourſuite des fuyards: village incendié. Liv. VII. 1. h.

Pl. LXXII. *Vue de Petersbourg* prise a) du côté de la Néwa — b) du nouveau Palais impérial. Liv. VII. 2 a.
— LXXIII *De la tolérence* a) Hérétique condamné au supplice du feu — b) honnête galérien enchaîné avec un scélérat — c) diversité de sentiment sur l'efficace du batême traitée comme crime d'Etat — d) assemblée ecclésiastique pour le maintien de la hiérarchie. Liv. VII. 3. c.
Pl. LXXIV. *Tableaux historiques.* (Les chiffres indiquent combien de siecles se sont écoulés depuis l'Epoque que chaque estampe indique, & la précédente). a) Le déluge (dans la Figure au lieu de $\frac{1}{2}16$ mettez $16\frac{1}{2}$) — b) le tabernacle dressé dans le camp des Israélites. — c) commencement des jeux olympiques. Deux athletes se disputent le prix de la course, deux autres se préparent à la lutte; le juge assis, près duquel sont deux orateurs ou poëtes, un rouleau à la main. Liv. VII. 4.
— LXXV. *Suite.* a) Les Juifs, captifs à Babylone, retournent dans leur patrie: le premier chameau est *chargé* du chandelier d'or, & les Lévites portent l'arche, l'un & l'autre sont couverts: on voit l'autel des parfums, & une grande multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qu'accompagnent divers instrumens de musique. — b) Darius près de sa fin obtient d'un soldat d'Alexandre de l'eau, que celui-ci lui présente dans son casque: un Perse prisonnier sert d'interprete; un des chevaux du chariot est déja étendu par terre, & l'autre ne peut plus se soutenir. On voit l'armée des Perses fuyant devant celle des Grecs. — c) Le triomphe d'Auguste. A la tête se voient deux éléphans chargés de riches dépouilles: derriere

riere eux les plus illuſtres captifs ſuivis de ceux qui portent les trophées. Le char de triomphe tiré par quatre chevaux; Auguſte couronné de laurier : eſclaves qui portent ſes armes: l'armée victorieuſe ferme la marche. Liv. VII. 4.

Pl. LXXVI. *Suite.* a) L'Empereur Conſtantin aſſiſte au Concile de Nicée; ſes principaux officiers ſe tiennent derriere lui: il déploie un livre ſur la table, auprès de laquelle ſiegent deux Evêques qui tiennent protocolle des decrets de l'aſſemblée. — b) les Hérules victorieux aux portes de Rome dont les habitans demandent grace — c) le Pape ou Evêque de Rome ſacre l'Empereur Charlemagne qui eſt à genoux devant lui. Deux Eccléſiaſtiques ſoutiennent de chaque côté le manteau du Pape, un autre porte ſa croix: derriere ſont deux Evêques avec leur croſſe, & près de l'autel ſe voit un Prêtre l'encenſoir en main: à l'autre bout le Peuple eſt en prieres & fait retentir l'Egliſe d'acclamations. Liv. VII. 4.

— LXXVII. *Suite.* a) Eccléſiaſtiques qui le crucifix à la main animent à la croiſade. — b) Colomb qui a découvert le nouveau monde fait conduire un canon pour être embarqué. Un matelot porte une bouſſole: & un moine tient un livre ouvert, dont le titre eſt *Conſtantinopolis Turcica.* Liv. VII. 4.

— LXXVIII. *Suite.* a) La Diete d'Augsbourg, où les Proteſtans préſentent leur confeſſion de foi à l'Empereur & aux Etats aſſemblés: l'Empereur, ſous un magnifique dais, a près de lui ſa garde: ceux qui préſentent & liſent la confeſſion ſont debout; à une table derriere eux les Sécretaires, & ſelon leur rang les Electeurs,

les Princes de l'Empire, les Evêques, les Prélats &c. ſe trouvent placés — b) Conférence des trois Miniſtres de l'Empereur, de l'Impératrice de Ruſſie, & du Roi de Pruſſe, dans une ſalle ornée des portraits de ces Puiſſances alliées & co-partageantes. *L'Atlas Polonicus* que les trois Miniſtres ont devant eux indique le ſujet de leur conférence: trois Sécretaires d'ambaſſade écrivent à une autre table. Liv. VII. 4.

Pl. LXXIX. *Suite.* a) Le ſacrifice d'Iſaac non conſommé — b) le temple de Salomon tel qu'il eſt décrit dans la Bible. Une partie du temple environne le parvis où ſe trouvent la mer d'airain, les dix autres grands vaiſſeaux poſés ſur des roues &c. On amene des animaux pour les ſacrifices — c) le Chriſt porte ſa croix: il eſt environné de femmes qui s'affligent à ſon ſujet, & d'une multitude de ſpectateurs: l'exécuteur marche à côté de lui — d) ruines de Jéruſalem: Soldats Romains qui enchaînent & maltraitent des Juifs, dont on voit quelques uns étendus morts. Liv. VII. 5. a.

— LXXX. *Suite.* a) Un certain Moyſe ſe diſant le Meſſie perſuade à une multitude de Juifs qu'il les conduira de Crete en Paleſtine, à travers la mer: pluſieurs s'y précipitent & périſſent dans les eaux, à l'exception de quelques uns que des pêcheurs ſauvent dans leurs barques — b) Moyſe fils de Mendel, Juif & Philoſophe célebre, peint au naturel — c) émeute excitée contre les Juifs — d) un ſoldat conduit quelques Juifs d'une porte à l'autre le long du rempart d'une ville, où il ne leur eſt pas permis de ſéjourner. Liv. VII. 5. a.

Pl.

Pl. LXXXI. *Suite.* L'intérieur de l'Egliſe de S. Pierre à Rome vu au deſſous de la grande coupole, ſoutenue par quatre gros piliers. On voit le grand autel où un Prêtre dit la meſſe, & ſous lequel les Papes ſont inhumés. A droite ſe lit la magnifique épitaphe d'Urbain VIII, & vis à vis celle de Paul III. Liv. VII. 5. b.

— LXXXII. *Suite.* La façade de la même Egliſe. Elle eſt d'ordre Corinthien, & a 504 pieds de hauteur, 424 de largeur & 570 de profondeur. Les bâtimens qui y tiennent de côté & d'autre forment une grande enceinte décorée d'une double colonnade d'ordre Dorique en demi cercle. Au milieu de la place eſt un obéliſque de 130 palmes de haut d'une ſeule piece de granit d'Egypte & que le Pape Sixte V. y a fait élever par l'Architecte Fontana. A droite de l'Egliſe eſt le Vatican. Le Pape en un certain jour ſolemnel donne ſa bénédiction au Peuple aſſemblé en foule, & il excommunie tous les hérétiques en prononçant ces mots, *comme je jette ce flambeau ardent, Dieu jettera loin de lui les hérétiques.* C'eſt au moment de cette cérémonie qu'il eſt repréſenté ici ſur la baluſtrade au deſſus de la grande porte du milieu. Liv. VII. 5. b.

— LXXXIII. *Suite.* a) Socrate prend ſans s'émouvoir la coupe empoiſonnée. Ses amis déſolés déplorent ſon ſort — b) l'Inquiſition de Rome en 1633 condamne Galilée, pour avoir ſoutenu le ſyſteme de Copernic, touchant le mouvement de la Terre autour du Soleil: il eſt obligé de ſe retracter pour obtenir ſa liberté — c) maſſacre de la St. Barthélemi à Paris. Près du Palais de *Nevers* ſur la droite, des perſonnes de l'un & l'au-

l'autre ſexe ſont maltraitées & miſes à mort. Des ſoldats en armes enfoncent les portes des maiſons des Huguenots, dont on en voit un pendu à la fenêtre de ſa propre maiſon, & un autre qu'on jette ſur le pavé. Pluſieurs tâchent de paſſer la Seine à la nage ou en bateau, & ſont tués à coups d'arquebuſe, des fenêtres du Louvre. Dans le lointain on voit le pont royal. Liv. VII. 5. b.

Pl. LXXXIV. *Suite.* a) Confeſſional: le Confeſſeur, & ſon Pénitent qui lui met une piece de monnoie dans la main. (ce qu'on peut voir à travers une porte). A peu de diſtance de là un boucher qui fait batiſer ſon enfant, menace le Miniſtre de lui fendre la tête d'un coup de hache s'il omet l'exorciſme uſité — b) adminiſtration de la Cene telle qu'elle ſe pratique en certains lieux Proteſtans. Vers la gauche un Bedeau, dit Marguiller, fait ſigne qu'on avance, chacun ſelon ſon rang: deux enfans de chœur en manteau tiennent un linge étendu devant ceux qui communient — c) proceſſion de Catholiques Rom: Un Prêtre marche ſous le dais portant le ſacrement: il eſt précédé du Porte-croix, & à ſa ſuite ſe voient des bannieres où ſont peintes des images miraculeuſes: des hommes de tout état portent des cierges bénits & allumés; après eux ſuivent des perſonnes dévotes des deux ſexes. Les ſpectateurs ſe proſternent. Un Proteſtant qui n'en veut rien faire eſt maltraité par le peuple, & forcé à ôter ſon chapeau. Liv. VII. 5. b.

Pl. LXXXV. *Art Héraldique. L'Empereur* (d'Allemagne) porte une aigle éployée de ſable, rayon-

rayonnée d'or ou cerclée, armée & lampaſſée de gueule, tenant dans ſa ſerre dextre une épée nue, & dans la ſéneſtre le ſceptre, le tout d'or: au deſſus de l'aigle ſe voit ſuſpendue la couronne faite à la perſane, d'or, en forme de mitre, jettant du milieu un diademe qui ſoutient un globe d'or, ſurmonté d'une croix de même. Cette aigle fait les armes propres *de l'Empire:* elle eſt chargée en cœur d'un écuſſon parti de trois traits coupés d'un, ce qui forme huit quartiers. Au premier, faſcé d'argent & de gueule, qui eſt *Hongrie.* Au deuzieme, ſemé de France, au lambel de gueule, qui eſt *Naples.* Au troiſieme, d'argent à la croix potencée d'or, cantonnée de quatre croiſettes de gueule, qui eſt *Jéruſalem.* Au quatrieme d'or, à quatre pals de gueule, qui eſt *Arragon.* Au cinquieme (ou premier de la pointe, ſemé de France, à la bordure de gueule, qui eſt *Anjou.* Au ſixieme, d'azur, au lion couronné d'or, armé, lampaſſé & couronné de gueule, qui eſt de *Gueldres.* Au ſeptieme, d'or, au lion de ſable armé & lampaſſé de gueule, qui eſt *Juliers.* Au huitieme (ou dernier quartier), d'azur, ſemé de croix recroiſetées, au pied fiché d'or, à deux bars adoſſés de même, brochant ſur le tout, qui eſt de *Bar.* Sur le tout parti d'or, à la bande de gueule, chargée de trois allerions d'argent, qui ſont *Lorraine:* & d'or, à cinq tourteaux de gueule, poſés 2, 2, 1, ſurmontés d'un ſixieme d'azur à trois fleurs de lis d'or, qui ſont *Toſcane;* l'écu ſurmonté d'une couronne d'Eſpagne, & entouré de l'Ordre de la Toiſon d'or, & de l'Ordre de S. Etienne &c.

Les armoiries de l'Empire de Ruſſie ſont d'or, à l'aigle éployée de ſable, becquée & membrée de gueule, & diadémée de même, qui eſt *l'Empire d'Orient;* l'aigle chargée en cœur d'un écuſſon de gueule, à un cavalier d'argent (S. George), tenant une lance dont il tue un dragon au naturel, le tout contourné, qui eſt de *Ruſſie;* chaque aîle eſt chargée de trois petits écuſſons; au premier de la droite, d'azur, à une couronne fermée d'or, poſée ſur deux ſabres croiſés d'argent, qui eſt d'*Aſtracan.* Au ſecond d'or, à deux ours affrontés de ſable, tenant dans leurs pattes de devant un ſiege de gueule, & deux ſceptres d'or, qui eſt de *Novogorod.* Au troiſieme, d'azur, à un Ange d'argent, armé d'or, qui eſt de *Kiow.* Au premier de la gauche, d'azur, à deux loups affrontés d'argent, tenant deux fleches croiſées & renverſées de même, qui eſt de *Sibérie:* au ſecond, d'argent, au dragon couronné de ſable, qui eſt de *Caſan:* au troiſieme, de gueule, au lion couronné d'or, ſoutenant une croix d'argent, qui eſt de *Wilsdimerie* (Wolodimer), l'écu entouré de l'Ordre de S. André, & ſurmonté d'une couronne.

Le Roi de Danemarc porte de gueule, à la croix d'argent, bordée de gueule, qui eſt *Oldenbourg*, la croix cantonnée de quatre quartiers. Au premier, d'or, ſemé de cœurs de gueule, à trois lions léopardés d'azur, l'un ſur l'autre, armés, lampaſſés & couronnés du champ, qui eſt de *Danemarc:* au ſecond, de gueule, au lion couronné d'or, tenant une hache d'armes d'argent, emmanchée d'or, qui eſt

eſt de *Norwege;* au troiſieme, d'azur, à trois couronnes d'or, qui eſt de *Suede*, coupé d'or, à deux lions d'azur l'un ſur l'autre, qui eſt de *Siléſie:* au quatrieme, d'or, à dix cœurs de gueule, ſurmontés d'un lion léopardé d'azur, qui eſt *Gothie* & *Jutland*, coupé de gueule, au dragon aîlé & couronné d'or, qui eſt l'ancien royaume des *Vandales.* Sur le tout, coupé au premier de gueule, à trois feuilles d'ortie d'argent, fichées de trois clous de la Paſſion, (le troiſieme clou n'eſt pas exprimé dans la Figure) chargées d'un petit écuſſon coupé d'argent & de gueule, qui eſt *Holſtein*, parti de gueule, au cigne d'argent, accolé d'une couronne d'or, becqué & membré de ſable, qui eſt *Stormarnie*, & de gueule, au cavalier armé d'argent, qui eſt de *Ditmarſe.* Sur le tout du tout, d'argent, à deux faſces de gueule, qui eſt d'*Oldenbourg*, parti de gueule, à une croix pattée d'argent, qui eſt *Delmenhorſt.* Pour ſupports, deux Sauvages cachés de lierre, armés de leur maſſue: l'écu ſurmonté d'une couronne, entouré du pavillon royal ſemé de couronnes de Suede; & des colliers des Ordres de Danebrog & de l'Eléphant.

Les armoiries du Prince régnant d'Anhalt-Deſſau ont pour ſupports deux ours de ſable. L'écu, ſurmonté d'une couronne de Prince, eſt parti de deux, coupé de trois, & ſur le tout un écuſſon parti d'argent, à une demi-aigle de gueule, & faſcé d'or & de ſable de dix pieces, au crancelin de ſinople poſé en bande. Au premier champ faſcé & chargé de même, qui eſt de *Saxe;* au ſecond, d'azur à l'aigle

éployée

éployée d'or, qui eſt de *Weſtphalie*; au troiſieme d'argent à trois bouteroles de gueule, poſées 2, 1. qui eſt d'*Ingrie;* au quatrieme d'argent, à un mur de gueule crenelé & biaiſé, au portail d'or; & à l'ours de ſable paſſant, couronné, & accollé d'or, qui eſt de la deſcendance des anciens *Berengers*. Au cinquieme faſcé d'or & de ſable de dix pieces, qui eſt de *Ballenſtedt*. Au ſixieme échiqueté de ſable & d'argent de douze pieces, qui eſt d'*Aſcanie*. Au ſeptieme écartelé d'or & de gueule, qui eſt de *Walderſée*: au huitieme, d'azur, à deux barres d'or, qui eſt de *Warmsdorf:* au neuvieme, d'azur, à l'aigle éployée d'argent, (elle eſt d'or dans la Figure) qui eſt de *Muhlingen:* au dixieme plein de gueule, *du droit de régale;* au onzieme, d'argent, à l'ours de ſable paſſant ſur un mur de gueule crenelé & biaiſé, au portail d'argent, qui eſt de *Bernbourg*.

Pl. LXXXVI. *Sagacité & intelligence des animaux* a) Un ſinge fait ſur la corde des tours d'équilibre, un autre exécute le manîment du mouſquet. L'ours emmuſelé & danſant — b) le cheval contrefaiſant le mort; un autre ſautant à travers des cerceaux. Un chien danſe ſur ſes pattes de derriere, ou bien mene la brouette chargée d'un autre chien — c) ruſe d'un chien pour attraper des rats d'eau, & de deux autres pour ſurprendre un chat. — d) Le ſerin de Canarie déchargeant un canon: le pigeon courier; le chardonneret à la chaîne & obligé de tirer ſon auget pour manger & pour boire. Oiſeau dont le nid en forme de bouteille d'oſier eſt ſuſpendu: Liv. VIII. 2.

Pl.

Pl. LXXXVII. *Suite.* Les ſinges ſe barbouillant de colle: le limier, le chien couchant, le barbet, & le levrier, b) chaſſe au ſanglier — c) le chat ſauvage prêt à être écraſé ſous la baſcule, l'oiſeau pris au lacet, le renard & la loutre au piege. Dans le lointain le vol du faucon — d) vue de Deſſau du côté où ſe fait la pêche du ſaumon. Pêcheurs qui tirent leur filet, d'autres avec la truble, la ligne & la naſſe.

— LXXXVIII. *Méchanique.* a) Uſage du plan incliné 1, du coin 2, de la vis 3, & de l'écrou 4, du peſon ou balance romaine 5. Leviers à deux bras inégaux 6, 7, 8, levier à un ſeul bras 9, — b) le tour ou treuil 10, la poulie 11, (ajoutez *a* & *b* à la poulie *c*; *e* à la poulie *g*, & *h* à *k*); le polyſpaſte 12, le baromêtre 13, le thermomêtre 14, l'hygromêtre 15, le manomêtre 16, la pompe 17, la fontaine de Héron 18, l'arquebuſe à vent 19, la pompe pour éteindre les incendies 20 — c) l'expérience d'Othon de Guéricke ſur deux demi globes vuides d'air 21, — d) le moulin à moutarde 22, la machine à battre le grain 23, la roue qu'un homme fait aller en montant d'échelon en échelon 24, roue de moulin qui reçoit l'eau par en haut 25, autre que l'eau frappe par en bas, 26, moulin placé ſur un bateau 27. Liv. VIII. 5. 7. IX. 1. c. & 3. 4.

— LXXXIX. *Suite* a) une galere: un yacht, un vaiſſeau de guerre. Dans le lointain un phare, & nombre de vaiſſeaux — b) la coupe d'un vaiſſeau de guerre. Liv. VIII. 6.

Pl.

Pl. XC. *Suite.* a) Moulin à moudre le blé 28, moulin à ſcie 29, moulin à pilons 30, le mouvement, ou le dedans d'une montre de poche 31, la clepſammie ou horloge à ſable, impropre-ment dite clepſydre 32, le cadran ſolaire 33, l'aſtrolabe 34, la chaîne d'arpenteur 35, l'échelle de réduction 36, le compas 37, la bouſſole 38, le porte-voix 39, le cornet pour l'oreille 40, la voute d'une chambre au ſecret 41, le verre ardent 42, la lentille ou le verre qui groſſit les objets 43, autre verre qui les fait paroître plus petits 44, les lunettes 45, le verre taillé à facettes 46, la lunette d'approche 47, le tube à 3 oculaires pour découvrir de loin 48, le téleſcope pour les obſervations aſtronomiques 49, la lorgnette 50, la lanterne magique 51 — b) *architecture.* le fût des colomnes a. b. 52, l'architrave c. d, la friſe e. f. g. h, la corniche i k. Les ſix ordres d'architecture 53 Liv. VIII. 7. 8. 9. IX. 3. 6.

Pl. XCI. *Phyſique.* Diverſes figures, entr'autres de ſiphons, fontaines jailliſſantes, pompe pneumatique &c. Liv. IX. 1. b c & 2. 3. 6.

Pl. XCII. *Suite.* Syſteme planétaire de Copernic 1) celui de Ptolémée 2) entre l'un & l'autre ſe voient les planetes ſelon leur grandeur apparente (le petit globe de Vénus ♀ doit être plus petit que celui de la Terre ♁). Les phaſes de la Lune & les Eclipſes 4) parallaxe 3) Sélénographie, ou taches apparentes de la Lune 5) la ſphere armillaire 6). Liv. IX. 7. 9. 11.

Pl. XCIII. *Géographie.* a) Naufrage pendant une tempête: ſur le devant une barque qui s'enfon-

fonce; homme noyé étendu sur le rivage, un autre prêt à périr est tiré de l'eau, un troisieme se soutient & nage à l'aide d'une planche; spectateur allarmé. Vaisseau qui échoue contre un rocher. Ouragan accompagné d'une pluie à verse, les flots sont couverts d'écume — b) Le Vésuve enflammé & vu de nuit: pêcheurs à la ligne & au filet. Dans le lointain une partie de la ville de Naples au pied des montagnes. Vaisseaux dans le port, où il en entre un. Le Vésuve environné de montagnes moins hautes, jette des flammes à son sommet, & il en sort une lave qui paroit enflammée à son issue, & refroidie à mesure qu'elle coule le long de la montagne — c) Le tremblement de terre qui détruisit en partie Lisbonne l'an 1755. Une des rues dont les bâtimens sont écroulés ou endommagés, & à l'extrémité de laquelle on voit une Eglise dont les piliers sont renversés. Quelques personnes courent ça & là hors d'elles-mêmes, ou se trouvent à moitié ecrasées: on aperçoit quelques cadavres, un carrosse renversé, un homme qui a de la peine à sortir de sa maison, dont la porte est presque toute bouchée de décombres. Par derriere les maisons, s'élevent les flammes d'un grand embrasement causé par le feu des poëles fracassés, ce funeste événement étant arrivé le 1. Novembre. Liv. VI. 1.

Pl. XCIV. *Mythologie.* Jupiter & Junon, l'un tenant le sceptre de la main droite, & la foudre de la gauche: une aigle est à ses pieds; l'autre tient aussi le spectre en main d'un air im-

impérieux, ſon paon eſt derriere elle, de même, que ſa meſſagere Iris, que caractériſe l'arc en ciel. Apollon couronné de laurier, joue de la lyre (le *plectrum* qu'il a dans la main droite eſt une touche qui ſe prend ſouvent dans les Poëtes anciens pour l'inſtrument même de muſique à cordes.) Il a ſon carquois ſur le dos. A ſes côtés eſt Veſta, un tambour à la main, repréſentant la Terre; Mercure, que ſon air, ſes aîles aux pieds & à la tête, & ſon caducée rendent reconnoiſſable; & Cérès, couronnée d'épis, tenant de la main droite une faucille, & s'appuyant ſur une gerbe: plus bas Diane, l'arc & le carquois ſur le dos, a ſur la tête une Lune qui reçoit ſa lumiere d'Apollon. Neptune, avec ſon trident, eſt aſſis à l'oppoſite de Jupiter, qui à ſa gauche a la ſage & vaillante Minerve. Près d'elle Vénus careſſe le petit Cupidon, qu'elle tient embraſſé, ſes deux colombes & les trois Graces forment ſon cortege. Sa beauté contraſte avec la laideur de Vulcain, qu'on voit appuyé ſur ſon marteau & regardant de travers Mars qui eſt de l'autre côté, entre Vénus & Neptune, & qui eſt armé de toutes pieces. Liv. VII. 6. a.

Pl. XCV. Apollon, ſur le mont Parnaſſe, au milieu des neuf Muſes. *Uranie*, couronnée d'étoiles & le compas à la main, s'appuie ſur un globe céleſte. *Calliope*, couronnée de laurier & tenant une trompette; près d'elle les poemes d'Homere & de Virgile. *Melpomene*, en pompeux vêtement & chauſſée du cothurne, déclame, le poignard à la main. *Thalie*, cou-

couronnée de pampres & n'ayant que des brodequins pour chauſſure, ſourit agréablement, & tient le maſque de la Comédie. *Erato*, une couronne de fleurs ſur la tête, & ayant un petit Amour à ſes côtés, joue des airs tendres ſur ſa lyre. *Polymnie* déploie un rouleau où ſe lit ce mot *Suadere*. *Clio*, la couronne de laurier ſur la tête, tient la trompette de l'Hiſtoire. *Enterpe*, couronnée d'une guirlande de fleurs, joue de la flûte. *Terpſicore* danſe au ſon du tambour de baſque. Pégaſe caracolle au ſommet de l'Hélicon, d'où jaillit la fontaine d'Hyppocrene — b) Les trois Graces, qui n'ont pour parure que des fleurs, ſont accompagnées de l'Amour, qui a un bandeau ſur les yeux, un carquois ſur le dos, & dans les mains un flambeau, à la flamme duquel allume le ſien ce jeune homme aîlé & couronné de fleurs, repréſentant l'Hymen. Dans les airs s'éleve l'Aurore parſemant de roſes l'horiſon que le Soleil dore de ſes premiers rayons — c) Hercule caractériſé par ſa maſſue & la peau de lion, s'entretient avec Eſculape qui s'appuie ſur un bâton autour duquel un ſerpent eſt entortillé! A ſes pieds eſt un ſphinx au corps de lion, & à tête de jeune fille. Derriere ce monſtre ſe voit Bacchus, beau jeune homme couronné de pampres, tenant une pleine coupe d'une main, & ſon thyrſe de l'autre. *Silene* à ſes côtés eſt monté ſur un âne & ſoutenu par un *Satyre*. Au deſſus de ce groupe paroit Janus aux deux viſages: à l'autre bout la *Fortune* ayant le pied ſur une boule; & plus bas les deux freres jumeaux *Caſtor* & *Pollux*, bien montés & la lance à la main — d) *Saturne* aîlé & tenant une faux, eſt aſ-

sis dans les nues à côté de *Rhéa* sa femme, couronnée de tours, le sceptre en main & ayant un lion à ses pieds. Les autres personnages sont *Osiris*, *Isis*, *Sérapis*, *Anubis*, *Harpocrate*, & le bœuf *Apis*. La sixieme figure est une Momie. Liv. VII. 6. a.

Pl. XCVI. *Suite.* Royaume de Pluton. On le voit assis sur son thrône avec sa femme Proserpine: à leurs pieds sont les trois Juges, *Minos*, *Eaque* & *Rhadamante*, deux desquels tiennent un livre ouvert. On voit devant eux une ombre que les remords du crime tourmentent & accablent. A peu de distance le chien *Cerbere* abboie à l'approche de trois ombres que Charon passe dans sa barque, & va débarquer. Mercure amene de nouvelles ames sur les bords du Styx. Non loin de là, sur l'autre rive, se présentent les trois Parques, *Clotho*, *Lachésis*, & *Atropos*; la prémiere file, la seconde dévide, & la troisieme coupe le fil. Plus loin deux *Furies* poursuivent avec des fouets & des torches un criminel. Derriere elles on apperçoit *Prométhée* enchaîné sur un roc, où un vautour lui ronge le foie: *Ixion* attaché à une roue: *Tantale* mourant de soif au milieu des eaux, & s'efforçant en vain d'atteindre une branche d'arbre chargée de fruits pour appaiser sa faim. Au delà est un étang de feu au dessus duquel voltigent des *Harpies* & autres odieuses chimeres. Du côté opposé se voient les champs Elisées: en y abordant deux ames heureuses boivent l'oubli de tous leurs maux précédens dans le fleuve Léthé. Liv. VII. 6. a.

Doutes,

Doutes, additions, & fautes à corriger.

1) On a donné plus d'une fois aux amis des Enfans *des conſeils trop circonſtanciés*, qui cependant ne peuvent être mis en exécution que lorſque les préjugés & les mœurs ſeront changés, ou qu'il ſe trouvera des coopérateurs ſuffiſamment préparés ſelon la nouvelle méthode d'éducation, autant qu'on peut ſe flatter qu'enfin la choſe aura lieu. Ces articles, qui n'occupent pas trop de place, doivent ſubſiſter juſqu'au tems déſiré, & que l'Auteur prévoit, ſans crainte de ſe tromper.

2) *Le Jeu de la tempérance.* T. I. p. 39 n'eſt pas aſſés clairement décrit, & peut-être eſt-il ſuperflu, ainſi que d'autres que j'ai propoſés & qui ſont difficiles à jouer. Pour plus d'intelligence du jeu en queſtion il faut ſavoir 1) que les enfans dont la faim s'excite en jouant peuvent manger leur gouté auſſitôt qu'on le leur donne, mais on fixe dans un billet cacheté, un certain tems (A) qui leur reſte inconnu. Plus l'enfant s'eſt approché du terme par ſon abſtinence volontaire, plus la récompenſe de ſa ſobriété eſt grande le jour de la fête qu'on ſe propoſe de donner; 2) qu'il eſt déclaré d'avance aux enfans que paſſé un certain coup de cloche (B) ſuppoſé p. ex. à ſix heures, une plus longue abſtinence ne contribuera point à augmenter la récompenſe, & que chacun alors peut manger ſon gouté ſans perdre aucun des bénéfices de la fête. Ils ſavent que le terme fixé A, mais qui leur eſt inconnu, ſe trouve avant & non après le ſignal déterminé de la cloche B.

Le Jeu du thrône p. 47. consiste à ajuster, non trois, mais deux tabourets, à quelque distance l'un de l'autre. L'intervalle est caché au moyen d'un tapis qui est bien assujetti par les personnes assises aux deux bouts: la place du milieu est pour le Récipiendaire, qui fait la Culbute entre les deux tabourets, lorsque les personnes qui y étoient assises se levent à l'improviste.

3) Dans le même Tome I. p. 10 il faut supprimer ces mots *& que les lettres radicales (ou la dérivation du mot) les aident à trouver.* Il auroit été à propos de rendre sensible par quelque image ou Figure p. 228 *l'imputation des actions libres*; c'est une omission qui doit être un jour réparée dans la collection des Planches. — J'ai dit p. 237 qu'*il y va de notre vie s'il passe quelque chose des alimens dans la trachée, à moins que la toux qui s'ensuit ne nous en délivre.* On m'a voulu persuader que le danger n'étoit pas si grand. — Quelques uns prétendent au sujet des Hottentots p. 284 qu'ils ne se nourrissent pas de la chair de leurs ennemis, & d'autres, que les boyaux dont ils se parent sont vuidés, puisque ce qui leur en plait surtout c'est le bruit qu'ils font lorsqu'ils deviennent secs. Ceci se rapporte à la Planche LIV. & non à la LIII. mal indiquée p. 280. 283. — p. 324. l. 10. *que rarement*, lisez *vous-même.*

4) Pour le Tome II, selon un célebre Philosophe, le meilleur *argument en faveur de l'immortalité de l'ame* se tire de la raison que si l'ame peut mourir, l'homme peut se soustraire à l'em-

l'empire de Dieu. Je doute de la force de cet argument, en ce qu'il n'y a perſonne qui admettant un Dieu, doute de l'immortalité de l'ame, ſans révoquer en doute par cela même que Dieu veuille qu'elle ſoit immortelle. Si donc il veut qu'elle ceſſe d'exiſter, & tout ce que l'homme fait ou ne fait pas étant ſoumis à l'empire de la Providence, celui qui ſe donne la mort ne ſe ſouſtrait ni au pouvoir de Dieu ni à ſa volonté — p. 177. cantique n. 46. b) le quatrieme vers manque *Toi ſeul tu fais notre bonheur.* — p. 412. & ſuiv. Pl. LV. les partitions ſont mal indiquées, la premiere eſt dite la ſeconde, celle-ci la premiere, la troiſieme eſt tranſpoſée avec la quatrieme — Pl. LVI. p. 420. la même tranſpoſition s'eſt faite — Pl. LVII. p. 428. liſez *troiſieme partition* au lieu de *4me.* & 429. liſez *quatrieme* au lieu de *3me.* — p. 436. l. 4. de la fin, *à l'exception des copies qu'il fait* liſez *& même dans les copies.* — p. 438. l. 13. *enluminées;* ajoutez, *ſavoir en employant autant de differentes formes, qu'il veut employer de diverſes couleurs.* — p. 441. l. 2. *derniere,* ajoutez *Paul Veroneſe.* Un *concert* p. 454. & une *ſymphonie* different en ce que dans le premier il y a un des inſtrumens ou une des voix qui domine, & que les autres accompagnent.

5) Tom. III. Liv. VII. 1. Les Etats actuels ſe ſont formés de diverſe maniere, & qu'en partie on ignore. Je n'ai pas voulu en rendre raiſon dans mon Manuel, parce que le devoir de ceux qui gouvernent ne réſulte pas de la

maniere dont leurs Etats ont pris naiſſance, mais de leur conſtitution actuelle, & de leur plus grand & réel avantage. Je n'ai imaginé le pays d'*Univerſalie* que pour lier enſemble les principes fondamentaux de Politique que j'avois à expliquer; ſi je me fuſſe contenté de les propoſer ſéparément, ſelon l'ordre des définitions, l'effet en auroit été moins agréable & moins frappant — p. 73. §. 15. au même degré de latitude un climat méridional eſt plus froid qu'un ſeptentrional — p. 78. l. 4. de la fin, l'*Oby* ne fait pas la ſéparation de l'Europe & de l'Aſie vers le Septentrion — p. 84. le Cap Breton appartient aujourdhui aux Anglois — ib. Les *Seigneuries immédiates* de l'Empire ne ſont pas au nombre des Républiques — p. 85. l'Empereur n'a pas le droit de conférer ſeul un fief de l'Empire qui vient à vaquer — p. 89. *L'étendue des Etats s'évalue en lieues ou milles quarrés*, ſousentendez *géographiques*. — ib. Il s'en faut beaucoup que la Pologne ait vingt millions d'habitans. — p. 97. Ce que je nomme *Cercle de Boheme* eſt déſigné autrement dans les écrits publics. Une partie des Etats qui le compoſent eſt poſſédée par une Puiſſance Souveraine. *Le Cercle de Bourgogne* a encore plus de relation avec l'Empire que je ne le croyois. La *Lorraine* appartient toute à la France: je me ſuis trompé en y plaçant les 3 Evéchés de Metz, Toul, & Verdun, qui forment des Gouvernemens particuliers — *Deux-ponts* n'appartient pas au Palatinat, mais à un Prince de la Maiſon Palatine, p. 98 l. 5. de la fin. Francfort ſur le Meyn n'eſt pas du Cercle

cle de Franconie, mais du Haut Rhin — p. 99. l. 12. le n°. 5) manque. L'Auteur y plaçoit la Haute & la Baſſe Luſace, qui ſont enclavées entre la Boheme, la Siléſie, le Brandebourg, & la Miſnie — p. 100. Le Comté de Schauenbourg eſt poſſédé en partie par un Comte régnant. — *A la Maiſon d'Hannovre*, ou plutôt de Brunswic-Lunebourg. — *Halle* (quoiqu'enclavée dans le Cercle de la Haute-Saxe) appartient à Magdebourg & à la Baſſe Saxe — p. 117. Dans la Friſe occidentale *Leuwarden* eſt la principale ville — p. 185 au lieu de *jusqu'à Louis IV.* mettez *Charles le Gros* — p. 195. au lieu *du tiers*, un habile hiſtorien évalue à un ſixieme le nombre des Mahométans, relativement aux habitans de la Terre — p. 196. mettez la priſe de Conſtantinople à l'an 1453. & non 1452. ib. lig. pénult. *Muſtapha III.* liſez *Abdul Achmet* — p. 227. l. 8. de la fin, *Narval*, liſez *l'Eſpadon* ou *Scie*. p. 336. liſez *On nomme mâles les fleurs qui n'ont que les étamines, femelles celles qui n'ont que le piſtil.* — p. 345. *l'opium, eſpece de pavot*, on prétend que c'eſt plutôt un ſuc. — p. 351. ce n'eſt pas la pierre calcaire (à chaux), mais la chaux même, qui lorsqu'elle a été éteinte ou amollie &c. — p. 356. *Le vitriol* ne doit pas être mis dans la claſſe des ſels mixtes, ou neutres, vû qu'il ne contient point d'alkali.

Les fautes du IV. Tome ont pu être corrigées à tems: celles qui pourroient être échappées, & qu'une lecture plus attentive feront remarquer, ſeront placées à la fin de l'Ouvrage parmi les Errata.

6 *Avertiſſement.* Je mets à profit tout ce qu'il plait à mes amis & à mes cenſeurs de me faire remarquer de fautes ou d'omiſſions, mais on exige ſouvent de moi quelque choſe de plus précis & de plus circonſtancié que ce que mon but me permet. Je peſe ces ſortes de remarques & d'avis, & en conſéquence j'en fais l'uſage convenable; p. ex. un de mes amis de l'Egliſe Luthérienne s'eſt plaint que je m'étois montré partial en ne chargeant point les Reformés d'avoir fait brûler Servet à petit feu. La mention que j'en fais ici, en déplorant les ténebres qui offuſquoient alors les eſprits, & qui ne ſont pas encore entierement diſſipées, prouve mon impartialité. J'en dirai d'avantage dans une autre occaſion.

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER

À L'USAGE

de ceux qui aiment & inſtruiſent les Enfans.

LIVRE PREMIER.

I. Maniere d'enſeigner.

L'Auteur prie tous ceux qui liront ces élémens d'éducation de n'en pas porter leur jugement après en avoir parcouru à la hâte quelques articles. Il faut s'être bien imprimé les principaux chefs de la *Méthode* concernant *l'éducation*, *l'inſtruction*, *la Religion des enfans de l'un & de l'autre ſexe*, ou du moins avoir fait une lecture attentive et réfléchie de ce premier Livre du Manuel; autre-

ment on court risque de juger avec une légéreté impardonnable.

a) *Des Enfans en bas âge.*

Quant à vous, amis circonspects des enfans, vous n'ignorez pas que les signes des passions violentes et tristes qu'on fait appercevoir à ceux qui sont encore au berceau, ne laissent pas de faire impression sur eux, & les disposent déja à n'être pas aussi tranquilles & contens qu'ils pourroient le devenir au moyen d'une conduite plus mesurée à leur égard.

Ce que les enfans comprennent le plutôt, c'est *le langage des yeux* ou les regards des personnes qui les approchent. Quelquefois ils jugent ou concluent déja d'après une premiere expérience répétée. Prenez donc garde de ne leur rien faire concevoir à votre sujet, qui dès les premiers mois de leur vie soit un obstacle aux instructions que vous leur donnerez dans la suite, ou qu'ils soient obligés de désapprendre. Ce qui influe le plus sur les enfans en bas âge, par un effet du penchant à l'imitation, c'est l'exemple de ceux qui sont un peu plus âgés qu'eux. Sans le secours de bons *modeles* de ce genre (je veux dire d'autres enfans) l'éducation ne réussit qu'à moitié, ou coûte le double de peine aux Parens même les plus intelligens. Ainsi le Soldat Prussien ne se forme à l'exercice, qu'en se modelant sur le Bas-Officier qui exécute devant lui ce qu'il doit lui apprendre du maniment des armes. Peres et Meres, Régens, Maîtres d'éco-

d'école, c'eſt une leçon dont vous devez faire votre profit!

Que tout ce que voit ou entend le tendre nourriſſon ſoit donc en ſon genre auſſi agréable, régulier & relatif au but de l'éducation, que le permettent les circonſtances & la ſituation de chaque famille. Le jugement que de jeunes enfans portent, *qu'une choſe ne doit pas être et ſe faire autrement*, ou *que de cette maniere elle eſt bien et que différemment faite elle ſeroit mal*, eſt plutôt conçu qu'ils ne ſont en état de l'exprimer. Mais chez eux ce jugement ne ſignifie rien ſinon, *voilà ce qu'ont accoutumé de louer et de faire ceux qui ont le plus d'autorité dans la maiſon.* Et ſi les enfans apprennent d'abord, de cette maniere proportionnée à leur petite capacité, à déſapprouver ce qui eſt le plus généralement nuiſible, et à approuver ce qui eſt le plus utile, ils donneront *un conſentement d'autant plus formel & plus ſûr aux argumens qu'on employera dans la ſuite pour leur démontrer le prix des choſes & des actions dont ils s'étoient déja formé quelque idée ſur la foi d'autrui.*

b) *Du tems où l'on doit commencer l'inſtruction des plus jeunes enfans, d'après un plan raiſonné & ſuivi.*

L'ami des enfans s'applique à leur faire ſaiſir de bonne heure le plus de choſes qu'il peut leur rendre intelligibles, & par conſéquent *à leur fournir un grand nombre d'idées. A cet égard la plus ſimple nourrice n'agit pas ſans quelque ſor-*

te de plan & de regle. Le ſeul ſens commun nous inſtruit en fait d'éducation, comme il nous apprend à juger des différens corps par la vue. Cependant l'Optique ou la ſcience de la viſion, de même qu'une méthode d'éducation bien conçue & bien exprimée, peut conſidérablement perfectionner les directions du ſens commun. C'eſt dans cette vue que j'ai compoſé ma *Méthode*, dont le contenu doit être en partie plus développé & plus appliqué à l'uſage de la vie, comme je me propoſe de le faire dans ce *Manuel*, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. J'oſe dire que *ceux qui ont écrit juſqu'ici ſur l'éducation n'ont pas tracé aſſés diſtinctement le meilleur plan à ſuivre, ſurtout par rapport aux plus jeunes enfans.* Le voici tel que je l'imagine. Qu'on le ſoumette à l'examen, qu'on le perfectionne, & qu'on l'exécute autant qu'il ſera jugé praticable.

Je crois que l'on doit deſtiner une portion de la journée à l'éducation des enfans même au berceau; c'eſt à dire que chaque jour il faut conſacrer un certain tems à les former ſelon un plan méthodique. Votre principal objet doit être alors de vous occuper avec eux de ce qu'il convient qu'ils apprennent. *L'attention que vous ſerez obligé de donner à leur inſtruction dans ces momens particulierement conſacrés à cet objet, vous mettra d'autant plus en état de rapporter à votre plan tous les autres entretiens que vous aurez accidentellement avec eux, ſans qu'il ſoit beſoin que vous vous aſtreigniez à une application d'eſprit auſſi ſoutenue, & qui ne ſeroit pas toujours en votre pouvoir.*

c) *De la ſcience des mots: quand on doit commencer à s'en occuper avec les enfans. Signes expreſſifs de la circonférence des corps & de leur ſection.*

Il n'eſt ici queſtion que de régler le tems deſtiné à l'enſeignement. *Le premier exercice*, qui ne ſera pas immédiatement lié avec les autres, *doit ſe borner à la ſimple dénomination des choſes que les enfans connoiſſent déja, ou qu'ils ſeront bientôt en état de connoître.*

Choiſiſſez des mots par dixaines, & d'abord des objets dans leur totalité, pour les faire nommer aux enfans; obſervez que la premiere dixaine, enſuite la ſeconde & puis la troiſieme ſe trouvent fréquemment répétées dans les ſuivantes. *Tenez note des mots que l'enfant connoit déja* ſelon ſa portée. Vous pourrez de tems en tems parcourir votre liſte pour y inſérer à deſſein les mots qui accidentellement ne s'y trouveront pas aſſés ſouvent répétés; & auſſi pour juger des choſes à la connoiſſance & à la dénomination deſquelles vous vous êtes frayé le chemin par ce qui a précédé.

Lorſque l'enfant ne ſaiſit pas encore le ſens d'un mot qui déſigne un corps d'une eſpece particuliere, il faut, autant qu'il eſt poſſible, en exprimant le nom, *manier* ſous ſes yeux *la choſe même*, *la lui mettre entre les mains*, & tout le tems qu'il tâte ne faire que répéter le nom du corps en queſtion.

Lorſque cette opération ſe ſera faite ſur différentes eſpeces de corps, accoutumez-vous im-

médiatement avant & après *la palpation* à un certain mouvement des mains, afin que ce geſte, ſans le ſecours du manîment, devienne bientôt un ſigne auquel l'enfant connoiſſe que vous voulez exprimer en un ſeul mot, non une partie, mais la totalité d'un corps que ſon éloignement, ſa grandeur, ou ſa petiteſſe ne permet pas de toucher. Je nomme ce geſte *le ſigne de la circonférence d'un corps.*

Mais s'agit-il de la dénomination de *quelques parties* d'un corps, il faudra ſe ſervir d'un modele qu'on puiſſe décompoſer, & faire avant la décompoſition, & *à l'endroit de la ſection, un geſte* qui dénote toujours cet endroit, ſoit dans le même corps, ou dans tout autre qu'on veut décompoſer. Après ce geſte indiquez du doigt la partie dont il eſt queſtion, & en exprimant ſa totalité par le ſigne de la circonférence, nommez-la par ſon nom à pluſieurs repriſes a linea. Selon cette maniere de procéder dans la connoiſſance des noms de chaque corps, vous commencerez par ceux qui ſont le plus palpables, et ſurtout ceux dont on a ſouvent occaſion de parler devant de jeunes enfans, ou par rapport auxquels il convient de leur donner bientôt quelque inſtruction ou avertiſſement. La dénomination de pluſieurs membres extérieurs, ou de choſes qui faute de précaution peuvent devenir dangereuſes, (par exemple des corps placés dans des endroits périlleux) eſt par conſéquent, dans la ſcience des mots, *le premier objet de l'inſtruction.*

d) *De la différence des noms, & du jeu par lequel on peut exercer les enfans à en faire la distinction.*

On sait la distinction usitée entre les *noms propres* tels que *Fréderic* & *Berlin*, & les *noms appellatifs* ou *communs* tels que *Roi* & *ville*. Le nom de *Prince* est plus commun que celui de *Roi*, le nom *d'homme* est plus commun que celui de *Prince*, & le nom *d'être vivant* est plus commun que celui *d'homme*. *Une espece* comprend tous les individus à qui une conformité remarquable fait donner un nom commun. Lors qu'une chose ou un individu peut se désigner par plus d'un nom dont il y en a un plus commun que l'autre, le premier est dit son *nom de genre*, & le second *son nom d'espece*. *Un chien* est le nom d'espece dont *animal* est le genre; de même le nom générique de *meubles* désigne les tables, chaises, miroirs d'une maison, qui sont autant d'especes différentes compriſes sous un même nom commun. Cette remarque peut répandre du jour sur ce qui suivra.

Une attention nécessaire par rapport aux enfans c'est *d'éviter les mots synonymes*, comme *vêtement*, *habillement* & de n'employer d'abord qu'un seul & même terme. Il convient aussi de *ne se servir avec eux dans le commencement que du nom le plus usité* soit de genre ou d'espece. Dites *un livre*, & non un *in folio* ou un *in quarto*. Un *doguin* ou un *barbet* doit s'appeller un *chien*. Mais désignez les chiens, les chats, les oiseaux par leur nom d'espece, plutôt que par celui

d'animal, ou du genre qui les comprend tous. Auſſitôt que les *enfans connoitront pluſieurs eſpeces, vous pourrez les déſigner par le nom de genre qui leur eſt commun.* Il y a même un tems où l'on doit *ſe faire une regle d'employer les expreſſions les plus générales*, comme étant les plus abrégées. Ainſi vous direz: apportez-moi *une écritoire*, au lieu qu'à de plus jeunes enfans vous auriez dit: apportez-moi *encre, plumes & papier.* Il en eſt de même par rapport à l'emploi que vous pourrez faire des noms d'eſpece moins uſités, p. ex. Voyez *le nourriſſon ſur les genoux de la voiſine:* ce que vous auriez exprimé précédemment de cette maniere, *l'enfant ſur les genoux de cette femme.*

Ce que j'appelle le *Jeu des noms*, eſt par conſéquent d'une grande utilité aux enfans, à meſure qu'ils avancent en âge 1) pour leur faire déviner combien de choſes en tel ou tel lieu ſont compriſes ſous une même dénomination, & que les lettres radicales (ou la dérivation du mot) les aident à trouver, p. ex. Indiquez-moi tous les meubles de cette chambre, tous les uſtenciles de cette cuiſine, tous les jouets placés ſur cette table &c. 2) pour les aider à remonter du nom de l'eſpece à celui des genres ſupérieurs: p. ex. lievre, gibier, animal, être vivant — ceriſes, fruits à noyau, fruits qui ſe cueillent ſur les arbres, comeſtibles ou alimens, productions &c. 3) pour leur faire indiquer les différentes eſpeces d'un genre quelconque ſans aucune omiſſion: *Edifice*, maiſon, égliſe, palais, grange, magazin, écurie, baraque &c. Quel plaiſir cet exercice ne cauſe-

t-il pas aux enfans qui cherchent à l'emporter l'un ſur l'autre? Quelle occaſion ceux qui les affectionnent n'y trouvent-ils pas de réunir l'intelligence des choſes avec celle des mots, & d'exercer leurs petits amis à *faire la comparaiſon ou la diſtinction des choſes, en quoi conſiſte une bonne partie de la pénétration & du jugement?* Amis des enfans, demandez à de bons Maîtres en Philoſophie quel avantage en réſulte pour les définitions, les diſtinctions, & les conſéquences!

c) *Suite de la ſcience des mots. Signes dont on doit accompagner ce qui eſt du reſſort des ſens ou de la réflexion.*

Revenons aux plus jeunes enfans. Sitôt qu'ils connoiſſent des corps de différente figure & couleur, propoſez-vous dans vos heures d'inſtruction, en continuant à leur faire apprendre des mots, de leur *faire auſſi diſtinguer & nommer les couleurs.* Préſentez-leur deux couples d'objets, la premiere couple d'une même couleur, & la ſeconde d'une couleur bien différente, tels qu'un chapeau & un ſoulier, un mouchoir blanc & un œuf; dites de chacun: *vois, le chapeau eſt noir: vois, le ſoulier eſt noir: vois, le mouchoir eſt blanc: vois, l'œuf eſt blanc.* En prononçant le mot *vois*, que votre doigt ſe porte de votre œil, & quelquefois de l'œil de l'enfant, ſur l'objet même, de maniere qu'il ne le puiſſe perdre de vue: c'eſt là *le ſigne de la viſion*, auquel vous ajouterez celui de la circonférence (comme il eſt

dit

dit ci-deſſus §. c.) en nommant le corps que vous voulez faire voir. Fût-ce même juſqu'à cent fois, ne vous laſſez point en commençant à employer le mot *eſt*, de répéter *le ſigne de la réflexion*, qui conſiſte à porter votre doigt juſques vers le milieu du front. Quant à la diſtinction des couleurs, lorſque vous prononcez ces mots *noir*, *blanc*, indiquez de la main les deux objets de chaque couple: enſuite montrez-en ſucceſſivement un de chaque couleur: entremêlez-y quelque autre choſe, ſoit diſcours ou action. Revenez à vos mêmes objets & répétez le même exercice. Une autre fois joignez aux premieres, deux autres couples de choſes noires & blanches, & dites toujours un peu plus vite: *le chapeau eſt noir*, *l'œuf eſt blanc*, & quant aux autres objets contentez-vous de dire: *vois*, *ceci eſt noir; vois*, *ceci eſt blanc:* bientôt l'enfant comprendra le mot *ceci.* Dans d'autres occaſions prenez des choſes noires et blanches différentes du chapeau & de l'oeuf. Vous débuterez cependant par dire: *le chapeau eſt noir*, *l'oeuf eſt blanc*, & puis faiſant toujours le ſigne de la viſion, & celui de la réflexion vous continuerez: *vois*, *ceci eſt noir; vois*, *ceci eſt blanc:* & de cette maniere vous paſſerez d'une couleur primitive à une autre.

Le ſigne de l'audition ou de l'ouie, qui doit toujours au commencement être accompagné du mot *écoute*, conſiſte à porter le doigt depuis l'oreille vers l'endroit d'où part le ſon. En procédant comme par rapport aux couleurs vous direz: *écoute*, *ceci ſonne*, *tinte*, *ſiffle*, *craque*, *ronfle* &c. en accompagnant toujours les premieres fois

fois le mot *ceci* du signe de la réflexion. Observez que les corps sonores que vous aurez d'abord choisis pour en faire remarquer le son, doivent toujours être nommés à l'occasion d'autres corps qui rendent le même son, comme je l'ai dit plus en détail des objets visibles.

Par rapport *à l'odorat, au goût, et au toucher* on doit aussi se faire *des signes*, & ne pas oublier d'y joindre constamment celui de la réflexion. En conséquence on dira: *Flaire*, ceci a une odeur forte, douce, agréable, mauvaise: *Goûte*, ceci est doux, amer, aigre, âpre: *Touche*, ceci est uni, raboteux, dur, mou, chaud, froid, pointu, émoussé, plat, courbe, anguleux &c.

f) *Additions nécessaires pour completter ce qui précede.*

Dans le tems destiné à l'instruction prononcez bien lentement & distinctement, & faites-vous-en une habitude perpétuelle. *Pour vous rendre encore plus intelligible accompagnez ce que vous direz des gestes qui vous paroitront le plus convenables.*

Dans tout ce qui se rapporte directement à l'instruction, abstenez-vous de *termes qui d'abord ne présenteroient pas un sens déterminé*, tels que, donc, puisque, car, aujourdhui, hier, demain & autres. Exercez les enfans uniquement par des mots que les circonstances leur rendent bientôt intelligibles.

Un jeune enfant prend-il beaucoup de plaisir à une chose, ne l'en détournez pas pour pas-

ser

fer à quelque autre que votre plan vous preſcrit. Vous devez y faire entrer auſſi le tems qu'il vous convient d'employer *à bien obſerver votre éleve en ſilence.*

Les heures d'inſtruction, & le ton poſé & diſtinct du Maître doivent dès le commencement être de nature à plaire à l'enfant, & ne pas ceſſer de lui être agréables.

Ne lui preſcrivez pas, même par quelque ſigne d'exhortation, le devoir de répéter après vous ce que vous dites. Il le fera aſſés tôt, & même aſſés bien, ſelon ſa petite capacité, ſurtout s'il a quelque camarade qui lui donne le ton. Souriez à ſes premiers eſſais, comme y prenant plaiſir. N'y reprenez rien, mais prononcez comme il faut ce qu'il a mal articulé, ou mal nommé, en appuyant le plus ſur les ſyllabes qu'il ſupprime ou eſtropie; p. ex. l'enfant dira *mercie* pour *remercie*, faites bien ſentir le *re.* Quand les enfans ſont déja un peu exercés à parler, propoſez-leur quelques mots *qui ont preſque le même ſon*, quoique la ſignification en ſoit différente, p. ex. *poiſſon, poiſon; tache, tâche; pécher, pêcher.*

Pour lui faire mieux comprendre la différence quelquefois peu ſenſible de certains ſons & du méchaniſme des organes de la voix, lorſqu'il s'agit de mots qu'il ne prononce pas correctement, *approchez-vous de ſon oreille, ou bien faites-lui voir de près* le mouvement de votre bouche.

g) *Du moi, toi, lui — de l'interrogation — du oui & du non.*

Autant qu'il vous ſera poſſible n'employez pas d'abord dans vos leçons les pronoms *moi*, *toi*, *lui*, *nous*, *vous*, *eux* & *elles*. Déſignez chaque perſonne & vous-même, à l'exception du *Papa* & de la *Maman*, par le nom propre de chacun. Dites: *Papa* voit (ſi vous êtes le Pere) au lieu de, *je vois*. *Emilie entend* pour *tu entends*. En effet ces pronoms *moi*, *toi*, *lui* ne ſont pas auſſi faciles pour l'enfant, vû qu'ils conviennent à pluſieurs perſonnes. Si cependant vous jugez à propos d'en faire uſage, dans les heures d'inſtruction, joignez-y d'abord votre nom & celui de l'enfant: p. ex. *moi Papa voit, toi Emilie vois*. On doit permettre *aux enfans de tutoyer tout le monde* juſqu'à l'âge de cinq ans.

Si vous dites à un enfant: comment ceci ſe nomme-t-il? Sais-tu bien comment cela s'appelle? Qu'eſt-ce que ceci? Ces façons de parler & autres ſemblables ne ſont pas les mieux appropriées à ſa capacité. En montrant l'objet il conviendra plutôt de demander, *le nom? la couleur?* (rép. verte) *la forme*, *la figure*? (rép. ronde, à angles.)

Les plus jeunes enfans apprennent bientôt à répondre *oui* & *non*, lorſque de grandes perſonnes, & mieux encore des camarades un peu exercés, à qui on fait de petites queſtions ſur des ſujets bien connus, y répondent affirmativement avec le ſigne ordinaire d'approbation, ou négativement avec un ſigne de tête qui exprime de la

la ſurpriſe ou de la répugnance. Que l'objet p. ex qu'on met ſous les yeux ſoit un pot blanc & liſſe, rempli de lait: celui qui interroge dira, Vin? Rép. vin, non; lait, oui. Pot blanc? Rép. pot blanc, oui. — Liſſe ou raboteux? Liſſe, oui; raboteux, non. — Apre ou doux? Apre, non; doux, oui. — Ecritoire? Rép. Ecritoire, non; pot au lait, oui. Les plus petits ſe mêlent bientôt à cet amuſement auquel de plus grands s'exercent devant eux: ils eſſayent d'abord en penſée & peu après en paroles, à répondre de même. Au bout de quelque tems ceux qui préludent doivent ſe borner à dire oui & non avec le geſte expreſſif, & enſuite ſans geſte. Mais ſi la réponſe ne peut ſe faire ſans quelque conſidération ou réflexion de la part des plus jeunes enfans, il faut que ceux qui leur ſervent de modele prennent du tems pour conſidérer & réfléchir avant que de répondre. La queſtion p. ex. ſera: *Mouchoir de poche* ou *mouchoir de cou?* Ceux qui préludent le déplient en ſilence pour l'examiner, & enſuite ils répondent; en quoi ils ſeront imités par les plus petits dans tous les cas ſemblables. Exercice bien utile pour les former à la circonſpection en jugeant ou en parlant!

h) *Ce que ſont les enfans préludeurs, ou qui ſervent à exercer les autres.*

J'ai ſouvent parlé d'enfans qui préludent; ils ſont d'une néceſſité ſi indiſpenſable que je crois devoir en faire un article à part.

Je les définis donc des enfans qui trouvent encore du plaiſir à jouer de tems en tems avec d'autres

d'autres bien plus jeunes qu'eux — — qui pour leur âge ſont élevés & inſtruits avec le plus de ſoin — qui ont le talent & l'inclination de ſe faire aimer des plus petits — & qui en vue de les amuſer ſurtout, jouent tous les jeux qu'on imagine pour leur inſtruction — Ils font des mouvemens & des geſtes, exécutent certaines actions, interrogent & répondent, ſont loués ou blâmés pour la forme, racontent de prétendues nouvelles, font ſemblant de ſe tromper, de douter, de ſe faire mieux inſtruire, d'eſſayer certaines choſes qui à deſſein leur réuſſiſſent mal — Ils donnent aux enfans en bas âge l'exemple des vertus qui leur conviennent, telles que la confiance, l'amour, l'obéiſſance & les égards envers les perſonnes plus âgées, les domeſtiques d'un certain ordre, les Précepteurs, Gouverneurs, Parens &c. Ils leur diſent bien des choſes à l'avantage de ces perſonnes, qu'elles ne pourroient pas dire d'elles-mêmes ſans une apparente vanité — Tels ſont mes *préludeurs*, mes aides d'éducation ſans leſquels l'éducation publique ou particuliere ne peut réuſſir auſſi parfaitement qu'avec leur ſecours. Il eſt vrai que pour former de pareils modeles, il faut d'abord ſe ſervir de perſonnes déja d'un certain âge & auſſi bien dreſſées qu'il eſt poſſible d'en trouver parmi ceux qui n'y ont pas été exercés dès l'enfance. Dans dix ans, ſurtout ſi Dieu me conſerve la ſanté & les forces, le public pourra trouver en plus d'un endroit pour le ſervice des écoles publiques, & pour placer dans des maiſons particulieres, un bon nombre de ces *préludeurs*, qui auront été exercés dès la plus tendre enfance, & choiſis dans les hopitaux, à deſſein d'en faire pour l'éducation, ce que

sont les Bas-officiers pour l'exercice des soldats. Sans me croire inspiré, j'ai déja prédit plus d'une chose qui paroissoit fort extraordinaire, & qui est néanmoins arrivée comme je l'avois dit d'avance.

i) *De ce qui peut faciliter aux jeunes enfans la connoissance de l'ame.*

Revenons encore aux enfans en bas âge. *Ne donnez pas d'abord à entendre dans vos leçons que telle ou telle personne est ce qui n'est que le propre de son corps ou d'une partie d'elle-même*, comme lorsque vous dites: tu es petit, grand, pesant, léger, beau, agile, souple &c. mais dans ces sortes de cas faites mention expresse du corps (*ton corps est* &c.) en n'omettant pas le signe de la circonférence, qui peut se faire à la longue moins fréquemment, sans néanmoins être jamais entierement supprimé. Ce que je vous conseille ici, doit aussi s'observer par nos petits préludeurs, ou aides d'éducation.

Au bout d'un certain tems vous substituerez souvent à ces expressions *vois*, *écoute*, &c. celles-ci *comprends*, *remarque*, que vous entremêlerez avec d'autres équivalentes, *applique tes yeux*, *ton oreille* &c. A des enfans plus avancés vous direz: *fais bien attention à ce que tu vois & entends.* C'est alors que dans vos leçons les façons de parler dont vous n'osiez pas vous servir d'abord, quoique fort significatives, doivent devenir les plus familieres. Dites enfin à l'enfant: *Ame de Fréderic*, *vois*, *entends.* Le

petit

petit *Louis* dira de même (je suppose que c'est le nom du préludeur): *Moi, ame de Louis, veux voir & vois, entendre & entends, remarquer & remarque, fixer mes yeux & les fixe, comprendre & comprends* &c. *faire usage de mes sens, m'instruire par la vue, par l'ouie. Qu'il est heureux pour moi, ou pour mon ame, d'avoir l'organe de la vue, de l'ouie! — je m'en réjouis, mon ame s'en réjouit* — Tantôt il dira: *je suis gai, triste, je veux, je désire, je souhaite, je déteste, j'espere, je crains, je crois, je doute, je sais, je me souviens, je me rappelle, je pense, présume, tiens pour certain, je suis convaincu* &c. Tantôt les expressions équivalentes doivent être employées ensemble, *j'espere*, & *mon ame espere, je pense*, & *mon ame pense*: ensuite on fait un plus fréquent usage de l'une ou de l'autre alternativement. Il faut observer que ce qui est dit du *moi* doit s'entendre aussi de *toi, lui, elle, nous, vous, Papa, Maman, cet homme.* On nomme dans ces petites phrases tantôt la personne par son nom, ou par les pronoms, *moi, toi, lui,* tantôt son ame. Je n'y insiste pas davantage parce que j'y reviendrai dans la suite (voy. Livre II. 2. f) & que les peres & meres, les Maîtres, les enfans *préludeurs* & autres en trouveront des exemples que j'aurai soin de leur fournir. Il sera donc à propos, & selon que l'occasion d'instruire sera favorable, de faire un usage habituel de façons de parler telles que celles-ci entr'autres: *La pierre & non mon corps est sans vie — ceci étoit hier un corps humain, vivant, animé: aujourdhui il est mort, c'est un cadavre — l'ame de ma Tante l'animoit — l'homme vit, le corps seul n'a point de vie — l'ame est ce qui rend le corps animé, & qui fait que l'homme vit.*

D'après cette maniere de procéder (qui place chaque choſe en ſon tems, & qui régnera auſſi dans tout ce Manuel par rapport à des connoiſſances d'un autre ordre) je me perſuade que vos enfans de cinq ans auront de la nature de l'ame, de ſa liaiſon avec le corps & de la diſtinction réelle qu'il y a entre l'un & l'autre, des notions plus vraies & plus eſſentielles, d'après leur propre conviction & ſentiment, que nombre de nos Philoſophes à démonſtrations qui étudient à l'Univerſité. Dieu veuille accompagner de ſa bénédiction mon travail & celui des perſonnes qui ſe propoſent ainſi que moi le plus grand bien de la poſtérité!

2) *Premiere éducation donnée à un enfant, ſavoir juſqu'au tems où il a pu tout lire, & entendre en grande partie ce qu'il liſoit.*

En donnant ici le détail hiſtorique de la premiere éducation d'un enfant que je nommerai *François*, mon deſſein eſt d'indiquer ce qu'on peut pratiquer à ce ſujet & le ſuccès qu'on a lieu de s'en promettre. Pour le bien comprendre & le mettre en exécution, il faut avoir lu attentivement le précédent Article *de la maniere d'enſeigner*. En effet ce que j'ai à dire avant tout de l'enfant en queſtion, c'eſt qu'on s'y eſt pris avec lui dès ſes premieres années ſelon les conſeils que j'y donne & les directions de ma *Méthode* *). Outre qu'on a conſacré de bonne

*) On peut conſulter auſſi les *relations trimeſtrales* de l'Auteur

ne heure un certain tems à son instruction, diverses personnes intelligentes, selon leur état & emploi dans la maison, ont fait souvent par rapport à lui les fonctions de préludeurs dont je viens de parler.

a) *Des organes de la voix.*

Dès qu'on put croire que l'enfant étoit en état d'articuler quelques sons, les *préludeurs*, chacun à son tour & par forme de jeu, commencerent à *prononcer*, posément & distinctement, *les voyelles* sous ses yeux & en s'approchant de son oreille. D'abord on ne lui en fit entendre qu'une souvent répétée, non de suite mais dans le même jour; après cela deux alternativement, puis trois, & enfin toutes, soit

Simples ou Composées } a, e, i, o, u / au, ae, ei, oe.

Au bout de quelque tems on omit celles qu'il prononçoit avec facilité, & on ne les lui faisoit plus répéter que par occasion; mais on s'arrêta d'autant plus à celles qu'il ne pouvoit exprimer ou qu'il prononçoit mal.

On en usa de même à l'égard des consonnes, dès qu'il fut suffisamment exercé aux voyelles. On les disposa dans un ordre plus méthodique & on donna à quelques-unes un son un peu différent. *)

Dans

l'Auteur (viertheljaehrige Nachrichten, VI Stück) au sujet de l'éducation d'une jeune fille nommée *Emilie*.

*) Quant au son différent l'Auteur juge que pour

Dans le grand nombre de mots qu'on faiſoit prononcer à l'enfant, on l'exerçoit ſurtout à répéter ceux qui exprimoient quelque choſe d'agréable ou qu'on pût lui faire voir & toucher, p. ex. pain, beurre, pomme, poire, lait, ſoupe, raiſins, ſonnette, miroir, verre, image, Soleil, Lune, étoile, chandelle, fenêtre, chaiſe, banc, jardin, rue, enfant, homme, frere, ſoeur, manger, boiſſon, poupée, muſique, flûte, violon, tambour, cheval, chien, chat, oiſeau, chanter, ſauter, dormir, jouer, parler &c.

Lorsqu'à l'exception de quelques-unes des plus difficiles le petit *François* ſut prononcer toutes les lettres ſéparément, & pluſieurs mots entiers, on s'en remit pour perfectionner ſa prononciation aux occaſions qui s'en préſenteroient comme d'elles-mêmes. On avoit ſoin cependant de

faciliter la lecture aux enfans on doit leur faire prononcer les conſonnes avec *l'e* muet, *be*, *ce*, *de*, *fe*, *ge*, *je*, *ke*, *le*, *me*, *ne*, *po*, *que*, *re*, *ſe*, *te*, *ve*, *xe*, *ze*. MM de Launai, Valart, Berthaud, Palairet &c. ont donné des méthodes pour apprendre à lire de cette maniere (voy. gramm. de Wailly p. 418. Paris 1768.) Pour ce qui eſt de l'ordre plus méthodique des conſonnes l'Auteur les partage en *labiales*, *linguales*, *gutturales* & *dentales*, dont il forme des mots pour exercer l'enfant en commençant par ceux dont la prononciation eſt la plus facile. Cette diſtinction des conſonnes, d'ailleurs peu importante, ne pouvant gueres être admiſe en françois où il n'y a point de gutturales, ſi ce n'eſt l'*h* aſpirée, comme d'un autre côté on y connoit des voyelles ou conſonnes nazales que n'admet point l'allemand, le traducteur ſe borne à cette courte indication. *Rem. du Tr.*

de noter dans un *livre de mémoire*, ou *agenda*, les syllabes par rapport auxquelles il avoit le plus besoin d'être exercé, afin d'y revenir plus souvent.

b) *Livre de mémoire ou agenda d'éducation.*

C'est un recueil ou livre de papier blanc dans lequel on écrit jour par jour tout ce qui concerne l'éducation & l'enseignement, selon qu'on veut se rappeller certaines choses plus souvent, & en de certaines occasions. Celui qui instruit un enfant y rapportera, par exemple, sous autant de chefs ou d'articles séparés — Ce qui demande qu'il y réfléchisse plus à loisir — Ce qu'il se propose de dire ou de faire — Ce sur quoi il veut consulter certains livres ou certaines personnes — Les syllabes, mots, objets & réflexions dont il convient surtout d'occuper l'enfant quelque tems — Ce que des raisons particulieres auront fait omettre dans l'usage du Manuel élémentaire, & à quoi l'on veut revenir lors qu'il sera le plus convenable -- Les cas remarquables & imprévus par rapport à l'enseignement & à l'éducation — Comment on doit se préparer à pousser toujours plus loin son plan d'instruction — Les questions de l'enfant auxquelles on n'a pas pu répondre d'une maniere assés satisfaisante — Ce que l'on apprend dans le commerce qu'on a avec des personnes capables de fournir des vues pour l'éducation, & dont on prend note, crainte de l'oublier — Tout ce qu'on a dessein pendant un certain tems de rappeller chaque jour à la mémoire des enfans &c.

Un semblable *agenda* étoit toujours sur la table pendant les heures d'instruction qu'on donnoit à l'enfant: on y recouroit toutes les fois qu'il étoit nécessaire, & on l'augmentoit selon l'occurrence, comme on avoit soin de barrer ce qui devenoit inutile. Observez qu'il convient de mettre au net tel article où il se trouve déja beaucoup de ratures.

c) *Le Jeu de l'épellage.*

Aussitôt que le petit *François* fut habitué à répéter toutes les lettres & syllabes, ou du moins la plus grande partie, les *préludeurs* qui étoient à table avec lui avoient pour regle de se dire les uns aux autres de tems en tems, & surtout lorsque l'enfant avoit pris à peu près sa refection, *Jouons ensemble à épeller:* aussitôt l'un d'eux prononçoit lentement & distinctement les syllabes, *ba, be, bi, bo, bu* & *ab, eb, ib, ob, ub*, ensuite *bau, bae, bei, boe, beu* & *aub, aeb, eib, oeb, eub.* Il faut observer qu'il nommoit d'abord chaque lettre à part selon le nom que j'ai dit (§. a. *remarque*) qu'on doit lui donner; puis il prononçoit la syllabe après une *demi-pause*, & ne passoit à une autre syllable qu'après *une pause entiere.* Au reste tout le jeu ne duroit que quelques minutes; on y mêlôit selon l'occasion quelque hors d'oeuvre divertissant, & on sembloit en être occupé sans faire attention au petit *François.* On parcourut ainsi l'alphabet de maniere que les voyelles simples & composées furent liées devant & après chaque consonne, & répétées plus d'une fois dans cette combinaison. Souvent le *préludeur*, après

après avoir nommé les lettres, s'arrêtoit avant de prononcer la syllabe, & montroit du doigt celui de la compagnie qui devoit l'exprimer & qui s'il s'en aquittoit bien & promtement en étoit récompensé *de tems à autre*, par forme de jeu, de quelques raisins ou de telle portion de fruit qui lui faisoit plaisir. Au contraire on se moquoit un peu de lui, lorsqu'il paroissoit chercher, ou faisoit semblant de ne pas trouver la vraie syllabe. Notez que les diphthongues, p. ex. *au*, *ei* n'étoient nommées dans ce jeu que d'après leur son, & non comme deux voyelles qui se suivoient; ainsi la syllabe *lei* n'étoit pour eux que deux sons *l*, *ei*.

Cependant notre petit *François* qui sembloit n'être compté pour rien à ce jeu, y étoit attentif, s'en mêloit, & demandoit enfin à être aussi interrogé. Quelquefois on lui accordoit sa demande, quelquefois on paroissoit n'y avoir point d'égard, & par ce moyen il se procuroit de tems en tems un petit morceau de fruit, ou quelqu'autre petite récompense. L'office de questionneur passoit de l'un à l'autre de ceux qui jouoient ce jeu, pour y mettre plus d'intérêt. Notre petit garçon étoit plein de joie lorsqu'après qu'on lui avoit nommé les lettres il pouvoit en former la vraie syllabe, mieux ou plus promtement qu'un autre: mais il ne recevoit ni bonbon, ni récompense par forme de jeu, si ce n'étoit pas à lui-même qu'on se fût adressé. Celui des joueurs qui formoit une syllabe laquelle exprimoit le nom d'une chose, comme *pot*, *sac*, *bas*, obtenoit dans le commencement une double gratification. Observez que quant à la dénomination des lettres,

& non pour ce qui concerne le ſon des ſyllabes, on omet à ce jeu certaines lettres oiſives, ou qui ne ſont que pour marquer l'étymologie, par ex: *cors* pour *corps*, *bor* pour *bord*, *tron*, pour *tronc*.

On ſuppoſe ſans peine qu'on ne s'en tient pas toujours à l'ordre uſité *la*, *le*, *li*, *lo*, *lu*, mais qu'on change & varie, p. ex. *li*, *lo*, *la* — *li*, *mi*, *ni*, *ſi* — *ro*, *rau*, *ri* — *ac*, *uc*, *oc*, *og* — *om*, *on*, *or*, *os*. Des ſyllabes qui n'ont qu'une conſonne avant ou après la voyelle, on paſſe à celles qui en ont une au commencement & à la fin; *bar*, *ber*, *bir*, *bor*, *bur* — *man*, *mon*, *min* — *mel*, *mal*, *mol* — *mail*, *bail*, *tour*, *four* &c. Enſuite viennent les ſyllabes où ſe trouvent deux conſonnes de ſuite, comme *brin*, *bras*, *bref* — *cerf*, *nerf*, *Turc*. On ne choiſit alors, autant qu'il ſe peut, que des ſyllabes qui expriment le nom de quelque choſe, ou individu, & on n'accorde de récompenſe qu'à celui qui, outre la ſyllabe, indique encore l'endroit où ſe trouve la choſe qu'elle déſigne, comment & dequoi elle eſt faite &c. On peut remarquer qu'on ne fait point mention en commençant du *k* à cauſe de la reſſemblance qu'il a ſouvent pour le ſon avec le *c*, & on évite quelques autres conſonnes dont la prononciation varie ſelon les différentes voyelles avec leſquelles on les combine.

François ayant aquis de la facilité à former des monoſyllabes, on l'exerça à des mots de deux, trois & quatre ſyllabes, *ſou*, *pe* — *pom*, *me* — *a*, *man*, *de* — *pro*, *me*, *na*, *de* &c.

Au

Au moyen de ce jeu le petit garçon en moins de deux ans apprit à rendre de courtes phraſes, comme: *nous irons demain à la promenade.* Il eſt à propos d'obſerver qu'en lui nommant chaque lettre afin qu'il les aſſemblât, on faiſoit une demi-pauſe après la derniere lettre d'une ſyllabe, & une pauſe entiere après la derniere lettre de chaque mot: par ex. *n, o, u, s — i; r, o, n, s — d, e; m, a, i, n — à — l, a — p, r, o; m, e; n, a; d, e* — L'enfant ſuffiſamment exercé à former ſans peine les ſyllabes & les mots dont on lui nommoit les lettres, on diſcontinua cet exercice: ſeulement nos préludeurs avoient coûtume, comme par maniere d'aquit, lorsqu'ils n'avoient rien de mieux à dire ou à faire, d'articuler en ſa préſence, ou en lui parlant, toutes les lettres de chaque mot: *v, e; n, e, z — m, o, n — p, e; t, i, t — a; m, i — c, o, m; m, e, n, t — v, o, u, s — p, o, r; t, e, z — v, o, u, s?* pratique qu'ils renouvelloient dans la journée à peu près l'eſpace d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure en tout. Il ſe peut que pluſieurs enfans ne comprennent pas des phraſes entieres ainſi épellées & qu'ils ne ſaiſiſſent que les mots à part, leur nombre pouvant les troubler. C'en eſt après tout aſſés pour notre objet: on peut regarder comme ſuperflu d'exercer un enfant à ces ſortes de phraſes, & l'eſſai qu'on en a fait avec le petit *François* n'a eu lieu qu'à cauſe de la nouveauté, & de l'impoſſibilité apparente. D'ailleurs chaque enfant peut apprendre bientôt au moyen de ce jeu à entendre un mot, c. a. d. à le prononcer après qu'on lui en a dit toutes les lettres. On verra tout à l'heure quelle en eſt la merveilleuſe utilité.

En

En effet au bout de quelques ſemaines (ou dans l'eſpace de trois à quatre mois) qu'on eut mis notre petit garçon à ce jeu, lequel on ſe propoſoit de continuer avec lui quoique moins aſſidûment, il avoit déja appris à connoître *toutes les petites lettres de l'alphabet.* On leur laiſſa le nom qu'on leur avoit donné d'abord (§. a. *remarque*) en lui faiſant obſerver que *c* étoit tantôt *s* & tantôt *k*, & ſelon notre maniere de prononcer les lettres, un *ſe* ou un *ke;* que *h* eſt muette ou aſpirée; qu'il y a un *i* & un *u* voyelles, & un *j* & *v* conſonnes; que pluſieurs conſonnes ne ſe prononcent point à la fin des mots; que la derniere conſonne d'un mot qui précede ſe lie avec la voyelle du mot ſuivant, p. ex. *m, o — u, a — m, i, mon ami*, & autres petites regles ſemblables que l'enfant ſaiſit aiſément. Quant aux noms ordinaires & baroques de certaines lettres comme *effe*, *hache*, *icſe*, *zede*, *y grec*, on ne les lui apprit que lorſqu'il ſut lire couramment, pour qu'il comprît au moins ce qu'on entend par ces lettres ainſi improprement déſignées. Après cela nous lui peignimes ſur une planche toutes les lettres de l'alphabet dans l'ordre & ſous le nom uſité, afin de lui faciliter l'uſage des vocabulaires ou dictionnaires.

d) *Caſſe d'imprimerie pour la lecture.*

J'en reviens à la *maniere de faire connoître à l'enfant la figure des petites lettres de l'alphabet.* Nous en avions fait imprimer environ une vingtaine de chaque ſorte en aſſés gros caractere; & après les avoir colées chacune ſéparément ſur du papier

papier de carton, nous les donnions à connoître à l'enfant selon la méthode décrite dans le *petit livre à l'usage des Peres & Meres, & des Enfans.* *) Cette occupation ou espece de jeu nous tint environ quinze jours, en y consacrant à peu près chaque jour une demi-heure partagée en trente repriſes, ou minutes distantes l'une de l'autre, afin de lui épargner jusqu'à l'ombre de l'ennui. Les *préludeurs* peuvent & doivent en variant les procédés selon l'occasion, les rendre faciles & agréables à l'enfant. Notre petit garçon connoit donc déja les lettres; il s'agit à présent d'ajuster ensemble sur le rebord un peu saillant & entaillé de la boëte ou casse d'imprimerie, les petites bandes de carton où se trouvent les lettres, & qu'on tire chacune de son cassetin. Il en peut coûter un écu pour l'ouvrage du menuisier & de l'imprimeur qui préparent la boëte, avec ses divisions & ses lettres. Je dis donc qu'on ajuste celles-ci pour en former des syllabes & des mots, que notre petit garçon sut fort bien prononcer dès la premiere fois qu'on les lui eut arrangés. La figure & le nom des lettres lui étoient connus, & en leur donnant à chacune leur son, il ne pouvoit gueres manquer d'exprimer celui de la syllabe même & du mot entier. Effectivement épeller un mot en prononçant chaque lettre avec l'*e* muet, c'est presque exprimer le son du mot entier: p. ex. *ve, oi, re, voir;* ce qui est bien différent lors qu'on laisse aux lettres le son ordinaire, & surtout aux f, s, x, y, z. Outre que l'enfant avoit appris à les nommer *fe, se, xe, ye, ze,* & ainsi tou-

*) Ce livre n'est pas encore traduit.

toutes les autres, il avoit encore aquis par l'habitude d'épeller de vive voix, & par forme de jeu, une facilité incroyable à réunir en un le ſon partagé des lettres de chaque ſyllabe.

Telle fut la maniere dont *le petit François dans l'eſpace de quelques ſemaines apprit à lire ſur le rebord ou cadre de la Caſſe d'imprimerie*, après quoi *il aſſembla lui-même les lettres pour compoſer les mots qu'on lui indiquoit*, ce qui eſt un exercice préparatoire à l'écriture. Bientôt on commença à lui lire quelques lignes d'un livre propre à l'amuſer & intelligible pour lui: il en répéta la lecture, ſans épeller, ſi ce n'eſt les ſyllabes les plus difficiles. Notez que l'exemple & les préparatifs des préludeurs lui en inſpiroient le goût, & que les premieres pages du livre où on le fit d'abord lire n'étoient compoſées que de petites lettres ſans majuſcules. Lorſqu'elles ſe trouverent mêlées dans les pages ſuivantes, ou qu'il rencontra quelque paſſage en caractere *italique*, il en répéta fort bien la lecture après qu'elle lui eut été faite une fois, & qu'on l'eut averti des différences entre le caractere *romain* & *l'italique*. *Il les ſavoit lire couramment de même que la belle écriture, connoiſſoit les chiffres &c. qu'il n'avoit pas encore quatre ans accomplis*, & ſans qu'il lui en ait couté ni à perſonne le moindre déſagrément. Au reſte il importoit peu qu'il aquît de ſi bonne heure cette facilité, laquelle pouvoit, ſans préjudice, n'être portée à ce point de perfection, que vers la ſeptieme année.

3) *Dif-*

3) *Différens Jeux d'enfans.*

a) *Jeux avec ceux qui ſont encore au berceau.*

On s'amuſe volontiers avec des enfans à la mammelle, mais on pourroit rendre ces petits badinages plus utiles. Pour en aquérir la capacité, (& à cet égard le plus grand nombre a beſoin d'inſtruction) les meres feront bien de lire & de pratiquer le premier Article de ma ſixieme *Relation trimeſtrale* (vierteljæhrige Nachrichten, VI Stück) En effet elles nomment leur cher nourriſſon tantôt *Louiton*, tantôt *mon ange*, *mon cœur*, *mon cher fils*. Pourquoi ne pas le careſſer en l'appellant toujours *Louis*, quoique d'un ton différent ſelon les circonſtances? Le pere eſt quelquefois appellé *Papa*, *petit Papa*, *le cher petit Papa;* d'où vient n'eſt-il pas toujours *Papa* pour l'enfant qui n'eſt pas encore capable de ſaiſir toutes ces qualifications? Pourquoi ne lui dit-on pas auſſi uniformément, *mammelle*, *mammelle* lorſqu'on lui donne le ſein, & chaque fois qu'il commence à têter, *lait*, *lait*, ou *doux*, *doux*, ou bien *bon*, *bon* &c. On diroit que les meres les plus tendres & les plus capables ont peur que leur nourriſſon n'entendît trop-tôt leur langage, ſi elles lui parloient d'une maniere plus uniforme & qui eût plus de rapport au but de l'éducation. Pourquoi leur nomme-t-on d'abord tout ce qui ſe préſente, au lieu de ſe borner à leur faire connoître ſucceſſivement un petit nombre de choſes, en ſorte qu'un nom s'imprime bien dans leur tête, avant de paſſer à un autre? Pourquoi fixe-t-on leur attention ſur tout

ce

ce qu'on s'aviſe de leur montrer, lorſqu'on devroit la diriger ſur un objet après l'autre & dans un certain ordre? Pourquoi n'accoutume-t-on pas peu à peu l'enfant, en lui conduiſant la main, à tâter, pouſſer, tirer, ſaiſir, tenir ferme ou lâcher une choſe, en lui diſant: *tâte*, *pouſſe*, *tire*, *prends*, *tiens*, *lâche*? N'eſt-ce pas là le moyen le plus naturel de former de bonne heure les enfans à une certaine dextérité? Mais j'en ai dit ailleurs davantage, & je me réfere à la feuille de mes *Relations* déjà citée. Il s'agit de procéder dans un ordre tel que je ſuppoſe que la raiſon des meres, aidée de mes conſeils, le leur fera connoître; & de dire d'une maniere uniforme, ſelon les circonſtances & à la préſence des objets, *clair*, *obſcur*; *haut*, *bas*; *doux*, *aigre*; *un & un*, *deux*; *entrer*, *ſortir*; *chut! pouf!* *Lait*, lorſqu'il y en a réellement; *lait?* oui; *bierre?* non: &c. De cette maniere votre enfant vous entendra & ſe fera comprendre quelques mois plutôt; & ce n'eſt pas une bagatelle que de pouvoir s'entretenir ainſi avec lui. En un mot tout amuſement, tout badinage avec des enfans qui tettent encore, ou qui ne ſont gueres plus âgés, doit être dirigé en vue de leur faire connoître les objets par leur nom, & de les préparer à l'uſage des organes de la parole & autres parties du corps.

b) *Des autres Jeux d'enfans en général.*

Il ne faut pas, il eſt vrai, ôter aux enfans la liberté de jouer le jeu qui leur plait & où ils ne courent pas riſque de ſe bleſſer; mais vous pouvez faire en ſorte qu'ils ne ſe déterminent pour

pour aucun autre jeu que celui que vous avez en vue & qui peut leur être utile, ſoit pour les former à l'agilité du corps, ou à l'exercice de leur entendement, ſoit pour leur faciliter la pratique de quelque vertu de leur âge, ou d'un âge plus avancé. *Les jeux auxquels les enfans prennent le plus de plaiſir*, ſont 1) ceux où il ſe fait le plus de bruit, & de mouvemens inattendus. 2) ceux où le victorieux remporte certains avantages ſimulés, ou, lorſque la victoire eſt conſidérable, & par conſéquent rare, quelques bonbons ſagement ménagés, dont les vaincus ſont fruſtrés. 3) ceux que jouent ſouvent avec eux à leur ſollicitation, & avec un plaiſir réel ou apparent, leurs camarades qui ſont l'office de *préludeurs*. 4) Ceux où vous vous mêlez vous-mêmes gaîment, & ſans vous attribuer trop d'autorité. Enfin un de leurs jeux favoris eſt de contrefaire les actions un peu ſuivies des principales perſonnes de la maiſon, lorſqu'ils en peuvent remarquer & retenir la ſuite & le caractere diſtinctif. Faites donc en apparence ces actions, quand vous voudrez que des enfans les imitent par forme de jeu.

J'ai déja indiqué & décrit quelques jeux: *celui des noms* I. d. *celui pour épeller, & pour lire* 2. c. d. A l'aide de ce que j'en dirai dans le Livre ſuivant, on ſe mettra ſans peine au fait du *jeu du commandement* II. b. du *jeu de la correction des expreſſions* II. d. & de pluſieurs autres de cette nature II. n. o. p. J'en propoſerai cependant ici quelques-uns.

Le jeu du porte-faix. Tous les joueurs ſont aſſis ſur des chaiſes, & changent de place avec

agilité. Lorsque le portefaix croit pouvoir s'emparer d'une place vuide, il pose ou jette promtement son fardeau sur la chaise. Qui a perdu la sienne devient à son tour porte-faix. Si celui qui en fait l'office jette son fardeau par précipitation à côté de la chaise, ou de maniere que son élasticité ou sa rondeur le fasse rouler par terre, non seulement il reste porte-faix, mais on lui donne encore quelques coups du mouchoir tortillé. Dans les cas litigieux, comme il peut en naître lorsque par leur faute ceux qui courent à leur chaise font tomber le paquet à terre, il faut qu'un Juge en décide, & si aucune des parties ne veut céder, il prononce d'après la déposition des témoins. Celui qui perd sa cause doit alors payer à la partie victorieuse quelque bagatelle, ou portion des friandises qu'il auroit pu manger à la fin du jeu; & lorsqu'il ne lui reste plus rien, il faut qu'il soit puni par quelques coups du mouchoir tortillé. On remarquera que lorsque la troupe des joueurs est un peu nombreuse il convient d'établir une *Juridiction*. *L'office de Juge* pourra être une récompense, & durer toute la semaine, mais on en dépossédera celui qui l'exerce, aussitôt que l'*Ami des enfans*, ou leur Instituteur, l'aura surpris en mensonge, & déclaré menteur. Un enfant chez qui le mensonge seroit tourné en habitude, comme il est possible de la part de quelque nouveau venu, peut bien être admis à jouer, mais il est inhabile à exercer l'office de Juge, ou de témoin, jusqu'à ce qu'il se soit corrigé.

c) *Le*

c) *Le jeu de la mémoire.*

Il a pour objet les admirables exercices qui sont décrits sous ce titre dans ma *Nouvelle Méthode (chapitre de l'instruction).* On peut le varier en mille manieres différentes, tant pour l'agrément de la nouveauté, que pour la diversité des avantages qu'on se propose d'en tirer. Quelqu'un p. ex. fait tout haut & distinctement une énumération de quelques mots ou sentences, ou bien il fait de suite un certain nombre d'actions remarquables selon un ordre naturel, ou usité dans les arts, les sciences & les métiers. Chacun de ceux qui jouent doit retenir le nombre & l'ordre de ces mots ou choses, & dire tout bas *au Juge* qui en tient protocolle ce qu'il a remarqué. Celui qui dit le tout, bien en ordre, obtient une distinction honorable, ou quelque petite friandise: au contraire on donne du mouchoir tortillé à celui qui change l'ordre, & si on a omis quelque circonstance remarquable, chaque omission est punie de *deux* coups &c. ou bien on est obligé de faire ou de souffrir quelque chose d'un peu désagréable, à moins qu'on ne préfere de devenir esclave. L'*esclave* est chargé de bien des fonctions qui procurent plus de commodité à ceux qui jouent. Au défaut de quelqu'un qui y soit condamné, en punition de quelque faute, on tire au sort, & on assigne une si petite retribution à l'esclave, qu'il voudroit bien ne pas l'être, si *la loi du sort n'étoit sacrée pour les enfans.* On observera qu'*il faut* cependant *un esclave presque dans tous les jeux.* — Il seroit à souhaiter qu'au moyen de ce jeu, dont je viens de spécifier une seule maniere, on embrassât *tout*

qui eſt du reſſort de la mémoire par rapport aux langues, à l'Hiſtoire, à la Géographie &c. avant que d'appliquer ſérieuſement à cette étude les jeunes gens, qu'on peut & qu'on doit y préparer ainſi. Entre mille manieres de jouer ce jeu j'en indiquerai encore une ſeconde. On fait voir à tous les enfans une chambre où il n'y a pas un grand nombre de meubles ou d'effets qu'on puiſſe déplacer, & on exige que dans l'eſpace de quelques minutes, & ſans rien dire, ils en remarquent bien la ſituation & l'ordre. Ils ſe retirent, & l'on change pluſieurs choſes de place. Après qu'ils ſont rentrés on leur accorde quelques minutes pour jetter la vue de côté & d'autre en ſilence, & encore quelques ſecondes pour réfléchir ſur ce qu'ils remarquent avoir été déplacé. Pendant cet intervalle le Juge a noté, & numéroté, autant de queſtions qu'il s'eſt fait de déplacemens: on met un pareil nombre de billets avec leur numéro dans un vaſe ou chapeau, & on les tire à l'avanture. D'après le numéro qui eſt échu à chacun on lui fait la queſtion qui y répond dans le protocolle. Si ſa réponſe n'eſt pas juſte, il perd une portion de ſon gouter, ou de tout ce qui lui avoit été donné, comme aux autres, pour être mangé après le jeu: Toutes ces amendes deviennent par le ſort le partage d'un ſeul, qui choiſit un certain nombre déterminé de co-partageans entre leſquels, ſous peine d'amende, perſonne n'oſe, même par ſigne, ſolliciter d'être élu. Quelquefois ces amendes ſont diſtribuées par égale portion entre ceux qui ont bien répondu, & lorſque ce ſont des choſes bonnes à manger, car ce peuvent être auſſi des jouets, ils s'en régalent en préſence de leurs camarades.

Je

Je laiſſe à la prudence des meres, d'après les deux exemples que je viens d'alléguer, entre mille manieres différentes de jouer ce jeu inſtructif, je leur laiſſe à y faire ſervir l'arrangement régulier qu'elles obſervent, ſans doute, dans ce que renferment leurs armoires, leur cuiſine, leur dépenſe ou garde-manger.

Chercher l'épingle. Le Juge ou celui qui préſide à ce jeu cache une épingle de maniere que chacun de ceux qui jouent puiſſe la trouver. Il en nomme deux pour la chercher; & il bat des mains, toujours plus fort & plus vite, à meſure qu'un des chercheurs s'approche du lieu, ou de la cachette qui recele l'épingle.

Le jeu de l'arrangement promt & régulier peut auſſi ſe jouer en mille manieres différentes. On donne par ex: à quelqu'un un jeu de cartes, ou pluſieurs livres, & autres choſes pêle-mêle, pour les mettre dans un certain ordre déterminé, en ne lui accordant que quelques ſecondes pour cette opération, qu'on facilite aux petits, autant qu'on cherche à la rendre difficile aux plus grands. Enfin, ſelon la nature des choſes, on éparpille tout ſur le plancher, & ceux qui n'ont pas aſſés-tôt fait, ou qui ont manqué à quelque choſe, ſont obligés par ordre de celui qui a été déclaré avoir *le mieux fait*, & ſelon la maniere qu'il leur preſcrit, de nettoyer la chambre. S'ils s'en aquittent mal, ou de mauvaiſe grace, on leur donne quelques tappes, ou bien ils ſont mis en ſentinelle ou aux arrêts.

Le jeu de la ſentinelle. On commande à celui qui eſt en faction de prendre garde à tout ce qui ſe paſſe d'une certaine importance, & dans une diſtance déterminée. Quelques-uns de la troupe font alors pluſieurs de ces choſes auxquelles il doit prendre garde, tandis que d'autres cherchent à le diſtraire par des actions qui ne le regardent en rien. On tient conſeil de guerre, & la pauvre ſentinelle eſt réduite au pain & à l'eau, tandis que ſes camarades ont quelque choſe qui les accommode mieux. Si le cas eſt grave, la ſentinelle eſt condamnée à *paſſer par les mouchoirs*, qui ſont tortillés de maniere à ne pouvoir cauſer qu'une légere douleur. On peut auſſi changer ce jeu en celui *du garde de nuit* &c.

Le jeu du meſſager. On donne au meſſager pluſieurs ſortes de commiſſions. Celui qui envoie, & celui vers qui il l'envoie, paroiſſent bien être du nombre des joueurs, & peuvent ſervir à leur tour de meſſagers: cependant on n'y emploie ordinairement que des enfans novices, & qui ont beſoin d'être exercés. Lorſque le meſſager exécute bien ce dont il a été chargé, ce qui n'eſt pas d'une petite conſéquence, il reçoit pour ſalaire quelque diſtinction honorable, ou une image, un bonbon, quelque argent pour mettre dans ſa tire-lire. Ce dont on l'a chargé conſiſtoit en *ordres exprès*, ou en *commiſſions indéterminées*, & dont on lui marque la différence par ces mots, *tu dois*, *tu pourras* dire & faire telle & telle choſe. S'il manque dans l'exécution de quelque ordre formel, il eſt obligé par ſentence du Juge d'indemniſer celui qui l'a expédié, en donnant le demi-quart, le quart, ou les deux tiers

tiers de ſon craquelin, bien & dûment peſé &c. S'il n'a omis que quelque commiſſion moins expreſſe, il en ſera quitte pour quelques mots d'excuſe, dont le Sécretaire du jeu prendra note.

Le jeu de la tempérance. Il y a des jours d'épreuve où chacun reçoit ſa portion de friandiſes. Avant que de les diſtribuer on joue d'autres jeux propres à exciter la faim & la ſoif. Chacun alors a la liberté de manger ſa part quand il lui plait; & après un certain coup de cloche, ou ſignal convenu, on peut le faire ſans crainte de perdre le prix deſtiné à la tempérance. Mais demain, ou après demain, ou dans huit jours il doit y avoir une fête pour la petite troupe. On déclare d'avance qu'on y diſtribuera des prix d'abſtinence volontaire. Le jour même de l'épreuve le Sécretaire du jeu a eu ſoin de noter à quelle minute préciſe chacun a expédié ſa portion : & le même jour encore on conſigne un billet cacheté qui fixe un terme moins éloigné, après lequel ceux qui auront mangé leur part ne ſeront point taxés de gourmandiſe, & ne perdront rien des bénéfices de la fête. Au lieu que ceux qui ſe ſeront laiſſés vaincre par leur appétit, avant le terme qu'on leur a laiſſé ignorer à deſſein, ſeront exclus de quelques-uns de ces benefices auxquels ils auroient tous eu également part, s'ils avoient tous été convenablement ſobres. Chacun pourra imaginer comme il lui plaira différentes manieres de varier ce jeu.

d) *Le jeu des ouvriers muets.*

On se rappellera que dans ma Nouvelle Méthode j'ai dit qu'on devoit astreindre les enfans, qui doivent un jour vivre du travail de leurs mains, à s'occuper le plutôt possible d'un pareil travail, mais par degrés, jusqu'à y donner tous les jours six heures. Ceux qui doivent servir la société par les talens de leur esprit, n'ont besoin que d'être appliqués deux heures par jour à quelque opération méchanique, dont il résulte quelque avantage réel, ou qui en ait du moins au commencement l'apparence. Je ne parle pas ici de cette occupation sérieuse, qui doit déja être en bon train avant l'âge de dix ans: il ne s'agit que d'une imitation, par forme de jeu, des travaux de l'artisan & de l'ouvrier à la ville & à la campagne. L'Ami des enfans doit s'instruire de leurs principales opérations pour commencer, continuer, & perfectionner leur ouvrage. Un *préludeur* qu'il aura exercé, exécutera devant les jeunes enfans toutes leurs différentes pratiques, selon qu'elles se succedent, & en expliquant ce qu'il fait. Il rend son explication plus intelligible en se servant de l'outil même dont il parle, ou de ce qui peut le représenter & remplacer, ou bien il en montre le dessein & la peinture. Il répete jusqu'à deux & trois fois chaque opération méchanique. Les enfans rangés selon l'âge, ou la capacité, imitent sans rien dire ce qu'ils ont vu faire, soit l'un après l'autre, soit deux à deux, & en faisant usage des mêmes instrumens. Celui qui manque à quelque circonstance paye une amende de sa petite provision, & à la fin le tout est partagé. Il est ques-

tion

tion par ex. de faire faire une commode de bois bien poli, & garnie de ſes ſerrures. On procede par ordre. D'abord le marchand de bois & le poſſeſſeur examinent enſemble des arbres: le premier compte de l'argent à l'autre. Des bucherons ſont déja tout prêts pour être employés. Ils abattent l'arbre, l'ébranchent, le ſcient en planches, & on leur paye le ſalaire ſtipulé: de pauvres gens ramaſſent les coupeaux. Le chartier, avec lequel on a fait prix pour le tranſport, eſt déja là, & il voiture la marchandiſe chez l'acheteur. Vient un menuiſier qui fait emplette de quelques planches, & on les emporte: auſſitôt on ſe met à ſcier, raboter, faire des entaillures, coller, ajuſter, polir. Le menuiſier parle au ſerrurier, qui court chez lui mettre les fers au feu, forger, limer, dorer; & lorſque la ferrure eſt prête, il revient l'attacher & reçoit ſon argent. La mere de famille ſe rend chez le menuiſier, lui paye ce dont elle eſt convenue, & fait marché avec des portefaix. La commode déja en lieu & place, la mere aidée de ſa jeune fille y arrange les hardes ou effets qui doivent s'y reſſerrer. Et ainſi finit le jeu, que je n'ai décrit ſi au long, que pour être diſpenſé d'entrer dans le détail de cent autres jeux pareils. Celui-ci requiert la connoiſſance des termes & des pratiques uſitées dans les arts, une habitude d'attention, & une certaine ſoupleſſe dans les membres. On trouvera dans ce Manuel, à l'article des profeſſions & des métiers, dequoi fournir abondamment à des jeux de cette eſpece.

e) *Jeux qui ſe jouent les yeux bandés.* Le bandeau doit ne pas gêner, & ne laiſſer aucun jour.

1) *Le jeu de Colin-maillard*, trop connu pour qu'il ſoit néceſſaire d'en parler, 2) *le ballon dans le ſac.* Il ne doit ſe trouver dans le lieu où l'on joue, rien à quoi on puiſſe ſe heurter, ſi ce n'eſt qu'il peut être bordé de quelque mur, le long duquel ſe rangeront les autres enfans. Celui à qui on a bandé les yeux cherche un ballon, ou groſſe balle, qui eſt ordinairement une veſſie pleine d'air, & qu'on jette devant lui. Il tient un ſac, dont l'ouverture n'eſt gueres plus grande que le ballon n'eſt gros, & il s'efforce de l'y faire entrer ſans l'endommager, ni faire aucun uſage de ſon bras droit. On ne lui donne pour cela qu'un certain tems, paſſé lequel un autre prend ſa place.

3) *Le pot.* On met dans un vieux pot le prix deſtiné au vainqueur. Celui à qui l'on bande les yeux à ſon tour en eſt tout près: il fait trois pas en avant, s'aſſied, ſe releve, s'avance, & quand il croit être à portée, il frappe, d'un bâton qu'il tient à la main, deux ou trois fois de haut en bas: s'il caſſe le pot il gagne le prix. 4) *La clochette ou le tambour.* Ce jeu ſe joue dans un lieu ſpacieux & ouvert de tous côtés: quelqu'un à qui on a bandé les yeux entend, à une diſtance de dix ou quinze pas, le ſon de la clochette ou du tambour, qui reſte toujours au même endroit où il l'a vu. Lorſqu'il croit avoir fait la moitié du chemin pour s'en rapprocher, il demande qu'on le lui faſſe encore entendre, après quoi on ne lui donne que quelques ſecondes pour le trouver. 5) *Le tact.* Il s'agit de diſtinguer, les yeux bandés, & en n'y employant que le ſeul doigt *index*, une piece de métal poli, ſoit acier, étain, cuivre, ar-

argent, ou argent doré. Chaque piece, autant qu'il eſt poſſible, reſſemble à l'autre pour la grandeur, la figure & tout ce qui eſt l'objet du tact. Lorſque ceux qui s'y exercent ne font que commencer, il ne faut leur préſenter que deux choſes à la fois. On peut prendre auſſi des liquides pour matiere, du vin, de la bierre, du vinaigre, du lait, de l'eau, & y tremper le bout du doigt; des morceaux d'étoffe, des feuilles de plante ou d'arbre; des pierres, des bois, des médailles de différent genre, qu'on aura fait manier avant que de bander les yeux, pourront auſſi être employés; de même que la main d'une perſonne, qu'on doit reconnoître entre pluſieurs, en ne la touchant que du doigt.

6) *Le flaire.* Diverſes eſpeces de graines, de plantes, de bois, ou de choſes liquides doivent être diſtinguées à l'odorat. Celui qui l'a fin, pourra par ce ſeul ſens, & les yeux bandés, reconnoître la main d'une perſonne ſans la toucher.

7) *La table trouée.* Une table, d'environ deux aunes de long & d'autant de large, a un grand trou au milieu ſans bourſe, & douze trous plus petits vers le bord qui eſt relevé. On marque à celui qui joue, avant de lui bander les yeux, le trou où il doit conduire une petite boule, qu'il ne peut pouſſer que du petit doigt, & ſans tenir l'autre main ſur le trou déſigné: du reſte il lui eſt permis de parcourir toute la table en tâtonnant. Si la boule vient à toucher le bord, le joueur cede ſa place à un autre: la pouſſe-t-il dans un des trous qui n'eſt pas le véritable, il paye une ſimple amende, & quatre fois autant ſi la boule tombe dans le grand trou; pour remporter le

le prix, qui eſt aſſés conſidérable il faut qu'il la faſſe entrer dans le trou qui lui a été indiqué. 8) *La dictée.* Toute une troupe d'enfans, les yeux bandés, écrivent autour d'une table au milieu de laquelle eſt un trou, pour l'encrier. Lorſqu'on dit *trempez*, (Pierre, Jaques, Jean) celui qui du premier coup ne plonge pas ſa plume dans l'orifice de l'encrier paye une amende. Lorſqu'on leur dicte il faut qu'à chaque ligne ils prennent de l'encre, qu'ils ne mettent qu'autant de mots qu'il leur eſt ordonné, & qu'il en peut facilement entrer dans une ligne: enfin il faut qu'ils placent quatre ou ſix lignes ſur chaque bande de papier, qui eſt affermie ſur quelque choſe de commode pour écrire: quiconque ne fait pas entrer dans chaque ligne le nombre de mots preſcrit, ou les place ſur d'autres déja écrits, ou bien monte & deſcend de maniere que les lignes ſe touchent, a perdu & les autres gagnent. 9) On place au deſſus d'un *cylindre de carton* qui roule aiſément ſur ſon axe, une piece de monnoie; chaque Colin-maillard, à ſon tour, tâche de l'attraper ſans qu'elle tombe, & en ne faiſant uſage que des deux doigts qu'il lui eſt permis d'employer.

f) *L'aſyle.* On place tout à l'entour, & à différentes diſtances, quelque butin, en obſervant de mettre ce qui eſt de plus de valeur à l'endroit le plus éloigné. Chacun court pour attraper la proie qui lui plait, & même deux s'il le peut. Celui qui a ſaiſi ſa proie s'arrête un moment à l'endroit où il s'en eſt emparé: qui n'a rien retourne dans l'aſyle & devient *archer*. Le Juge aſſigne à chaque archer le raviſſeur qu'il doit

doit poursuivre. A ces mots *arrête*, *attrape*, tous les archers courent sur les ravisseurs, qui quittent leur poste & tâchent de regagner l'asyle. L'archer qui arrête un ravisseur lui enleve son butin, dont il a sa part; le reste se partage entre les petits garçons ou petites filles qui sont demeurés dans l'asyle, comme spectateurs. Ce que chacun a conservé de son butin, il le mange ou le met en poche, lorsqu'il est en lieu de sureté.

La table ronde. Ceux qui l'entourent ont leur place marquée par une carte ou un jetton. L'un d'entr'eux court & s'arrête devant qui il veut, en le défiant à la course par une tappe, ou quelque autre signe qu'il lui donne. Ils se tournent le dos & saisissant la table, l'un de la main droite & l'autre de la gauche, ils courent chacun de son côté, lorsque le Juge leur crie *partez*. Ils font ainsi le tour de la table pour arriver chacun le premier à la place abandonnée, & s'emparer du jetton. S'ils se heurtent lorsqu'ils se rencontrent, on leur applique quelques coups du mouchoir tortillé, & ils sont obligés de recommencer la course. Celui qui ne saisit pas le jetton avant l'autre, reste *le coureur:* ou bien si par précipitation ils font tomber le jetton à terre, ils recommencent de nouveau à courir.

Les deux vessies. On met sur une table une piece de monnoie. Ceux qui jouent ensemble ont l'un après l'autre deux vessies, au moyen desquelles & dans un tems marqué, ils chassent la piece, & tâchent de la faire entrer dans un

un cercle tracé avec de la craie ſur une autre table.

g) *L'Ordre du ſifflet.* Tous les Chevaliers de l'Ordre ont paſſé par l'épreuve qu'on fait ſubir au nouveau *candidat.* Ils ſont aſſis & forment un cercle étroit, dont le candidat occupe le centre. Pendant qu'il fait debout un petit diſcours pour demander d'être reçu, on lui accroche, ſans qu'il s'en apperçoive, un ſifflet qui pend à un fil, entre les plis de ſon habit. On lui déclare qu'il n'y a dans la compagnie qu'un ſeul ſifflet, & que dès qu'il en entendra le ſon, il peut ſe tourner promtement vers la perſonne qu'il ſuppoſe avoir ſifflé: qu'en lui donnant les deux mains il la priera de lui dire ſi elle a le ſifflet, ce qu'elle eſt obligée de lui avouer ſous peine d'être déchue de l'Ordre; & que pour lui, quand il l'aura découverte, on le créera Chevalier, en lui révélant tous les ſecrets de l'Ordre & en lui en accordant toutes les prérogatives. Ce n'eſt que par accident qu'il peut découvrir le ſecret du jeu, s'il eſt bien joué, vû que dans le tems qu'il donne les mains à une perſonne de la troupe & la prie de lui dire ſincerement la vérité, une autre, placée derriere lui, fait ſubtilement uſage du ſifflet, & auſſitôt lorsqu'il ſe retourne, elle ſe trémouſſe comme pour le cacher oule donner à ſon voiſin. On ne continue pas le jeu au delà d'un quart-d'heure chaque fois, & ſi quelque maladreſſe de la part des Chevaliers, ou quelque contretems ne trahit le ſecret, le candidat n'eſt point admis dans l'Ordre & on s'en amuſe peut-être juſqu'à neuf ou dix fois. Cependant après la cinquieme épreuve il lui eſt, permis en payant quelque amende, qui

tourne

tourne au profit de l'Ordre, d'en acheter le secret & les prérogatives.

Le Thrône ou le Tribunal. On prépare trois sieges, savoir trois tabourets, dont l'un pose sur les extrémités des deux autres; ils sont couverts d'un tapis, ensorte que ce n'est qu'autant qu'il est bien tendu par les deux personnes qui occupent les deux tabourets inférieurs, que celui d'enhaut peut servir de siege: pour plus de décoration on y monte par des degrés. Les deux places inférieures sont pour deux Juges, deux Conseillers-privés, ou si l'on veut pour le Roi & la Reine. Celui qu'on veut attraper, s'imagine qu'on va l'installer dans la place de Président, de Premier-Ministre, ou lui conférer tel Ordre qui est de grande conséquence, vû tout le mystere & toute la pompe d'un acte qu'on tâche de rendre le plus solemnel qu'il est possible. Les cérémonies, les harangues, les entr'actes &c. sont déja réglés & préparés: & pour qu'il ne manque rien à la solemnité on a des habits ou ornemens qui s'y rapportent, si cela se peut sans trop de fraix & d'embarras. Enfin le recipiendaire ou candidat est invité à prendre place sur le siege le plus élevé, & à peine est-il assis que les deux autres, en se levant, le font culbuter: il tombe sur de la paille ou du foin qu'on a caché sous le tapis, & le tout, comme on pense, doit être ajusté de maniere que celui pour qui se fait la cérémonie ne se doute de rien avant sa chûte. Au reste, quoique ce jeu ne paroisse qu'une espiéglerie, il peut devenir un exercice plus utile qu'aucune représentation de piece de théatre, pour des enfans

déja

déja un peu grands, par rapport aux petits discours qu'on les met dans le cas de prononcer, comme Rois, Envoyés, Premiers-Présidens &c.

h) *La poussiere de charbon.* On n'épargne rien non plus pour donner de la solemnité à ce jeu: par ex. on imagine qu'on veut installer un Mufti, & on y prépare celui qui doit l'être par bien des cérémonies, les unes faites au grand jour, & les autres dans une chambre bien obscure. On l'affuble de quelque sarreau ou casaque de toile, afin de préserver ses habits. Pour dernier acte on lui fait laver les mains & le visage, en disant que selon la coutume des Prêtres orientaux il devroit se baigner tout le corps. Comme cela se fait dans l'obscurité, on lui donne pour s'essuyer un linge tout noirci de poussiere de charbon: le voila Mufti, & il tient en conséquence un discours relatif à son installation. Au milieu de sa harangue on ouvre subitement les volets de la chambre, ou bien l'on y fait rapporter les lumieres, & notre harangueur *machuré* se voit dans un miroir, vis à vis duquel on a eu soin de le placer.

i) Chacun peut imaginer d'autres jeux innocens, divertissans, & qui soient de quelque utilité, au moins pour la jeunesse; plus ils exciteront à rire & plus ils seront conformes au but qu'on doit se proposer Je souhaiterois que même les personnes d'un certain âge, & de toute condition, eussent dans leurs sociétés plus de recréations badines, & d'innocentes occasions de rire. Un livre de trois ou quatre volumes sous ce titre: *Les ris & les jeux convenables à tout âge, à toute con-*

condition & circonſtance, mériteroit l'attention de quelque éditeur. Il faudroit que tout y fût bien détaillé, & cependant écrit d'une maniere amuſante, & accompagné de quelques Figures. Je pourrois bien un jour me charger moi-même de rédiger un pareil ouvrage, ſi un ami d'humeur joyeuſe, car j'en ai de graves & de mélancholiques, m'adreſſoit quelque choſe en ce genre, ou m'indiquoit les ſources dans leſquelles je pourrois puiſer. Outre les augmentations que je ferois à ce qui me ſeroit fourni ou indiqué, j'en retoucherois la diction & la morale ſelon que je le croirois néceſſaire. Au reſte, quoi qu'en puiſſent dire d'imbécilles ou atrabilaires faux-dévots, *le rire* convient à l'homme, & doit être permis en tems & lieu pour la ſanté du corps, & la bonne diſpoſition de l'ame.

4) *Exercices par leſquels ſe forme, depuis dix juſqu'à ſeize ans, le jeune homme de condition.*

On peut dans le partage de ſon tems compter au moins ſur ſeize heures par jour. Nous lui en donnerons *ſix* pour la lecture ou l'étude, *quatre* pour ſes repas & une promenade inſtructive, & *deux* pour les Maîtres de danſe, de muſique ou de deſſin. Nous n'en aſſignerons point au perruquier, & quelques minutes doivent lui ſuffire pour s'habiller.

1) Il nous reſte donc quatre heures pour des *occupations préparatoires à l'état d'homme fait*. Un enfant doit apprendre juſqu'à un certain

point à ſe ſervir des outils du charpentier, menuiſier, tourneur, maréchal, maçon & jardinier, dont on peut avoir journellement beſoin dans un ménage, pour de petits ouvrages. Il faut qu'en cas de néceſſité il ſache ſe tirer d'affaire par lui-même, & diriger ceux qui ſont à ſon ſervice.

2) Il faut qu'avant de s'appliquer aux Mathématiques, il apprenne d'un charpentier, qui ait quelque teinture de la Méchanique, à manier, ou au moins à connoître les machines & les inſtrumens les plus ſimples, tels que les diverſes ſortes de *leviers*, balances & trébuchets, niveaux, regles, équerres, plans inclinés, coins, vis, guindas, cabeſtans, crics, poulies, mouffles, ſonnettes à piloter, rapporteurs, compas, équilboquets, dioptres, quarts de cercle, bouſſoles.

3) Il faut qu'il apprenne méthodiquement de quelque homme expérimenté & précautionné les divers mouvemens qui, faits avec dextérité, peuvent quelquefois nous ſauver la vie & aux autres, comme grimper des montagnes; ſe laiſſer gliſſer le long d'une corde; eſquiver le jet ou la chûte de certains corps; courir ſur la glace lorſqu'elle n'eſt pas encore bien priſe; paſſer ſur des poutres étroites; nager, ramer, régir le gouvernail, tendre & diriger les voiles, eſtimer juſqu'à quel point un bâtiment chargé peut être ſûr; tirer hors de l'eau des perſonnes qui y ſont tombées; aller à cheval; conduire une voiture, en évaluer la charge; décharger une arme à feu; ſe défendre, même contre des chiens, avec bâton, épée ou ſabre. *La chaſſe* & *la pêche* ne ſeront pas oubliées.

4) Il

4) Il faut qu'*il sache se passer au besoin des services d'autrui en ce qui regarde son corps, & qu'il soit en état de diriger des domestiques & des manœuvres;* il doit pouvoir s'habiller lui-même & se tenir proprement, s'apprêter son manger & sa boisson ordinaire, faire du feu & chauffer un poële à l'épargne, saigner, bander une plaie en cas de nécessité, arranger un coffre, & même faire son lit &c.

5) Il ne lui sera pas inutile, quelque état qu'il embrasse, d'avoir de justes idées des marches, exercices & évolutions militaires, à pié & à cheval, au moins pour ce qui regarde le service d'une compagnie ou d'un escadron; ce qu'il ne peut bien apprendre s'il n'y est *exercé par quelque Bas-officier qui ait de l'expérience.*

6) Il faut qu'avant sa seizieme année il passe avec son Gouverneur quinze jours de chacune des quatre saisons à s'instruire par ses propres yeux des travaux de la campagne. Il ne doit s'occuper tout ce tems-là d'autre chose, & encore n'aquerra-t-il que les premieres notions, & autant de pratique qu'il lui en faut pour le guider un jour, s'il est nécessaire, dans l'étude suivie de l'agriculture. On fait choix, pour aquérir ces connoissances préliminaires, d'un payſan ou cultivateur expert qui entende aussi la culture des *plantes potageres* & des *arbres fruitiers.* La science de bien ordonner les jardins d'agrément n'est pas à beaucoup près aussi nécessaire.

7) Ne veut-on rien laisser au hazard pour le perfectionner, & s'épargner la dépense consi-

dérable des voyages qu'il faudroit lui faire entreprendre à seize ans, si une éducation bien soignée ne les rendoit superflus, il convient, *avant qu'il ait aquis cet âge, de chercher l'occasion de lui faire passer quinze jours entiers dans un camp*, dans des *mines*, dans un *port de mer* où se trouvent des vaisseaux de guerre, dans *le comptoir* d'un bon négociant, dans les classes *d'une grande école* de quelque ville considérable, seulement comme auditeur, & chez les administrateurs d'un nombreux hopital & d'une grande maison d'orphelins. Il seroit encore bon qu'il séjournât l'hiver dans quelque ville de Cour l'espace de quatre semaines, & toujours accompagné de son Gouverneur. Par ce moyen il aura des idées suffisantes de tout, & elles lui faciliteront une étude plus approfondie de ce dont il aura besoin. A seize ans il retourne dans sa famille où, jusqu'à l'âge de vingt ans, un ami qui n'est plus un Gouverneur, le tient sans cesse occupé, ou lui procure des recréations innocentes, en sorte qu'il n'a pas le tems de se livrer à la dissipation & au libertinage. Après cela on songe à lui procurer un emploi qui le tienne attaché &c.

8) On doit lui assigner un tems pour visiter *les atteliers des ouvriers & des artistes* dont on se sert souvent dans les grandes maisons: il tirera d'autant plus de profit de leur entretien, & de ce qu'il leur verra exécuter, qu'il y aura été plus préparé par les instructions de ses Maîtres.

9) Il faut qu'il s'habitue peu à peu à *supporter certaines incommodités* auxquelles la vie de

de l'homme eſt ſujette, par ex. le grand froid ou le trop de chaleur d'une chambre, le danger de ſe refroidir entre deux airs après avoir ſué, la nourriture groſſiere & indigeſte des pauvres gens, le manque de repos après une grande fatigue, la néceſſité de coucher ſur la dure; il doit ſavoir ſupporter l'ennui en bien des occaſions, ou plutôt s'en préſerver; trouver ſon chemin dans les ténebres & dans des endroits inconnus, ou diſtinguer quels ſont les dangers le plus à craindre s'il s'égare & les éviter &c.

Ce n'eſt que de cette maniere qu'on éleve de vrais hommes; je n'ai pas eu cet avantage de la part de mes Maîtres d'école & autres Inſtituteurs. Je ſouhaite qu'à l'avenir on n'éleve que des hommes tels que je viens de les décrire, & auxquels des femmes raiſonnables ne ſe feront point de peine de céder la ſupériorité, plus elles les verront doués de connoiſſances & de talens utiles, qu'elles-mêmes le plus ſouvent ne poſſedent pas. Dans cette eſpérance éloignez-vous de nous, vocabulaires, Donats, grammaires d'effrayant volume, livres de phraſes, traductions, analyſes, imitations, variations, leçons à apprendre & à réciter, férules & autres châtimens ſcholaſtiques; & vous, compteurs de ſyllabes, aſſaſſins des meilleurs auteurs; vous auſſi, puiſqu' heureuſement les eſſais dans l'exercice de la vertu, & la vraie piété ſont le but capital du Manuel élémentaire d'éducation, vous auſſi, retirez-vous, fuyez, moraliſtes à contretems, diſcoureurs en fait de Religion qui n'avez aucune idée de celle du coeur, ardens polémiſtes & grands inquiſiteurs d'héréſie, ſoit Régens

de colleges ou Précepteurs à gages qui, souvent & de la meilleure foi du monde, vous croyez obligés, en conformité de certains édits, & même par le ſerment qu'on vous en a fait prêter, de vous conduire par les principes & d'après les déciſions de ces ſiecles d'ignorance où l'on faiſoit le procès aux ſorciers; oui fuyez: des écoles telles que les vôtres vont être abandonnées, & l'on ne fera bientôt plus aucun cas de Maîtres de votre eſpece! Que vous êtes au contraire d'un favorable augure, exercices du corps, expérience réitérée, ſaine raiſon, recréations de la jeuneſſe, pratiques de vertu dont une morale aſſommante ne dégoûte pas, amour de Dieu exemt d'hypocriſie, heureux choix d'inſtructions le mieux adaptées à notre ſiecle: perſuaſion amicale, preuves ſolides qui la font naître, incomparable Religion, ſource de tous les biens, qui faite pour l'eſprit & le coeur ne dégénérez pas en vain babil; pacifique jugement des anciennes erreurs, zele pour la tolérance, ou plutôt pour l'égalité ſociale entre tous les adorateurs de Dieu qui aiment la paix & obéiſſent aux loix de l'Etat! Soyez les bien-venus dans nos maiſons, dans la chambre de nos Gouverneurs & Gouvernantes, dans nos fondations publiques pour les différens âges & états de la vie! Mon Dieu! qu'il me ſoit permis de ſouhaiter de concourir moi-même encore quelques années à répandre au loin des avantages auſſi eſſentiels pour la poſtérité, qui commence déja à s'en reſſentir; que je puiſſe ainſi te louer à l'heure de ma mort de l'ineſtimable prérogative d'en avoir vu les premiers fruits naître dans le ſein de mille & mille familles!

Tou-

Toutefois ta volonté soit faite! Conserve ton serviteur *le Prince de Dessau*, & *son héritier présomptif* qui recueille déja le fruit des fondations publiques que ce Pere de la Patrie a consacrées au bien de l'humanité! Tu l'as suscité le premier pour de si nobles entreprises: daignes lui en faciliter l'exécution, qu'il rapportera toute à ta gloire, & rends-le digne de servir de modele à d'autres Souverains à qui, o Dieu dont les voies sont impénétrables, tu as confié un bien plus grand pouvoir, & qui n'ont pas à beaucoup près un désir aussi effectif de guérir les plaies profondes du genre humain!

5) *Du bon ou mauvais usage du Manuel d'éducation dans les écoles: des Gouverneurs & Gouvernantes.*

Peres & meres, & vous amis des enfans, dont l'approbation est pour moi un sujet de bénir Dieu, je me propose dans cet article de consulter avec vous sur bien des points. C'est toujours par voie de consultation que je m'explique, par la raison que vous êtes libres de suivre ou de rejetter mes idées, que je puis me tromper, & qu'en plusieurs choses vous pouvez penser mieux que moi. Et c'est ici une semblable *consultation*, quoique pour abréger, & pour vous marquer ma confiance, je vous épargne les complimens usités en pareil cas.

a) Lorsque vous êtes en doute si tel ou tel enfant *appartient à la classe de ceux qui feront des études en forme, & surtout s'il doit se destiner à*

la Théologie: décidez-vous pour la négative & faites en sorte, autant que les circonstances le permettront, que l'événement réponde à ce que vous aurez ainsi décidé. Je suppose au moins que l'enfant n'ait pas assés de bien, ou que votre dépense & son génie soient tels que vous ne puissiez lui faire apprendre, avec la Théologie, quelque autre science ou art entierement indépendant de la profession de Théologien. Je veux qu'il puisse être en état de subsister par quelque autre moyen, afin que lorsqu'il sera en âge de prendre un parti il ne se trouve pas *en perplexité, si sa conscience* répugnant à tout emploi théologique qu'il n'exerceroit que pour avoir du pain, *la misere* d'un autre côté lui faisoit une sorte de nécessité de captiver sa conscience sous une foule de dogmes prétendus qui ne sont fondés en preuves que pour ceux qui font servir la Religion à leur intérêt, & comme le dit un Apôtre, qui *estiment que la piété est un gain.* Mais votre fils a-t-il un bien suffisant, ou le *génie* requis, *ne dédaignez pas de le vouer à un état honorable* qui demande d'être embrassé par des hommes dans l'indépendance, qui sachent l'aimer & l'apprécier; sans quoi il est à craindre, vû les tems où nous vivons, que tout ce qu'il y a encore de vrai & de bon dans le monde ne périsse entierement.

Si votre fils n'est pas destiné à pousser ses études jusqu'au bout, *ne lui faites point apprendre de latin*, & s'il a commencé qu'il discontinue, à moins qu'on ne lui fasse suivre la méthode la plus naturelle. Des Régens de college pourront vous dire & répéter: *Mais Monsieur votre fils doit au moins savoir son rudiment*; oui sans doute, pour l'ou-

l'oublier en moins de tems qu'il n'en a perdu à l'apprendre, ou pour gâter son langage par des mots scientifiques que n'emploîra pas un homme de bon sens qui ne sait que sa langue maternelle. Pour qu'il en fût autrement il faudroit qu'il apprît surtout à la parler correctement, & qu'il aquît assés de facilité dans le latin pour entendre un livre écrit en cette langue, comme il l'entendroit dans une traduction. Mais pour cela il lui faut au moins quatre années d'étude assidue du matin au soir, si l'on compte tout le tems qui se consume pour cet objet selon la méthode ordinaire, outre le risque qu'il court de se gâter l'esprit & le coeur en contractant plus d'une mauvaise habitude. C'est à votre raison que j'en appelle : *est ce ainsi qu'il convient de s'y prendre?*

b) Je m'attens à voir la méthode d'éducation que je propose, & les conseils que j'y donne pour parvenir à la connoissance des langues & des choses, approuvés & goûtés des peres, des meres & des Gouvernantes, plus que des Régens & des Précepteurs. Il s'en trouve à la vérité sur l'approbation desquels je puis compter ; cependant *sur cent bons Précepteurs il n'en est peut-être que dix qui souhaitent de pouvoir réduire mes préceptes en pratique.* Et parmi ces derniers il ne faut pas l'attendre de quiconque ne le désire que froidement, & n'est pas résolu à se consacrer tout entier, ou du moins six ou huit ans de suite, à l'amélioration des écoles, par où j'entends tout le cours d'éducation. On ne peut se le promettre non plus de celui qui parvenu à l'âge de trente ans n'a pas éprouvé plus d'une fois du dépit de

voir les choses sur un si mauvais pié, & un vif désir d'une reforme à peu près telle que je la propose, reforme qui dans l'espace de dix ans aura gagné le dessus. Il n'y a rien à espérer encore à cet égard de tout Précepteur qui enseigne dans diverses maisons particulieres, ou qui se fixant à une seule se reserve une partie considérable de son tems pour repasser ses cahiers de Philosophie, de Théologie, ou de Droit, ou pour se fortifier dans le grec & l'hébreu à dessein de soutenir un examen avec honneur. *En un mot jusqu'à ce qu'il se trouve un certain nombre d'Instituteurs qui dès leur premiere jeunesse ayent été élevés & instruits selon ma méthode, il faut qu'un Précepteur qui veut la mettre en pratique*, ce qui n'est pas sans difficulté pour quelqu'un qui n'y est pas encore fait, ne s'occupe d'autre chose que de ce qui s'y rapporte directement ou indirectement, à l'exception de quelques lectures d'un autre genre & de quelques recréations qu'il peut se permettre. Avec cette condition, & supposé qu'il ait un jugement sain, quelque talent naturel pour instruire, & de l'application au travail, en fût-il d'ailleurs aussi peu qu'un *écolier de troisieme*, il ne sauroit manquer de réussir dans l'application de ma méthode, au delà de ce qu'on pourroit s'imaginer. Pour le sacrifice si rare qu'il fera d'autres vues d'établissement, il est à souhaiter qu'il trouve des personnes dont la fortune les mette en état de le dédommager pleinement, surtout si le succès répond à leur attente. Au défaut de ce motif, l'amour de l'humanité & de la gloire doit agir sur lui au point qu'il se croie suffisamment récompensé par l'heureux succès de ses soins à l'égard de ses éleves, & de

mille

mille autres après eux, de même que par le plaisir qui résulte d'une pareille occupation; plaisir toujours bien sensible quand on a surmonté les difficultés de la premiere année. *Un Instituteur de ce caractere* peut exécuter tout ce que je propose, & dont successivement je lui fournis les moyens. Il peut tout exécuter, pourvu que vous ne l'en empêchiez pas, ou ne lui mettiez pas sans nécessité des entraves; & que de votre côté vous en agissiez avec vos enfans comme je l'ai insinué *dans ma Méthode*, au Chapitre de l'éducation, de la Religion des enfans, tant des garçons que des filles. Mais si votre maniere de les élever, par ex. votre attachement pour certaines formalités, & de fatigantes & ennuyeuses pratiques de Religion qui ne pourroient alors qu'être forcées, si votre maniere de les élever, dis-je, se rapporte plus à celle de nos écoles publiques, *dispensez-vous, je vous en conjure, de chercher un tel Précepteur.* En effet il peut résulter du bien de quelque arrangement imparfait, mais où tout harmonise; au lieu qu'il n'y auroit rien à attendre d'une institution, quelque bonne qu'elle pût être, si vous la contrariez perpétuellement.

Qu'il doit donc être rare de trouver un Précepteur dont vous puissiez vous assurer qu'il suivra en tout la méthode qui vous paroit la meilleure & la plus naturelle! A vingt-trois ans & au dessus il est trop jeune pour n'avoir pas besoin d'être dirigé, & s'il en a plus de trente il est trop âgé pour s'astreindre à une pratique nouvelle, quoique d'une utilité reconnue. J'ai déja décrit ses autres qualités essentielles: & si des chefs de famille aisés croient l'avoir trouvé, je leur conseillerois, supposé qu'on me juge digne de cet emploi

emploi que je ne recherche certainement pas dans des vues d'intérêt, de le placer *quelques mois dans ma maison* avec son consentement. Il s'y formeroit, sous la direction de mon digne ami & associé M. *Wolke*, à une pratique d'éducation qui lui réussit admirablement. Je le guiderois dans l'étude de mon Manuel élémentaire & d'autres livres destinés à faciliter l'éducation: & je me flatte que mes éclaircissemens & mes conseils ne lui feroient pas regretter le tems qu'il passeroit chez moi; ce seroit un moyen de lui épargner des essais qui pourroient d'abord ne lui pas réussir, faute d'expérience dans la pratique d'une nouvelle méthode d'éducation.

Supposé donc que des peres & meres qui souhaitent un Précepteur formé sur l'idée que j'en donne, ne puissent le trouver, *je les prie, pour le plus grand bien de leurs enfans, & par les raisons que j'en ai déja alléguées, de n'astreindre ni Précepteur, ni Gouvernante, pas même par l'appas de quelque promesse, à faire usage de mon Manuel.* Tout ce qu'ils peuvent exiger c'est qu'il en fasse la lecture avant que d'entrer en fonction, ou dans un certain tems fixé. Peut-être en prendra-t-il d'autres idées. Persiste-t-il à ne pas vouloir s'en servir, il faut, s'il est d'ailleurs digne du choix qu'on en a fait, lui permettre de suivre sa maniere de penser & d'agir en fait d'éducation, d'après la routine ordinaire qui, avec tous ses défauts, n'a pas laissé de former nombre d'excellens personnages, l'ornement de notre âge. Mon Ouvrage ne sera pas néanmoins sans utilité pour une telle famille, si, à l'exception des articles qui les concernent eux-mêmes, les peres & meres ont soin que leurs enfans le lisent ou l'entendent lire.

lire. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt peu qui ayent beſoin qu'on les ſollicite *à l'âge où ils ſortent des mains du Pédagogue, d'en faire leur lecture favorite pendant quelque tems*, ce qui peut leur tenir lieu en partie de l'avantage qu'ils auroient pu s'en promettre, s'ils avoient été inſtruits & élevés dès leur enfance daprès les principes qui y ſont établis. On doit ſurtout le préſumer lorſque les peres & meres pourront aſſurer avec vérité qu'ils l'ont lu eux-mêmes avec plaiſir, & non ſans en avoir profité pour augmenter ou pour rectifier leurs connoiſſances, ce dont j'aurois un grand nombre d'exemples à citer. Je puis dire ſans vanité, & ſans en rougir, que j'y ai moi-même recours pour mon inſtruction. En effet lorſque j'ai travaillé ſur tel ou tel ſujet, j'ai réfléchi ſur chaque point en y appliquant toutes les forces de mon eſprit, de maniere que dans la ſuite j'ai ſouvent occaſion de me décider en conſéquence de ce que j'en ai penſé & écrit précédemment. *Il n'y a donc perſonne dont l'âge, l'expérience ou la grande lecture puiſſe lui rendre inutile un Manuel d'un uſage ſi diverſifié, ſi univerſel & ſi commode à conſulter.*

c) *Parlons maintenant de l'uſage qu'on peut faire de ce Manuel dans les écoles publiques.* Peut-être viendra-t-il un tems, quoiqu'encore éloigné, où les Souverains & les Magiſtrats bien intentionnés introduiront dans les écoles publiques la méthode d'éducation & d'inſtruction la plus naturelle, & qui eſt l'objet de mon livre. 1) *S'agit-il d'une nouvelle fondation*, la choſe ne ſouffre d'autres difficultés que de trouver des hommes faits qui veuillent & puiſſent ſe vouer à cet objet. Je ne regarde pas comme conſidérable une dépenſe de quelques centaines d'écus pour l'achat

chat d'un certain nombre de modeles, d'instrumens, d'estampes & de livres. La jeunesse, comme on l'expérimente déjà, se présentera en foule, dès que les fraix pour son entretien & son instruction n'excéderont pas de beaucoup ce qu'il en coûte dans les fondations ordinaires. Mais comme l'entreprise par sa grande nouveauté est sujette à rencontrer des obstacles, elle ne peut réussir dans les commencemens, je dis *dans les commencemens*, qu'au moyen d'un fonds assigné par le Souverain qui se trouveroit amplement dédommagé de ses avances, vû l'utilité qu'en retireroient ses sujets, la gloire de l'entreprise & l'abord d'une jeunesse étrangere. Moyennant toutes ces conditions on ne manqueroit pas dès à présent de sujets capables, s'il se trouvoit un *Directeur zélé* qu'on mît à leur tête. On ne doit pas supposer que j'ambitionne ce poste, m'étant consacré irrévocablement pour toute ma vie à d'autres occupations qui ont rapport à cet objet. J'ai donc en vue un autre Directeur qui sans doute, en considération de ce que nous n'aurons qu'un même but, voudra bien que nous en conférions ensemble, & qui sera chargé de voyager aux fraix du Prince l'espace d'un an. Je suppose qu'il parcourra dix villes environ des plus considérables du Royaume, qu'il y séjournera un mois pour entrer en commerce avec ceux qui postuleront quelque emploi, pour les étudier à fond, & les recommander sans crainte d'hazarder le jugement qu'il en portera. 2) *S'agit-il d'une fondation qui ne soit pas nouvelle*, qu'on se contente d'abord de donner un Régent à la plus basse classe, dont les précédens écoliers seront tous montés dans la classe supérieure.

Qu'au

Qu'au bout de deux ans ce même Maître passe avec ses écoliers dans la classe suivante, & de deux ans en deux ans dans une autre jusqu'à ce qu'il parvienne à être Directeur. On peut procurer une place aussi lucrative & aussi honorable aux anciens Régens qui n'approuvent pas, ou ne veulent pas suivre la reforme. Celui qu'on leur substitue prend successivement leur place, comme il est remplacé lui-même de classe en classe par ceux qui le suivent dans le même ordre, jusqu'à ce qu'il soit le premier de tous, ou qu'ils soient tous mis sur le même pié lorsque l'établissement sera solidement fondé. Cette maniere de procéder est plus longue, mais aussi elle exige moins de fraix. 3) *Supposé, en troisieme lieu, qu'on ne fasse pas de si grands changemens dans la constitution des écoles publiques*, ce seroit déja un grand avantage, & j'en appelle au jugement des connoisseurs, que d'y introduire la lecture du Manuel élémentaire, partagée en autant de parties qu'il y a de classes. Cette lecture se feroit par les plus avancés à certaines heures réglées, & chaque Régent y joindroit des éclaircissemens & des réflexions. On ne laisseroit pas de conserver l'ancienne pratique, jusqu'à ce que l'effet de ces *heures* particulieres, *consacrées à la lecture du Manuel*, pût apprendre au public ce qu'on pourroit effectuer pour le bien de l'Etat & des races futures par une refonte totale du systeme actuel d'éducation, auquel on substitueroit la nouvelle méthode, selon que les circonstances de chaque lieu le pourroient permettre. Quant à la persuasion que j'en ai & au témoignage que j'en rends, je consens que quiconque se croira en état de le faire en porte un jugement défavorable

rable. Pour moi mon devoir bien examiné ne me permet pas de parler sur un autre ton d'une entreprise que je me représente comme devant conduire à l'amélioration si essentielle des hommes, & si nécessaire de notre tems; tandis que d'un autre côté une multitude de personnes considérables ou de gens obscurs, qui en partie n'en jugent que par ouï-dire, ou avec précipitation, font éclater hautement leur mépris. Lorsque l'autorité publique n'y concourt en rien, les projets de tout établissement utile, mais nouveau, étroitement lié dans toutes ses parties, & qui requiert plusieurs coopérateurs, de tels projets trouvent difficilement de véritables appréciateurs en assés grand nombre pour les faire réussir, ou il faut que celui qui les propose le fasse de maniere à s'attirer une attention particuliere. Et c'est ce que fait en ce moment un Ecrivain qui peut perdre toute créance dans l'esprit du public par cela même qu'il veut bien en courir tous les risques, & même s'exposer au mépris, au cas que les personnes dont le crédit doit le plus décider de ses projets ne trouvent pas qu'ils vaillent l'attention que le public y donne, & qui lui auroit été comme extorquée. J'attends donc avec résignation la décision de mon sort. Si elle est telle que j'ai lieu de le souhaiter par de bonnes raisons, & de l'espérer par plusieurs pronostics favorables, *je m'offre, dès qu'on l'exigera, à donner des plans d'éducation applicables à tel ou tel lieu*, où l'on se proposeroit une reforme dans les écoles qui ne s'éloigneroit pas trop *de celle que je souhaite* de voir établie partout.

d) Je reviens à *l'usage qu'on peut faire de mon livre dans les maisons particulieres.* L'objet capital

tal de cet Ouvrage est *d'augmenter & de rectifier dans les enfans la science des choses, sans recourir à d'autre langue qu'à la maternelle*, qui y est sans contredit la plus propre. Pour cela il n'est pas besoin d'un docte Précepteur: chaque pere ou mere de famille, chaque Gouvernante, ou Maître à écrire qui goûte mes principes, peut à l'aide de ce livre exécuter tout ce que je propose. Il faut seulement que chacun dans son état ait en gros quelque capacité pour élever des enfans, qu'il sache s'expliquer clairement & sans trop de verbiage sur les choses les plus communes, & qu'après avoir essayé de lire ce Manuel il le regarde comme un livre agréable & instructif. Et quand je parle *d'essais de lecture*, je n'entends pas quelque coup-d'œil jetté à la hâte sur des endroits détachés que les ennemis de toute innovation citent préférablement à d'autres; mais, comme je l'ai dit & répété, comme la nature de la chose l'exige, j'entends une lecture suivie, au moins, de tous les livres du présent Manuel qui ont particulierement pour objet d'établir les principes fondamentaux de l'enseignement. Il ne se peut qu'il ne se rencontre ici ou là quelque chose que *certaines personnes n'entendent pas*: mais j'ai soin de leur marquer l'ordre de personnes de leur connoissance qu'elles peuvent consulter. D'ailleurs elles doivent s'attendre avec raison qu'en continuant à lire, l'Ouvrage leur deviendra plus facile à comprendre: & je puis les assurer que les lumieres & les autres avantages qu'elles procureront à leurs enfans par la communication de ce qu'elles auront bien saisi, ne dépendent pas de l'intelligence des choses qui pourroient encore leur paroître obscures ou équi-

voques. La mere de famille la moins exercée, & la plus sequestrée, qui voudra coopérer à l'éducation & à l'instruction de ses enfans, jugera aisément, par les titres des chapitres & des sections, quels sont les articles qui concernent les peres & meres ou les enfans. Elle lira ou fera lire à ces derniers tout ce qui les regarde: je dis tout, supposé qu'elle ne s'en rapporte pas à elle-même du choix de certains articles plus appropriés aux circonstances; & qu'elle préfere de suivre l'ordre des chapitres, plutôt que de revenir aux endroits que des raisons particulieres auroient pu lui faire omettre d'abord. Qu'elle se garde bien *d'exiger* de ses enfans à force de sollicitations, encore moins par des reproches, des menaces ou des châtimens, *une attention pour ce livre qui seroit forcée:* elle doit bien plutôt paroître se contenter de ce qu'elle peut en obtenir par une maniere amicale de les instruire, secondée de leur propre bonne volonté. N'est-elle pas en état de rien éclaircir ou ajouter, ce qui seroit presque incroyable, qu'elle se borne à faire lire, & à montrer les figures aux endroits convenables. *Un enfant lui fait-il des questions* auxquelles elle n'est pas en état de répondre, qu'elle n'en témoigne aucun chagrin, & donne pour toute réponse que la suite expliquera la question. Une chose qui me paroit intéresser le succès de ma méthode, c'est qu'on veuille bien ne pas oublier, *qu'il n'y a pas une ligne de tout le livre qui soit destinée à être apprise par cœur.* Les enfans retiendront bien d'eux-mêmes, sans en charger forcément leur mémoire, quelques vers ou regles, sinon mot à mot, du moins quant au sens: & il n'en faut ordinairement pas davantage. Au reste

reste j'ai eu soin de changer en jeu quantité de choses concernant l'Histoire, la Géographie & la Grammaire, qui sont du ressort de la mémoire. En suivant cette méthode, & en vous contentant de progrès peu sensibles d'abord, vous ne pourrez assés vous étonner de tout ce que vos enfans auront appris à la continue.

e) Les peres & meres qui ont le plus d'intelligence, & dont je me ferois gloire d'apprendre bien des choses, me pardonneront si je me mets autant qu'il est possible à la portée des moins instruits. Quant aux *Gouvernantes*, je n'ai qu'un mot à leur dire, c'est qu'*elles doivent s'appliquer ce qui a été dit de l'usage que les meres peuvent faire du Manuel.* Comme je leur en présente ici une traduction aussi fidele qu'il m'a été possible de la leur procurer, elles doivent recourir à l'original, si elles entendent l'allemand, pour y trouver l'explication d'un mot qu'elles-mêmes ou leurs éleves comprendroient mieux en cette langue, ou pour la leur faire apprendre à l'aide de cette *traduction françoise.* Outre que l'allemand est plus cultivé que jamais en France, & qu'il seroit à souhaiter qu'on y eût des Gouvernantes qui fussent en état de l'apprendre aux plus jeunes enfans par l'usage, comme cela se pratique en Allemagne avec le plus grand succès pour la langue françoise, ce que je vais dire de la latine pourra servir de direction à ceux ou celles qui sont chargés d'apprendre aux enfans à parler quelqu'une de ces langues.

f) *Un Précepteur ou Régent veut-il réunir la science des choses enseignées dans le Manuel, avec*

la connoissance de la langue latine, j'ai deux méthodes à lui proposer. *La premiere & la moins bonne* consiste à enseigner tout ce qui est l'objet de la science des choses, dans la langue familiere à l'enfant. Entre les articles qui lui seront de cette maniere le plus connus & le plus agréables, on choisira de tems en tems quelques passages qu'on lui fera traduire, & on lui en dictera ensuite une version corrigée qu'on peut lui faire lire & relire. *La traduction latine* de mon Ouvrage, qui se publie actuellement, facilitera cette version corrigée dont je parle, & pourra même le plus souvent y être substituée. Dès qu'un écolier, moyennant la science des choses qu'il a puisée dans le Manuel, & les themes qu'on lui aura fait composer du latin en françois, est en état d'entendre, sans le secours de la construction & de l'analyse, des endroits choisis, ou des livres entiers, de *quelques Auteurs classiques* dont on lui aura expliqué préalablement les termes ou les sujets les plus difficiles, il ne faut plus faire servir le Manuel à l'exercer dans la langue latine. Il suffit alors de lui rendre les choses familieres dans sa langue maternelle, quoique je me persuade qu'on trouvera la traduction latine meilleure que la plupart des versions corrigées qu'on dicte dans les classes, & que le plus grand nombre des abrégés des sciences, ou des écrits & des dissertations modernes qu'un jeune homme doit pourtant se mettre en état d'entendre. *La seconde méthode, qui me paroit préférable*, consiste en ceci, c'est que le Précepteur s'exerce lui-même & ses écoliers, de quelque maniere qu'il lui plaise, ou selon ce qui en est dit dans ma *Nouvelle Méthode à l'article de l'étude des langues*, ou bien au moyen de certains jeux, entr'au

tr'autres de celui du commandement, & en faisant usage de la traduction, qu'il s'exerce, dis-je, à se faire entendre lorsqu'il s'exprimera en latin sur les différens objets du Manuel. Après cet exercice préliminaire, qu'il parle latin en enseignant, & qu'il fasse lire aux enfans la traduction, lorsqu'il aura éclairci les difficultés, s'il s'en rencontre. En un mot *qu'il fasse servir la langue latine, aussi bien à la conversation qu'à l'enseignement, pour ce qui concerne la science des choses.* On consacrera d'abord six mois aux jeux qui peuvent y servir de préparation. Ensuite l'enfant n'entendra, ne lira & ne dira rien qu'en latin, si ce n'est ce qui doit préalablement lui être expliqué, dans sa langue maternelle, pour une plus grande intelligence des matieres. On comprend bien qu'il s'exprimera mal dans le commencement, mais il aquerra toujours plus de facilité par l'exercice: & il ne faut pas même pour cela que la science des mots prenne sur le tems consacré à celle des choses. Au moyen d'une capacité médiocre chez le disciple & d'une application convenable de la part du Précepteur, ils pourront dans l'espace de deux ans lire ensemble *les auteurs Classiques*, & non les défigurer par les constructions & les analyses usitées, ce qui même dans les colleges emporte trois ou quatre ans. Plus les jeunes gens liront de cette maniere, plus ils aquerront une facilité étonnante à s'exprimer *aussi correctement* que peut le faire un bon bourgeois qui parle la langue de son pays. Jusqu'alors il n'a point été question de *grammaire*, à l'étude de laquelle je reserve les derniers six mois. Il ne faut que cet espace de tems pour porter la correction avec laquelle on parlera *une langue deve-*

nue presqu' aussi familiere que la maternelle, beaucoup plus loin qu'il n'est ordinaire dans les meilleures écoles latines. *Suivant cette méthode toute la langue latine*, c. a. d. une facilité à la parler correctement plus grande au double que celle de nos petits Latinistes, car il y en a de grands qui, tels que les *Ernesti*, les d'*Olivet*, les -- ne font que des exceptions rares, toute la langue latine, dis-je, *ne coûte que le cours d'une année*, savoir six mois d'abord, par forme de jeu, & six mois à la fin pour l'étude de la grammaire, dont on peut distribuer si l'on veut les exercices ou leçons sur un plus long espace de tems. *Amis des hommes, Patriotes, Chrétiens, croyez que j'ai des principes, & une expérience constatée, de tout ce que j'avance! Foi d'homme d'honneur, une seule année peut suffire, à la grande satisfaction du Maître & du Disciple, & sans courir les risques si ordinaires dans l'étude de la langue latine, savoir que l'esprit & le coeur se gâtent. Quel profit d'un tems précieux pour la santé, les sciences, la connoissance des choses, & la Religion! Monarques, Citoyens, amis des hommes, ne permettez pas que la jeunesse soupire à l'avenir aussi douloureusement sous l'affreux joug d'une absurde maniere d'enseigner la langue latine, qu'elle a soupiré depuis plusieurs siecles, & qu'on puisse encore imputer à cette peste des écoles publiques, comme on peut le faire de nos jours, d'étouffer les lumieres & d'enlever aux sciences, & pour ainsi dire à la société entiere, des hommes qui se seroient distingués par leur mérite! J'espere que Dieu touchera vos coeurs & qu'il suscitera des personnes en grand nombre qui rendront hautement & fortement avec moi témoignage à une vérité qu'il importe tant de faire entendre & recevoir,*

pour

pour prévenir un plus grand abatardiſſement de l'eſpece humaine.

6) *Gouvernement des enfans, ou regles de conduite concernant les moeurs, les libertés & les objets d'inſtruction des plus jeunes enfans, & de ceux d'un âge plus avancé juſqu'à l'adoleſcence.*

Dans *l'Aléthinie*, contrée fort éloignée, & dont les moeurs deviendront de ſiecle en ſiecle plus dignes de ſervir de modele à l'Europe, on fait des diſtinctions entre *les enfans de différent âge*, qui peuvent paroître ſingulieres. J'en donnerai la deſcription, quoique je jouiſſe moi-même de trop peu de conſidération, que mon pouvoir ſoit trop borné, & que je ſois déja trop avancé en âge pour réduire en pratique tout ce que j'y trouve de louable: le ſaiſiſſe qui pourra.

a) *La premiere enfance* s'étend juſqu'à l'âge où les enfans ſont en état de lire couramment & avec intelligence, au moins dans leur langue maternelle; de mettre par écrit ce qu'ils auroient à dire, & de prier Dieu après avoir aquis de cet Etre ſuprême des notions ſuffiſantes. 1) *Maniere de s'exprimer avec eux.* Les enfans *ſont tutoyés* du moindre domeſtique, & *tutoyent* auſſi tout le monde. On ne les appelle jamais *grands garçons, grandes filles*, on les nomme plutôt, *petits enfans.* 2) *Nourriture.* A diner ils n'ont qu'un ſeul plat,

& de tems à autre une tartine de beurre, & du fruit. Entre les fruits on distingue les raisins, les pêches, les abricots, les melons & tels autres dont on ne leur donne point. 3) *Habillement*: rien de rouge ou de rougeâtre: on ne leur attache rien avec des épingles ou agraffes, on ne se sert que de rubans, cordons & boutons. Dans les plus grandes fêtes on ne leur permet ni poudre ni dentelles, ni rien de semblable: des fleurs naturelles sont toute leur parure. On a soin de les habiller proprement, & on leur met des fourreaux qui puissent se laver; par ce moyen ils sont libres dans leurs mouvemens, sans crainte de gâter leurs habits. Ceux qu'ils ont la nuit, pour qu'ils ne couchent jamais à découvert, sont *blanchâtres*: & ce n'est que lorsqu'ils sont passés dans la seconde classe qu'on leur en donne de *rouges*, ou *approchant de cette couleur*. 4) *Les utenciles*. On ne fait asseoir les enfans de la premiere classe que sur des bancs: leurs cuiller, couteau & fourchette sont de bois ou d'os: ils n'ont point d'armoire à leur disposition pour resserrer leurs petits effets. Sans une permission particuliere ils n'oseroient toucher une épingle ou une clé, non plus que ce qui sert à écrire, soit papier blanc, plume, encre, crayon, tablettes, ardoise, craie &c. Tout cela leur est accordé dans la seconde classe, hors certains cas reservés; & alors ils ont leurs tablettes en poche. 5) *Décence extérieure*: ils peuvent baiser tout le monde & en être baisés à leur tour. Dans la classe de ceux qui sont plus avancés en âge on ne le permet plus indistinctement d'un sexe à l'autre, à l'exception des pere & mere, freres & soeurs, proches parens & prépposés à leur éducation: les enfans de la premiere classe ne mangent jamais à

une

une même table avec leurs pere & mere. 6) *Les jeux.* On les diverſifie chaque fois que l'enfant paſſe de la premiere à la ſeconde claſſe, ou à l'adoleſcence, en ſorte qu'on lui permet certaines choſes qui lui étoient interdites auparavant, p. ex. les plus jeunes n'ont à leur fouet qu'un fil de laine; ils ne jouent qu'avec cinq quilles, & une balle leur tient lieu de boule. En général ils n'ont rien parmi leurs jouets, & à leur pleine diſpoſition, qui ſoit peſant, pointu, aigu ou qu'ils puiſſent lancer, ſi ce n'eſt leur balle. Sans une permiſſion expreſſe ils n'oſent toucher les lumieres, pas même par quelque moyen intermédiaire, non plus que jetter quoi que ce ſoit dans le feu, dans l'eau, ou dans quelque lieu ſecret. Tout ce à quoi ils s'émancipent de leur propre chef, ſoit amuſement, ou imitation, leur eſt compté au nombre des plus grandes fautes d'oubli de leur devoir. Dans la ſuite les choſes ſe reglent autrement. 7) *Objets des connoiſſances.* On éloigne les plus jeunes enfans autant qu'il ſe peut des *exercices de dévotion* de la famille, enſuite on les fait aſſiſter aux prieres, & puis on les accoutume eux-mêmes à prier ſelon la capacité de leur âge, ſur quoi l'on trouvera dans ce Manuel des directions empruntées de la pratique des Aléthiniens. On ne fait aucune mention dans la premiere enfance des différentes *opinions touchant la Divinité.* On ne leur fait voir l'intérieur d'aucun temple, ils n'aſſiſtent à aucune cérémonie religieuſe, ſoit pour naiſſance, mariage, conſécration, ou ſepulture. Ils ſont inſtruits à propos de leur *origine du ſein de leur mere*, ſans qu'il ſoit queſtion du pere que d'une maniere vague. Le *firmament* ne leur eſt repréſenté que comme un amas de lumieres plus ou

moins grandes, & la Terre n'eſt pas encore pour eux *un globe*, ou une maſſe de figure ronde. Ils ne connoiſſent que peu ou point les admirables propriétés de l'air, de même que *la vertu magnétique ou électrique*. On ne leur dit rien du *gouvernement civil*, ſi ce n'eſt que les hommes ſe ſoumettent volontiers à une ſage adminiſtration, & que ceux qui s'y refuſent y ſont réduits par la force. En fait de *Géographie* on ne leur donne que les notions les plus générales de la terre & de la mer, des montagnes, golfes, villes, villages &c. on ne leur apprend autre choſe de *l'Hiſtoire*, ſi non que depuis un très long tems il y a eu ſur la Terre, comme aujourdhui, des hommes, des familles, & des peuples: & toute leur *Arithmétique* ſe borne à additionner & à ſouſtraire. On ne leur laiſſe pas ignorer l'uſage de *l'argent*, que pour ſon utilité les hommes ſont ſi empreſſés à ſe procurer; mais eux-mêmes n'en ont point en manîment, & tout le bien qu'ils peuvent faire conſiſte à rendre de petits ſervices, ou à partager leur portion d'alimens, ou les jouets qui ſont cenſés leur appartenir en propre. En conſéquence des bornes étroites de leurs connoiſſances, leurs *principes de morale* ſont auſſi fort limités. Ce qui eſt juſte ou injuſte pour eux, c'eſt ce que leurs pere & mere & leurs ſupérieurs ont déclaré tel, & le manque de parole ou la fidélité à tenir ce qu'on a promis entre camarades. On ne les met d'aucune partie de *chaſſe* ou de *pêche;* on ne leur fait point voir de *camp*, ni rien qui ait rapport aux *arts & aux métiers*, ſi ce n'eſt au moyen des eſtampes, ou du jeu des ouvriers muets (voy. ci-deſſus I. 3. d). Ce n'eſt pas qu'on regarde comme un mal lorſque, par occaſion & peu à peu, ils ſe forment l'idée

l'idée de telle ou telle choſe qu'on a occaſion de leur faire voir. Mais le plan d'inſtruction pour la plus tendre enfance ne s'étend pas ſi loin, & il faut qu'auſſitôt après qu'ils ſeront entrés dans la ſeconde claſſe ils remarquent une grande différence dans la maniere d'agir avec eux, tant pour former leur eſprit que leur cœur, en ſorte qu'ils ſe faſſent d'avance une grande idée de leur admiſſion au nombre des *adoleſcens*. 8) *Solemnité du paſſage d'une claſſe à l'autre.* Les pere & mere ont d'avance dreſſé certains réglemens relatifs à la différence de conduite que l'enfant doit tenir à l'avenir, & que d'autres obſerveront à ſon égard; les divers actes de la ſolemnité s'y trouvent auſſi détaillés. Quelque tems avant le jour marqué, on lit à l'enfant ces réglemens, qu'on lui explique l'un après l'autre; on l'exhorte à s'exercer, & on l'aide à ſe préparer pour un changement d'état ſi conſidérable, de maniere à ſe faire honneur, en même tems qu'on avertit qu'*une conduite enfantine* pourroit faire différer le jour ſolemnel. Ce jour arrivé, l'enfant eſt encore cenſé appartenir à la claſſe qu'il doit quitter. Quelques amies de la mere viennent avec joie le revêtir de ſes nouveaux habits. On commence par un bon déjeuner — Tout le petit bagage ou butin de l'enfant eſt plié & mis à l'écart, & on lui montre tout ce qui doit le remplacer, de même que chaque piece de ſon habillement. — On félicite l'enfant d'en être venu à cette époque. On le mene dans un Temple, & on l'inſtruit du but de l'aſſemblée, ſans lui rien dire cependant de particulier concernant la Religion du pays. De retour à la maiſon le pere fait une courte priere pour ſon enfant; & deux bons muſiciens chantent une ſtrophe de quelque ode

ou

ou cantique qui se rapporte au sujet. Après que les pere & mere ont fait quelques questions, & que l'enfant y a répondu, la verge se jette dans la cheminée & s'y brûle. Aussitôt l'enfant à genoux récite pour la premiere fois une priere apprise par cœur. Le pere prie une seconde fois en posant les mains sur la tête de son enfant, & une strophe encore chantée termine la partie la plus sérieuse de la solemnité. — Tout ce qu'il y a de personnes dans la maison, celles qui ont été invitées, & leurs enfans, félicitent notre nouvel initié. Les domestiques le nomment pour la premiere fois *Pux*, ce qui dans la langue d'Aléthinie exprime non *toi* qui n'est qu'un, mais *mille*; & c'est aussi de cette maniere que l'enfant nomme chaque grande personne qu'il ne tutoye plus. Ainsi on lui dira, ou il dira à quelqu'autre: *Pux*, donnez-moi ce livre, ce qui, je l'avoue, peut paroître ridicule, notre *vous* étant beaucoup plus respectueux, puisqu'il peut signifier dix mille, ou un million de personnes. Les pere & mere avec leurs convives se mettent à table: l'enfant est tenu de servir au premier service, ce qui ne lui a pas été permis jusqu'alors: on lui apporte ensuite un couvert, & il mange debout ce qu'on lui donne, se remet à servir, reçoit quelque chose du dessert, & un doigt de vin mêlé avec de l'eau. Après le diné on se promene, à pié ou en voiture, avec l'enfant — le reste de l'après-midi jusqu'à huit heures il a une compagnie de petits camarades qu'on régale & qu'on laisse se divertir d'une maniere recréative, mais point trop bruyante & qui ne contraste pas avec le sérieux de la fête. Avant de s'aller coucher la mere prie Dieu, les mains posées sur la tête de l'enfant; le lendemain c'est le Précepteur, qui

ensuite

enſuite lui remet de la part du pere & de la mere de jolies tablettes avec un ruban rouge, & décorées d'un frontiſpice qui repréſente une troupe d'enfans avec leur Maître qui fait la priere. Le jour même de la ſolemnité, à chaque article des réglemens preſcrits par le pere & la mere, on lui allegue la raiſon de tout ce qui lui arrive de nouveau en conſéquence: par exemple, le ruban rouge doit le faire ſouvenir de la pudeur à laquelle des enfans de ſon âge doivent s'accoutumer dans telle ou telle circonſtance &c. Voila donc notre petit enfant admis au nombre de ceux de la ſeconde claſſe.

b) *Cette ſeconde claſſe d'enfans* les conduit juſques vers la fin de leur douzieme année, où étant en état de faire des lectures, même dans les exercices privés de dévotion, & de ſervir comme de Sous-maîtres aux plus jeunes de la famille, ils ſont admis au nombre des Adoleſcens. Ce que j'ai à en dire pourra être d'autant plus abrégé que l'article précédent peut en donner déja quelque notion. *Les grands enfans* donc qui approchent de l'adoleſcence ont une permiſſion expreſſe, en tems & lieu, de faire plus de choſes ſans le demander préalablement, de ſe ſervir de tels ou tels utenciles dans les amuſemens qu'ils ſe font, & d'aller dans tels endroits qui leur étoient auparavant interdits. On leur donne quelque argent, mais fort peu, pour l'employer à leur volonté, ou ſelon celle de leurs parens, en choſes d'agrément ou d'utilité. Au moyen de cet argent ou de la portion de comeſtibles qui leur a été aſſignée, ſurtout lorſqu'elle eſt plus grande qu'à l'ordinaire à l'occaſion de quelque fête ou régal, on les accoutume à s'élargir en faveur des pauvres; on tâche auſſi de les y porter par l'exemple (i. h.) d'autres plus

âgés

âgés qu'eux, ou par la vue de quelque honnête homme dans la néceſſité. Ils ſont debout à table, & ſervent leurs pere & mere: de tems en tems on les fait aſſeoir par diſtinction & en forme de récompenſe. Leur habillement, quoiqu'un peu changé, differe encore beaucoup de celui des adoleſcens, qui eſt à peu près le même que celui des perſonnes d'un âge mûr. On y emploie autant qu'il ſe peut quelque choſe de couleur rouge: mais il n'eſt queſtion ni de poudre & de friſure, ni de dentelles, boucles d'oreilles, collier, braſſelets, bagues, juppe à queue, ni rien de ſemblable. Leur ſeule parure conſiſte en fleurs naturelles & quelques rubans. Il faut qu'ils apprennent à s'habiller ſeuls avant l'âge de l'adoleſcence, qu'ils ayent ſoin de leurs nippes, & que tout leur petit butin ſoit renfermé ſous la clé. On exige qu'ils en tiennent note, ainſi que de leur recette & dépenſe. Chaque jour on leur preſcrit une tâche de quelque travail manuel, qu'on leur fait regarder comme une épargne ou un gain. Dès l'âge de dix ans leur travail leur eſt payé, & ce qu'ils amaſſent ainſi eſt pour leur déjeuner & gouter, ou pour l'achat de fleurs & de rubans. A l'exception de la Grammaire, de l'Algebre, des Mathématiques pures & de la Phyſique, qui ſont reſervées pour un âge plus avancé, on les forme à tout ce qui peut ſervir à leur future deſtination. Ils ont à la vérité avant l'âge d'adoleſcence bien des idées & principes de morale, & encore plus d'Arithmétique, de Géométrie, d'Hiſtoire naturelle & civile, de Géographie, & ſur ce qui concerne la Religion: ils ſont exercés à bien écrire en différens genres, & comme préparés à l'étude de la Grammaire & de la Rhétorique. Cependant on n'a point traité avec

eux

eux les sciences méthodiquement selon leur subordination & leurs rapports; à peine les leur a-t-on fait connoître de nom. Et si par hazard ils les apprennent plus en détail, les Aléthiniens font entendre à leurs enfans que ce qu'ils en savent n'est encore rien; que pour en aquérir la science il faut *étudier*, & que *l'étude* ne convient pas encore même à de grands enfans. D'ailleurs, si vous en exceptez les devoirs de la chasteté, ou ceux qui sont relatifs à certaines conditions particulieres, on leur donne à mesure que l'occasion se présente de les mettre en pratique, des notions si complettes de la Religion essentielle, que *la Théologie des Aléthiniens* n'est que l'ensemble bien suivi de ces principes intelligibles aux enfans & adolescens, & qui ont pour eux tout le degré de crédibilité requis. Au reste toute la science de la Religion qu'on inculque aux enfans des Aléthiniens ne leur est proposée comme motif de conduite que pour les cas les plus importans, parce qu'il en est d'autres qui paroissent suffisans pour les porter à une action commune, ou à les en détourner, & cela dans la crainte qu'ont les Aléthiniens, dont l'opinion seroit une héréfie en Europe, que l'efficace de la Religion ne fût comme épuisée avant le tems de la mettre en pratique. Mais quant à l'adoration de Dieu, accompagnée de louanges & d'actions de graces pour sa bonté & ses bienfaits sans nombre, on y habitue les enfans le matin dès qu'ils se levent, de même qu'avant & après le repas. Le soir on les en dispense, par la raison qu'ils sont endormis & chagrins, & qu'on ne sait, (étrange ignorance sans doute en fait d'éducation!) ce que c'est que d'avoir recours aux termes injurieux & aux coups pour exciter à la priere des enfans accablés de sommeil. On a soin de leur expliquer

pliquer les différens actes de dévotion publique & particuliere qu'ils voient pratiquer aux personnes plus âgées, & auxquels on leur fait peu à peu prendre part avec circonspection. On trouvera dans quelqu'un des livres suivans une instruction à ce sujet, empruntée de la pratique des Aléthiniens. Il se fait pour l'admission à la classe des Adolescens une solemnité, comme pour celle à la classe des grands enfans. Entr'autres cérémonies on peut y faire intervenir un Ecclésiastique qui, en imposant les mains au *candidat de l'adolescence*, prie pour lui, & le reçoit au nombre des *Catéchumenes* &c.

c) *De l'adolescence*, qui peut s'étendre jusques vers la fin de la dixseptieme année pour les garçons, & de la seizieme pour les filles. Durant ce période on fait un fréquent usage de la couleur rouge plus foncée, comme un symbole du redoublement de la pudeur. Il n'est pas permis à une jeune fille de se laisser embrasser par un jeune homme, ni même par son frere, & on n'en allegue point d'autre raison, si ce n'est que cette retenue plait aux Parens. L'habillement des jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe peut être le même à peu près qu'à un âge mûr, pourvu qu'il n'y ait rien qui tienne du luxe: & si l'on en croit les Pédagogues d'Aléthinie on ne permettra pas aux adolescens de porter l'épée, & aux jeunes filles avant leur seizieme année aucun ornement de cou, ni bracelets, ni bague. A quatorze ans celles-ci ne sont plus debout à table, mais le service qu'on en exige n'en est que plus fréquent: & pour les garçons on ne leur permet de s'asseoir qu'à l'âge de seize ans accomplis. C'est à cet âge d'adolescence qu'on renvoie les exercices de la danse & de la musique: c'est alors aussi qu'avec beaucoup de prudence on instruit les jeunes gens de l'oppro-

l'opprobre & du malheur qui ſont les ſuites de l'impureté Déja la jeune fille eſt en ſecours à ſa mere, & le jeune homme commence ſes *études proprement dites*, c'eſt à dire qu'on l'inſtruit à repaſſer avec le ſecours des livres tout ce qu'il ſait déja en gros. On ſupplée par le détail à ce qu'il ignore &, en lui faiſant connoître chaque ſcience par ſon nom, on lui en donne une idée détaillée & complette. Il en réduit en tables les principes généraux, & cite les livres qui en traitent lorſqu'ils lui ſont connus; à moins que dans le *livre qui lui ſert de manuduction*, il ne trouve tout cela exécuté aſſés méthodiquement & en abrégé pour qu'il n'ait beſoin que de le tranſcrire dans ſon *recueil*. Vient enſuite le tems d'étudier la Grammaire, la Rhétorique, & de s'appliquer aux Mathématiques & à la Phyſique traitées ſcientifiquement. Cette occupation ſérieuſe ſera entremêlée du ſoin de tenir les comptes, & de la correſpondance qu'exige l'économie domeſtique dont on aſſignera au jeune homme quelque département. Il s'exercera à nager, à conduire un bâteau, à monter à cheval, à chaſſer & à pêcher: il viſitera les ateliers des ouvriers, le cabinet des artiſtes, la demeure du laboureur; il deſcendra dans les mines; il obſervera la diſpoſition d'un camp, ſe formera au maniment des armes, & ſéjournera quelque tems à la Cour. Il fera ſon principal délaſſement des expériences phyſiques, ſans négliger de s'inſtruire de certains ſecrets, & tours d'adreſſe, qui paroiſſent merveilleux à un ſpectateur ignorant & inattentif, ou qui font admirer l'habileté & l'art de celui qui y excelle. Ce qu'il a appris de religion, ſurtout par les exemples domeſtiques & la pratique, lui eſt rappellé ſyſtématiquement & prouvé par principes, en même tems qu'on lui indique les ſources où il peut les trouver établis On fait

choix d'un Docteur bien instruit qui acheve de le préparer à la profession de foi de son Eglise. Quant à la solemnité de son admission à l'état de demi-Citoyen, & de membre de la société religieuse, c'est au gouvernement civil & ecclésiastique à en ordonner; ce qui concerne particulierement la famille, c'est qu'il ait quelque connoissance des loix de l'Etat auxquelles il va être tenu d'obéir. On peut aisément imaginer d'après ce qui a déja été dit quelle sorte de solemnité s'observe à cette occasion dans l'intérieur de la maison. C'est alors qu'on fait prendre l'épée à celui dont la condition le permet. On lui détaille ses nouveaux privileges, en considération desquels le pere se démet de son autorité, en même tems qu'il se reserve le droit de conseil, comme ayant plus d'expérience. Il est reconnu pour membre de l'étroite société que le pere & la mere forment avec leurs plus proches parens: c'est une espece *d'alliance* à laquelle on admet aussi les amis intimes du pere, & qui impose l'obligation de se rendre les uns aux autres les bons offices les plus essentiels. En vertu de cette alliance le pere aquiert de nouveaux droits sur son fils, qui s'y soumet d'autant plus volontiers qu'ils concourent à resserrer les liens du sang & de l'amitié. Enfin on fait une priere solemnelle où l'on demande à Dieu d'accorder au nouveau demi-Citoyen la sagesse, de bons exemples, & de fideles amis, afin qu'il puisse se préserver, dans un âge si dangereux, du deshonneur, des maux, de l'épuisement, des cruels remords qui dans la vigueur de l'âge sont les fruits d'une jeunesse déréglée. Et si l'on demande pourquoi les Aléthiniens ont de si étranges moeurs, je répondrai avec l'un d'entr'eux: *Lorsque nos garçons & nos filles sont traités sur le même pié que les grandes personnes, ils ne sont comme peres & meres de famille que des enfans gâtés.* Cela se vérifieroit-il aussi en Europe?

MA-

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND

qui traite de différentes matieres,

en particulier

DE L'HOMME ET DE L'AME,

à l'usage des Maîtres & des Disciples.

LIVRE SECOND,

DE L'HOMME.

Avertissement aux Amis des Enfans.

Je renferme l'enfance dans les dix ou douze premieres années, au bout desquelles je suppose qu'un enfant sait écrire couramment. Sans doute, & la nature de mes intentions m'autorise à tenir ce langage, vous aurez tiré pour vous-mêmes du premier Livre le meilleur parti possible, & vous aspirez aussi à former vos enfans d'après les vues qu'on vous a communiquées. Une application d'un mois ou deux, consacrée à vous faire une idée de l'ensemble & de la liaison des parties du Manuel Élémentaire, jointe au fréquent usage que vous ferez de votre propre Agenda d'Éducation, ne pourra que me rendre intelligible pour vous, & vous mettre en état, si d'ailleurs les circonstances le permettent, d'exécuter & même d'améliorer mon plan d'éducation. Ce second Livre, en grande partie, ne doit être que lû & expliqué aux enfans, ou servir de base à des entretiens; vous pouvez cependant quelquefois leur permettre à eux-mêmes la lecture des articles qui les concernent: évitez seulement avec soin, pour prévenir le dégoût, de leur rien pré-

ſenter qu'ils ne comprennent. Dans l'occaſion il conviendra de les préparer par des entretiens ou autrement, à bien ſaiſir ce qu'ils ſont déja en état de prononcer correctement. Ce qui ne pourra être expliqué, ſera remis à un autre tems, & cela n'empêchera pas qu'on ne trouve, en pourſuivant la lecture du livre, aſſés de ſujets ſuſceptibles d'explication. Mais votre Agenda doit tous les jours vous faire ſouvenir d'examiner ſi vous avez déja repris tel ou tel article que vous aviez paſſé, ou s'il convient de réitérer une ou pluſieurs fois l'explication, la lecture & l'exécution de certaines choſes importantes. *Ne laiſſez qu'entrevoir*, pour ainſi dire, *les eſtampes aux enfans qui ne ſavent pas lire encore.* On leur fait enviſager comme une glorieuſe récompenſe l'inſtruction qu'on leur donne par ce moyen, la liberté qu'ils obtiennent de les conſidérer ſeuls pendant quelques inſtans, ou de les expliquer à leurs camarades moins avancés qu'eux; & ſurtout le droit de propriété que leur application a pû leur aquérir ſur un certain nombre d'eſtampes, qu'ils n'oſeroient même, ſans une permiſſion expreſſe, faire voir & expliquer à de plus jeunes enfans. Quel encouragement ne ſera-ce pas pour eux de s'entendre dire: *Il eſt beau à votre âge d'avoir déja obtenu tant de prix!* Chaque eſtampe en effet, comme une nouvelle palme ſuſpendue à ſon honneur, pourra être un témoignage des progrès de l'enfant, qui n'oſera cependant les étaler que dans des occaſions qui peuvent tourner à ſon profit. Et combien d'avantages un ingénieux ami des enfans ne ſaura-t-il pas en tirer!

I.

Divers enſeignemens relatifs à l'uſage des ſept premieres Eſtampes.

a) *Du manger & du boire.* (I. Planche.)

As-tu faim? — Non.

Pourquoi pas? — J'ai mangé & je ſuis raſſaſié.

Qu'as-tu mangé? — De la ſoupe, des carottes d'un très bon goût, un peu de gâteau & une pomme.

N'avois-tu pas ſoif? — Oui, mais je viens de boire de l'eau & du lait. Je n'ai plus ſoif.

Veux-tu que je te donne à préſent à manger ou à boire? — Non, je ne veux ni manger ni boire.

Aimes-tu mieux reſter ici ou m'accompagner au jardin? — J'aime mieux t'accompagner.

Qui aimes-tu le plus, de Papa ou de Maman? — J'aime Papa, & Maman auſſi. Je n'aime ni plus ni moins l'un que l'autre.

Où préferes-tu d'aller, dans le grand ou dans le petit jardin? — Je préfere d'aller dans le grand.

N'aimes-tu que ta ſœur, ou aimes-tu ton frere auſſi? — Je n'aime pas ſeulement ma ſœur, mais j'aime auſſi mon frere.

Pourquoi les aimes-tu l'un & l'autre? — Parce que nous nous amuſons ſouvent enſemble.

Aimes-tu auſſi le petit *André* qui a encore ſa nourrice? — Je ne l'aime pas autant que les enfans plus âgés. J'aime bien pourtant à le voir ſourire & badiner.

Voudrois-tu que Papa, Maman & Mr. *Wolke* *) s'abſentaſſent & ne revinſent plus? — Non aſſurément, je voudrois au contraire que nous fuſſions preſque toujours enſemble.

Pourquoi donc? — Parce qu'ils ont beaucoup de bonté pour moi, qu'ils me montrent pluſieurs jolies choſes, qu'ils m'inſtruiſent & s'entretiennent ſouvent avec moi.

Aimes-tu à voir les eſtampes? — C'eſt un grand plaiſir pour moi; mais on ne me l'accorde pas ſouvent, ni pour longtems. On les renferme pour m'empêcher de les conſidérer quand j'en ai envie? Pourquoi cela?

C'eſt de peur que tu ne les gâtes & que tu ne t'en laſſes? Elles te feroient alors auſſi peu de plaiſir que t'en fait la nourriture lorſque tu es raſſaſié. As-tu compris ce que je viens de te dire? — Pas tout-à-fait; tu m'as dit trop de choſes à la fois.

Voici une des eſtampes; c'eſt la premiere Planche. Nous l'examinerons pendant un quart-d'heure. Voila la montre ſuſpendue vis à vis de nous. — Ah, Maman, quelle joie pour moi!

Compte

*) C'eſt le nom d'un ami de l'Auteur, qui concourt à l'exécution de tout ce que celui-ci projette.

Compte le nombre des perſonnes. — Une, deux, trois, quatre, cinq, ſix.

Combien d'enfans remarques-tu? — Je vai les compter, 1. 2. 3. 4.

Que fait cette mere? — Elle allaite ſon enfant.

Que vois-tu à ſon air? — Qu'elle aime beaucoup ſon nourriſſon; car elle le regarde tendrement.

Que fait la ſervante? — Elle donne à manger à cet enfant.

Que fait le petit garçon à droite? — Il mange du gâteau.

Que veut la petite fille qui eſt derriere la ſervante? — Le craquelin ſur lequel elle porte la main.

Je voi trois poiſſons, & toi combien en vois-tu? — Je n'en voi qu'un qui pend au croc; ah! en voila auſſi un ſur la table; & encore un à terre.

Appercois-tu auſſi des fruits? — Non, pas encore — à préſent j'en découvre dans cette corbeille. J'en demanderois volontiers, mais ils ne ſont là qu'en peinture.

Qu'y a-t-il à terre? — Des herbes & du jardinage.

Voila *Conrad*, *Didier*, *Émilie*, *Chrétienne*, *François* & *Benoit* qui arrivent. Mes enfans, ſi vous en priez *Benoit*, il vous nommera bien des choſes repréſentées ſur l'eſtampe & qui vous reſtent à conſidérer. — Cher ami, fais-nous ce

plaisir. — De tout mon cœur, cela m'amusera moi-même. Sur une des tables, vous voyez une assiette où il y a du fromage, une autre où il y a du beurre figuré, un petit pain blanc à trois divisions, deux autres pains dont l'un est entamé & où l'on distingue la mie & la croûte; enfin une brioche. Sur l'autre table, il y a des boudins, un plat couvert, un poulet tué, une écuelle vuide. Au croc pend encore un quartier de veau. Parmi les fruits se trouvent des pommes, des poires, des raisins, & près de la corbeille un melon, des fraises, de grosses prunes & un citron entamé. Voila une tête de chou, de la poirée, du céleri, du persil, un paquet d'oignons; du même côté, des raves & des carottes. Voici un homard & au bord de l'estampe une corbeille où il y a des œufs. J'allois oublier le seau & la bouteille qu'on y a mis rafraichir.

b) *Le Jeu du Commandement; surtout relativement aux parties du corps humain.*

Enfans, rassemblez-vous. Écoutez en silence. Je sai un joli jeu. On le nomme le *jeu du Commandement*. L'un dit aux autres ce qu'ils doivent faire. Ils s'y conforment tous. C'est tantôt l'un tantôt l'autre qui commande, à l'exception des plus petits qui n'en ont pas encore la capacité. Quelquefois celui qui exécute l'ordre le plus vîte & le plus exactement, a un raisin ou quelqu'autre chose pour récompense. Prenez garde. Lorsque je dis, où est ceci, où est cela? vous y portez la main, comme vous voyez

voyez que je fais. Où eſt la tête, la poitrine, le bas ventre? — Marchez — Arrêtez. *Charles* ne s'eſt pas dabord arrêté. On lui donnera deux coups ſur la paume de la main avec le mouchoir tortillé. Que *Didier* les lui donne. — Oh! pour un badinage, c'étoit frapper trop fort.

Préparez-vous. Avancez le bras droit, le bras gauche, la jambe droite, la jambe gauche: les deux jambes à la fois, — mais il n'y a pas moyen: bon, voila *Fréderic* tout de ſon long à terre. Ha, ha, ha.

Préparez-vous. Marchez, courez, arrêtez-vous. Qui ſera le premier aſſis? *Émilie* a été plus fine que les autres. Elle s'eſt aſſiſe à terre. Elle aura deux cuillerées de lait, & pourra diſpoſer comme il lui plaira d'une troiſieme.

Que les filles reſtent à leur place. Garçons, courez. Ah, ah, *Dorothée* a auſſi couru. Qu'elle tienne les mains derriere le dos juſqu'à ce que j'aye compté 10. Ou bien compte, toi, *Conrad.*

Garçons, marchez. Laiſſez-vous tomber en avant; à préſent en arriere. Voici comment il faut vous y prendre pour ne point vous faire mal en tombant. — Levez-vous.

Le dernier relevé ſera mis en ſentinelle. Vîte, vîte. Ah! le petit *François* veut être du jeu.

Filles, préparez-vous. Mettez la main ſur la tête, au cou, ſur l'épaule, ſur le dos. Mettez-la au côté. Ce n'eſt que pour badiner au moins que ce geſte convient. Les doigts au front. Faites le geſte de la réflexion. Regardez

dez à droite, à gauche, devant vous, derriere, en haut, en bas. Prêtez l'oreille de ce côté-ci, de ce côté-là; un peu en arriere, un peu en avant.

Garçons, mettez le doigt ſur le ſommet de la tête, au front, aux temples, à une oreille, à un oeil. Montrez du doigt les joues, le nez, la bouche, le menton. Montrez aux jeunes enfans les levres, les dents, la langue, le palais. Il ne convient pas au reſte de faire cela ſans néceſſité.

Vous tous, rangez-vous en bandes, trois à trois. Voyons lequel des trois répondra le premier à chaque queſtion. Qu'y a-t-il de noir dans cet appartement? — Cette table, ce chapeau, mes ſouliers, mes cheveux. — Non, ils ne ſont que bruns.

Que voyez-vous de blanc dans cette chambre? — La muraille, le plat-fond, ce morceau de craie, mes manchettes, mon tablier, mes dents. *Conrad*, ſouviens-toi qu'on n'a pas coutume de les montrer.

Fi, qu'entens-je là? — C'eſt le petit *François:* il ne ſait pas encore ſans doute qu'on ne ſe permet pas de pareilles libertés en compagnie. La Bonne, menez *François* à la garderobe.

Qu'y a-t-il dans cette chambre de bleu, de verd, de jaune, de brun? Qui le premier mettra la main ſur quelque choſe de rouge? — Mes levres, mes levres. — Fort bien, *Dorothée.* Tiens, voila un morceau de craquelin pour toi, & un autre moins grand que tu donneras à qui tu voudras. — A moi, je te prie — Non,

à

à moi — *Dorothée*, donne-le à quelcun de ceux qui ne te l'ont pas demandé. Qui veut être *Préludeur?* Moi, moi, moi. Vous tirerez au sort, vous trois — C'est *Fréderic.* Ecoute, tu montreras les différentes parties de cette figure de plâtre & tu les nommeras. Voila 10. feves que je te donne pour jouer. Si tu nommes mal, & que celui à qui je ferai signe dise le véritable nom, tu lui en donneras une. Commence par en bas. Les orteils, la plante du pié, le cou du pié, les *cartilages;* — C'est une feve de perdue. *Conrad*, dis-le. — *Les chevilles.* — Bien dit; voila la feve. — Hum, j'en ai encore neuf. — Allons, *Fréderic*, continue. — Le dessous du gros orteil, le talon, l'os de la jambe, le mollet, le genou, *le creux du genou.* Est-ce bien, *Émilie?* — *Le jarret.* — Oui; ta soeur a gagné une feve, *Fréderic*, mais poursuis. La cuisse, les parties naturelles, le ventre, le nombril, *le* hanche. C'est mal dit: *la hanche* ou *les hanches.* Allons, une feve. Tu pourrois bien les perdre toutes, mon pauvre *Fréderic;* ce n'est pas que tu n'ayes assés bien dit; pour les autres feves tu peux les donner ou les garder. — J'aime mieux en faire présent; on me donne à moi-même bien des choses. Une donc à *François*, deux à *Émilie* & deux à *Louis*, cela fait cinq. — Pourquoi ne m'en donnes-tu point à moi? — Je n'ai pas dabord pensé à tout le monde, & je n'avois pas d'ailleurs assés de feves pour en donner à tous. — Tiens, en voila une des miennes. — Je serai bien aise, *Émilie*, de pouvoir à mon tour te donner quelque chose qui te fasse plaisir. — Eh, ne me menas-tu pas hier dans ton chariot, mon cher *Charles?*

J'ai

J'ai envie de m'amuſer avec mon tambour, ſans battre trop fort pourtant. — Saurois-tu bien *Conrad*, nommer les parties du bras aſſés haut, aſſés diſtinctement & aſſés lentement pour que tous ceux qui ſont ici puiſſent t'entendre? — J'eſſayerai, Monſieur *Wolke*. Les ongles, le doigt, le pouce, la main, l'avant-bras, le coude, le haut du bras. Avez-vous tous bien entendu? — Oui, oui — Voila qui eſt bien, *Conrad;* tu parles plus diſtinctement que *Fréderic*. Que dis-tu, toi, *Fréderic?* — Je n'ai pas tout entendu. — Peut-être n'as-tu pas été attentif. *Conrad*, je te permets de commander; fais-en l'eſſai dans le jardin - - - Qu'on ſe prépare. Courez tous, ſautez ſur le pié droit, ſur le gauche. Que les garçons ſe mettent à genoux: que les filles s'aſſeyent ſur l'herbe. Mais toi, *Louiſon*, compte combien nous ſommes. — Tu as oublié le petit poupon.

Nous reſtons trop longtems à genoux. — Levez-vous; excepté toi, *Didier*, parce que tu t'es plaint. Avant que d'oſer te lever tu chanteras la chanſon:

Danſer, chanter, nous réjouir,
Nous n'en voulons pas davantage;
Ne pas profiter du plaiſir,
Ce ne ſeroit pas être ſage &c.

Quoi, il faut que je chante à genoux? — Je commande. Préparez-vous, tous. Faites les geſtes que je vous ordonnerai. Portez de l'eau, hachez du bois, plantez, ſemez, arroſez, ſarclez, taillez les haies. Filles, prenez garde. Filez, cou-

couſez, faites de la dentelle, nettoyez des navets, peſez des épices, lavez, étendez le linge, dépendez-le, il eſt ſec. Lavez des dentelles & les battez; repaſſez-les. Tu me fais des ſignes, *Émilie*, as-tu quelque choſe à me dire? Parle — Commande-nous auſſi de manger des groſeilles. Maman, le permets-tu? — Allez en cueillir & me les apportez, pour que je jette celles qui ne ſeront pas mûres, &c.

c) *Remarque ſur ce jeu, ou Avis aux amis des enfans.*

Le jeu du Commandement eſt inépuiſable. Il peut ſervir à exercer & le corps & l'eſprit des enfans, faciliter l'*étude des choſes* & celle *des noms*, mettre les enfans plus avancés à même d'en inſtruire de plus jeunes, fournir matiere à une infinité de remarques & à des traits de morale. Des jeunes gens de tout ordre y trouveront dequoi s'amuſer. Lorſque celui qui commande le fait avec intelligence, qu'il ſait quitter le ton ſérieux quand il convient, varier le jeu, tantôt infliger en badinant des punitions & tantôt diſtribuer de petites récompenſes, & prévenir le dégoût en s'arrêtant à propos, cette maniere d'employer le tems, féconde en inſtructions, fera toujours beaucoup de plaiſir aux enfans. Lorſqu'on veut leur apprendre une langue étrangere & morte, leur en faire retenir les mots & les phraſes dont l'uſage eſt d'abord le plus néceſſaire, il n'y a point de meilleure méthode que celle-là. Elle réuſſira même au point que bientôt on pourra ne leur parler & ne les entendre parler

ler qu'allemand ou latin dans les entretiens ordinaires, & ſix mois plus tard peut-être dans les heures d'inſtruction, des objets les plus ſérieux des études.

Si d'abord un Maître n'a pas la facilité d'exprimer toutes ſortes de choſes, ou d'expliquer une ſuite d'idées, dans ces langues étrangeres, il trouvera des ſecours, au moyen de cette méthode, & tout le tems néceſſaire pour s'exercer. Il n'a qu'à ſe préparer chaque fois par la lecture de quelques paſſages d'Auteurs allemands, anglois ou latins, qui traitent des matieres ſur leſquelles il ſe propoſe de faire rouler le jeu ce jour-là. Quant aux mots & aux phraſes qui lui manqueront encore, il les cherchera d'avance dans un dictionnaire & les notera pour mieux s'en ſouvenir. Il faut auſſi qu'il marque dans ſon Agenda quels ont été les ſujets de ſes jeux précédens, & qu'il imagine les matieres ſur leſquelles on ne s'eſt point du tout exercé, ou qui peuvent être traitées plus en détail. Ce ſera le moyen de donner, par des remarques faites comme en paſſant, quelque connoiſſance des choſes mêmes, & ſurtout de ſe procurer cette abondance des termes de la langue étrangere ou morte qu'il eſt queſtion d'apprendre, & d'enſeigner aux enfans; ce qui eſt un préalable néceſſaire pour converſer avec eux dans cette langue tout comme dans celle qui leur eſt le plus familiere. Qu'il ne ſe faſſe aucune peine d'employer d'abord des expreſſions françoiſes, lorſque celles de la langue étrangere ne ſe préſentent pas à ſon eſprit. Ce n'eſt pas ſeulement avec tel ou tel enfant, mais encore dans de nombreuſes écoles, qu'on atteint infail-

infailliblement & promtement le but dont je viens de faire mention. Car dès qu'on arrange le jeu en conséquence de ce but, il est propre à être goûté par des jeunes-gens déja sortis de l'enfance. Les mines, les gestes & les actions qui l'accompagnent, servent, pour ainsi dire, à traduire les mots de la langue étrangere dans la langue maternelle, & par là même font passer dans l'esprit les idées qui y répondent, surtout si l'on emploie quelquefois le secours des modeles & des estampes. Je pose donc en fait, que par le jeu du Commandement & d'autres moyens semblables, on peut donner aux enfans la connoissance de diverses choses & de divers termes, en y faisant servir les organes des sens.

d) *Exercice pour rendre l'expression plus correcte. Avis à ce sujet.*

Avant que les enfans lisent ce qui va suivre, il faut les avoir exercés jusqu'à un certain point à connoître les lettres majuscules. Pour cet effet il faut leur montrer des mots ou des phrases entremêlées de grandes & de petites lettres, lorsque déja ils sont exercés à lire couramment le petit caractere. Tracez tous les jours une lettre majuscule sur la tablette, & à côté la petite qui y répond. Comparez l'une avec l'autre en gros, quelquefois aussi en détail, & qu'au moyen d'une touche les enfans suivent les traits qui les composent, faisant la comparaison de celles qu'ils voient imprimées avec celles qui sont tracées à la main. Pour ce qui est des *instructions qui tendent à perfectionner l'expression*, il faut qu'un

préludeur, en préſence de jeunes enfans, s'exprime mal, pour que celui à qui il s'adreſſe le corrige; à quoi l'Inſtituteur ajoute ce qu'il juge à propos. La liſte des façons de parler préférables & de celles qui ſont vicieuſes, doit groſſir journellement au moyen de l'Agenda, c'eſt à dire toutes les fois qu'on obſerve qu'une maniere de s'exprimer peu correcte commence à s'établir dans la ſociété des enfans. Je ne fournirai ici qu'un petit nombre d'exemples.

e) *Façons de parler auxquelles on en ſubſtitue qui ſont préférables.*

Il fait un vilain tems — Il fait du vent, il fait un tems humide, un tems rude.

Je ne hais pas notre cocher. — Le cocher a bien des complaiſances pour moi, — ou, j'aime à l'entendre parler de chevaux & de voitures.

Oh l'affreuſe écréviſſe! — Elle eſt faite comme doit l'être une écréviſſe.

Voyez l'abominable araignée qui court ſur le pain! — Elle ne mérite ni haine ni reproche pour cela.

Conrad eſt diablement téméraire — Le mot *diablement* ne réveille aucune idée. Mais il eſt vrai que *Conrad* eſt un peu téméraire.

Hier j'avois une épouvantable colique. Aujourdhui j'ai horriblement faim — Tu veux dire, une violente colique, une faim extrême.

Je ſuis fou de Dorothée — Quoi, elle te rendroit fou! Tu l'aimes; ce n'eſt pas une folie que cela.

Don-

Donnez-moi du gâteau, Papa — Je voudrois bien du gâteau, ou, je vous prie de m'en donner.

Laisse, moi en repos — Dites plutôt: ne m'interromps pas, cesse tes agaceries.

Ah, que tu es jolie aujourdhui, Caroline! — Vous vous exprimerez mieux en disant: On t'a bien parée aujourd'hui.

Elle est ma maitresse. Je suis son galant — Dites plutôt qu'elle est votre bonne amie, & que vous souhaitez être son meilleur ami.

Il y a dequoi en perdre l'esprit — Ce seroit pour toi le plus grand des malheurs.

Cela est en conscience vrai — Contentez-vous de dire: J'en suis sur, & je parle comme je pense.

Guillaume a p - - - ou c - - - au lit cette nuit — Il l'a mouillé ou sâli.

Je veux p - - - Je veux c - - - J'ai besoin du pot de chambre, de faire mes nécessités.

Ne marmotte pas entre les dents — Parle haut & distinctement.

Tu ne le sauras pas, quand tu m'en prierois jusqu'à demain. — Si tu ignores ou que tu ayes des raisons de taire ce qu'on te demande, répons sans te faire prier: Je n'ose ou ne puis te le dire.

Didier me hait à la mort — Tu parleras plus juste en disant qu'il est irrité contre toi.

Ce ramoneur fait horreur à voir — Il est noir & sâle; mais ce n'est que lorsqu'il vient de ramoner une cheminée.

Finiras-tu bientôt, babillard éternel? — Fais-moi le plaiſir de te taire.

Il a une langue enragée — Il médit & raille volontiers; il n'épargne qui que ce ſoit.

f) *Trois Dialogues entre une Mere & ſon Enfant.*

L'Enf. Vous diſiez, Maman, que nous examinerions encore la premiere eſtampe.

La M. Cela ne ſe peut aujourd'hui.

L'Enf. Pourquoi non?

La M. J'ai prêté le livre des eſtampes.

L'Enf. J'en ſuis fâché.

La M. Tu en ſeras bien-aiſe au contraire, ſi je te dis que c'eſt ta couſine *Henriette* qui l'a.

L'Enf. Oh, je ſuis bien content ſi c'eſt elle, pourvu qu'elle le rende bientôt & ſans aucun dommage.

La M. Mais ſi tu étois libre de le lui prêter ou de le lui refuſer, & que tu ſuſſes d'avance qu'il lui arriveroit de le ſâlir un peu par accident, que ferois-tu?

L'Enf. Je ne ſai pas trop, Maman. Je me ferois de la peine de lui rien refuſer; mais de voir une belle choſe gâtée, c'eſt ce que je n'aimerois pas non plus.

La M. Ne t'a-t-on pas ſouvent prêté quelque choſe?

L'Enf.

L'Enf. Oui, Maman.

La M. As-tu toujours tout rendu en bon état?

L'Enf. Non, car dernierement je caſſai une des roues du chariot de *Charles.*

La M. Seroit-il bon que l'on ne voulût rien prêter dès qu'on pourroit craindre quelque dommage?

L'Enf. Non; ces accidens arrivent ſi aiſément! Et pourtant j'aime bien qu'on me prête ce dont j'ai envie.

La M. Souviens-toi donc que *la crainte de quelque perte ou dommage ne doit pas nous empêcher de rendre ſervice.* Je ſuis obligée de quitter.

L'Enf. Notre livre d'eſtampes n'a-t-il pas encore été renvoyé?

La M. Henriette l'a prêté à une amie qui eſt allée dans un jardin hors de la ville, & qui l'a emporté.

L'Enf. Certes c'eſt très mal fait. Maman, lui aviez-vous donc permis de le prêter à d'autres?

La M. C'eſt ſans doute *mal fait;* mais qu'as-tu beſoin de dire que c'eſt *très mal fait*?

L'Enf. Oh! je ſaurai le revaloir à *Henriette.*

La M. Mon enfant, ce que tu te propoſes là n'eſt pas bien; car ſi elle penſe comme toi, elle ſe vangera à ſon tour; tu ne voudras

pas lui céder, elle non plus, & de cette sorte, au lieu du plaisir que vous pourriez goûter ensemble, vous ne vous causerez que des chagrins réciproques. *Deux personnes ne sauroient avoir de l'éloignement ou de l'inimitié l'une pour l'autre, sans qu'il en résulte pour toutes deux des inconvéniens.*

L'Enf. Je dirai donc à l'étourdie de *Henriette*, mais en douceur, qu'elle m'a fait de la peine de prêter les estampes.

La M. Je suis bien-aise de te voir t'amuser au jeu; mais j'exige à présent que tu sois sérieux & tranquille pendant une demi-heure. As-tu bien remarqué que ton pere, ta mere & tes Maîtres te *conseillent* simplement ou te *déconseillent* certaines choses, au lieu qu'il y en a d'autres qu'ils *t'ordonnent* ou qu'ils te *défendent*.

L'Enf. Hélas, je ne l'ai que trop observé! Lorsqu'ils me disent *je veux*, ou *je ne veux pas*, c'est un ordre ou une défense. Malheur à moi si je ne m'y conforme pas! Vous ai-je peut-être désobéi aujourd'hui, Maman? J'en pleure de crainte.

La M. Ne crains rien, mon ami, tu n'as pas été désobéissant; mais je voulois savoir si tu avois senti cette différence. Voici un papier où j'ai mis par écrit certains ordres que *je veux* que tu suives en tout tems. Je vai te les lire; mais prie encore ta Gouvernante de te les relire deux fois par jour, afin que tu les retiennes par coeur.

Ne

Ne pleure point par malice & ne fais pas le malade ou l'affligé.

Evite avec ſoin tout ce qui peut exciter le dégoût des autres.

Ne t'écarte jamais de la vérité lorſque tes ſupérieurs t'ordonnent de la dire.

Autant qu'il te ſera poſſible éloigne, de toi-même & des autres, la douleur & le danger.

Ne badine point avec du feu ni des armes, de peur de bleſſer quelcun ou toi-même.

Ne choque & ne maltraite qui que ce ſoit, en paroles ou autrement: ſi l'on t'injurie, ſupporte-le avec patience.

Ne dis jamais du mal de perſonne, à moins que tes ſupérieurs ne t'ordonnent de dire la vérité.

Ne te moque pas de ceux qui ſont dans la triſteſſe; tu augmenterois leur affliction.

Ne ſois pas friand: aye le vol en horreur; ſi tu trouves quelque choſe, ne le garde pas comme s'il t'appartenoit.

N'oublie jamais les ordres de ceux qui ont droit de te commander.

As-tu compris tout cela, mon fils?

L'Enf. Pas tout, Maman.

La M. Ta Gouvernante t'expliquera ce que tu n'entens pas. Ecoute à préſent quelques Leçons de ſageſſe, que je vai te donner encore.

Ne t'allarme point ſans ſujet dans les ténebres ou dans la ſolitude.

Marche avec circonſpection; évite les chûtes en ſautant ou en courant.

Pour te faire aimer, montre-toi complaisant, mais sans manquer à aucun de tes devoirs.

Loue avec plaisir ce qui te paroit digne de louange; le blâme & les reproches attirent des ennemis.

Ne fais du jeu qu'un délassement après le travail; occupe-toi avec ardeur de ce que tu as à faire: on estime ceux qui sont appliqués & industrieux, tandis que le fainéant est à charge à lui-même.

Montre un cœur sensible; l'ingratitude est toujours odieuse.

Le plaisir accompagne la sobriété; mais l'intempérance expose à mille maux.

Ménage tes habits & sois propre; l'épargne & la propreté ont de grands avantages.

Il est doux d'aimer; la haine est un tourment: ne t'attache cependant qu'à ceux qui le méritent.

Quoi qu'il t'en coûte, tiens parole; la confiance s'aquiert à ce prix.

Honore le vieillard. Parle peu; écoute d'autant plus.

Prononce bien distinctement; appuie où il le faut, sans grasseyer, bégayer, ou chanter en parlant.

Ne fais point souffrir les animaux; ils ne sont pas insensibles & tu dois avoir un cœur humain.

Les années amenent l'expérience; elle manque encore aux enfans; qu'ils consultent de plus âgés qu'eux.

Si tu contredis un vieillard avec confiance, on se rira de ta présomtion.

Connois le bien, pratique-le surtout, autrement que te serviroit-il de le connoître?

Aime la régularité; elle épargne bien des peines.

Si tu rens le mal pour le mal, tes ennemis se multiplieront & tes freres mêmes ne pourront t'aimer.

g) *Appareil dont on doit accompagner les Loix qu'on preſcrit aux enfans: explications qu'il faut en donner: avis aux Inſtituteurs ſur ce qui précede.*

Chacun des enfans ne lit du dernier Dialogue que ce qu'il eſt en état d'en comprendre. L'on s'efforcera donc, en leur rappellant telles ou telles circonſtances de leur ſituation paſſée, & par des exemples ſuppoſés ou réels, de leur donner des idées claires de quantité d'expreſſions telles que celles-ci entr'autres: *les ſupérieurs*, *voler*, *la circonſpection*, *la complaiſance*, *l'induſtrie*, *l'ingratitude*, *l'intempérance*, *l'ordre & la régularité*, *appuyer ſur une ſyllabe*, &c. C'eſt ce que j'eſpere qu'on voudra bien obſerver pour tout le reſte du livre, lorſqu'il s'agira de lire quelque paſſage aux enfans, ou de le leur faire lire à eux-mêmes. Tous les matins, & avec une ſorte d'appareil, doit ſe faire la lecture de ces loix & de ces maximes, en préſence de la petite ſociété d'enfans dont on dirige l'éducation. A chaque loi qu'on leur aura lue, les enfans répondront: *Nous promettons d'obéir;* & à chaque maxime: *Nous voulons prendre ces ſages maximes pour regle de notre conduite.* Cependant il n'y a que ceux dont on eſt aſſuré qu'ils entendent la loi ou la maxime qui faſſent la réponſe, & l'on doit auſſi leur faire un point d'honneur de répondre à un plus grand nombre d'articles. Que ce ſoit une punition & une honte que d'être un jour, ou plus longtems, exclus de cette cérémonie: à quoi l'on peut joindre la privation de certaines choſes

qu'on ſait leur faire plaiſir. Dans chaque maiſon ou école les loix & les regles de conduite doivent être adaptées aux circonſtances. De tems en tems il ſera à propos d'apporter des changemens à cette partie du formulaire de morale. J'ai ſimplement voulu en fournir un exemple. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'eſt qu'il faut indiquer aux enfans les moyens d'imprimer ces loix & ces maximes dans leur mémoire. *)

h) *Manieres des enfans à table.*
(II. Planche.)

Comptez les Perſonnes repréſentées ſur l'eſtampe. — Il y en a tout autant que j'ai de doigts.

Compte à rebours, *Conrad*, de dix juſqu'à un — 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, rien ou 0.

Compte les enfans à part — ſix; car le jeune homme qui donne une partie de ſon diner, n'eſt plus un enfant.

Vois-tu deux enfans encore mal élevés? — Oui, l'un porte la main au plat; l'autre accoudé ſur la table, à l'air d'être ſur le point de s'endormir. Des payſans tout occupés de leur ouvrage, n'y regardent pas de ſi près; mais les perſonnes qui ont de la politeſſe trouvent cette attitude indécente.

Cher-

*) *Rem.* L'examen des eſtampes & l'exercice pour la lecture qui vont ſuivre, auſſi bien que la préparation à l'intelligence des Dialogues, ne doivent jamais avoir lieu que dans des intervalles de tems convenables.

Cherche un enfant qui par étourderie & ſans aucun deſſein a fait quelque choſe de préjudiciable & de déplaiſant — Oh! c'eſt cette petite fille qui a renverſé ſon verre ſur la table.

Un petit garçon fait de la peine à ſon frere. Lequel eſt-ce? — Celui-ci, qui lui enleve quelque choſe de deſſus ſon aſſiette.

Que paroiſſent penſer de tout cela le pere & la mere? — Ils ſont attentifs aux défauts de leurs enfans & leur donnent des leçons.

Fort bien. Il y a grande apparence que trois ſeront obligés de quitter la table. Dis-moi leſquels? — Celui qui a fait une injuſtice à ſon frere, le ruſtaut qui s'accoude, & celui qui met la main au plat.

Ce jeune homme fait-il une bonne action? — Oui, il fait, part de ſon dîner, qu'il trouvoit excellent, à un bon vieillard que la faim preſſe.

Et que penſez-vous de cette jeune fille qui a un verre à la main? — Elle ſemble dire: ſi vous avez ſoif, bon homme, buvez de ma bierre. — Lorſque je verrai quelcun avoir faim ou ſoif, je ferai de même.

Vous qui êtes plus âgés, dites-moi quelles *ſortes* de perſonnes voit-on ſur cette eſtampe? — Dabord des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Enſuite un pere, une mere & des enfans, dont les uns ſe conduiſent bien, les autres mal; & enfin un paſſant qui n'eſt pas de la famille.

Mais

Mais tous ſont de la même *eſpece*, puiſqu'ils portent tous *un nom commun*, je veux dire, puiſqu'ils s'appellent & ſont tous Hommes. *)

i) Num. 1. *De la ſubſiſtance, fruit du travail. Premieres notions du Juſte & de l'Injuſte.*

La Gouvernante. Parlons un peu de cet homme qui ſouffre la faim, repréſenté ſur la ſeconde eſtampe. Il y a des hommes qui ne ſont pas en état de ſe procurer la nourriture, le vêtement & toutes les choſes néceſſaires, & à qui d'autres les fourniſſent, ſans en rien exiger & par un motif de charité. On les appelle *Pauvres.* Quelquefois ils ſont obligés d'aller de porte en porte demander ce qui leur manque, ou bien de l'argent pour pouvoir l'acheter. On les nomme alors *Mendians.* Il y en a même qui n'ont point de retraite, qui couchent à la rue, ou dans tel endroit où l'on veut bien les recevoir.

Didier. Et ceux qui ne ſont pas pauvres, d'où prennent-ils dequoi ſe nourrir, ſe vétir, ſe loger, ſe meubler, en un mot tout ce dont ils ont beſoin?

La G. La plupart aquierent ces choſes par le travail.

D. Je

*) V. Livre 1. d) C'eſt par des exemples qu'on peut & qu'on doit donner aux enfans l'idée des individus, des eſpeces & des genres; leur faire ſentir la différence des Noms propres & des Noms appellatifs, des Noms généraux & des Noms particuliers. Rien de plus capable de leur ouvrir l'eſprit.

D. Je ne vous entens pas.

La G. Travailler c'eſt employer ſes forces à faire quelque choſe d'agréable & d'utile aux autres hommes. Les uns cultivent la terre pour la rendre fertile; d'autres ont ſoin des animaux qui peuvent ſervir à nous nourrir & à nous vétir. D'autres encore pêchent des poiſſons; les chaſſeurs tuent & prennent du gibier, que l'on mange. D'autres enfin s'appliquent à quelqu'autre genre de travail.

D. Je ne voi pas encore comment ces gens-là aquierent tout ce qu'il leur faut; car enfin le laboureur n'a que les fruits de ſa terre, le berger que du bétail & du lait, le pêcheur des poiſſons, & le chaſſeur du gibier.

La G. Oui, mais chacun en a plus qu'il ne lui en faut pour ſon uſage. Tous peuvent échanger ce qu'ils ont contre quelcune des choſes qu'aura un autre, ou bien vendre une partie de ce qu'ils poſſedent pour acheter à la place ce qui leur convient. Mais une autre fois nous nous entretiendrons plus longtems là-deſſus. Remarquez ſeulement tous, mes enfans, qu'il eſt *injuſte* de dérober ſecrettement ou d'enlever par force à quelcun ce qui lui appartient.

D. J'entens ſi ſouvent parler de juſtice, d'injuſtice, ſans ſavoir ce que ces mots ſignifient.

La G. Caroline, eſſaye d'en donner l'explication à ton frere.

Carol. Une action eſt juſte lorſqu'elle n'eſt pas contraire à la paix, à l'amitié & au contentement des hommes dans le commerce qu'ils ont

les

les uns avec les autres: & ce qui n'eſt pas juſte eſt injuſte.

D. Je comprens fort bien qu'il eſt juſte d'aſſiſter quelcun qui eſt dans la peine: qu'il eſt injuſte de battre ou de pouſſer rudement un autre homme, de lui prendre ce qui eſt à lui, d'en dire du mal. Avec tout cela je pourrai ſouvent douter encore ſi une choſe eſt juſte ou non.

Carol. C'eſt ce qui m'arrive auſſi quelquefois. Mais je ſai que nos peres, nos meres & nos Maîtres ſont mieux inſtruits que moi là-deſſus. Des enfans ſans expérience doivent regarder comme juſte tout ce que ces perſonnes leur permettent & leur ordonnent; tout ce qu'elles leur défendent au contraire eſt injuſte.

La G. Je ſuis contente des explications de *Caroline*. Cependant, comme il y a ſouvent des actions ſur leſquelles les enfans n'ont encore reçu ni ordre ni défenſe, je vai vous donner quelques regles pour diſcerner ce qui eſt injuſte.

Ne fais point aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît à toi-même. Fais-leur au contraire tout le bien que tu ſouhaiterois qu'ils te fiſſent.

Abſtiens-toi ſans délai de ce qui peut devenir une occaſion de repentir.

Tout ce que tu juges être un mal, tu dois te l'interdire.

i) Num. 2. *De l'utilité des vêtemens.* *) (Planche III.)

La Mere. Voici deux garderobes repréſentées au haut de l'eſtampe, l'une pour des habits de femmes, l'autre pour des habits d'hommes. *Il en coûte bien pour ſe vétir:* il faut donc *ménager* ſes habits & les *ſerrer* avec ſoin. Voyez comme tous ceux-ci pendent régulierement aux chevilles du porte-manteau; il eſt bien aiſé de trouver ceux dont on a beſoin. Qui de vous, mes enfans, ſait encore ce que je diſois dernierement des différens uſages des habits?

Un des enfans. Le principal de ces uſages eſt de garantir le corps du froid, de la chaleur du Soleil, du vent, de l'humidité & de la pouſſiere; auſſi bien que de couvrir les parties que la pudeur oblige de cacher & celles dont la vue ſeroit dégoutante.

La M. Ce dernier uſage eſt déja fort important. A moins qu'on ne puiſſe l'éviter, il eſt très indécent de découvrir ſa nudité; & il faut auſſi détourner la vue lorſque par mégarde cela arrive à quelcun. Mais, mon enfant, continue à nous dire les uſages des habits.

L' Enf.

*) *Rem.* Lorſqu'une fois les enfans ſavent lire & que par l'expérience, par de petits récits vrais ou feints, & d'autres moyens ſemblables on s'étudie à leur donner des idées ſimples & juſtes de certains objets qui ſe préſentent, ils doivent être en état de concevoir le contenu de ces Dialogues & d'en tirer quelque uſage.

L'Enf. Ils ſervent encore à diſtinguer les perſonnes. C'eſt pour cette raiſon que les hommes ſont autrement vêtus que les femmes. Les domeſtiques ne ſont pas mis comme les maîtres. Quelquefois auſſi l'habillement fait connoître la ſcience ou l'art que profeſſe un homme.

D. Mais s'il y a tant de mal à n'avoir point de pudeur, comment pourrons-nous apprendre à nager l'été prochain? Il faut être nud pour cela.

La M. C'eſt un exercice utile aux garçons & non aux filles. D'ailleurs les garçons mêmes doivent ſe couvrir d'un tablier & n'avoir pour témoin que celui qui leur enſeigne à nager.

Une des filles. Maman, vous n'avez point parlé d'un grand uſage des habits; ils ſervent à nous orner, à nous embellir & à nous attirer des louanges.

La M. Les habits peuvent ſans doute ſervir à nous orner; car comme il y a une maniere révoltante de ſe mettre, il y en a une au contraire qui eſt propre à plaire & qui fait une impreſſion agréable ſur ceux qui nous voient. Mais les vêtemens ne ſauroient nous embellir. Ceux qui ont une figure avantageuſe, la tiennent de la naiſſance, ou en ſont redevables en partie à leur bonne conduite; car notre maintien, nos geſtes, notre air & nos manieres contribuent beaucoup à diſpoſer les autres hommes en notre faveur ou à les indiſpoſer contre nous. Un air de docilité, de douceur, de complaiſance & de ſatisfaction fait aimer un enfant; au lieu qu'on trouve haïſſable un autre qui pleure, qui crie, qui

qui eſt hargneux ou de mauvaiſe humeur. Non, les habits ne nous rendent pas plus beaux & ne peuvent auſſi nous attirer des louanges que par le ſoin que nous prenons de les entretenir propres & en ordre. Car *pour être loués* il faut que nous-mêmes nous faſſions ce qui eſt bien, ou que du moins nous nous mettions en état de le faire un jour. Lorſque vous avez de beaux habits, leur beauté ne peut être regardée comme la vôtre. On ne doit louer que ceux qui les ont faits ſi beaux. Mais, *Caroline*, dis-nous les noms des habits de femme que tu vois ſur l'eſtampe.

k) *Noms des diverſes parties de l'habillement. Quelques regles de morale.*

A la muraille pendent aux chevilles d'un porte-manteau, un corſet ſans manches à oeillets, un corps, un caſaquin garni de rubans, une jupe, une robe à queue, une peliſſe pour l'hiver, un manteau, une jupe à baleine, une robe ronde ou robe pour la maiſon. Je n'aime point du tout les corps, les queues des robes, ni les jupes à baleine. Les premiers bleſſent, les autres ſont incommodes & ne ſont propres qu'à ramaſſer toutes ſortes de ſâletés. Pour les jupes à baleine elles ſont fort embarraſſantes, & je ſuis charmée que nous n'en faſſions pas uſage.

La M. Je penſe comme toi là-deſſus; mais ſouvent les gens trouvent beau ce qui ne l'eſt pas. Cette maniere de ſe mettre eſt la plus ordinaire pour les perſonnes de notre état;

c'eſt pour nous qui ſommes d'un certain âge ce qu'on appelle *la Mode*. Quiconque s'écarte de la mode déplait; & nous devons préférer de ſouffrir quelque incommodité, plutôt que de déplaire à pluſieurs perſonnes dont nous recherchons l'eſtime. Mais continue à faire la deſcription de ce qui eſt repréſenté ſur l'eſtampe.

Carol. Il y a ſur la table une tête ſur laquelle nous montons les coëffures. Voilà auſſi l'éventail qui ſert en été à nous rafraichir & que nous tenons devant le viſage lorſque nous ſommes obligées d'éternuer, de touſſer & de cracher. Je voi encore des bracelets, un rang de perles, des ciſeaux & une petite boëte où apparemment il y a des bagues & d'autres bijoux. Je n'apperçois point de pelote, ni les peignes & les autres choſes qui doivent ſe trouver ſur une toilette. Pour un miroir, il y en a un & j'y diſtingue la glace & le cadre. Mais que voi-je! des pantoufles & des ſouliers tout au milieu de la chambre! Je ſuis perſuadée que le graveur a voulu par là nous avertir de *tout mettre à ſa place* *).

La M. Les hommes ont grand tort de ſe ſouhaiter plus d'habits qu'il ne leur en faut & de mettre tant d'argent à s'en procurer de magnifiques, tandis qu'ils pourroient employer cet argent à des choſes plus utiles & plus néceſſaires. Il y en a pluſieurs qui ne font que très rare-

*) *Rem.* On comprend bien que tout ceci n'eſt pas pour les plus petits enfans: on s'adreſſe à ceux qui ſont plus âgés, ou bien on paſſe ces ſortes d'endroits.

rarement du bien aux pauvres, parce qu'ils font servir à leur luxe tout ce qu'ils ont de revenus. Ce défaut est plus commun parmi les femmes que parmi les hommes. Lorsque vous serez grandes, mes cheres filles, ne vous permettez rien de superflu pour la parure & le faste, afin de jouir du plaisir infiniment plus sensible de faire beaucoup de bien & d'employer votre argent à un meilleur usage. *Fréderic*, nomme à tes jeunes freres les habits d'homme représentés sur l'estampe.

Fréderic. Un chapeau, un gilet avec des boutons & des boutonnieres, des culottes avec des jarretieres, deux sortes de vestes, un habit où je remarque les devans, les pans de derriere, les manches, les paremens, les poches, leurs pattes & les plis; une chemise fine avec des manchettes, un casaquin & une longue & ample robe de chambre, l'un & l'autre d'étoffe de différentes couleurs; une pelisse avec son collet & ses paremens, un manteau, qui est utile surtout pour garantir de la pluie & du froid. *) Sur les têtes à perruque je voi une perruque à noeuds, une perruque ronde & une à bourse. Sur la table se trouvent des bas à coins & des jarretieres, un manchon, un bonnet de nuit sous lequel il y a une cravate, & près de là des boucles de jarretieres,

*) *Rem.* On ne se propose ici, & dans des endroits semblables, que la connoissance des noms, dans les langues étrangeres en particulier, & d'enseigner à distinguer jusqu'à un certain point les objets qui tombent sous les sens. S'il s'agissoit uniquement de l'utile connoissance des choses elles-mêmes, ceci seroit superflu.

res, des boucles de souliers & un col; contre la table est appuyée une canne avec son pommeau, & une épée composée de la garde & de la lame. La garde a un pommeau, une poignée, une branche & une plaque, qu'on nomme proprement la garde. La lame est dans le fourreau. Au fourreau est attaché le ceinturon, qui sert à ceindre l'épée. A terre je voi des bottes avec des talons, des semelles & une empeigne. Le haut de la botte est retroussé pour qu'on puisse voir les oreilles qui servent à chausser la botte. Tout auprès il y a des bottines qui se lacent de côté, des pantoufles, des souliers avec leurs quartiers terminés par des courroies ou oreilles auxquelles on attache les boucles. Il me semble que toutes les choses qui sont là sur la table & à terre pourroient être rangées & serrées avec plus d'ordre. Un des côtés de la table étant opposé à la lumiere est dans l'ombre, qu'exprime aussi cette ligne noire qui se voit au bas de l'épée.

La M. Emilie, dis-nous ce que représente la partie inférieure de l'estampe.

Emilie. Je voi *des enfans qui gâtent, les uns d'une façon, les autres d'une autre, les bons habits qu'ils ont, & qui sont plus beaux que ceux qu'on nous a donnés jusqu'à présent.* Je suis bien sûre qu'ils n'ont pas eu d'aussi bons peres & meres, & d'aussi sages Gouvernantes que celles que nous avons le bonheur d'avoir. Ils ne savent pas, apparemment, que de bons habits comme les leurs coûtent beaucoup, que le feu, l'eau, la poudre & la poussiere sont propres à les gâter, & que de se tirailler & de se battre ce n'est pas le moyen de les conserver.

Ce

Ce jeune garçon-là, qui eſt fort proprement mis, eſt à genoux devant un banc ſur lequel il y a un plat rempli d'eau; il y patrouille, & y fait nager ſon poiſſon de bois & ſon petit bateau. Comme il ſera accommodé lorſqu'on verra ſes habits tout mouillés! Imprudente petite fille, tu te tiens là auprès de cette cheminée! Le feu prend à ta belle robe; ſi l'on ne vient promtement à ton ſecours, tu es perdue. Tu aurois pu te chauffer, & jouer avec ta poupée qui eſt là à terre; mais rien de plus dangereux pour les enfans que d'approcher du feu. La frayeur eſt peinte ſur ton viſage, tu me fais pitié. Hola! vous autres poliſſons, que faites-vous? Si ce n'eſt pas un jeu, vous méritez d'être punis comme de méchans garnemens; & ſi vous ne faites que badiner, vous ne devriez pas vous déchirer les habits, vous tirer par les cheveux, ni vous jetter par terre, au riſque de vous caſſer bras & jambes. De jeunes gens qui veulent s'exercer & s'amuſer ainſi doivent, dit Papa, choiſir une prairie où l'on tombe mollement ſur le gazon; & encore faudroit-il ôter ſes habits, n'être pas ſi bien coëffé, & ne rien mettre qui se déchire aiſément & qu'on ne puiſſe raccommoder & nettoyer ſans peine. Devant ce miroir ſe tient un jeune garçon qui eſt déja poudré, mais qui veut ſe poudrer encore davantage lui-même. Il blanchit plus ſes habits que ſes cheveux. Que n'a-t-il du moins mis un peignoir? Son chapeau qui eſt ſur cette table va devenir tout blanc. Il ſera grondé d'importance, je lui en répons, & puni ſans doute ſi on lui a déja défendu de pareilles choſes. Mais je n'y penſe pas; je parle comme ſi j'avois devant moi des perſonnages réels & non de ſimples figures.

Mes freres & ſoeurs ſavent bien ce que je veux dire.

1) *Une Mere donne à ſes Enfans la premiere idée des armes.*

La Mere. Vous voulez ſavoir, mes enfans, à quoi ſert une épée? C'eſt une arme dont on peut bleſſer & tuer des animaux, lorſque cela eſt permis ou néceſſaire. Autrefois les hommes étoient beaucoup plus expoſés qu'à préſent aux bêtes féroces, aux lions, aux tigres, aux léopards, aux ours, aux crocodiles & aux loups. On fabriquoit alors des armes de toute eſpece pour les écarter & pour les tuer de près ou de loin; des épées, des ſabres, des piques ou lances, des épieux, des javelots, des frondes, des arcs & des flêches. On fit enſuite des armes à feu, telles que des piſtolets & des fuſils. Dans certains pays éloignés il y a des hommes qui ont à craindre de la part de ces ſortes d'animaux, qui ne ſe trouvent pas dans celui-ci. Nous traverſons ſans aucun danger les forêts les plus épaiſſes. Ces mêmes armes ſervent auſſi à la chaſſe des animaux qui, ſans attaquer les hommes, font du mal cependant; comme les renards, les loutres, les aigles & les autours; ou ceux dont la chair eſt bonne à manger, tels que les coqs de bruyere, les perdrix, les bécaſſes & autre gibier; de même que les lievres, les chevreuils & les cerfs. Ces animaux, répandus dans les campagnes & dans les bois, ſe multiplieroient extrémement & porteroient un préjudice conſidérable aux animaux domeſtiques, au blé, aux paturages, ou nuiroient

nuiroient de quelqu'autre maniere encore, ſi les chaſſeurs n'en diminuoient le nombre. Les renards ou les oiſeaux de proie nous enleveroient toute notre volaille, pendant que les lievres & les chevreuils brouteroient tout notre jardinage. *C'eſt donc pour la chaſſe qu'on inventa dabord les armes.* Mais une choſe bien triſte que j'ai à vous dire, mes enfans, c'eſt qu'il y a quelques hommes qui par leur faute contractent une certaine maladie de l'ame qu'on appelle *cruauté*, dont ils reſſentent les accès dans les démélés qu'ils ont avec d'autres hommes, ou lorſqu'ils veulent voler & piller. Ces accès ſont aſſés violens pour les porter à tuer ou à eſtropier leurs ſemblables & à ſe ſervir méchamment des armes pour cette fin. Il eſt fort heureux que les enfans, qui ſont hors d'état de ſe défendre, n'ayent rien à craindre à cet égard, les méchans l'étant rarement au point de s'attaquer à eux. Il eſt bon encore d'être pourvu d'armes contre des hommes de ce caractere. C'eſt parce qu'il y a preſque partout de ces gens armés qu'on nomme *ſoldats*, & à qui les peres de la patrie ont donné ordre de punir ou de faire mourir ceux qui ſont cruels, que nous jouiſſons preſque toujours d'une entiere tranquillité. Il faut que je vous explique ce que l'on entend par les *peres de la patrie.* Ce ſont des hommes ſages, qui ſe ſont engagés à veiller à la ſureté & au bonheur de toutes les familles établies dans un pays. Ces peres de la patrie portent auſſi le nom de *Souverains.* Les *ſujets*, en qualité d'enfans, ont promis de leur obéir comme à leurs peres; & ſi quelcun après cela refuſe l'obéiſſance & fait quelque tort à ſes *concitoyens*, le

Souverain l'en punit. Les ſoldats armés ſont deſtinés à empêcher qu'on ne puiſſe par la violence ſe ſouſtraire au châtiment, & dès qu'ils en ont reçu l'ordre de la part du Souverain, ils ont le droit de bleſſer & de tuer. Dans d'autres cas ce ſeroit une grande injuſtice que de faire une bleſſure ou d'ôter la vie à un homme, par imprudence ou bien de propos délibéré; on appelle *homicides* ou *meurtriers* ceux qui s'en rendent coupables. Cependant le Souverain permet auſſi à ceux qui ſont d'un certain âge de faire uſage des armes contre des hommes qui voudroient uſer de violence contr'eux ou les dépouiller de leur bien. Tuer un homme dans de pareilles circonſtances, ce n'eſt pas commettre une injuſtice, ni un meurtre.

Les Enfans. Nous ſommes tout triſtes, Maman, de ce que vous nous dites-là. Qu'il ſeroit beau que perſonne ne penſât ſeulement à faire tort à autrui & que les hommes s'aimaſſent entr'eux comme nous nous aimons, nous autres freres & ſœurs!

La Mere. Cela ſeroit ſans doute bien beau, mes chers enfans; & il y a bien des hommes qui s'aiment ainſi. Devenez bons & vertueux vous-mêmes; mais ne ſoyez pas ſurpris de rencontrer des hommes adonnés à de grands *vices*, *ou* de découvrir en eux *un penchant, dont ils ont formé l'habitude, à commettre diverſes injuſtices.*

m) *Un*

m) *Un jeune garçon, déja un peu exercé, explique la IV. Planche & les différentes eſpeces d'habitations.*

Cette quatrieme eſtampe nous fait voir une *grotte* creuſée dans une *montagne* ou *colline* couverte d'*arbriſſeaux* & de *buiſſons*. Nous ſerions obligés de nous refugier dans de ſemblables grottes pour nous mettre à couvert des injures du *tems*, ſi nous n'avions des habitations plus commodes & plus ſpacieuſes. Je remarque encore une *feuillée* ou cabinet de verdure: un homme que j'y vois aſſis à l'ombre y reſpire une fraicheur, bien agréable dans les chaleurs de l'été: lorſque les feuilles ſeront tombées il ne ſera plus poſſible de s'y mettre à l'abri du mauvais tems & du froid de l'hiver. Dans le lointain j'apperçois une *cabane* couverte de gazon, & qui, lorſque l'entrée n'en eſt pas trop grande, peut ſervir d'aſyle contre l'intempérie de l'air & les rigueurs de la mauvaiſe ſaiſon. Sur la gauche ſe voit une *tente* de toile, dont le deſſus, quelquefois garni de peaux, repoſe ſur des perches. Le vent ne peut la renverſer à cauſe des *cordes* & des *piquets* auxquels elle eſt affermie. Deux hommes ſont aſſis près d'une table & paroiſſent s'entretenir confidemment. Vis à vis eſt un *grand arbre* où l'on diſtingue le tronc, les branches, les feuilles, & même une partie des *racines:* au pié de cet arbre *repoſe un voyageur* que la laſſitude & la fraicheur du lieu ont apparemment invité à s'y endormir. De l'autre côté, & ſur le devant du tableau, dont des collines & des montagnes forment le fond,

il se trouve deux édifices: l'un est une *maison de paysan* couverte de chaume, comme elles le sont presque toutes: devant la porte vous voyez quelques volailles. L'autre maison est de pierre & à trois *étages*. On ne compte pour des étages ni le *rez de chaussée*, ni le *grenier* qui est sous le toit & d'où sort la *cheminée*, ni les *caves*. Celle-ci n'a point de rez de chaussée, & l'on monte au premier étage par un *perron double*, sur le *repos* duquel paroit une femme qui est appuyée sur une *balustrade* de bois ou de fer. Au toit nous voyons trois *lucarnes* avec leurs *frontons:* au dessous regne *l'entablement*, d'où s'avance la *gouttiere* que soutient un appui affermi à la muraille; sa destination est d'éloigner du bâtiment l'eau de la pluie, qui sans cela dégouteroit le long de la muraille. La porte est ornée d'un *chapiteau* surmonté de trois *boules*. Les parties de la muraille entre les fenêtres & à côté se nomment *trumeaux*. Nous ne voyons que la *façade* de la maison qui donne sur la rue laquelle paroit *pavée*. J'ai ouï dire qu'on appelle *ville* un endroit où il y a un grand nombre de pareilles maisons, & qu'un *village* est formé de plusieurs habitations de paysans. Près de celle qui est ici représentée il y a une *porte cochere* pratiquée dans un *enclos* que forment des *planches* clouées sur des *pieux*.

n) *Diverses sortes de Jeux & d'Amusemens.* V. Planche.

Ces jeunes Demoiselles jouent aux quilles. Pour cela elles pourroient bien se passer d'être si parées

parées & d'avoir de si longues queues à leurs robes. Le garçon qui se tient auprès des quilles les dresse. On diroit qu'il s'étonne de voir de jeunes Demoiselles jouer ce jeu, & cela n'est pas fort ordinaire non plus. Il a ceci d'avantageux qu'il contribue à la santé & rend agile & dispos. Quant à celui qui dresse les quilles il ne joue pas, mais il travaille & on paye sa peine. — Voyez au milieu de l'estampe trois jeunes garçons, qui jouent *aux soldats:* l'un est tambour, l'autre grenadier & le troisieme fifre. Les enfans se divertissent à imiter dans leurs jeux ce qu'ils voient faire aux grandes personnes, quoiqu'ils ne sachent pas toujours pourquoi se fait telle ou telle chose. Le grenadier a le fusil sur l'épaule droite: il n'a pas observé apparemment qu'on le porte toujours sur la gauche. — Voyez-vous celui-là qui vise à un oiseau, avec un arc, qu'on nomme aussi arbalête. Il a dessein de le tuer de la flêche que décoche la corde, dabord tendue, puis lâchée subitement. Sur ce piédestal il y a un vase plein de terre, dans lequel il croît un aloé. Passons à la seconde *partition.* Quel plaisir pour ces enfans de se promener en chariot, d'aller à cheval & de se balancer sur une escarpolette! Cette jeune fille mene son frere dans un petit chariot & se retourne pour voir s'il ne lui arrive point de mal. C'est ainsi que ceux qui sont plus âgés doivent amuser les plus jeunes enfans, & ce doit être à ceux-ci une raison d'avoir de la déférence pour leurs aînés. Celui qui va à cheval sur un bâton fait plus de chemin que cet autre qui se balance sur un cheval. Dernierement je vous montrai des chevaux de bois qui n'ont

n'ont que ce balancement. Si tu parviens, mon cher Charles, à faire dans l'eſpace d'une ſemaine dix choſes que Papa juge dignes d'être inſcrites dans le *Livre blanc*, je te ferai préſent d'un cheval comme celui-là, non pour toi-même, car tu es trop grand, mais pour que tu ſois le maître de le prêter à qui tu voudras. Tu pourras alors faire ſouvent plaiſir à tes jeunes freres, ou à leurs camarades. Un mot encore de l'enfant qui eſt ſur l'eſcarpolette. Vous ne devez point, vous autres enfans, vous balancer les uns les autres de cette maniere, ne ſachant pas éviter le danger qu'il peut y avoir.

Dans la troiſieme *partition*, des garçons & des filles danſent & ſautent en ſe tenant par la main. J'en vois une qui leve la jambe plus qu'il ne convient à une fille. On l'aura ſans doute avertie de ne pas le faire; mais l'étourdie qu'elle eſt, elle n'y penſe plus. Qu'en dira ſon grand-pere qui la regarde danſer ſans qu'elle s'en apperçoive?

Examinons la quatrieme *partition*. N'allez pas vous imaginer que c'eſt du thé ou du caffé que ces enfans ont là ſur ce tabouret; ce ne ſont que des jouets. Ils pourroient bien cependant gâter le tabouret en y répandant de l'eau, & alors les ſuites de leur jeu ſeroient triſtes. Que cela vous ſerve d'avis, mes enfans. — Ah! Maman, je voi là des enfans jouer avec des poupées — Cela eſt vrai; c'eſt ton jeu favori, auſſi bien que celui de toutes les petites filles. Mais vous devriez vous accoutumer à faire avec vos poupées & leur ajuſtement comme vous

voyez

voyez que fait la Bonne avec les petits enfans; par-là vous vous rendriez bientôt propres à avoir ſoin d'eux, à les habiller & à les amuſer, ſans qu'on eût à craindre que vous leur fiſſiez du mal. Vous pourriez alors être de quelque ſecours à vos meres & à vos Gouvernantes toutes les fois qu'elles n'auroient pas le tems d'être auprès des enfans. *Emilie*, nomme en françois à tes jeunes freres & ſœurs tout ce qui appartient à un lit; tu en vois une grande partie ſur l'eſtampe. — Je ne voi que les rideaux, les falbalas & les lits qui ſont ſous la couverture. Je tâcherai de me rappeller le reſte.

o) *Jeux & Amuſemens. Fille de huit ans qui lit ou parle.* VI. Planche.

La premiere partition repréſente un appartement à recevoir des viſites; car ces cinq filles jouent au *jeu des viſites*. La plus avancée des trois eſt la Dame du logis, qui reçoit ſon monde d'un air poli & gracieux. Les deux qui ſont derriere elle ſont arrivées les premieres. La Dame qui tient un grand éventail à la main a un petit tablier, ſur la tête une ſultane, un collier de perles au cou, une robe garnie, avec une queue d'une longueur épouvantable. La ſeconde paroit couverte d'un manteau. Il me ſemble entendre dire à celles qui ſont viſite: *Nous venons, ma chere amie, pour avoir le ſenſible plaiſir de te voir*; & la Maitreſſe du logis paroit toute prête à lui répondre: *ta viſite, ma chere amie, ne peut que m'en faire infiniment.* Elles ſe ſont apparemment déja fait les révérences d'uſage.

Quel-

Quelqu'une de mes petites amies qui lit ceci peut-elle deviner ce que diront les nouvelles-arrivées aux premieres-venues & la réponſe qu'on leur fera? Pour moi du moins je ne ſuis pas aſſés au fait de tout ce jargon de civilités. Mais je trouve que la bonne Dame du logis auroit dû, avant que de recevoir compagnie, *ranger* un peu mieux ſon appartement. Les chaiſes ne ſont pas à leur place & il n'y en a pas aſſés; d'ailleurs ce petit banc ou marchepié qui eſt là au milieu de la chambre, je ne ſai qu'en faire; paſſe encore s'il étoit près de cette chaiſe ſi haute. La table à caffé eſt couverte; il y a deux chandeliers avec leurs bougies, quatre taſſes & deux pots au lait. Je penſe du moins que leurs peres & meres ne leur permettront pas de prendre du caffé ni réellement ni pour badiner. Je ne voudrois pourtant pas répondre que le plus grand de ces deux pots ne ſoit une caffetiere.

Paſſons au jardin repréſenté dans la ſeconde partition, où une autre troupe d'enfans ſe divertit. Le lieu en lui-même eſt aſſés agréable; ce ſont des cabinets de verdure, des berceaux, des haies de charmille au deſſus desquelles s'élevent des arbres taillés en piramide, & divers compartimens, qui forment le parterre. Ces cinq enfans jouent à *colin-maillard*, amuſement fort recréatif à leur âge. On bande les yeux au colin-maillard, & il doit dire de bonne-foi s'il y voit encore ou non. *Au jeu même il faut de la franchiſe*, puiſque ſans cela le plaiſir du jeu diminue. Voyez-vous combien de niches on fait à cette jeune fille & comme on la tiraille de tous côtés. Celui qu'elle attrappe eſt à ſon tour colin-maillard. Il

ne

ne conviendroit pas à ce jeu de faire de la peine à celui qui a les yeux bandés. Des malices tant qu'on voudra, mais il faut bien se garder *de déchirer ses habits, de lui causer quelque douleur, ou de le mettre en danger de se heurter ou de tomber.* Il ne court déja que trop de risques de faire quelque chûte, & en jouant on peut se convaincre combien c'est un grand avantage de n'être pas aveugle.

Un petit garçon de huit ans lit ce qui suit:

Nous voici à la troisieme *partition.* Le lieu de la scene est une campagne, où à gauche on voit une maison de payſan & à droite un verger. De six enfans rassemblés chacun a son jeu & son amusement particulier. L'un court avec son cerf-volant de papier attaché à une ficelle qu'il tient à la main: le *vent* le soutient en l'air, où il seroit trop balotté de côté & d'autre sans le poids de sa queue qui le maintient en équilibre. Il faut apprendre à faire soi-même de pareils cerfs-volans, lorsqu'on veut en avoir: *c'est même un plaisir que de se fabriquer* ainsi *ses jouets:* & si l'on a besoin de conseils ou de secours pour en venir à bout, du moins faut-il mettre la main à l'œuvre & y travailler. Avec quelle ardeur cet autre enfant fouette son sabot pour le faire pirouetter! Il est obligé d'étendre une jambe & de plier l'autre, sans quoi il n'atteindroit pas le sabot avec son fouet. Ce petit garçon-là qui tient les piés en dedans, s'amuse avec une toupie. *) Le haut de

*) Cette sorte de toupie que décrit l'Auteur n'est pas si connue que celle qui n'est traversée que d'un petit fer sur

de la boule eſt creux & il y a un trou à côté. *Qui devinera pourquoi elle bourdonne en tournant avec rapidité? Il faut* au reſte *bien prendre garde*, tant qu'elle tourne, *de ne pas mettre le doigt dans le trou*, ſi l'on ne veut pas courir riſque de ſe faire du mal. L'enfant tient en main la clé de bois & la ficelle qui ſervent à mettre la toupie en mouvement & à la faire tourner ſur elle-même.

Les deux enfans qui ſont comme accroupis jouent à la foſſette avec de petites boules de terre cuite ou d'albâtre. Il s'agit de faire rouler les ſiennes dans le trou, ou d'y faire entrer quelcune de celles des autres en les pouſſant, ou du moins de les effleurer en paſſant. Il y a auſſi une maniere de les faire jaillir en les tenant entre le pouce & l'index, & de viſer aſſés juſte pour en choquer une autre à une certaine diſtance.

Voyez flotter au vent les cheveux de ce petit éveillé qui court après le cerceau qu'il fait tourner comme une roue, en le frappant d'une baguette.

Dans la quatrieme partition deux jeunes filles & deux petits meſſieurs jouent à la balle & au volant, dans une ſale de jardin, d'une hauteur convenable. Les deux qui ſe renvoient une balle tâchent de la ſaiſir à la volée, ou au bond lorſqu'elle tombe à terre ou va frapper le mur: car alors elle s'applatit un peu & reprend auſſitôt ſa premiere forme, ce qui la fait rebondir ou réjail-

ſur une des extrémités duquel elle pirouette, l'autre ſervant à attacher la ficelle.

jaillir avec promtitude. Ce reſſort ou *élaſticité* de la balle la rend propre à plus d'une ſorte de jeu. On joue auſſi avec deux, trois balles ou davantage, & l'on fait en ſorte que l'une après l'autre elles retombent dans la main, après les avoir jettées en l'air, ſans qu'aucune tombe à terre. En voila aſſés au ſujet de la balle.

Deux autres enfans jouent au volant, avec des raquettes dont le tiſſu de cordes de boyaux eſt bien tendu & a de l'élaſticité; ce qui eſt cauſe qu'un petit coup ſuffit pour faire voler bien haut le volant qui eſt léger. On pourroit jouer ſeul, & recevoir toujours ſur la raquette & chaſſer en l'air le volant; mais deux, trois perſonnes, ou un plus grand nombre encore, peuvent auſſi ſe réunir & ſe le renvoyer ſans le laiſſer tomber. *C'eſt à tout âge un excellent exercice que ce jeu.* Autrefois on s'y livroit beaucoup; mais *à préſent*, dit Papa, *bien des gens perdent leur ſanté à reſter longtems aſſis pour jouer aux cartes, aux dez, aux dames & aux échecs.*

p) *Jeux & Amuſemens.* VII. Planche.

C'eſt un jeune homme de douze ans qui parle. Mes chers freres & ſoeurs, je dois aujourd'hui vous diriger & vous inſtruire; nos ſupérieurs ne m'en croyant pas tout à fait incapable, m'ont chargé de ce ſoin auſſi agréable que glorieux pour moi. Soyez dociles, mes chers Amis; l'ordre que j'ai reçu de leur part l'exige, & je ne prens ici leur place que pour vous faire plaiſir & vous être utile. Je n'ordonnerai que ce que je croirai fort néceſſaire. Mais je ſuis

obligé de noter ceux qui refuſeront d'obéir. Je commencerai par vous expliquer la *ſeptieme eſtampe*, ce qui ne peut que vous cauſer de la ſatisfaction. Ce que je dirai s'adreſſera tantôt plus particulierement aux aînés & tantôt aux plus jeunes. Je ne parlerai pas tout de ſuite; mais tant que je parlerai, on ſe taira. Je m'arrêterai de tems en tems & vous regarderai les uns après les autres, pour que celui à qui je ferai ſigne me faſſe des queſtions ſur ce qu'il pourra n'avoir pas compris, ou ſur telle choſe qu'il me croira en état de lui apprendre.

Voyez dans l'enfoncement de cette eſtampe un verger dont l'enclos eſt de planches, & une maiſon qui s'éleve au deſſus des arbriſſeaux dont elle eſt environnée. Tous ces objets *ſe peignent* dans l'eau. Là deux jeunes amis, dont l'un *rame* & l'autre pêche à *la ligne*, ſe promenent en *bateau*. La ligne eſt une longue verge ou baguette à laquelle eſt attaché un fil avec un *hameçon*. On couvre cet hameçon d'un *appas*, ſoit ver de terre, pain ou chair, & on le tient ſuſpendu dans l'eau: auſſitôt qu'on s'apperçoit qu'un poiſſon mord à l'hameçon, qu'il engloutit quelquefois avec l'appas, on retire la ligne promtement & avec elle le poiſſon qui y eſt reſté accroché. S'agit-il d'en prendre pluſieurs à la fois, on pêche avec des *filets*, *éperviers*, *naſſes*, &c. Le jeune homme qui eſt à mi-corps dans l'eau, *ne fait que ſe baigner*. Il ne nage point; il touche de ſes pieds le fond de l'eau, ce que ne fait pas l'autre nageur, dont on ne voit que la tête & au travers de l'eau une partie de ſes mains & de ſes piés étendus & en action. La plupart des animaux

animaux savent nager sans l'avoir jamais appris & sans s'être exercés; au lieu qu'il faut enseigner à l'homme la maniere de s'étendre & de se mouvoir pour ne pas aller à fond. Comme il n'est qu'un peu plus léger qu'un volume d'eau égal à celui de son corps, il doit pouvoir nager d'autant plus facilement lorsqu'il a reçu les principes de cet art. S'il étoit plus pesant il faudroit qu'il fît des mouvemens si violens, & si exactement compassés qu'il ne lui seroit pas possible de nager longtems sans aller à fond. Si au contraire il étoit beaucoup plus léger, il ne pourroit enfoncer, non plus que le bois ou le liege, à moins que l'eau qui peut lui entrer par la bouche, n'ajoutât à son poids. Remarquez-vous ces habits qui sont sur le bord de l'eau?

La seconde partition représente des amusemens tels qu'on les prend sur la glace, dans le voisinage d'une ville, dont on apperçoit ici en perspective les tours & les maisons. Vous voyez la porte à laquelle conduit ce pont qui repose sur cinq arches de pierre. Distinguez-vous les personnes qui le traversent, & cette montagne qui est au-delà? Cette espece de voiture où est assise une Dame, bien garantie du froid par une pelisse, un manchon, & une coëffe qui lui couvre le visage, est un *traîneau* en forme de cigne. Sur le devant il y a une figure qui représente *la Fortune*, dont les pieds posent sur une boule pour marquer qu'elle n'a rien de stable. Elle tient des deux mains un voile étendu, dont je ne sai pas bien la signification: (ne seroit-ce pas un emblême de sa rapidité, égale à celle du vent qui l'emporte?) Le Cavalier qui est assis derriere conduit le che-

val par le moyen des rênes & du fouet. Lorſque le traîneau venant à heurter contre quelque choſe panche d'un côté, ce conducteur s'incline de l'autre pour l'empêcher de ſe renverſer. Le cheval eſt bien orné, il a un panache, & un harnois parſemé de grelots. Excepté le panache tout a ſon utilité; le harnois ſert à tenir le cheval attaché à la voiture, la bride à le faire obéir, & les grelots avertiſſent les gens de ſe retirer à tems: *les vrais ornemens ſont ceux qui ſont utiles.* En comptant les perſonnes qui ſont ſur le pont, j'en trouve onze en tout. Quatre vont *en patins;* c'eſt une eſpece de chauſſure dont le deſſous, d'acier bien poli, fait que l'on gliſſe ſans peine ſur la glace. Un ſeul cheval attelé à un traîneau tireroit une charge qu'à peine cinq autres attelés à un chariot pourroient tranſporter. Un homme qui va en patins avance autant qu'un cheval qui galoppe. Avec quelle politeſſe ce Cavalier au manchon ſalue cette Dame! A leur habillement & à leurs chapeaux pointus je reconnois que ces deux hommes-là ſont des matelots. Ces deux petits garçons s'amuſent à leur maniere. Celui qui pouſſe le traîneau dans lequel eſt aſſis ſon ami, eſt auſſi content que celui qu'il conduit. *Vous voyez, mes chers freres & ſœurs, que l'hiver même a ſes amuſemens.*

Mais ſans contredit le printems & l'été offrent des plaiſirs plus variés. On a repréſenté *dans la troiſieme partition la promenade* à pié, à cheval & en voiture. J'apperçois neuf perſonnes qui ſe promenent à pié. Le Cavalier à droite qui parle à la Dame, le chapeau à la main, eſt preſque auſſi embarraſſé de l'épée, ornement inutile qu'il porte

porte au côté, que les Dames le ſont des queues de leurs robes, qu'elles ſont obligées de relever en ſe promenant. *Le paraſol eſt au contraire un ornement utile*, ſervant également à garantir de l'ardeur du ſoleil & de la pluie. Je voi deux Dames qui en ont un. La canne, outre qu'elle eſt une défenſe, a auſſi ſon uſage pour la promenade: on s'appuie deſſus, on s'en ſert pour ſonder la profondeur des bourbiers & des foſſés, pour abaiſſer des branches dont on veut cueillir le fruit, & pour écarter les chiens. Ce Cavalier ſe tient fort bien à cheval. Le cheval paroit bien nourri, fort vif, & *docile à la volonté de celui qui le monte.* Il a l'encolure bien tournée & les jambes fines. Voyez-vous les étriers, les éperons & la ſangle? Appercevez-vous une partie de la ſelle? Il y a auſſi des *ſelles pour les Dames*, où l'on eſt aſſis comme ſur une chaiſe. Enfin voilà une voiture découverte attelée de deux chevaux. Le cocher, lorſqu'il eſt aſſis ſur ſon ſiege, appuie ſes piés contre le marchepié pour n'avoir pas à craindre les ſecouſſes de la voiture. La vue eſt plus agréable pour la Dame & ſon conducteur, dans une chaiſe comme celle-là, que dans une voiture fermée qui a des glaces. Le Domeſtique étant toujours debout ſe laſſe preſque autant que s'il marchoit. Le beau bois touffu que voilà! Que ſon ombre & ſa riante verdure ſont agréables au pauvre comme au riche! Notre Précepteur m'a dit qu'*en général les plaiſirs que tout le monde peut ſe procurer aiſément ſont préférables à tout autre*, & qu'on ne s'en laſſe pas ſitôt. Tel eſt celui de voir le lever & le coucher du Soleil, la clarté de la Lune, les brillantes étoiles, une campagne agréablement diver-

sifiée; celui qu'on éprouve dans un beau jour, au milieu d'une prairie émaillée de fleurs, au bord d'un ruisseau dont on entend le doux murmure, dans un bois bien ombragé & à la vue d'une montagne ou d'une colline qui se perd dans le lointain. Tel est encore celui que procurent les bons offices mutuels & l'amitié réciproque, surtout dans la vie domestique; celui du succès dans les affaires, du goût que l'on trouve aux mets & aux boissons les plus ordinaires; celui des concerts & du gazouillement des oiseaux, enfin celui de satisfaire notre curiosité par notre attention à tous les objets qui nous environnent. Il dit qu'*au contraire les plaisirs qui demandent beaucoup d'art, de dépense & d'apprêts, n'ont pas le même prix;* on s'en dégoûte plus promtement. Cherchons donc le plaisir le plus solide là où il se *présente* le plus naturellement à nous.

Le jeu du Billard, représenté dans *la quatrieme partition*, est un des jeux les plus ingénieusement inventés. Il consiste à pousser avec un bois terminé en pointe, qu'on nomme *queue*, une *bille* d'ivoire de maniere à choquer celle de l'autre joueur & à la faire tomber dans une des six *blouses*, dont quatre sont aux coins du billard, & deux au milieu de chacun des grands côtés. Il y a deux spectateurs. L'un, qui porte l'épée, tient *les mains sur le dos*. Cette attitude convient pour badiner & entre bons amis, mais non vis-à-vis de personnes à qui nous devons prendre garde de ne pas déplaire, parce qu'elles s'attendent à des *démonstrations extérieures de respect* de notre part. Le jeune garçon à droite, qui a un tablier & qui tient à la main un long bois nommé *masse*, est le mar-

marqueur. Il ſert les joueurs, dont vous en voyez un en attitude, & l'autre proche de la pendule: il leur tend des queues ou des maſſes à meſure qu'ils en ont beſoin, leur renvoie les billes lorſqu'elles ſont tombées dans la blouſe & marque leurs *points*. Si la bille de l'un eſt pouſſée dans la blouſe, l'autre compte deux points, & celui qui le premier en fait douze a gagné. Mais ſi l'autre n'en a pas encore fait ſix, la partie eſt double. Il faut beaucoup d'exercice & de dextérité pour bien jouer ce jeu-là. Dabord on le joue mal, enſuite médiocrement, enfin on y réuſſit, lorſque ſurtout on y a une diſpoſition naturelle. *Il en eſt de même des arts plus importans & des occupations plus ſérieuſes; dès la tendre jeuneſſe il faut ſ'y former par l'habitude.* D'habiles joueurs meſurent toujours d'avance la force avec laquelle il faut pouſſer la bille, & ſavent où elle doit choquer l'autre pour que toutes les deux parviennent à l'endroit où ils veulent les faire aller. Voici deux boules de bois que j'ai apportées dans le deſſein de vous expliquer cela. Notre Précepteur nous a promis de nous faire voir un véritable billard, pour nous apprendre que *les corps, dans leurs mouvemens, ſuivent certaines loix* qu'il faut étudier. Vous ſavez ce que c'eſt qu'*une pendule;* vous en voyez ici la caiſſe, le cadran & l'aiguille. Ces luſtres ou bras ſuſpendus ſervent à éclairer le ſoir *en hiver*, car c'eſt ordinairement dans cette ſaiſon qu'*on joue au billard, parce qu'on ne peut gueres alors ſe délaſſer de ſes affaires par la promenade.* Les joueurs conviennent quelquefois entr'eux de tel petit ſervice que le perdant ſera obligé de rendre au gagnant, ou bien d'animer le jeu par

le gain de quelque argent. C'est ce qui s'appelle *intéresser le jeu*, comme nous autres il nous arrive de nous disputer à la course un gâteau ou telle autre chose. Mais l'on m'a dit que *bien des gens imprudens jouent si gros jeu au billard, aux cartes ou aux dez, que le perdant a tout sujet d'être affligé, & que le gagnant est souvent tenté de s'attacher au jeu avec une ardeur qu'on ne devroit avoir que pour des occupations sérieuses. Il y a même, à ce qu'on prétend, des personnes assés avides de gain pour mentir, tromper & se quéreller en jouant. Funeste habitude que celle-là!*

2) *Sur le corps, la vie & l'ame de l'homme.*

a) *Aux Amis des enfans.*

Lorsque vous vous occupez des enfans, que je qualifie ainsi jusqu'à l'âge d'environ 12 ans où commence l'adolescence, vous devez avoir une idée générale du Manuel élémentaire. Il ne faut pas laisser cependant de le feuilleter d'un bout à l'autre chaque semaine, & de consulter en même tems l'Agenda. La raison en est que les parties & les principaux articles du Manuel n'ont pu être rangés dans un tel ordre qu'on ne pût passer à quelques-unes des matieres qui suivent, avant que d'avoir épuisé celles qui précedent. Ainsi c'est votre propre jugement, c'est la considération de la capacité, de l'âge & de la condition de l'enfant, qui doivent vous faire connoître ce qui convient chaque jour à tel enfant par rapport à tel ou tel sujet; c'est enfin ce coup-d'oeil jetté souvent sur toutes les parties du Ma-

Manuel, & de l'Agenda d'éducation que vous aurez composé. Cette seconde Section en effet renferme les premieres & les plus importantes notions de diverses especes de choses. Et si vous n'êtes pas déja vous-mêmes fort exercés dans l'art d'enseigner, si vous n'avez pas l'habitude de peser, pour ainsi dire, exactement les idées, & de trouver les termes les plus convenables à l'instruction, vous ne pouvez vous dispenser de travailler avec tout le soin possible à vous accoutumer à cette précision, & aux subdivisions & dénominations que présentera cet Ouvrage. Cette occupation ne peut que vous procurer à vous-mêmes autant d'agrément, que d'utilité à ceux dont vous dirigez l'éducation.

Je ne me propose encore en parcourant les parties du corps humain que d'en faire connoître la figure, la situation & les noms. Suivant que les occasions s'en présentent il faut que vous ameniez des remarques instructives, telles que sont celles dont j'ai entremêlé la Section précédente, par forme d'exemples. La crainte d'être trop long m'obligera de les supprimer dans la suite. Attachez-vous en particulier à prouver aux enfans que ces actes qu'on range dans la classe des actes involontaires, comme ceux de la digestion, de la transpiration, de la toux, dépendent cependant quelquefois de nous indirectement, ou pour un certain tems & jusqu'à un certain point. Ce sont des idées & des expressions d'une grande importance que celles qui se rapportent aux organes des sens & aux opérations dont ils sont le siege. La précision qu'elles exigent n'est pas toujours à beaucoup près le partage de ceux-là même qui se mê-

lent d'enſeigner la Philoſophie; elle eſt cependant d'une néceſſité indiſpenſable, & au moyen d'une ſaine méthode, elle n'eſt pas au deſſus de la portée des enfans mêmes.

b) *Parties extérieures du corps humain.*

Le devant de la tête, le derriere de la tête, & la face — les yeux, les oreilles, le nez & la bouche — les ſourcils, les paupieres, les cils, la prunelle & le blanc de l'oeil — l'oreille extérieure, dont le haut ſe nomme l'aîle & le bas le lobe: en dedans on y diſtingue, la nacelle, la conque, le hircus — les narines, la mouſtache & le menton — la luette, le palais, la langue; les dents d'enhaut, les dents d'enbas, les machoires — les joues, les temples, le front, le ſommet de la tête, les cheveux — le cou & la nuque du cou — la tête & le tronc — la poitrine, le bas-ventre & les autres membres — le nombril & les parties naturelles — les aiſſelles, les épaules, le dos, les reins, le derriere — le haut du bras, le coude, l'avant-bras, le carpe, le métacarpe, la ſouris, le poing, l'arriere & l'avant-main, le doigt & ſes jointures, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire, le petit doigt, le pouce & les ongles — les hanches, la cuiſſe, le genou, le jarret, la jambe, l'os de la jambe, les molets, les chevilles, le pié, le talon, le cou du pié, la plante du pié; les muſcles fléchiſſeurs, les orteils — l'épiderme, le corps réticulaire, la peau, les cors — Il faut avoir recours ici à des poupées, à des modeles, ou aux figures de la XI. eſtampe.

c) *Quel-*

c) *Quelques-unes des parties intérieures du corps humain, que l'eſtampe ſuſdite & l'inſpection de l'intérieur des animaux qu'on a tués feront connoître.*

L'os, le cartilage, le muſcle, la chair, les tendons, les veines, les nerfs, les peaux — le crane, le ſternon, la machoire, les côtes, la palette ou votule du genou; — la gorge, le goſier, l'eſtomac, les entrailles, le boyau culier — la cervelle, les poumons, le cœur, le ventricule du cœur, le foie, les rognons, la rate, la veſſie & les inteſtins — l'urine, la fiente, la morve, la ſalive, la cire des oreilles, la chaſſie & les larmes — le ſuc nourricier ou chyle, le ſang, l'humeur lymphatique ou les ſéroſités, la ſynovie, le fiel & la graiſſe. — (Voyez les fig. de la XI. Pl.)

d) *Quelques-uns des états involontaires du corps humain.*

La reſpiration, la tranſpiration, l'enflure, l'abcès, le pus — La ſanté, la vigueur, la maladie, la foibleſſe, la beauté, la laideur — La toux, l'éternûment, le crachement, le baîllement — Le battement du pouls, celui du cœur, le friſſonnement, le tremblement, les pleurs — L'aveugle, le ſourd, le muet, le boiteux — Le géant, le nain, le boſſu, le monſtre, l'eſtropié — La veille, le ſommeil, la défaillance — La fracture de la jambe, la bleſſure, la mort & la corruption — La deſcendance, la naiſſance — La digeſtion, l'accroiſſement, la décadence — La longueur, la groſ-

groſſeur, la peſanteur, le trébuchement, la chûte — Le clignement, le ſaignement de nez, les vents, l'expectoration — Le teint, la croiſſance des cheveux, les cheveux gris, les rides — La ſtructure du corps, la juſte proportion des membres, l'embonpoint, la maigreur — La ſituation réguliere & convenable des parties les plus néceſſaires à la vie, la diſpoſition des membres la plus avantageuſe à leur action &c.

e) *Les cinq ſens de l'Homme, & leurs opérations accompagnées d'un degré d'attention plus ou moins grand, ſoit qu'elles dépendent ou non de notre volonté, ſoit même qu'elles y répugnent.*

Les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, & les nerfs diſtribués par tout le corps ſont les *organes de la faculté de ſentir*, qui, quoiqu'unique, opere en cinq manieres différentes — La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact ſont *les cinq ſens* de l'homme. D'autres êtres animés en ont moins, ou de différens. Quant aux *opérations de nos ſens* ou à nos *ſenſations*, elles conſiſtent à voir, ouïr, ſentir, goûter, toucher — *Les objets des ſens* ſont: les ſurfaces viſibles des corps, l'ébranlement de l'air, les exhalaiſons des corps, leurs particules ſavoureuſes & les ſurfaces palpables — Une cauſe coëfficiente de la vue c'eſt la *lumiere*, & de l'attouchement *l'impénétrabilité des corps* — *Les couleurs principales* ſont: le blanc, le gris, le verd, le bleu, le jaune, le rouge, le brun, le noir — Il y a des *couleurs mélangées*, comme la blanchâtre, la noirâtre, le verd même & le gris, & certai-

taines couleurs particulieres, telles que le pourpre, l'orangé, l'azur, le verd d'eau & le couleur de chair — *Les qualités de ces couleurs* ſont: le clair, le foncé, l'éclatant & en général la viſibilité, qui cependant ſans la faculté de ſentir, ſans les yeux & la lumiere n'auroit pas lieu. — Il y a bien des choſes *luiſantes*, comme le verre & le métal poli, où ſe peignent les objets — Le verre, l'eau, l'air & de très petits corpuſcules ſont *transparens*. — Les *téleſcopes* ſervent à mieux diſtinguer les objets éloignés, & *les microſcopes* nous font voir les petits objets, que, quelques-uns des meilleurs, groſſiſſent pluſieurs milliers de fois — Le *ſon* eſt un ébranlement de l'air, qui ſe communique à l'oreille — Entre *les qualités du ſon* on peut mettre la force & la foibleſſe, le ſifflement, le ronflement, le ſon obſcur, le ſon clair, la cadence &c. — Le *ton* eſt un ſon meſuré, qui varie ſelon les circonſtances, eſt haut ou bas, harmonique ou diſcordant, mélodieux ou déſagréable à l'oreille &c. — La *Muſique* eſt une ſuite de tons agréables, dont auſſi pluſieurs peuvent s'accorder. Elle a pour baſe *l'harmonie* des tons qui ſont à l'uniſſon, la *mélodie* de ceux qui ſe ſuccedent, la *meſure* & les regles ſur leſquelles il faut conſulter un *Muſicien*. — Un ſeul joue un *Solo*. De deux il y en a un qui *accompagne*. Pluſieurs forment un *Concert* — *Les Inſtrumens de muſique* ſont: le tambour, les timbales, les cloches, les différentes eſpeces de flûtes, la trompette, le cor de chaſſe, le violon & les inſtrumens qui y ont du rapport, le luth, la harpe, les diverſes ſortes de clavecins & d'inſtrumens à cordes, la vielle, les orgues, la régale, le cornet de poſtillon, la cornemuſe, la trompe &c. — *La voix humaine*

humaine eſt un ſon qui la plupart du tems eſt articulé & qui exprime des *mots*, compoſés de *ſyllabes*, & repréſentés par des *lettres*. Mais *nous pouvons auſſi produire d'autres ſons*, p. ex. gémir, ſoupirer, ſangloter & chanter — *La prononciation des hommes* eſt forte, foible, nette, enrouée, délicate, rude, diſtincte, confuſe, rapide ou lente, mâle ou efféminée, accompagnée d'un bon ou d'un mauvais accent — L'*écho* eſt un ſon réfléchi par un corps diſpoſé de telle façon qu'il renvoie l'air & y cauſe une ſorte de trémouſſement ou de vibration. — Les *portevoix* & les *cornets*, de même que les *voûtes* & autres inventions ſemblables, ſervent à fortifier le ſon — Mais *il n'y auroit point de ſon* s'il n'y avoit point d'oreilles ou de ſens de l'ouïe — *Ce qui flatte l'odorat eſt appellé* odoriférant; telles ſont pluſieurs fleurs, épices, fruits, mets & boiſſons, huiles & eſprits, pluſieurs parfums lorſqu'on les brûle, pluſieurs ſortes de terres &c. Certains corps au contraire qui pourriſſent, qui fermentent, ou qui éprouvent quelque changement ſemblable, ſont d'une odeur désagréable, ou même *puans* — Si la partie interieure de notre nez n'étoit tapiſſée de nerfs qui ſont propres à être irrités & qui s'étendent juſqu'au cerveau, *les corps n'auroient aucune odeur pour nous.* — *A l'égard du goût les corps ſont*, doux ou aigres, âpres & amers; ſavoureux ou dégoutans. — Mais ſi les hommes n'avoient dans la bouche des nerfs ſuſceptibles d'irritation & qui s'étendent juſqu'au cerveau, s'ils n'avoient le ſens du goût, on ne pourroit dire de rien, *qu'il a de la ſaveur*. Les nerfs qui ſont le ſiege du tact, ſe trouvent répandus preſque par tout le corps, comme des cordes qui ſe partageroient en pluſieurs fils. — *Les objets*

objets du tact ſont les ſurfaces des choſes palpables, auxquelles s'applique quelque partie de notre corps. — *Les choſes palpables* ſont, ſuivant leur différente nature, dures ou molles, bouillantes, chaudes, tiedes ou froides; velues ou unies; polies ou raboteuſes; pointues, tranchantes ou émouſſées, & à grandeur égale plus légeres ou plus peſantes &c. Nous nous convaincrons dans la ſuite que chacun de nos ſens n'eſt qu'*une eſpece de tact ou d'attouchement.* Par le goût nous touchons en quelque ſorte ce qu'il y a d'uni, d'âpre ou de piquant dans les mets & dans les boiſſons. Par l'odorat les exhalaiſons qui ſortent de différentes choſes viennent, ſuivant leur nombre, leurs figures & leurs ſurfaces, frapper ou toucher différemment notre nez. Par les nerfs de l'oreille nous ſommes avertis de la nature de l'ébranlement qui ſe fait dans l'air lequel vient donner contre nos oreilles. Ceux de l'œil enfin ſont frappés par la lumiere, qui n'eſt autre choſe que l'ébranlement d'un air fort ſubtil, nommé *éther.* — Mais s'il n'y avoit point de tact, s'il n'exiſtoit point d'être qui eût des nerfs capables d'irritation, *il n'y auroit rien de palpable;* rien de chaud, de froid, de doux, de rude &c.

f) *De la vie, de la mort & de l'ame de l'homme.*

Nos ſenſations ou *les idées qui s'excitent en nous au moyen des organes des ſens,* ſont plus ou moins agréables ou déſagréables. Ce qui eſt fort agréable eſt dit *chatouiller,* au lieu que ce qui eſt fort déſagréable s'appelle *douloureux;* un moyen

de

de calmer la douleur ſe nomme *un adouciſſant.* — *Ainſi nous avons une ſenſibilité qui nous rend capables de plaiſir & de douleur.* Cette ſenſibilité engage les plus petits enfans même à faire divers mouvemens propres à leur procurer des ſituations agréables & à détourner celles qui ne le ſeroient pas. Et c'eſt en cela préciſément que conſiſte notre *vie animale.* Vous qui avez quelque expérience, mes enfans, & qui vous ſouvenez de ce que je vous ai dit pour expliquer toutes ces choſes, vous devez comprendre pourquoi l'on appelle *vivans* ou *êtres vivans* les hommes & les animaux. Les animaux, tout comme nous, jouiſſent de la vie animale. Ils ont, de même que nous, la faculté de ſentir. Ils ſont ſuſceptibles de plaiſir & de douleur ainſi que nous. On ne les voit pas agir de la même maniere dans l'état du plaiſir & dans celui de la douleur. Je puis vous donner à préſent l'explication de bien d'autres choſes que vous n'avez pas compriſes juſqu'ici. *Aucune partie de notre corps ne vit en particulier*, mais *c'eſt nous qui vivons.* Notre corps & chacune de ſes parties pourvues de nerfs, ſe nomme *animé*, tant que nous vivons nous-mêmes, & auſſi longtems que les parties de notre corps ont les nerfs qui puiſſent exciter en nous un ſentiment. Un corps où il n'y a jamais de vie s'appelle *inanimé.* Si un corps a été animé, & qu'il ceſſe de l'être, on dit qu'il eſt *mort.* Tel eſt le corps d'un homme, qu'on appelle alors *cadavre*; & tel auſſi celui d'un animal qui a perdu la vie naturellement, ou qu'on a tué.

Votre attention & l'ardeur que vous témoignez m'engagent à continuer à vous entretenir ſur ce ſujet.

sujet. Vos cheveux, vos ongles, vos os, & les différentes peaux qui couvrent votre corps, leur attribuerez-vous la vie, après ce que je vous ai dit? L'attribuerez-vous à votre chair, à votre sang, à tel autre fluide de votre corps? Non. Et votre cœur vit-il? Non, car il est composé de membranes, de chair & de sang. Votre cerveau? Non, car c'est un composé de membranes & de moëlle; cette derniere est un suc. *Il s'ensuit qu'aucune partie visible de votre corps ne vit.* Peut-être me demanderez-vous *si* ce n'est pas *l'assemblage de ces différentes parties, dont aucune prise à part n'a la vie*, qui la communique à toutes en général, les anime, ou *en est l'ame?* Mais lorsque votre jugement sera plus formé vous trouverez cette question aussi absurde que celle-ci: plusieurs pensées & plusieurs désirs, dont aucun n'a rien de matériel, p. ex. rien qui tienne de la nature du bois, ne pourroient-ils pas étant réunis former un corps (un morceau de bois)? Un homme qui fait usage de la réflexion est donc assuré qu'outre chacune des parties visibles de son corps, & outre leur assemblage, il y a encore quelque chose qui anime ce corps, & qui possede en même tems & la faculté de sentir & celle de produire des mouvemens dans son corps, conformes à la nature de ce sentiment. *Cet être simple, invisible, doué de la faculté de sentir & d'agir par sa propre détermination, s'appelle l'ame. Mon ame c'est moi; ton ame c'est toi;* car c'est la même chose de dire: *je voi par mes yeux*, ou, *mon ame voit par mes yeux;* & de même: *je souhaite ou déteste telle ou telle chose*, ou, *mon ame souhaite & déteste; je remue les doigts ou la bouche comme il me plait*, ou, *mon ame les remue.*

Je vai plus loin, mes enfans. *Tous les hommes & tous les animaux meurent*, ou par l'épuiſement total du corps dans la vieilleſſe, ou par d'autres accidens, dont je vous dirai dans l'occaſion les plus remarquables. Quant à l'homme, *ſa fin* ou *ſa mort* c'eſt l'état dans lequel il ſe trouve au moment où ſon corps ceſſe d'être animé par l'ame, & devient inanimé ou cadavre. Mais recevez auſſi, mes enfans, une aſſurance que je vous donne, qui doit vous cauſer de la joie, & vous en cauſera ſurtout lorſqu'avec le tems vous ſerez auſſi convaincus à cet égard que vous l'êtes que le jour ſuccédera à la nuit prochaine: cette aſſurance eſt que nos ames ſubſiſtent après la mort du corps, & reſtent ſuſceptibles de plaiſir & capables d'agir ſur d'autres objets, comme elles ont agi ſur le corps qu'elles ont animé. Elles conſervent la faculté d'être inſtruites de ce qui ſe paſſe hors d'elles, comme autrefois elles l'étoient au moyen des yeux, des oreilles, & des autres organes des ſens; elles ſe rappellent la vie qu'elles ont paſſée parmi les hommes; elles ſe réuniſſent & forment entr'elles une nouvelle ſociété; en un mot: *les ames des hommes ſont immortelles.* Je puis, mes enfans, mourir dès aujourd'hui; cela peut vous arriver également: mais c'eſt un ſujet de joie & de conſolation pour moi que de ſavoir que mon ame un jour rejoindra la vôtre, & qu'alors nous recommencerons à nous rendre mutuellement heureux par un amour réciproque. Mais écoutez bien encore ceci, c'eſt que *le bonheur éternel de l'homme, après que ſon corps eſt mort, eſt de telle nature* que nous pouvons nous flatter d'être heureux à proportion qu'avant cette mort nous nous ſerons efforcés d'augmen-

d'augmenter notre satisfaction par le progrès de nos connoissances, & de vivre en paix & en amitié avec les autres hommes. Car la félicité de la vie future de l'ame consistera dans la douceur non-interrompue qu'elle goûtera à étendre ses lumieres, à jouir de l'amour d'autres ames, & à s'occuper elle-même de leur bonheur par un principe de bienveillance. Quelle heureuse vie, mes enfans, qu'une vie ainsi renouvellée! Nos ames sont immortelles, oui elles sont immortelles! Croyez-m'en là-dessus, moi qui vous enseigne tant de choses vraies. Bientôt vous en serez convaincus par vous-mêmes.

Nouvel Avertissement aux Amis des Enfans.

Vous n'aurez jusqu'ici trouvé dans aucune Méthode pour l'instruction des enfans un plan d'un usage plus étendu à l'égard de la vérité si importante de la nature de l'ame, que celui que présente cette Méthode-ci, pour ne pas dire même qu'aucune de celles qui existent ne mérite de lui être comparée. Cependant toute cette doctrine, telle qu'elle est ici proposée, n'est que *la vérité même dans toutes ses parties; elles s'élevent*, pour ainsi dire, *l'une sur l'autre* de la maniere la plus propre à se servir mutuellement d'appui. C'est ainsi, & non autrement, que par degré la jeunesse parvient au *sentiment intime* qui ne lui laisse aucun doute sur l'existence de l'ame. Cependant ce qui est dit ici de la nature de l'ame & de la différence réelle qu'il y a entr'elle & le corps visible & palpable, est non seulement compréhensi-

ble pour des enfans de six ou huit ans un peu *soigneusement élevés*, mais encore aussi *bien & aussi complettement adapté* à la portée du plus grand nombre, qu'aucun système de Philosophie que ce puisse être. *Pour ce qui est de l'immortalité de l'ame*, je suis convaincu, d'après une longue expérience, & mes propres réflexions sur l'état présent des choses en général, celui de la plupart des familles en particulier, & la correspondance qu'on doit tâcher de mettre entre ce qu'on enseigne aux enfans à ce sujet & la doctrine des Ecoles qui sont sous l'inspection de nos Ecclésiastiques, je suis convaincu, dis-je, qu'il est à propos *de commencer par présenter cette immortalité comme une idée agréable, & qui a toute la crédibilité nécessaire, avant que de penser à en fournir aux enfans les preuves démonstratives.* Si je préconise, & les choses mêmes dont on a vu ci-dessus le détail, & la méthode que j'ai suivie, c'est parce que je me croi obligé de réveiller, autant qu'il est en mon pouvoir, par l'exposé de mes raisons, l'attention de mes Lecteurs sur un objet que je leur présente *sous un point de vue, sinon entierement nouveau, au moins plus lumineux.* Mes intentions sont pures, j'ai la satisfaction de pouvoir me rendre ce témoignage; s'il peut me faire taxer de vanité par de foibles mortels, j'en appelle de leurs injustes soupçons à la connoissance de l'Etre suprême à qui rien n'est caché.

Persuadés une fois de la différence réelle qui se trouve entre l'ame & le corps qui est matériel, (je continue à m'adresser aux personnes d'un certain âge) ne souffrez pas que des raisons spécieuses, des questions malignes ou des rail-

railleries, incapables d'ébranler le moins du monde la baſe ſur laquelle repoſe cette vérité, viennent à bout de détruire en vous une perſuaſion que la raiſon & le ſentiment concourent à vous donner. 1) Que mille Philoſophes de la plus grande réputation démontrent l'exiſtence de l'ame en ſuivant ou non la méthode mathématique, par des raiſons obſcures, ou qui portent à faux, que vous importe? Que fait tout cela à cette vérité, auſſi inconteſtable pour vous que celle de l'exiſtence du Soleil? 2) Que mille V.. & mille Auteurs de *Syſtemes de la Nature* ſe moquent de ces prétendues démonſtrations, & qu'en même tems ils en prennent occaſion d'attaquer cette exiſtence même de votre ame, que vous importe encore? Une vérité, d'ailleurs certaine, en ſouffre-t-elle? 3) Que mille Eccléſiaſtiques dans votre Egliſe ſoient peu propres à conduire les ames qu'on leur confie, qu'ils ſoient incapables de mettre dans leurs idées & dans l'inſtruction des enfans cette juſteſſe & cet ordre qui produiſent la conviction touchant la nature & l'exiſtence de l'ame, que vous importe? Songez à remédier vous-mêmes, dans l'intérieur de vos maiſons, & pour le bien de vos enfans, à ce qui ne porte que trop l'empreinte des foibleſſes de nos Peres, que reſpectent encore en pluſieurs endroits ceux qui prétendent bonnement chaſſer les Démons par des fumigations, & qui brûlent pieuſement les ſorcieres & les hérétiques. 4) Enfin quant à la queſtion: *Qu'eſt-ce que l'ame?* queſtion qui a déja égaré tant de gens, répondez-vous à vous-mêmes & à d'autres, qu'elle eſt cette cauſe qui anime votre corps & qui en eſt diſtincte, ou bien

cet être qui n'eſt autre choſe que vous-mêmes & qui voit par les yeux, touche par le moyen des nerfs, eſt ſuſceptible de plaiſir & de douleur, & agit ſur le corps par ſa propre détermination. De toutes les queſtions importantes, celle-ci, *Qu'eſt-ce que l'ame?* eſt donc celle à laquelle on peut répondre le plus clairement, pourvu qu'on n'ait pas la folie de prétendre déterminer, outre *A*, qui déſigne ce qu'on connoit de l'ame, quelles propriétés correſpondantes à celles d'autres êtres *B*, *C*, *D*, elle poſſede encore, & d'en exclurre toute autre propriété qui n'entre pas déja dans l'idée qu'on ſe forme de ſon eſſence. On eſt par ex. aſſés peu ſage pour ſe tourmenter à réſoudre des queſtions ſemblables à celle-ci: *De quelle figure & de quelle grandeur eſt l'ame?* En effet eſt-il donc décidé qu'elle joigne à l'eſſence d'une ame *A* la figure & la grandeur? On demandera peut-être auſſi quelle eſt ſa couleur, quel ſon elle rend, quelles odeurs en émanent, & quel goût elle a? Y a-t-il rien de plus inſenſé? On demande encore, *ſi elle ſe meut?* Sans doute elle le fait de la maniere qui eſt propre à exciter dans le corps les mouvemens quelle veut y produire. *Dans quelle partie du cerveau ſe trouve-t-elle?* Pour vous faire ſentir juſqu'à quel point cette queſtion eſt inconſidérée, il n'y auroit qu'à vous répondre gravement, que c'eſt dans la 56891253e. partie, à compter par en haut. Tenez-vous en donc à l'idée, exacte ſans doute & qui ſatisfait à tout ce qui peut juſtement vous intéreſſer, que l'ame eſt la cauſe de notre vie animale, ou bien cet être qui anime le corps dont il eſt diſtinct. Dans la ſuite, & ſelon ma méthode, j'enſeignerai plus en détail aux jeunes gens quel-

quelles ſont les facultés & les opérations de cet être, afin de bannir, autant qu'il eſt en mon pouvoir, toutes ces *Pſychologies & Pneumatologies démonſtratives*, qui, malgré tous les autres noms pompeux (*a priori* tranſcendentales &c.) que leur donnent Mrs. les Savans, ne font qu'arrêter les progrès de la vérité. Je ne leur envie pas d'ailleurs la place qu'elles occupent & occuperont dans les Theſes académiques des Maîtres-ès-Arts, des Bacheliers, des Docteurs &c. Si je m'égaye ici avec mes Lecteurs, c'eſt que je penſe en exciter pluſieurs par ce moyen à réfléchir ſur des objets de la plus grande importance, mais qu'on n'eſt pas ſouvent d'humeur de conſidérer de près.

3) *De l'Entendement humain.*

a) *De l'entendement, de la ſenſibilité & de la volonté de l'ame.*

La faculté de ſentir *exiſte dans notre ame.* — Si nous nous appercevons de quelque choſe par les ſens, c'eſt dans notre ame que cette perception a lieu. Lorſque vous voyez un arbre, cet arbre eſt à la vérité hors de votre ame, mais la perception ou la repréſentation de cet arbre eſt *dans votre ame, en vous-même.* — Ce n'eſt pas non plus *hors de vous*, mais *en vous* qu'exiſtent votre averſion, votre crainte & votre eſpérance, votre jugement & votre doute ſur certaines choſes, votre deſſein & vos efforts pour l'exécuter. Tout cela eſt *dans votre ame ou en vous-même.* Hors de vous, hors de votre ame, ſe trouve chacun des membres de votre corps, chacune des choſes que vous

appercevez par les ſens ou par votre faculté de ſentir; tels ſont cette eau & chaque goutte qui la compoſe, ce bois & tous les arbres que vous y découvrez, cette maiſon & tous les meubles qu'elle renferme, ces animaux, ces autres hommes compoſés comme ils le ſont d'un corps & d'une ame; tout cela en un mot exiſte hors de vous, hors de votre ame. C'eſt ainſi qu'il faut diſtinguer ce qui eſt *intérieur* d'avec ce qui eſt *extérieur*.

Vous ſavez que différens objets font impreſſion ſur votre ame, que vous en jugez, les déſirez & les déteſtez, ſans pouvoir cependant ni voir, ni entendre, ni ſentir, ni goûter, ni toucher votre perception, votre jugement, votre déſir, votre averſion. Vous ſavez que tout cela ſe paſſe dans votre ame, ou en vous, par *le ſentiment intime que vous avez de vous-même*.

Ce qui eſt intérieur eſt donc *l'objet de votre ſentiment intime*, & non *les objets extérieurs*, qui ne ſont pas partie de vous-même, qui ne ſont & ne ſe paſſent pas en vous-même ou dans votre ame.

Par ce ſentiment intime nous ſavons 1) que nous ſommes des êtres *intelligens*, & que notre *entendement*, qui n'eſt d'abord qu'une faculté, mais qui peu à peu produit des actes, nous met en état a) *d'appercevoir* les choſes par la vue, le tact & les autres ſens; b) de nous *rappeller* ce que nous avons apperçu; c) de *comparer*, de *diſtinguer*, & de *compoſer* ce que nous appercevons, ce dont nous nous ſouvenons ou que de nous-

mêmes

mêmes nous imaginons; d) de concevoir l'idée d'une choſe & d'en juger avec certitude, ou ſeulement par conjecture. e) de *réfléchir* enfin ou de *raiſonner;* ce qui a lieu lorſque par une ſuite de nos connoiſſances antécédentes, tantôt nous croyons une choſe, nous en doutons, nous la rejettons; tantôt nous nous la repréſentons ou en jugeons de telle ou telle maniere; comme, p. ex. lorſque des idées que nous avions aquiſes précédemment nous concluons qu'un édifice régulier & propre à ſervir d'habitation n'a pas été conſtruit ſans deſſein par des hommes.

Par le ſentiment intime nous ſavons 2) que nous ſommes *ſenſibles* au plaiſir & à la douleur, à la joie & à la triſteſſe, de même qu'au déſir & à l'averſion qui en réſultent; ou, ce qui eſt la même choſe, que nous avons de la *ſenſibilité.*

Par ce ſentiment nous ſavons encore 3) qu'*en conſéquence de notre propre détermination nous ſommes libres*, ou que *notre volonté eſt libre* d'opérer, au moyen de notre entendement & de nos organes, tout ce qui a du rapport avec nos déſirs, nos averſions & nos réſolutions.

Si les hommes ſe reſſemblent ils different auſſi entr'eux à l'égard de l'intelligence & de la ſenſibilité. L'un eſt plus intelligent ou plus ſenſible, l'autre l'eſt moins, ou d'une maniere différente. En un mot il n'y a aucun homme qui n'ait un tour d'eſprit ou *génie* particulier, qui n'ait le *cœur* ſenſible d'une maniere qui lui eſt propre, ou, en réuniſſant ces deux choſes, il n'y a point d'homme qui n'ait ſon *caractere* propre, que le tems change plus ou moins.

Avertiſſement aux Amis des Enfans.

Je n'ignore pas qu'on ne ſauroit propoſer avec fruit à des enfans, ſurtout en bas âge, autant d'idées que j'en ai réuni dans un petit nombre de pages, quoique chacune de ces idées en particulier ſoit très facile à ſaiſir, & de quelque clarté que ſoient les termes; on ne le ſauroit, dis-je, d'une maniere utile, ſi l'on entreprend de les préſenter à la fois, ou trop rapidement les unes après les autres. Pour qu'aucune ne ſe trouve au deſſus de la portée des enfans il convient de n'en pas ſurcharger leur eſprit, mais de les y imprimer inſenſiblement par de fréquentes répétitions. Il en eſt tout de même à l'égard des eſtampes qui vont ſuivre. Souvent je me vois obligé d'entremêler à l'explication que j'en donne, certains Articles deſtinés à former pluſieurs même d'entre vous à cette maniere de diſtribuer en certaines claſſes, de ranger & de nommer les choſes; habitude qu'il faut néceſſairement prendre d'abord, ſi l'on veut s'occuper avec ſuccès de l'inſtruction des enfans. Ces mêmes Articles ſervent enſuite à rappeller à la mémoire des jeunes gens, & à leur préſenter en grand, certains objets dont l'enſemble doit faire ſur leur eſprit une impreſſion que ne pouvoit produire la diverſité de leurs parties, qu'on eſt obligé de décompoſer & de détailler à des enfans pour les leur rendre ſenſibles.

Cet Ouvrage, pour répondre au but qu'on s'y propoſe, devoit être tel que des Hommes faits, des Philoſophes même, qui diſtinguent aiſément les endroits auxquels on donne, à cauſe des

des enfans, plus d'étendue, puſſent le lire avec plaiſir & en tirer de l'utilité.

b) *Différences entre les hommes à l'égard des Sens & de l'Entendement.*

Il y a des hommes dont la vue *porte extraordinairement loin*; d'autres voient les choſes *de près avec une exactitude admirable.* Leurs yeux ſont, pour ainſi dire, des téleſcopes & des microſcopes; pendant que d'autres ont *la vue foible* pour les objets éloignés comme pour ceux qui ſont près d'eux. On voit de même des gens qui ont de la *fineſſe dans l'odorat*, dans *le goût* & dans *le tact*, tandis que d'autres ont les organes des ſens comme *émouſſés*. C'eſt de quoi l'on peut vous citer des exemples merveilleux. Mais *le degré ordinaire ou commun du ſentiment eſt pour la plupart des hommes le plus utile.* Ceux à qui un degré ſupérieur à cet égard ſeroit néceſſaire, peuvent y parvenir juſqu'à un certain point par *l'exercice ou par d'autres moyens.* — Certains hommes *retiennent* des idées ou des mots, *en grand nombre*, *avec facilité*, *dans le même ordre & pendant longtems;* en un mot ils ont, à quelcun de ces égards, une *mémoire extraordinairement heureuſe*, au lieu que d'autres en auront une *infiniment ingrate.* Quelques-uns ont *l'imagination ſi vive* qu'ils ſe repréſentent des objets abſens, des objets qu'ils ont eux-mêmes inventés, ou dont ils ont ſimplement entendu faire la deſcription, avec autant de force, & dans un auſſi grand détail, que s'ils les voyoient, les entendoient ou les appercevoient actuellement — L'eſprit de certaines per-

perſonnes découvre aiſément des rapports & des différences que d'autres ne remarquent pas dans les choſes. On dit d'elles qu'elles ont l'eſprit *fin & pénétrant*. Mais on dit d'un homme pour qui ce n'eſt pas un travail que de ſuivre une longue enchainure de cauſes & d'effets, qu'il a *l'eſprit profond* — C'eſt avoir *le goût bon* que d'être dans l'habitude de juger ſainement de certaines choſes, ſans avoir beſoin de ſe rappeller les raiſons ſur leſquelles ce jugement a dabord été fondé. *L'homme de génie* égale en capacité & en habileté les plus grands maîtres à l'égard de tel ou tel ouvrage qui demande beaucoup d'eſprit. *Un Fou*, c'eſt celui qui ſe croyant ſage penſe, parle & agit ſouvent d'une maniere contraire à la raiſon. *Le Sage* au contraire penſe, parle & agit plus raiſonnablement encore que la plupart de ceux qui ſe diſtinguent des autres par leur application à travailler à leur propre bonheur, & à celui de leurs ſemblables. Et cette *raiſon de l'homme*, de laquelle je viens de parler, c'eſt ce degré d'intelligence que nous poſſédons, qui eſt ſupérieur à celui que les animaux ont en partage. Elle eſt moins formée dans les enfans que dans les hommes faits — Lorſque l'ame croit voir, entendre & toucher &c. ce qu'elle ne voit cependant, n'entend, ni ne touche, mais dont elle ſe forme elle-même l'image, ſon état eſt celui des *fauſſes imaginations*. Si cet état eſt accompagné de ſommeil, c'eſt *un rêve*, ou *un ſonge* — S'il ne l'eſt pas, on éprouve *des extaſes* ou *des tranſports* qui dénotent que l'ame n'eſt pas dans ſon aſſiette naturelle, qu'elle eſt fort agitée, ou bien que le corps eſt malade — La continuation de

cet

cet état produit *la phrénésie* — On appelle *furieux* & *maniaque* un homme que de violens mouvemens dans l'ame, ou la phrénésie, empêchent de réfléchir avant que d'agir, & qui ne suivant que les premieres idées qui se présentent à son esprit, ne peut qu'entreprendre bien des choses pernicieuses & dangereuses, s'il n'en est empêché; aussi reprime-t-on ses efforts comme l'on contient les animaux féroces *).

c) *Attention, Mémoire, Expérience & Essai.* XII. Planche.

L'ame de l'homme peut connoître toutes sortes de choses & former diverses especes de pensées; cette faculté s'appelle *l'Entendement.* Elle peut avoir du penchant ou de l'aversion pour différentes choses à proportion de sa sensibilité; cette faculté se nomme *la Volonté.* L'entendement & la volonté sont des propriétés de notre ame & des esprits.

L'homme, vous le savez, a cinq Sens. La faculté qu'il a de connoître les choses par leur moyen, je l'appellerai *faculté de sentir.*

Les

*) *Rem.* Il a fallu rassembler ici toutes ces idées, parce que le titre général qui porte: *Sur l'entendement humain,* ne reparoit plus dans l'Ouvrage. Mais pour les enfans ce sont des connoissances qu'on ne peut leur donner que tard, quoiqu'il soit à propos de les y préparer insensiblement, & qu'il l'ait été par cela même de réunir ce qui peut être à l'usage des amis des enfans.

Les cinq manieres de ſentir ſont repréſentées dans la *premiere partition.* Cet homme qui, les mains derriere le dos, regarde en l'air, vous fait ſouvenir du ſens de la *vue.* Celui qui eſt à côté écoute le ſon de la cloche que tire le petit garçon qui eſt là dans un coin; il fait donc uſage du ſens de *l'ouïe.* L'enfant qui ſe bouche le nez à cauſe de la mauvaiſe odeur de cette paille qu'on brûle, montre ce que c'eſt que *l'odorat;* l'autre qui mord dans un craquelin, indique ce que c'eſt que *le goût,* & le troiſieme que celui-ci pince & tiraille, déſigne le *tact* ou *l'attouchement.*

Tant que l'ame vit dans le corps, elle ne peut ſe paſſer, pour connoître les objets au moyen de ſa faculté de ſentir, des *organes des ſens*, des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche & *des nerfs* ou fibres qui ſont les parties ſenſibles de notre corps. La peau, la chair, les os, le ſang & les humeurs ſont inſenſibles. Il n'y a aucun ſentiment où il n'y a point de nerfs. Or les nerfs, comme vous le ſavez, ſont répandus par tout le corps, & leurs différentes ramifications vont toutes aboutir au cerveau.

Ce ſont ces nerfs auſſi dont l'ame ſe ſert pour les mouvemens qu'elle eſt la maitreſſe de produire. Les nerfs font mouvoir les muſcles, & ceux-ci les différentes parties de notre corps & les os. En ſuppoſant qu'on coupât les nerfs du haut du bras, où qu'on mît obſtacle à leur mouvement, il ne dépendroit plus de nous de mouvoir notre main.

Pen-

Pendant la veille il arrive à chaque instant un grand nombre de changemens dans tous les organes de nos sens. Nous voyons, sentons & entendons plusieurs choses à la fois. Mais entre toutes ces choses il n'y en a que quelques-unes auxquelles nous prêtions attention; les autres ne paroissent pas faire sur nous une impression durable. Un homme *attentif* à voir ou à écouter, & auquel on prend doucement la main, ne s'en apperçoit pas.

Cet enfant que vous voyez courir après un papillon qu'il voudroit attraper, ne paroit point entendre sonner la cloche; il n'est attentif qu'à son papillon.

Tantôt nous sommes maîtres de notre attention & tantôt nous ne le sommes pas. Si l'on piquoit ce jeune garçon avec une épingle, il ne penseroit qu'à cette piquure, qui fixeroit malgré lui son attention, auparavant volontaire. Et vous, mes enfans, vous voulez prêter attention à ce que je vous dis, parce que vous y trouvez du plaisir; mais il ne dépendroit que de vous de remarquer au contraire les mouvemens des mouches qui volent autour de nous, ou les cris des gens qui vont vendre dans les rues.

La faculté de sentir s'affoiblit extrêmement dans l'état du *profond sommeil*, & lorsque les impressions qui se font sur notre corps ne sont que légeres, l'attention ne peut avoir lieu. C'est en cela même que consiste l'état du sommeil.

Vous

Vous connoissez déja la nature de la faculté de sentir & celle de l'attention de l'esprit. Mais vous savez aussi par votre propre expérience que vous êtes en état de conserver pendant quelque tems les idées qu'on vous a données, & de vous les rappeller, lorsque surtout vous y avez été attentifs. Cette faculté s'appelle *la Mémoire.*

La précédente *partition* de l'estampe vous faisoit penser à la faculté de sentir & à celle de l'attention; la seconde vous montrera qu'on peut aussi *garder dans la mémoire* des choses qui sont arrivées il y a longtems. Ce vieillard qui est là près d'un fauteuil, & qui a une *jambe de travers*, est représenté comme enfant en habit de Hussart, comme adolescent en voyageur, & comme parvenu à l'âge d'homme fait, dans l'habillement ordinaire. Ces portraits pendent à la muraille. Il les considere, & dans ce moment il se ressouvient de bien des choses qui lui sont arrivées lorsqu'il étoit dans l'enfance, dans l'adolescence, & dans l'âge viril. A la vue des habits qu'il portoit étant encore enfant, il pense à son pere & à sa mere qui ne sont plus; lorsqu'il se voit en équipage de voyageur il se souvient de tous les endroits du monde qu'il a parcourus, & songe à son fils qu'il a envoyé voyager & qui est parti avec un habillement semblable; *car ce qu'on se rappelle le plus vivement ce sont les choses qui ont du rapport avec celles dont nous sommes actuellement occupés, ou qui sont arrivées dans le même tems & dans le même lieu.*

La faculté de sentir, l'attention & la mémoire vous sont donc connues comme propriétés de votre enten-

entendement. Les *deux partitions suivantes* serviront à vous montrer la maniere dont *nous jugeons d'après l'expérience.* Ce laboureur ayant dit à son fils, qui paroit l'écouter avec attention, que le tems changera, celui-ci lui demande *comment on peut prévoir ce changement?* C'est, répond le pere, *par une expérience constante*, qui apprend que *telle disposition de l'air est toujours suivie de tel & tel tems. Mon pere & ma mere*, continuet-il, *mes voisins & moi, nous avons remarqué la même chose sans que jamais cela ait manqué, & j'en conclus qu'aujourd'hui encore il n'en sera pas autrement. Cet homme, qui a de l'expérience*, pouvoit en effet en être assuré; car le retour des mêmes circonstances doit ramener nécessairement ce qui a toujours eu lieu dans ces circonstances; les mêmes causes ne peuvent que produire les mêmes effets. *La succession des choses est fondée sur des regles invariables; & c'est parce que l'homme qui auroit le plus d'expérience ne les connoit pas toutes cependant, qu'il prévoit si rarement ce qui doit arriver.*

Mais ce petit garçon-là au contraire montre qu'il a bien peu d'expérience. Il s'imagine que les oiseaux lui laisseront le tems d'approcher & de les prendre. Que tu es simple, mon enfant! L'expérience ne t'a pas appris encore que les oiseaux s'envolent, à moins qu'ils ne soient estropiés ou apprivoisés. Voyez son frere, qui est plus âgé que lui, se moquer de son défaut d'expérience. Mais il a bonne grace à rire; il oublie apparemment qu'autrefois il en faisoit autant.

Lorsque l'expérience nous a rendus plus intelligens *nous faisons divers essais.* Un enfant qui

ne ſait pas parler encore en fait déja. Ce jeune garçon, dans la *quatrieme partition*, éprouve s'il pourra éteindre du feu avec de l'eau chaude. L'autre tient à la main *une petite phiole pleine d'eau dont le cou eſt étroit;* il veut voir s'il s'en écoulera quelque choſe, mais toute l'eau y reſte. C'eſt que l'eau du conduit fort étroit de la phiole empêche l'air extérieur d'y entrer: & s'il s'en écouloit de l'eau, il en réſulteroit en haut au fond de la phiole un vuide que l'eau, comme nous l'apprend l'expérience, iroit occuper auſſitôt; elle ne s'écoule donc pas. Des eſſais ont inſtruit notre jeune garçon de ce fait.

Les trois autres qui ſont autour d'une table jouent avec de l'eau de ſavon. Ce qui s'en attache au bout de la pipe ou du chalumeau forme de grandes veſſies, qu'ils lâchent dans l'air; leur légéreté les y fait voltiger juſqu'à ce qu'elles crevent. C'eſt ainſi que ces enfans, tout en s'amuſant à ces petits eſſais, aquierent de nouvelles connoiſſances, & apprennent ici en particulier, que l'air a la force de porter & de ſoulever certaines choſes.

d) *La Réflexion, ou la faculté de comparer & de diſtinguer les objets.* XVII. Planche.

Nous avons déja trouvé dans l'entendement de l'homme, la faculté de ſentir, l'attention, la mémoire & l'expérience. Mais il peut encore, en *comparant* plus exactement les choſes (de même que les divers états de l'ame) & en les

diſtin-

distinguant les unes des autres, aquérir des idées que les sens ne lui avoient pas fournies dabord.

Cet enfant qui se tient à côté de ce cocher, confondoit autrefois un étalon avec une cavale, un âne & un mulet. Il ne connoissoit de différence que celle de *grand cheval* à *petit cheval*. Mais s'étant apperçu qu'on donnoit toujours à l'un tel nom & à l'autre tel autre nom, pour s'éclaircir là-dessus il lia avec le cocher de la maison la conversation suivante:

L'Enfant. Ne faut-il donc pas, mon bon ami, que j'appelle chevaux tous ces animaux-là?

Le Cocher. Non, Monsieur. Celui-ci à droite est une *cavale*; l'autre à gauche est un *étalon;* tout près de l'étalon il y a *un âne* & plus loin un *mulet.*

L'Enf. L'étalon cependant & la cavale se ressemblent bien.

Le C. Ils se ressemblent à certains égards, cela est vrai, mais il y a aussi des différences entr'eux. Leur ressemblance les fait appeller l'un & l'autre *cheval*, mais leur différence ensuite est cause qu'on nomme l'un *cavale* & l'autre *étalon.* L'étalon est fait un peu autrement que la cavale; il a le cou & la poitrine plus larges, une criniere différente &c. Il en est de même de tous les étalons. C'est en quoi ils different des cavales.

L'Enf. Je me souviens bien à présent d'avoir déja vu d'autres étalons & d'autres cava-

les, & je saurai les distinguer à l'avenir. Je reconnoitrai aussi l'âne à sa couleur, à la longueur de ses oreilles, à la grosseur du derriere de sa tête, à ses piés de derriere qui ne rentrent pas beaucoup en dedans & à son cri. Pour ce mulet il a de la ressemblance avec le cheval & aussi avec l'âne.

Vous voyez par cet exemple ce que c'est que *comparer & distinguer* les idées, & qu'il ne s'agit pour cela que de considérer les choses avec attention, & de nous rappeller les différens états de notre ame. Cette comparaison & cette distinction nous conduisent à de nouvelles idées que nous aquérons 1) sur les qualités des choses, 2) sur leurs especes & leurs genres, 3) sur le tems passé, présent & à venir, 4) sur le nombre & la grandeur des choses, 5) sur leur ordre, le lieu & l'espace qu'elles occupent, 6) sur notre ame & sur les divers états par lesquels elle peut passer &c.

Les animaux comparent & distinguent moins que les hommes. Ce n'est pas un plaisir pour eux comme c'en est un pour nous, de varier leurs connoissances. Il paroit qu'ils sont peu attentifs aux diverses situations & opérations de leur ame; de là vient qu'ils ne parviennent à entendre qu'un petit nombre de signes que leur font les hommes & de mots qu'ils leur disent, & qu'ils *n'ont pas* sur plusieurs choses *des idées qui demandent autant de pénétration & de discernement* que celles qu'ont les hommes. Il paroit qu'ils ne distinguent ni l'ame du corps, ni l'entendement de la volonté, ni les surfaces des lignes.

lignes. Aussi ne peuvent-ils considérer ces objets séparément & par abstraction, ni en combiner diversement les idées.

Cependant vous devez observer que *sans les liaisons de société que les hommes ont les uns avec les autres*, la faculté de comparer & de distinguer les choses seroit si rarement exercée, & ne le seroit qu'à l'égard d'un si petit nombre d'objets, que l'homme ne l'emporteroit peut-être gueres en cela sur les animaux. On peut s'en convaincre par les exemples qu'on a d'enfans qui ont passé leurs premieres années dans les forêts, comme les animaux sauvages. Mais dans leur commerce avec des personnes d'un certain âge, les enfans sont bientôt conduits à soupçonner que les idées qu'ils ont sur telle ou telle chose ne sont pas les seules qu'on puisse en avoir, & les discours qu'ils entendent tenir là-dessus les engagent à croire qu'elles peuvent encore être étendues ou diversifiées. Ils s'attachent à comprendre ce qu'on leur dit, & quoique dabord leurs efforts soient inutiles, ils ne laissent pas de parvenir peu à peu à la connoissance de ces qualités des choses que les mots étoient destinés à leur apprendre, & auxquelles ils n'auroient jamais pensé en particulier, avec attention, en comparant & en distinguant les objets, en un mot *avec réflexion.*

e) *Faculté de juger: connoissances que nous devons au témoignage & aux instructions des autres.* XVII. Planche.

Notre entendement est doué de la faculté de sentir, de celles de l'attention, de la mémoire,

de l'expérience, de la comparaiſon & de la diſtinction, ou de la réflexion. Vous comprenez tout cela, mes enfans; mais il faut remarquer qu'il a de plus le pouvoir de paſſer d'une idée à l'autre, qu'il ſ repréſente comme *certaine*, *probable* ou *douteuſe*.

Cet enfant qui, n'en voulant pas croire ſon pere, s'eſt approché de la ruche & a tenté imprudemment d'y fourrer la main (*ſeconde partition*), connoit par expérience ce que c'eſt que la piquure des abeilles. Lorſqu'il penſera dans la ſuite à ces petits animaux, cette penſée réveillera en lui celle du mal qu'ils lui ont fait; & il dira avec une entiere certitude: *des abeilles qu'on inquiete — piquent aſſurément.*

Plus loin cet homme qui ne ſait pas s'il ſuit le droit chemin, & qui voit à quelque diſtance un autre homme venir de ſon côté, s'occupe de ſon idée. Mais ce n'eſt que pour paſſer à une autre penſée, qui n'eſt pas accompagnée de certitude, mais de probabilité, c'eſt que *cet homme — ſait apparemment le chemin.* Cela l'engage à le lui demander & il en obtient la réponſe qu'il ſouhaite. Il ſonge enſuite au village où il veut aller exercer ſon métier de chaudronnier; & comme ordinairement il ne rencontre pas moins d'endroits où il ne trouve rien à faire que de ceux où on lui donne de l'ouvrage, il paſſe, ſans aucune certitude ni probabilité, mais avec le doute le plus parfait, à cette autre idée: *ce village — peut-être me procurera de l'occupation.*

Croire

Croire, préſumer ainſi une choſe, en douter, en avoir telle ou telle idée, c'eſt *juger*, & la faculté que nous en avons s'appelle le *Jugement*.

Les Grammairiens nomment la choſe dont on en penſe, ou à laquelle on en attribue une autre, le *ſujet*, & cette ſeconde choſe attribuée, *l'attribut*, qui réunis forment une *propoſition*, comme, *le pere — reviendra bientôt*. Cette propoſition eſt *affirmative*; elle ſeroit négative ſi l'on diſoit: *le pere ne reviendra pas bientôt*.

Il me ſemble que les hommes ne ſont pas ſeuls doués de la faculté de juger & que les animaux la poſſedent auſſi; mais ceux-ci portent moins de jugemens, leurs objets ne ſont pas tous les mêmes, & ils en jugent d'une autre maniere.

Les jugemens que nous portons ſont une ſuite ou de *l'état* actuel *de nos ſens*, ou de notre *expérience*, ou du *témoignage* & des *inſtructions* des autres.

Le jeune enfant dont je viens de parler, en formant ce jugement: *ces abeilles — me piquent*, ne jugeoit ainſi que par une ſuite de la ſenſation qu'il éprouvoit. En penſant: *mon pere — me grondera*, il jugeoit d'après ſon expérience. Mais lorſque ſon pere le voyant ſe frotter & ſe gratter à l'endroit de la piquure lui eut dit que c'étoit le moyen *d'envenimer la plaie*, il en réſulta pour lui ce jugement: *ſe frotter & ſe gratter — c'eſt le moyen d'envenimer la plaie*; jugement fondé ſur le témoignage & l'avis de ſon pere.

Il arrive souvent que nos sensations, notre expérience & le témoignage des autres contribuent à la fois à produire nos jugemens. Ainsi notre chaudronnier de campagne, à la vue d'un clocher de village, se rappelle, par un effet de son expérience, qu'en ne perdant pas de vue le clocher on arrive par le chemin le plus court au village, & ce que lui dit le paysan qui survient ne lui laisse plus de doute là-dessus. Il juge donc, en conséquence de ces trois raisons qu'il en a, que ce *chemin — est le véritable.*

Refuser de profiter du témoignage & des avis des personnes sages, c'est vouloir rester ignorant & devenir malheureux.

f) *De la Pénétration, du Raisonnement & de l'Imagination.* XVII. Planche.

Les enfans représentés *dans la troisieme partition* se disposent à compter les quarreaux de la chambre, l'un après l'autre, pour en savoir le nombre. Leur Précepteur les avertit qu'ils peuvent s'épargner cette peine en commençant par compter une file de quarreaux dans la largeur de la chambre, & en comptant ensuite une autre file dans la longueur. Ils trouvent dabord 8, puis 8 encore, & leur livret, qu'ils savent, par coeur, leur donne 64 pour *produit de l'un multiplié par l'autre. Le nombre des quarreaux*, reprend le Précepteur, *monte donc à 64.* Et il ajoute cette regle: *Lorsqu'une surface est parfaitement remplie par des quarrés égaux, il y a autant de quarrés qu'en produit le nombre de la longueur multiplié par celui de la largeur.* Les enfans, assurés que leur Précepteur n'a

n'a jamais été dans cet appartement, mais aussi qu'il ne veut pas les tromper, admettent la regle comme vraie. *Notre chere Mere*, dit alors l'un des deux freres, *voudroit savoir combien il y a d'arbres plantés au cordeau dans la pépiniere & m'a recommandé de les compter avec toi. Allons-y; nous observerons la regle que nous venons d'apprendre.* „Ils sont plantés si régulierement que nous pouvons fort bien nous imaginer que chaque arbre est préciſément au milieu d'un quarré & que tous les arbres forment ensemble des quarrés disposés comme ceux de la chambre.“ Les voila donc qui vont au jardin. (Voyez la *quatrieme partition* de l'estampe) L'un compte une rangée d'arbres en longueur, l'autre une autre en largeur. Dans un moment le calcul est fait, au lieu que suivant leur méthode précédente il leur eût fallu une heure entiere pour en venir à bout. Remarquez donc, mes enfans, que *le témoignage & les instructions des autres hommes peuvent nous être infiniment utiles.*

Le Jardinier, témoin de l'opération de ces enfans, confirma leur jugement. Pendant quelque tems néanmoins, comme ils ne comprenoient pas le principe sur lequel la regle étoit fondée ils en firent l'application à divers cas, qui les conduisirent enfin à *pénétrer* cette raison qu'ils cherchoient, & à comprendre qu'en supposant un grand quarré régulierement couvert par de plus petits quarrés de la même espece, le nombre de la file des quarrés en longueur est contenu autant de fois dans le nombre total, que celui de la file des quarrés en largeur a d'unités; que par conséquent le nombre total est un produit des

deux nombres & que la multiplication le fait trouver. Ils pouvoient donc se passer dans la suite d'instructions & d'essais à cet égard. Et c'est ainsi que nous nous trouvons en état de juger de bien des choses, non seulement par les sens, par l'expérience, le témoignage & les avis des autres, mais encore au moyen de *notre propre pénétration*, lorsqu'une fois les secours précédens ont en quelque sorte préparé les voies à celle-ci: voici encore un exemple là-dessus. A présent vous savez par vous-mêmes que la chaleur tend & gonfle une vessie fermée, au point de la faire même crever; au lieu qu'autrefois vous vous en rapportiez à cet égard à ce que je vous en disois.

Mais, mes enfans, les hommes ne disent pas toujours vrai; pour badiner, par mépriſe, ou pour quelque autre raison qu'ils peuvent en avoir, il leur arrive de déguiser la vérité. *Le témoignage de vos sens doit l'emporter sur celui des autres hommes.* Vous ne pourriez ni ne devriez en croire quelcun qui vous diroit que ce que vous mangez *est une pomme*, pendant que c'est un morceau de pain.

Il y a des propositions dont on est si fermement convaincu dès qu'on les a compriſes, qu'on ne peut plus douter de leur vérité, ni croire le contraire de ce qu'elles énoncent, p. ex. Le tout est plus grand que sa partie; on ne peut être ici & ailleurs en même tems &c. Ces propositions sont pour l'esprit humain des axiomes incontestables. *On ne peut douter de la vérité des axiomes, ni prétendre même en douter.*

L'es-

L'esprit de l'homme ne se sert pas seulement d'une idée pour arriver à une autre, en vertu de la faculté de juger, mais il passe encore d'un jugement à un autre, & déduit ce dernier du premier. Vous allez voir que vous-mêmes vous tirez des conséquences, ou que vous raisonnez. Voici trois sacs remplis de petite monnoie. Nous appellerons l'un *a*, l'autre *b*, le troisieme *c*. Je vous dis que les sacs *a* & *b* contiennent autant de pieces l'un que l'autre, & que *b* en contient autant que *c;* je vous demande s'il y en a plus dans *a* ou dans *c?* Vous avez raison de répondre que *a* & *c* sont aussi égaux, sans que pourtant je vous aye dicté la réponse; c'est que vous avez *conclu par un raisonnement* que cela étoit ainsi. Et en effet vous avez deux jugemens qui sont, que *b* contient autant que *a*, & que *c* contient autant que *b*, & vous en déduisez ce troisieme, qui en est une conséquence évidente, c'est que *a* & *c* contiennent autant l'un que l'autre. Le raisonnement étendra beaucoup vos connoissances, mes enfans; cependant remarquez bien que *les preuves dont vous tirez des conséquences doivent être solides, en sorte qu'en réfléchissant sur ces preuves vous ne puissiez pas douter de la vérité des conséquences. Mais alors aussi l'opinion des autres hommes ne doit point les rendre douteuses pour vous.* Vous pouvez en raisonnant vous assurer que je vous aime. Si quelcun s'avisoit donc de vous dire, sans preuve, que je suis votre ennemi, vous ne pourriez ni ne devriez l'en croire sur sa parole; vous ne pourriez ni ne devriez douter de mon attachement pour vous.

Depuis quelques jours vous avez appris bien des choses également agréables & utiles, sur l'entende-

tendement de l'homme en particulier. Une des facultés de cet entendement est encore celle *d'imaginer*, ou de se faire des idées de choses qui n'existent point réellement, comme p. ex. celle d'un homme qui ait un pié de cheval. Mais s'il arrive que nous ne distinguions pas ces sortes d'idées de celles que nous donnent nos sens, nous nous livrons à *de fausses imaginations*, comme dans les songes, & comme lorsque la peur nous fait supposer du danger où il n'y en a point *).

4) *De la Volonté de l'homme.*

a) *Principe & Effets de la Volonté.*

Tous les hommes trouvent du plaisir à manger lorsqu'ils ont faim, à étancher leur soif, à se réchauffer lorsqu'ils éprouvent le froid & à se rafraichir lorsqu'ils ont trop chaud; ils aiment une lumiere tempérée, l'exercice dans l'état de la santé & le repos après la fatigue &c. *Tous* au contraire *sont désagréablement & douloureusement affectés par certaines sensations*, & par la privation de ce qui constitue une sorte d'état dans lequel ils voudroient se trouver. Or une semblable disposition, commune à tous les hommes, & indépendante de l'habitude, à se plaire ou à se déplaire dans certains états, s'appelle *Instinct naturel*. Il n'y a point d'homme qui n'ait divers instincts de cette nature, *dont chacun produit d'un côté le désir* de rentrer dans l'état où l'on se plaisoit

*) *Rem.* Après que les enfans auront bien saisi chacune de ces idées en particulier, on reprendra & repassera souvent avec eux les idées générales contenues. N. a)

soit, & de l'autre *une aversion* pour l'état qui déplait, & des efforts pour s'en délivrer. De plus, dès que nous nous sommes apperçus que d'agir, ou de ne pas agir, de telle ou telle maniere devient un moyen d'amener l'état agréable ou de détourner l'état fâcheux, il nait en nous *une volonté & un dessein d'agir ou de ne pas agir ainsi.* Cette volonté est accompagnée *d'un éloignement pour les actions* qui peuvent s'opposer ou mettre fin à l'état que nous recherchons, ou donner lieu à celui que nous craignons. Ici les hommes que l'expérience & le jugement ne guident pas, *donnent tout à l'apparence;* au lieu que *ceux qui consultent l'une & l'autre réfléchissent eux-mêmes, & demandent conseil à d'autres* avant que d'exécuter ce que leur a dabord dicté leur volonté; ils *changent* même *de volonté* & de résolution lorsqu'ils voient qu'ils *se sont trompés* dans leur jugement sur ce qu'ils devoient faire ou ne pas faire.

b) *Désirs sensuels, Curiosité, Imitation & Amour de la vie.* XIII. Planche.

Cette estampe vous présente une image de quatre instincts des hommes, 1) de celui qui les porte à rechercher certaines sensations, ou *des désirs sensuels. 2) de la curiosité, 3) du penchant à l'imitation 4) de l'amour de la vie.*

Un jeune enfant *dans la premiere partition* considere avec plaisir le Soleil. Le sens de la vue est constitué de telle sorte qu'il s'arrête avec plus de complaisance sur certaines couleurs & figures que sur d'autres.

Tois

Trois petits garçons paroissent donner toute leur attention à un joueur de cor de chasse. Le sens de l'ouïe est tel que certains sons lui plaisent plus ou moins, pendant que d'autres le blessent.

Un autre enfant tâche d'atteindre à un citron qu'il voudroit sentir. Le sens de l'odorat est de nature à rendre agréables pour nous certaines odeurs, au lieu que d'autres nous déplaisent.

Plus loin vous en voyez un qui a grande envie de manger cette pomme qu'il parvient à cueillir. Le sens du goût nous fait mettre de la différence entre les alimens, dont les uns flattent notre palais plus ou moins, & les autres nous dégoutent.

Cet autre écolier s'est piqué à des buissons; il n'est rien moins que satisfait, & ce sera une leçon pour lui à l'avenir. Le sens de l'attouchement nous procure des sensations plus ou moins agréables, il nous en occasionne aussi de plus ou moins douloureuses. Voila tout autant d'exemples de l'*instinct qui a rapport aux sens.*

Si pour nous satisfaire nous faisons un trop grand usage d'un de nos sens, il s'émousse & perd de sa sensibilité; nous nous dégoutons de l'espece de plaisir qu'il nous procuroit. Le moyen donc de multiplier nos plaisirs par les sens c'est d'en jouir *avec modération*, & de nous en abstenir pendant quelque tems afin de leur rendre les charmes de la nouveauté. C'est ainsi qu'en usent les hommes raisonnables à l'égard de tous leurs plaisirs.

Un

Un ſon fort, qui dure longtems, eſt nuiſible à l'ouïe. Ne fixez pas trop longtems une lumiere trop vive, ou le feu; vous affoibliriez votre vue. Lorſque vous ſerez à un certain âge ne vous accoutumez pas à prendre du tabac; votre goût & votre odorat en ſouffriroient, au lieu qu'on peut s'en priver ſans la moindre incommodité dès qu'on n'en a point pris la mauvaiſe habitude. Ménagez particulierement les organes de vos ſens & entr'autres les yeux, les oreilles & le nez.

Voyez ce *danſeur de corde.* Il s'eſt exercé à danſer avec ſon contrepoids ſur une corde tendue, ou relâchée; les ſpectateurs, dont l'un eſt couché à terre dans une attitude bien peu convenable, admirent ſon adreſſe. Cet homme qui porte un ſinge ſur l'épaule eſt un *Arlequin.* Son habillement & ſes geſtes different de ceux des autres hommes & il ſe propoſe de divertir les ſpectateurs que la curioſité lui attire. Il joue toutes ſortes de rôles, celui d'un imbécille, d'un homme gai ou triſte, d'un homme en colere, accablé d'inquiétudes, pouſſé à bout &c. & il accompagne ces démonſtrations de ſauts & de mouvemens ſinguliers; il a un ſabre de bois avec lequel il s'eſcrime.

Des enfans & des perſonnes ſans expérience apprennent en voyant ces danſeurs de corde & ces arlequins, juſqu'où l'on peut pouſſer l'adreſſe du corps, & combien certaines poſtures & certains geſtes ſont indécens & riſibles. Lorſqu'on n'a point encore vu de pareil-

les

les choses on court à ce spectacle; car l'homme nait avec l'*instinct de la curiosité.*

Ce jeune garçon qui s'est mis dans un bateau, & qui l'a détaché du bord, étoit curieux aussi de savoir comment on va sur l'eau. Il a osé s'exposer sans rame & sans gouvernail; & quand il seroit pourvu de l'un & de l'autre il n'en sauroit pas faire usage. Il est menacé de perdre la vie pour prix de sa sottise; il le voit, mais trop tard peut-être; il leve les mains au ciel & pousse des cris lamentables.

Résistez à votre curiosité lorsqu'elle peut vous précipiter dans quelque danger, ou vous porter à ce qu'on vous a déconseillé ou défendu.

Il y a des animaux dans lesquels on remarque aussi beaucoup de curiosité; mais l'homme *) *se distingue d'eux par le degré infiniment supérieur du plaisir qu'il trouve à varier ses connoissances.* Il aspire, par un effet de la curiosité qui l'anime, à connoître toutes sortes d'objets, à les comparer, à les distinguer les uns des autres, à démêler exactement leurs qualités, à sonder par lui-même, ou à savoir sur le rapport des autres, leurs causes & leurs effets. Il souhaite de passer du doute à la vraisemblance & de la probabi-

*) *Rem.* Je prie les amis des enfans de faire attention à *l'idée* que je vai donner *de la Vérité.* Elle est juste, claire, d'un usage infini; elle est en moi le fruit de vingt ans de réflexions, souvent infructueuses, & vaut bien seule le contenu de tel ou tel volume qui d'ailleurs ne laisse pas d'avoir son prix.

habilité à la certitude ; de n'adopter que des idées & des ſentimens qu'il puiſſe confirmer & approuver dans la ſuite ; de penſer juſte, autant qu'il eſt poſſible, ou d'une maniere conforme à *la vérité*, c'eſt à dire ſuivant des regles d'après leſquelles il eſt toujours utile de diriger nos penſées.

Cet inſtinct de la *curioſité* eſt une ſource de plaiſir qui ne tarit jamais. Cependant on eſt quelquefois obligé de faire des efforts pour apprendre des choſes qu'il ſera en même tems agréable & utile de ſavoir un jour.

Un homme qui ſe propoſe de dire de ſemblables choſes à un grand nombre de perſonnes, ſe place en un endroit élevé, qu'on nomme *une chaire*, d'où il eſt plus facile de le voir & de l'entendre. Les auditeurs ſont aſſis ou ſe tiennent debout devant lui pour l'écouter. Quelques-uns, au moyen de certains mots qu'ils ont ſoin de noter, ſe ſouviennent de tout ſon diſcours. Pour les enfans vous connoiſſez le penchant inné qu'ils ont à *imiter* le langage, les geſtes & autres choſes qui les frappent dans les grandes perſonnes. Tous les jeux à peu près de l'enfance ſont de ſemblables imitations. C'eſt auſſi à cet inſtinct qui les porte à imiter & à jouer de cette maniere qu'il faut attribuer les progrès de leur intelligence.

Voyez dans *la troiſieme partition* ce Profeſſeur affublé d'une grande perruque. Pour s'amuſer il fait l'orateur, geſticule, parle aſſez haut pour être entendu de tous ſes auditeurs. C'eſt une chaiſe qui lui ſert de chaire ; mais pour s'é-

lever il a mis des livres sous ses piés. Il pourra bien les gâter en marchant ainsi dessus. S'il n'est pas défendu de badiner, c'est mal fait au moins de ne pas ménager ce qui mérite qu'on le conserve. Les autres enfans, comme vous le remarquez, sont assis sur des chaises & des escabelles, & vous diriez qn'ils sont dans un auditoire, tant ils paroissent attentifs. Il y en a même un qui fait semblant de savoir écrire.

N'imitez ni les personnes âgées, ni des enfans plus grands que vous, dans des choses qu'on vous dit n'être pas dans l'ordre, ou du moins ne pas vous convenir. Il y a de la cruauté à imiter quelcun pour se moquer de lui, ou pour faire remarquer les défauts corporels & choquans qu'il peut avoir.

Vous connoissez à présent trois des instincts de l'homme, les désirs sensuels, la curiosité & le penchant à l'imitation. Le quatrieme est *l'amour de la vie.* Tout être vivant, qui sait ce que c'est que la mort, souhaite de voir sa vie polongée. Voyez ce furieux auquel une maladie, ou quelque passion violente, a fait perdre la raison. Il inspire la frayeur; ses cheveux hérissés, son air menaçant & ses habits tout déchirés font croire qu'il s'est échappé de prison: il s'avance, armé d'un fléau qu'il tient levé, contre un homme dont la mort est assurée s'il peut l'atteindre. Mais celui-ci a une petite arme à feu en main, un pistolet, & se prépare à défendre sa vie, comme il en a le droit; cependant il ne vise qu'aux jambes.

Si

Si malheureuſement il manque ſon coup & s'il n'abat point ſon ennemi, il eſt lui-même dans le plus grand danger du monde; car la force & l'agilité de ces furieux eſt toute extraordinaire. Ne pouvant recevoir de ſecours de perſonne il étoit même en droit de caſſer la tête ou de percer le coeur à cet inſenſé, pour ſa propre défenſe.

Appercevez-vous plus loin ce taureau en furie prêt à frapper des cornes, & cet homme qui grimpe ſur un mur pour ſauver ſa vie? Les angoiſſes, le trouble, les cris ne nous tirent pas du danger; il faut *de la réſolution*, mes enfans, oui il faut *s'armer de courage, ou bien ſe mettre à couvert par la fuite.* Les taureaux ne ſont que rarement furieux, mais ils en ſont d'autant plus à craindre lorſque cela leur arrive. La rage n'eſt pas commune parmi les chiens; mais elle ſe communique auſſi aux hommes & aux animaux qu'ils ont mordus. Cet homme dans le lointain fait tous ſes efforts pour ſe tenir en équilibre ſur un tonneau qui eſt le jouet des vagues; ſa vie en dépend, & mille fois il regrette de n'avoir pas appris à nager. *Savoir nager, lutter & voltiger, ce ſont toutes des choſes d'une grande utilité pour des hommes,* puiſqu'ils *peuvent dans l'occaſion ſauver par-là leur propre vie & celle des autres; ce qui n'empêche pas qu'avec ces talens même on ne reſte encore expoſé à une infinité de dangers. Heureux* qui ſe conſole par l'idée que ſon ame eſt immortelle!

Il n'eſt pas ſurprenant que l'homme aime la vie. 1) Il ſait qu'elle eſt ordinairement accompagnée

de plus de biens que de maux. 2) La mort le sépare pour un certain tems de ses plus chers amis. 3) Elle vient déranger ses projets & rend inutiles plusieurs de ses entreprises. 4) S'il peut être assuré que son ame un jour goûtera des plaisirs supérieurs à ceux dont elle jouit à présent, il ne sauroit d'un autre côté s'en faire une idée complette. Mais il y a des hommes aussi qui craignent la mort 1) parce qu'ils ne sont pas bien persuadés de l'immortalité de l'ame; 2) par ce que leur conduite passée leur fait craindre pour leur ame des maux éternels, ou de quelque durée au moins; 3) par la raison qu'ils croient que la mort est douloureuse, indépendamment des souffrances que cause la maladie; 4) enfin par une suite de la folle imagination, qu'ils seront sensibles aux ténebres & à la solitude où se trouvera leur corps dans le tombeau, & qu'ils souffriront de la corruption qu'il éprouvera. Que des idées aussi peu fondées & aussi puériles ne trouvent jamais d'accès dans votre esprit, mes enfans.

Avertissement aux amis des enfans.

Je ne doute pas que bien des peres & des meres, des Gouverneurs & des Gouvernantes, & en général des lecteurs & des connoisseurs ne désapprouvent la place que je donne dans ce Manuel élémentaire aux articles suivans sur l'origine de l'h... Je ne suis pas moins sûr que pour un très grand nombre de familles ce sera une raison de condamner ce livre & de n'en point faire usage. Et je dois supposer tout cela d'après la connoissance que j'ai de la délicatesse pré-

prétendue de notre siecle, & de l'ignorance, autrefois si commune & trop générale encore, du grand art de l'éducation, qui a pour but de former l'esprit & le cœur; je le suppose parce que je n'ignore pas jusqu'où va l'entêtement d'un certain ordre de personnes accoutumées à être consultées par préférence, & parce qu'enfin l'expérience m'a suffisamment instruit de ce que je dois attendre à cet égard. Si je laisse donc subsister les articles suivans dans cette nouvelle Edition, ce ne peut être par un motif d'intérêt ou de vanité, que l'on m'attribue dans plusieurs avis qu'on a bien voulu me donner; mais c'est parce que ma conscience ne me permet pas de me refuser aux puissantes raisons que renferme *la Section de ma Méthode qui roule sur l'Education, Num. 9.*, raisons qui n'ont rien perdu de leur force dans mon esprit. Aussi ai-je presque honte de m'être laissé engager à écrire certains mots par abréviation, ce qui répand pour les jeunes gens de l'obscurité sur toute cette matiere. Et comment se peut-il donc que des peres & des meres, des Régens & des Précepteurs exigent ces ménagemens, pendant qu'ils laissent entre les mains des enfans du plus bas âge des livres où ils trouvent les passages suivans! *Et ils feront une même ch... — Les filles de Lot dirent: C... avec notre P.... afin que nous conservions sa r... — Si l'ép... se plaint de sa n.. mar..., ou produira les m.. de sa v.... — Il y avoit deux jum... dans le v... de Rébecca, & le premier qui sortit étoit roux* — Combien de fois n'est-il pas fait mention *du fruit du v... à l'égard des femmes, & de la h... à l'égard des hommes, de même que des personnes dont il ne faut pas découvrir la n..?*

Tu c.... en ton v... & tu enf... un fils. Comment arrivera ceci, vu que je ne c.... point d'h... L'enfant treſſaillit dans le v.. de ſa m.. &c. Comment les directeurs des enfans peuvent-ils ſe piquer de ſemblables ſcrupules, s'ils veulent que dans l'eſprit des jeunes gens il ne ſe forme pas un cahos d'idées vraies & d'idées fauſſes, & qu'on ne le repaiſſe pas de mots vuides de ſens! Les enfans n'entendent-ils donc pas ſouvent dire que Dieu leur a donné la vie par le moyen de leurs peres & de leurs meres, qu'ils ont apporté telle ou telle choſe au monde; ne leur parle-t-on pas fréquemment de leur conc... & de leur naiſſ..? Ne ſait-on pas quels diſcours les domeſtiques tiennent en préſence des jeunes gens? Peut-on dérober à la vue d'une famille entiere les progrès de la groſſeſſe d'une mere, dont tous les jours elle eſt témoin? Et les ſtatues, les tableaux, les animaux à la ville & à la campagne qui s'accouplent, tout cela ne ſe paſſe-t-il pas ſous les yeux de la jeuneſſe? Ne voit-on pas de jeunes garçons confiés aux ſoins de jeunes filles? Si l'on peut concevoir qu'environné de ſemblables objets, avec cette curioſité naturelle, qui doit ici ſe réveiller d'une façon particuliere, un jeune homme, à un certain âge, ne ſoit pas bientôt inſtruit, ce n'eſt qu'en ſuppoſant que par l'éducation qu'on lui a donnée on eſt parvenu à gêner entierement l'activité & la liberté de ſon eſprit, & à le rendre ainſi incapable de juger des choſes par lui-même. De jeunes gens à qui l'on a pu faire croire que les enf... viennent ſous un chou, n'offrent aucune reſſource pour leur donner la connoiſſance des œuvres de la Nature & des ſoins de la Providence. Qu'on éleve ainſi les enfans

au

au milieu de ces peuples à qui une aveugle déférence pour ceux dont ils tiennent leur éducation, fait dévotement avaler les excrémens du Grand Lama; mais il en doit être tout autrement parmi des hommes qui font gloire de connoître la vérité, qui du moins pourroient, s'ils le vouloient sérieusement, en aquérir la connoissance.

c) *Origine de la vie de l'homme.*

Tout homme fait, avant que de passer par l'enfance, est sorti du v... de sa mere, dans lequel pendant l'espace de neuf mois son corps a pris des accroissemens. On dit de la mere, pendant ce tems-là, qu'elle est *gr....*, & c'est quand elle est à son t...., à moins qu'il ne survienne des accidens qui sont rares, qu'elle acc... d'un enf... Au commencement de la gr... l'Anatomie nous apprend que l'embryon qui prend insensiblement la forme d'un corps humain, & des accroissemens successifs, est si petit & en apparence si informe, que c'est un grand sujet d'admiration que de le voir devenir au bout de quelques mois un corps qui a tous les membres & tous les organes d'un homme.

L'embryon dans le v... de la m... ne tire sa nourriture que du sang de la m... & c'est par le cordon omb... que ce sang passe dans le corps de l'embryon, & qu'il y dépose les parties nutritives qui le conservent & le font croître.

La naiss.... de l'enf.... est accompagnée de grandes douleurs pour la m... qu'elles rendent malade. Il y a même bien des m... qui meurent

dans l'acc... même, ou de la maladie qui en eſt une ſuite. Tout cela mérite la plus grande attention, & ne peut être aſſez admiré. *)

Mais une fe... ne peut ſe trouver dans l'état de gr... que par l'appr... d'un h... & cette appr..., qui ſeroit fort condamnable d'ailleurs entre les deux ſ..., eſt permiſe & dans l'ordre entre mar.... & f.... Le m.... & la f.... doivent du reſte être en état de nourrir & d'élever des enfans; on doit les connoître dans le public ſur le pié de perſonnes qui ont réſolu de paſſer toute leur vie enſemble, & de prendre un intérêt commun aux enfans qui naîtront d'eux. Une *fille*, c'eſt une perſonne du ſexe qui n'a jamais eu de comm... avec un h... & un *garçon*, c'eſt un homme qui n'a jamais eu de comm... avec aucune perſonne du ſexe.

Le P... d'un E... eſt celui qui l'a eng... avec ſa m... c'eſt à dire qui par le comm... le plus familier qu'il a eu avec elle l'a miſe dans cet état de gr... que termine la naiſſ. de l'E... Un *fiancé* & une *fiancée* ſont des perſonnes que l'on ſait vouloir, comme il leur eſt permis, contracter l'un avec l'autre des liaiſons de mariage. Le jour des *nôces* eſt celui où l'on déclare publiquement que déſormais ils pourront vivre enſemble comme mari & femme. A la mort d'un des époux, celui ou celle qui ſurvit s'appelle *veuf* ou *veuve*.

Le

*) *Rem.* Ce qui ſuit pourra, ſi l'on veut, être ajouté plus tard; mais je ne ſaurois, moi, me diſpenſer de le joindre ici à ce que j'ai déja dit.

Le pere ni la mere ne ſavent d'avance ſi l'enfant dont ils attendent la naiſſance ſera bien configuré, ou ſi, comme il arrive quelquefois, ce ſera un *monſtre*, qui aura plus ou moins de membres que les autres hommes, ou qui en aura de différens; ils ignorent s'il leur naîtra un fils, ou une fille; de quelle maniere l'embryon, qui dabord eſt ſi petit & paroit ſi informe, peut prendre enſuite une figure ſi belle & ſi réguliere; quand & comment ce qui devient un corps humain commence à être animé par une ame humaine. Le pere ni la mere ne ſavent point former les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, y placer les parties internes, ni adapter les membres extérieurs; ils ne ſont pas en état de mettre dans l'ame des principes de ſenſibilité & d'activité, & dans le corps les organes des ſens, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & un nombre infini de nerfs. Et ſi tous les jours il ne naiſſoit des enfans, quel ſpectacle étonnant ne ſeroit-ce pas pour les peres & meres que de voir paroître ainſi au bout de neuf mois un enfant plein de vie! Aſſurément l'origine de l'homme eſt tout à fait admirable.

S'il ne naiſſoit des enfans le genre humain diminueroit bientôt, & même périroit entierement. Si les deux ſ... ne ſentoient dans certains mom... un penchant à s'un... de la maniere la plus étroite à une perſonne d'un ſ... différent, il n'y auroit point de gen... ni par conſéquent de naiſſance. Tout cela cependant eſt bien merveilleux.

d) *Du plaisir qui résulte de l'Harmonie & de la Symmétrie.* XVIII. Planche.

Vous avez parcouru les Instincts, la satisfaction des sens, la curiosité, l'imitation & le désir de vivre.

Mais c'est encore un penchant presque commun à tous les hommes que celui qui fait qu'ils se plaisent à une certaine uniformité & à un certain ordre dans les choses. *La premiere partition* de l'estampe vous montre en partie les différentes manieres dont on peut se satisfaire à cet égard. Voici un Concert, où les uns jouent de divers *instrumens de musique* & ont devant eux leur tablature; un Musicien à gauche touche la basse de viole; la Dame qui est à côté de lui le clavecin; celui qui est derriere elle chante: trois autres jouent du violon & l'un d'entr'eux fait le *tacet.* Tous ces instrumens rendent un son, parce que les cordes en sont tendues. Il y a aussi des instrumens à vent, comme sont les flûtes, les cors de chasse & les trompettes; & d'autres qui resonnent sans le secours des cordes, tels que le tambour, les timbales & les cloches.

Les sons que produisent ces diverses sortes d'instrumens doivent se suivre dans un ordre qui les rende agréables à l'oreille, c'est ce qu'on appelle *Mélodie*; & former une *Harmonie*, ou être d'accord, lorsque plusieurs se font entendre à la fois.

La Musique est un des principaux plaisirs de la vie. Une nombreuse assemblée peut y participer en mê-

même tems, & l'agrément que goûte chacun de ceux qui la composent, augmente celui des autres. Aussi voyez-vous les auditeurs fort satisfaits, quoiqu'ils ne le soient pas autant que ceux qui jouent, qui non seulement ont le plaisir de l'ouïe, mais encore celui d'amuser l'assemblée & de s'attirer des applaudissemens.

Mais tout comme la mélodie & l'harmonie charment l'oreille, lorsque surtout *les voix* se joignent *aux instrumens*, l'oeil aussi devient pour nous une source de plaisirs par les rapports & la *symmétrie* qu'il observe dans les choses. L'édifice que vous voyez est symmétrique en ce que ses côtés, égaux en grandeur & à d'autres égards, sont aussi également distans de la partie du milieu. C'est là cette symmétrie si agréable aux yeux: on la trouve dans la plupart des jardins, où les objets qui ont le plus d'apparence sont placés au milieu; des deux côtés, aussi loin que la vue peut porter, tout se correspond, charmilles, plattes-bandes, compartimens, cabinets &c.

On entrevoit à gauche une *bibliotheque*, où l'on n'a pas suivi la symmétrie du format des livres. Aussi dans l'arrangement qu'on donne à plusieurs choses la symmétrie n'est-elle pas la seule regle qu'on puisse avoir en vue; il y a d'autres principes d'ordre dont l'importance est supérieure. A droite on apperçoit un Cabinet de tableaux & de curiosités naturelles.

De tout ce qui par sa symmétrie peut réjouir la vue, rien n'est plus propre à faire une agréable impression que des *tableaux* & des *ouvra-*

vrages de sculpture bien ordonnés. Au dessus de ces portes il y a des payſages, qu'on a placés ſymmétriquement, & dont les cadres ſe reſſemblent.

Les figures que vous découvrez dans le jardin ne ſont pas des perſonnes, mais des ſtatues de marbre, ou de quelqu'autre matiere. On ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel certains artiſtes expriment ce qu'il y a de plus parfait dans l'eſpece humaine.

Dans les penſées de l'homme, dans ſes inclinations & ſes actions, il peut régner *un ordre & un accord moral*, ou au contraire du déſordre & de la diſcordance. Un ignorant, un vicieux n'eſt d'accord ni avec lui-même ni avec les autres. Il condamnera demain ce qu'il ſouhaite avec ardeur aujourd'hui; rarement content de lui-même, il n'eſt goûté ni des perſonnes éclairées, & vertueuſes, ni de ceux qui ſont auſſi peu inſtruits & vertueux que lui. Il en eſt tout autrement des hommes qui ont aquis des lumieres & cultivé la vertu; ils ne déſirent que ce qui étant bon ne laiſſe aucun regret après ſoi; ils peuvent s'approuver eux-mêmes; ils vivent en paix & en amitié avec leurs ſemblables, dont les vœux ne ſe trouvent jamais en oppoſition avec les leurs, & de la part desquels auſſi ils ne ſauroient s'attendre qu'à des égards & à de l'attachement. Toutes les regles de juſtice & de ſageſſe qui exiſtent, ne roulent ſur autre choſe que ſur la tendance générale que doivent avoir les actions des hommes vers le même but, qui eſt la félicité commune. Il n'y a point de plaiſir plus ſenſible,

ble, plus durable, d'une influence plus marquée sur le bonheur de la Société en général, & de chacun de ses membres en particulier, que celui qu'on trouve à être vertueux, à mettre un accord constant entre ses actions & les regles de la bienveillance universelle & de la sagesse. Ce plaisir, mes chers enfans, lorsqu'on en a pris l'habitude, est le seul qui se fasse sentir toujours plus vivement, dont on ne puisse pas abuser, qui n'excite jamais aucun regret, & qu'à l'article même de la mort nous ne perdions pas, nos ames immortelles étant destinées à un bonheur proportionné au degré de leur vertu.

e) *Sur l'Humanité & l'Amitié.* XVIII. Planche.

Les hommes ont tous un penchant naturel à aimer leurs semblables & qui les dispose 1) à compatir à leurs douleurs & à leurs maux; 2) à se réjouir du bien qui leur arrive & à prendre part à leur contentement; 3) à s'attacher particulierement à quelques-uns d'entr'eux qu'ils ont plus occasion de voir & de fréquenter, & dont ils savent que le caractere n'est pas mauvais. A quoi se réduiroit le bonheur de la vie, si l'on en bannissoit l'exercice & les douceurs d'une bienveillance réciproque!

Cet homme recommandable par ses sentimens d'humanité, que vous représente *la seconde partition*, étoit en chemin, lorsque tout à coup des gémissemens vinrent fixer toute son attention. Il prête l'oreille & entend ces paroles: *Sauvez, je vous en conjure, un pauvre malheureux!* Il met pié

pié à terre & trouve étendu dans un fossé, & baigné dans son sang, un homme dépouillé de ses habits & blessé. Il le tire de là, lave ses plaies avec du vin, y verse de l'huile pour les adoucir, & les bande le mieux qu'il lui est possible. Après cela le portant sur sa mule il le conduit à une hotellerie. Triste occupation sans doute! Un pareil spectacle ne peut qu'attendrir cette ame généreuse; mais quelle douceur aussi pour lui que d'avoir soulagé l'infortune!

Les soins de notre voyageur ne se bornent pas là. Il fait venir un chirurgien & bientôt il apprend de la bouche même du malade, qui déja se trouve la force de lui en faire le récit, le malheur qui lui est arrivé — „J'étois dans ce chemin où vous m'avez trouvé, dit-il à son bienfaiteur, lorsque tout d'un coup je me vis assailli par deux hommes aussi méchans que furieux, dont le but étoit de me dépouiller. Pour me défendre j'allois avoir recours à mes armes; mais un coup que me donna sur la tête un de ces assassins m'étendit par terre. Dans cet état je leur demandai la vie; mais non contens de ma dépouille, la crainte où étoient ces voleurs que je ne les dénoncasse s'ils me laissoient aller, leur fit résoudre ma mort, & ils me porterent tant de coups que j'en perdis connoissance. Ayant enfin repris mes sens je me trouvai nud, dans un fossé bourbeux, & dans un état de foiblesse qui ne me permettoit pas de m'en tirer. Tout ce que je pus faire fut de lever un peu la tête, & à la vue de deux hommes qui successivement, & un peu avant votre arrivée, passerent à cheval, je criai au secours. Leur habillement

étoit

étoit celui des Perſonnes que leur état appelle à prêcher la vertu. Le premier ſe retournant me dit pour toute réponſe: *puiſſe quelqu'autre moins preſſé que moi te prêter le ſecours que tu demandes!* Le ſecond s'arrêta, mais ne pouvant, diſoit-il, marcher lui-même qu'avec beaucoup de difficulté & ne me croyant pas en état de ſupporter le cheval, il me promit de m'envoyer la premiere voiture qu'il rencontreroit. Oh, mon libérateur, que vous reſſemblez peu à ces deux hommes, quelle différence entre leur procédé & le vôtre! „Des larmes couloient cependant le long des joues du bienfaiteur; elles exprimoient ſa joie d'avoir conſervé les jours d'un homme. Mais ſes affaires l'appellant ailleurs, il paye au moins d'avance tout ce qui ſeroit néceſſaire encore pour le rétabliſſement du malade.

Les hommes naiſſent compatiſſans, & leur ſatisfaction augmente à proportion qu'ils ſuivent ce mouvement naturel. Il n'y a donc que l'habitude de certains vices qui puiſſe rendre cruel; mais l'être à l'égard des autres c'eſt le devenir encore plus contre ſoi même, puiſque les maux que le vice ou le crime cauſe ne doivent pas reſter impunis.

La diſpoſition à la bienveillance inſpire ordinairement la ſatisfaction & rend heureux. Pour un homme en qui elle ſe trouve, & que chacune des proſpérités de ſes ſemblables *réjouit*, les ſujets de contentement ſe multiplient à l'infini, lorſque ſurtout il peut par lui-même contribuer à leur félicité. *La troiſieme partition* de notre eſtampe repréſente des perſonnes qui penſent ainſi; ce

ſont

ſont celles que vous voyez aſſiſes dans une voiture à quatre chevaux. Une fête champêtre fixe leur attention. Réunis dans leurs travaux les habitans de la campagne ſe réuniſſent auſſi après la moiſſon pour célébrer enſemble l'heureux événement qui récompenſe leurs peines. On les voit ici danſer au ſon de la cornemuſe; rien de plus animé que leur joie. Devant la maiſon eſt plantée une perche au haut de laquelle pend une couronne de fleurs entrelacée de rubans que le vent fait voltiger. Après les avoir conſidérés quelque tems, le Gentilhomme qui eſt dans la voiture s'adreſſe à ſon Epouſe: Je trouve, lui dit-il, le plus grand plaiſir du monde à être témoin de ces ſortes d'amuſemens champêtres. C'eſt ſans doute un état bien digne qu'on le reſpecte que celui des laboureurs, puiſqu'il fournit à la ſubſiſtance des autres conditions; & ne doit-on pas du mépris à ceux qui ne veulent pas que le relâche ſuccede au travail, qui ſemblent envier au cultivateur les moyens & les occaſions qu'il peut avoir de ſe délaſſer agréablement? Il fait approcher en même tems de la voiture une des jeunes payſannes & lui remet dequoi ſe régaler, avec la troupe, d'un oiſon rôti. La bonne idée que vous avez là, dit alors la Dame! Joignons à cela du pain blanc, du gâteau & du vin; nous en garderons aſſés pour la route & nous aurons le plaiſir de voir nos danſeurs plus contens encore. Le domeſtique reçut ordre auſſitôt de leur apporter toutes ces proviſions. Le cocher & lui n'euſſent pas été fâchés de danſer avec nos moiſſonneurs, mais il n'y avoit pas moyen, il falloit continuer le voyage. Oh, mes enfans, accoutumez-vous à être ſenſi-

bles

bles aux plaisirs des autres. Vous n'en manquerez jamais alors vous-mêmes & vous verrez tout le monde s'empresser à vous en procurer.

La compassion, la participation aux succès des autres, l'empressement à rendre de bons offices, tout cela peut & doit se pratiquer à l'égard de tous les hommes. Mais ces dispositions poussées jusqu'à un certain point, cet attachement particulier, cette inclination qui nous fait préférer quelques personnes & désirer avec ardeur un retour d'amitié de leur part, c'est ce que nous ne pouvons accorder qu'à ceux que nous connoissons bien, qui nous témoignent beaucoup de confiance & dont les inclinations nous paroissent s'accorder avec les nôtres. Tels sont les liens qui unissent entr'eux un mari & une femme, un pere, une mere & des enfans, des parens & des amis. *Voyez cet homme* (dans la 4. partition) *qui revient* inopinément *d'un voyage;* sa chere épouse, son fils encore fort jeune, mais qui promet déja, & sa mere qui est une respectable vieille, lui font l'accueil le plus tendre; autant la séparation avoit été triste & touchante, autant le retour cause de transports. Le fils a le premier apperçu son pere, son dada & son fouet lui échappent, il va se jetter entre ses bras. Avec quelle joie sa fidele épouse court au devant de lui pour l'embrasser! Et la bonne mere ne consultant que sa tendresse & non ses forces, avance au moins d'un demi-pas appuyée sur son bâton. Sentimens de tendresse & d'amitié, vous êtes le bien le plus précieux des hommes! Mais hélas! pourquoi faut-il qu'ils connoissent aussi *l'inimitié*! Cet homme qui d'un air refrogné s'appuie sur le fauteuil, ne paroit pas ami du nouveau-venu; on

diroit qu'il eſt fâché de ſon retour. *Ah, mes enfans, ne haïſſez perſonne!* La haine ſera votre tourment & vous attirera celle des autres. N'offenſez perſonne; qu'on ne puiſſe pas vous ſoupçonner d'avoir de mauvais deſſeins ou de les avoir exécutés. Dès que vous ſentirez en vous quelque germe de haine pour d'autres, ou que vous recevrez vous-mêmes de leur part quelque marque d'éloignement, mettez tous vos ſoins à extirper cette ivraie, qui dans la ſuite étoufferoit les ſemences dont vous pouvez attendre les fruits les plus heureux. Ménagez la foibleſſe des uns, cédez à la force ſupérieure des autres; ne ſoyez pas ſoupçonneux; pardonnez ſans peine *à qui ſe repent de vous avoir offenſés.* C'eſt ainſi que la haine & les animoſités réciproques, qui ſont des fléaux ſi communs, ne vous ſeront pas connus, au moins par leurs effets.

f) *De la Reconnoiſſance.* XXII. Planche.

Les hommes dans le commerce qu'ils ont enſemble ſe rendent des ſervices réciproques; mais des ſervices conſidérables & accompagnés d'une amitié particuliere ne ſauroient avoir lieu qu'à l'égard d'un petit nombre de perſonnes. Le vif ſentiment d'affection que ces derniers bienfaits excitent ordinairement dans le cœur de ceux qui en ſont les objets, s'appelle *reconnoiſſance.* Les trois jeunes garçons que repréſente *la premiere partition* ayant perdu de bonne heure pere & mere, obtenoient de la charité de quelques perſonnes, comme il s'en trouve toujours qui s'intéreſſent à des enfans abandonnés, dequoi ſe nourrir, ſe vétir & ſe chauffer; mais leur ſitua-

tion

tion ne laissoit pas d'être bien différente de celle où ils s'étoient vus auparavant. Ils ne jouissoient plus d'aucune instruction, & se voyoient privés de livres & de tout moyen de se perfectionner. Quelque désir qu'ils en eussent, leurs vœux pendant un certain tems furent inutiles. Heureusement pour eux cet homme que vous voyez assis & devant lequel ils se tiennent, apprit leur triste situation; ce fut le jour même où son épouse qui est à ses côtés, lui promit un amour réciproque qu'il lui avoit demandé. Au milieu de la joie que leur inspiroit une union qui alloit faire leur bonheur, le jeune homme amoureux s'adressant à sa tendre amie, Ne trouvez-vous pas bien juste, lui dit-il, de faire des heureux lorsqu'on l'est autant que nous le sommes; aussi j'ai résolu de fournir à l'éducation des enfans de notre voisin, que sa mort a destitués de tout secours, & de leur en procurer une semblable à celle qu'ils recevoient autrefois. Vous me ravissez, mon cher ami, lui répondit-elle, par les sentimens de bonté que vous manifestez. Laissez-moi prendre part à votre bénéficence; je veux contribuer de mon côté à l'habillement de ces jeunes gens. Leur dessein ne demeura pas sans effet, & ce fut pour ceux-ci le motif le plus puissant pour se rendre dignes de tant de bontés par leur application & par la sagesse de leur conduite. Les voilà qui se présentent à leurs bienfaiteurs, le jour de l'anniversaire de leur mariage, pour les remercier en ces termes: Nous venons reconnoître avec sensibilité tout ce que nous vous devons; vous avez daigné nous tenir lieu de pere & de mere; ces habits, ces livres, tout ce dont nous jouissons,

c'eſt de vous ſeuls que nous le tenons. Nous ne pouvons rien pour vous à notre tour; mais s'il y avoit quelque choſe en notre puiſſance qui vous fût agréable, avec quel zele ne nous y porterions-nous pas! Nous ne ſouhaitons, répondent les bienfaiteurs, que de voir croître de jour en jour votre bonheur, & vous pouvez accomplir nos voeux en faiſant des progrès dans la ſageſſe & dans la vertu. Jamais ces jeunes gens n'ont perdu le ſouvenir de ce qu'on avoit fait pour eux; & lorſque leur ſituation les a mis en état de ſe paſſer de ſecours, ils n'ont ceſſé de penſer aux moyens de prévenir, en toute occaſion, les déſirs de ceux dont ils avoient éprouvé les bienfaits.

Ce vif ſouvenir des bienfaits qu'on a reçus, & l'attachement qui en eſt une ſuite, c'eſt la *reconnoiſſance;* ſentiment que la nature inſpire à l'égard de leurs bienfaiteurs à toutes les ames bien nées, & qu'on ne dépouille point ſans ſe rendre odieux & mépriſable.

Seroit-il poſſible, mes enfans, que vous méconnuſſiez vos principaux bienfaiteurs? Ah, ils ont une ſi grande tendreſſe pour vous & vous font ſi conſtamment du bien, qu'avec moins de réflexion que je ne vous en ſuppoſe, vous pourriez vous y méprendre & regarder comme une obligation & un devoir ce qui n'eſt de leur part qu'un effet de leur extrême affection!

g) *Du déſir de la gloire.* XXII. Planche.

Un des déſirs qui agit le plus ſouvent ſur notre coeur c'eſt celui *de l'honneur & des louanges*

ges: & l'honneur pour nous consiste à savoir les autres hommes persuadés que nous sommes capables & dans la disposition de faire le bien. Il n'y a pas jusqu'aux plus petits enfans qui ne soient sensibles à l'honneur & aux éloges. Voyez ce jeune enfant *(de la seconde partition)* qui montre de son écriture à son pere; il sait que de bien écrire c'est un des moyens de s'attirer des louanges, & il vient en effet d'en recevoir. Le pere, aussi content que le fils, le caresse & l'encourage par son approbation. Sa soeur d'un autre côté a fort bien fait son ouvrage, & pour lui témoigner la satisfaction qu'elle en ressent sa mere l'embrasse tendrement. Les enfans sont heureux, & ne peuvent que l'être, lorsque ceux qui leur ont donné le jour les approuvent & les louent. Une fille d'un âge plus avancé, assise à droite, se monte une coëffure dont elle veut se parer le lendemain pour aller en compagnie. Elle n'aspire pas moins à être louée & à plaire; ce désir est naturel & innocent, puisqu'on ne plait qu'en faisant plaisir aux autres. Au milieu est assis dans un fauteuil un respectable vieillard, le grand-pere de la famille. Il a beaucoup d'expérience & de sagesse; mais il aime de voir les autres hommes, & ses enfans surtout, persuadés qu'il en a. Il conte à sa petite fille plusieurs avantures de sa vie & fréquemment il s'écrie: Mes enfans, j'ai passé par la jeunesse, & parvenu à l'âge où vous me voyez j'ai joui d'un grand nombre de biens, j'ai eu aussi des traverses à essuyer; que la prospérité ne vous aveugle pas, mais ne vous laissez pas abattre non plus par le mal; aimez l'ordre & le travail: ne recherchez aucun plaisir qui puisse vous laisser des

regrets; ne croyez pas que jamais le vice & la folie puiſſent faire honneur; ſupportez les foibleſſes de vos ſemblables & ne laiſſez échapper aucune occaſion de faire du bien. Si vous obſervez toutes ces regles, votre vie ſera, comme la mienne le fut toujours, accompagnée d'un véritable contentement. Les enfans, attentifs à ces ſages leçons, paroiſſent diſpoſés à les ſuivre, & le bon vieillard en reſſent de la joie. Le déſir d'être applaudi, d'être loué, ſe trouve & dans les jeunes gens & dans les vieillards.

h) *Du penchant des deux ſexes l'un pour l'autre.* XXII. Planche.

Lorſqu'un jeune homme a l'expérience & la ſageſſe néceſſaires pour s'unir à une Epouſe, élever des enfans & pourvoir à la ſubſiſtance d'une famille, il peut faire choix d'une amie qui, par un attachement réciproque, conſente à contracter avec lui des liaiſons de mariage & à partager l'éducation des enfans qui naitront d'eux, en les formant à la vertu & par elle au bonheur. Il y a ſans doute des peines attachées à cet état, mais elles ſont compenſées par les douceurs de l'amitié la plus pure. Les deux ſexes ont un penchant naturel l'un pour l'autre, qui les porte à ſe rechercher & à s'unir. Mais, avec quelque force que cette inclination agiſſe ſur la plupart des hommes, ce ſeroit s'expoſer à de grands maux & contribuer au malheur des autres que de la ſuivre ſans conſulter ſa raiſon, ſans être aſſuré qu'on a les qualités d'un pere ou d'une mere de famille, & ſans ſe propoſer d'en remplir

les

les devoirs. Ce ſeroit ſe rendre coupable du vice *d'impudicité*, vice deſtructif du bonheur de la vie. Quelle félicité au contraire que celle de deux époux! Jugez-en par l'air de contentement qui paroit ſur le viſage de cette mere (*troiſieme partition*); elle tient ſon enfant ſur ſes genoux, l'allaite & ne le confie pas à une nourrice. Elle croiroit ceſſer d'être mere ſi elle ne le nourriſſoit elle-même, & il n'y a en effet que des raiſons de maladie ou de grandes occupations qui puiſſent faire réſoudre de tendres meres à ſe diſpenſer de ce devoir. Le pere badine avec ſon enfant, & c'eſt une joie bien ſenſible pour la mere que de voir la ſatisfaction de ſon mari. Ces plaiſirs ne ſont pas faits pour quiconque ſe livre au déréglement. A droite, près de la table, un jeune fiancé baiſe la main à ſa future épouſe; ils ſont témoins des douceurs qui accompagnent le mariage, & ſûrs d'un amour réciproque ils les goûtent déja d'avance.

i) *Déſir d'aquérir du bien.* XXII. Planche. *)

Mais ſans le travail & l'ordre, le mari & la femme ne peuvent ſe flatter de parvenir à une ai-

*) *Rem.* Pour faire comprendre ce que c'eſt que ce déſir, il convient de donner aux enfans les explications ſuivantes. 1) Il faut que pluſieurs hommes concourent par leur travail aux beſoins de chaque homme en particulier. 2) Perſonne ne travaille pour un autre, ou ne lui cede rien dont on puiſſe tirer de l'utilité, ſans exiger quelque choſe à ſon tour, à moins qu'il n'ait des raiſons parti-

aisance qui contribue à les rendre heureux. *La quatrieme partition* représente la demeure d'un *Teinturier laborieux.* La porte ouverte vous le montre occupé avec ses garçons à passer dans la chaudiere une étoffe qu'il veut teindre. Sa femme n'est pas oisive, non plus que ses enfans, qu'elle accoutume au travail. Et c'est un plaisir en effet que le travail, mes enfans; c'est lui qui fournit à notre subsistance & aux commodités de la vie; il nous met en état de faire du bien aux autres, il nous détourne de plusieurs vices, conserve la santé, & lorsqu'il est accompagné de talens, nous procure de la faveur & de la considération. La mere cout, pendant que les enfans dévident du fil. Vous pouvez remarquer la propreté de cette industrieuse famille. Elle ne manque de rien; au contraire elle se voit dans l'abondance. L'argent qui est dans ces sacs à côté de la femme, de même que la vaisselle d'argent & d'autre métal dont cette armoire ouverte est remplie, prouvent que l'économie regne dans cette maison & que la paresse en est bannie.

k) Des

culieres d'en user autrement. 3) L'argent peut servir alors de dédommagement pour ce qu'on auroit droit de prétendre, & il se trouve presque toujours des gens qui consentent à faire ce que nous souhaitons d'eux, à nous céder l'usage, ou même la propriété de ce que nous désirons, lorsque nous leur donnons en échange une certaine somme d'argent. *Le bien* d'un homme c'est 1) l'argent qu'il a, & tout ce qu'il peut convertir en argent & dont il ne doit rien à personne, 2) ce que d'autres lui doivent, soit en argent, soit en autres choses qu'on évalue en argent.

k) *Des Passions.* XXVII. Planche.

L'ame est quelquefois si puissamment remuée, ou si fortement occupée par des objets qui l'excitent à *la tristesse*, à *la crainte* & à *l'aversion*, ou *au désir*, à *la joie* & à *l'espérance*, ou bien à *l'indignation*, *à l'admiration* &c. qu'elle n'est pas la maitresse dans ces momens de penser à autre chose, & que les impressions qu'elle reçoit d'ailleurs ne produisent pas leur effet accoutumé. Cet état extraordinaire de l'ame, dont l'influence est quelquefois si grande sur le corps, & d'une conséquence si dangereuse, se nomme *passion.*

Considérez, sur *la premiere partition* de l'estampe, un vaisseau qui entre dans le port. Cet homme qui fait voltiger son mouchoir étoit convenu de ce signal avec sa femme, afin que du rivage elle le découvrît plutôt. Leur adieu avoit été tel qu'il peut être lorsqu'on s'aime avec ardeur. Les lettres du mari avoient annoncé, depuis quelque tems, son arrivée comme prochaine, & tous les jours la femme espéroit voir ses vœux accomplis. Un sentiment d'impatience qu'elle sut modérer peu à peu, n'alla pas jusqu'à la passion. Mais aussitôt qu'elle apprend qu'un vaisseau s'avance vers le port, elle y vole, abandonne des affaires même pressées, & quoiqu'assurée que le vaisseau n'abordera de quelques heures elle n'en reste pas moins sur le bord de la mer, dans la plus vive inquiétude. Souvent hélas! elle s'y étoit rendue seule inutilement. A présent elle s'est associé deux personnes de ses amis avec qui elle veut partager son contentement. A la vue du mouchoir déployé son espérance se change en *joie*, elle ressent les

ports les plus vifs; peu s'en faut que par imprudence elle ne se précipite dans la mer.

Voyez-vous dans ce cabinet (*seconde partition*) un homme mort qu'on a mis dans un cercueil? La femme qui est à gauche, près de cette table, est sa veuve; elle paroit absorbée dans son *affliction*. Tantôt elle s'occupe de la perte qu'elle vient de faire, sans penser aux avantages qu'elle conserve encore; tantôt elle s'imagine que rien ne peut apporter du changement à sa tristesse, & à son état de viduité, n'ayant pas l'esprit assés libre pour se rappeller tout ce que l'expérience doit lui avoir appris sur les vicissitudes continuelles des choses humaines; tantôt & surtout elle ne voit dans l'avenir qu'amertumes & que peines. Une de ses amies, capable de la consoler & qui avoit sa confiance, est venue la voir, mais elle ne peut rien d'abord sur un esprit qui s'abandonne à la douleur. La *compassion* que cette bonne amie lui témoigne, l'affecte elle-même & l'émeut bien sensiblement.

Le petit garçon qui est auprès d'elle a une si grande *peur* d'un chien, qu'il en est tout ému & hors de lui-même. Il ne se rappelle pas dans ce moment que de petits chiens comme celui-là ne l'ont jamais mordu. Pour l'éviter il se jetteroit peut-être à bas de quelque escalier, & se feroit parlà beaucoup plus de mal que le chien ne lui en pourroit faire. C'est un *dégoût violent* & *l'aversion* pour les remedes qui agite cet autre enfant que sa Bonne tient sur son giron. Il ne songe qu'au mauvais goût du remede, & oublie le mal & les douleurs dont on veut le délivrer.

L'ad-

L'admiration encore peut affecter l'ame fortement. (Voyez *la troisieme partition.*) Ces deux spectateurs n'avoient jamais vu la mer, ni ces deux autres une haute montagne; un chien dressé à porter de la viande dans un filet, est un objet tout nouveau pour ces petits garçons. Les uns & les autres sont fort étonnés & comme ravis en admiration.

Un homme sage évite en général tout ce qui est propre à l'émouvoir violemment; mais le mouvement contre lequel il doit surtout être en garde, c'est celui qui, *l'irritant* contre d'autres hommes, pourroit produire la *colere* & le porter à leur faire du mal, sans penser aux suites de ses actions. Portez les yeux sur *la quatrieme partition* & voyez-y une femme en colere. Quel air de Furie, quels mouvemens convulsifs! Sa servante ayant cassé un vase de terre de peu de valeur, tout de suite elle lui avoit donné l'épithete *d'indigne créature;* mais la premiere, à la promesse de prendre mieux garde à l'avenir, ayant ajouté l'offre de payer le vase si sa maitresse l'exigeoit, celle-ci se leve en fureur, renverse une table garnie de belles tasses fines, jette à la tête de la servante, qui esquive le coup, tout un trousseau de clés qui va derriere elle donner dans un miroir. Le valet inconsidéré, qu'on voit prendre le parti de la fuite, ne peut s'empêcher de rire de tout ce tintamare. C'est ainsi que la colere nous nuit ordinairement plus à nous-mêmes qu'aux autres, qu'elle choque les préceptes de la vertu & de la sagesse, qu'elle dérange la santé, & qu'elle prive les uns pour un certain tems, d'autres pour toute leur vie, de l'usage de la raison. Evi-

tons

tons le commerce des gens coleres. Pour les enfans, leur colere impuiſſante ne ſeroit digne que de riſée, ſi elle ne menoit à une dangereuſe habitude.

Quelques perſonnes pouſſent la *crainte* & *l'affliction* juſqu'au *déſeſpoir*, & alors ne voyant plus rien de favorable dans l'avenir, elles ne penſent pas même aux moyens qu'il y auroit peut-être de détourner ce qui les menace, ou de réparer leurs pertes. Elles ne ſuivent preſque plus alors aucune des regles qui conduiſent les hommes au bonheur, ou bien elles ne font que gémir & ſe plaindre, ou enfin elles tombent dans une ſtupide *mélancolie*. Une crainte ſubite s'appelle *ſaiſiſſement;* lorſque celui-ci eſt violent il ſe nomme *terreur*, & une crainte qui dure longtems produit *l'angoiſſe*. Une colere qui dure lors même qu'on eſt perſuadé que les moyens violens qu'elle fait mettre en uſage contre ceux dont on a été offenſé ne les corrigeront pas, & que ce ne ſera pas même un frein capable d'en retenir d'autres qui voudroient nous faire injure; une ſemblable colere devient *déſir de vengeance*. La triſteſſe ou la crainte dont la perte de notre honneur & de notre réputation eſt l'objet, ſe nomme *honte*, *confuſion*. L'affliction que nous cauſent nos actions & nos projets lorſque nous venons à les condamner nous-mêmes, c'eſt le *repentir*. Mais la triſteſſe, la colere ou le chagrin que l'on reſſent de voir quelcun plus honoré ou plus aimé qu'on ne l'eſt ſoi-même, eſt ce qu'on nomme *jalouſie*. Il n'y a preſque point d'inclination naturelle qui ne puiſſe ſe changer en paſſion, p. ex.

ex. le désir de satisfaire les sens, ou la curiosité; l'attachement à la vie, aux richesses, à la réputation & aux honneurs, l'amour, la haine &c.

1) *Sur l'Habitude, le penchant à l'Avarice, la Volupté & l'Orgueil.* XXVIII. Planche.

On appelle *inclination* dans un homme ce qui lui fait ordinairement souhaiter une chose, ou ce qui le porte ordinairement à s'en éloigner. Il est de ces sortes d'inclinations qui sont fondées sur la nature même de l'homme, pendant que d'autres sont particulieres à tel ou à tel homme, & doivent leur origine & la force qu'elles ont aquises à *l'habitude* principalement. Plus d'un motif peut induire quelqu'un à désirer ou à détester une chose pour la premiere fois p. ex. s'il se propose d'en imiter un autre dans un penchant ou dans une aversion, ou s'il se fait certaines idées de la nature & des effets de telle ou telle chose, ou bien lorsque que certains objets lui en rappellent d'autres dont l'idée lui plait ou lui fait de la peine &c. Si le premier acte de désir ou d'aversion avoit de la véhémence, il se réitere chaque fois que l'objet se présente à l'esprit avec un certain degré de vivacité. Souvent ce que nous désirons ou à quoi nous répugnons, actuellement & à la continue, n'a d'autre source que le désir ou l'aversion que nous avons autrefois éprouvé, dans telle ou telle occasion. Plus donc il arrive fréquemment que l'un ou l'autre se renouvelle en nous, lorsque notre esprit surtout per-

perſiſte à juger des objets de la même maniere, & plus l'inclination & l'éloignement prennent de fortes racines dans notre coeur. Nous aurons beau les condamner peut-être nous-mêmes dans la ſuite, ils ne laiſſeront pas dans certaines rencontres de ſe réveiller, & nous ne parviendrons à les affoiblir & à les détruire peu à peu qu'en évitant abſolument de penſer aux objets qui les excitent, en formant les réſolutions les plus ſérieuſes de leur réſiſter courageuſement, & en renouvellant ſans ceſſe ces réſolutions, ainſi que nos efforts pour nous y affermir. Heureux qui n'a contracté que de bonnes inclinations, que des penchans qu'il peut ſatisfaire ſans troubler le repos de ſon ame, & ſans courir riſque de perdre l'eſtime des perſonnes qu'il a ſujet de reſpecter! Il eſt heureux & ne peut que l'être toujours, puiſqu'à l'égard de ſa façon de penſer, de ſes diſcours & de ſes actions, il eſt conſtamment d'accord avec lui-même. Le contraire a lieu dès qu'une inclination dangereuſe s'eſt fortifiée en nous; il faut combattre avec nous-mêmes pour la déraciner, ſi nous ne voulons la voir faire des progrès propres à troubler de plus en plus notre contentement & notre bonheur.

La premiere partition de l'eſtampe vous fait voir dans une chambre, dont la porte eſt ouverte, des payſans qui boivent & fument dans des attitudes qui paſſent pour groſſieres & indécentes parmi des perſonnes d'une condition plus relevée. Dans l'appartement de devant un homme qui ſent ſon bien ne laiſſe pas, quoique non ſans gêne, de tenir à la bouche une longue pipe tout en écrivant, & cette femme qui occupée à mon-

à monter une coëffure devroit craindre de se sâlir les doigts, n'en prend pas moins une prise de tabac après l'autre: tandis qu'autour d'eux ces enfans s'habituent à l'usage du thé & même du caffé.

La boisson du thé est une infusion des feuilles d'un arbrisseau étranger, & devient, par sa préparation & ses accompagnemens, une dépense & une perte de tems, sous prétexte de se désaltérer. Mais la mode en a établi l'usage, tout comme presque généralement celui du tabac en poudre, parmi les personnes de l'un & de l'autre sexe; & celui de l'eau de vie, cette liqueur si pernicieuse, à laquelle le peuple est adonné. Toutes ces sortes de choses ne flattent pas les sens d'abord, le tabac du moins & cette derniere boisson, dont l'un affecte désagréablement l'odorat & l'autre brûle la langue. Le torrent de la mode entraîne néanmoins tout le monde. Seulement il est difficile de comprendre comment les premiers qui en ont introduit l'usage ont pu s'y accoutumer. Mais ce qu'il y a de déplorable ici, c'est que l'habitude de ces choses, sinon pernicieuses, du moins très peu nécessaires, étant une fois prise, lorsqu'elles viennent par hazard à nous manquer, cette privation nous inquiette; & que d'un autre côté, au milieu de la jouissance, nous ne goûtons qu'un médiocre plaisir, si tant est qu'elle nous en procure. De semblables habitudes nous ôtent ainsi plus qu'elles ne nous donnent, tout en supposant qu'elles soient innocentes en elles-mêmes.

Vous n'en devez pas moins vous abstenir de blâmer des usages & des coutumes presque générales,

rales, lorſque votre cenſure ne produit aucun effet. Mais gardez-vous encore plus de l'imitation, ſi elle peut vous être plus préjudiciable que la réputation d'homme ſingulier.

La *ſeconde partition* de l'eſtampe offre à vos regards un homme vicieux, un infortuné, je veux dire un *avare* entouré de ſes tréſors. Ils ſont ſi conſidérables que d'une partie il pourroit vivre cent ans avec ſa famille, d'une maniere honnête, quand il même ne gagneroit rien pendant tout ce tems-là. Mais quel genre de vie que le ſien! Il n'a de joie que celle de voir ſes ſacs d'argent & ſes coffres, ou d'y penſer: & encore eſt-elle ſouvent troublée par le chagrin de ne pas aſſez accumuler à ſon gré, & par la crainte continuelle où il eſt d'être aſſaſſiné par le premier-venu. Auſſi le piſtolet chargé eſt toujours ſous ſa main — Que de bien ne feroit-il pas s'il pouvoit ſe réſoudre à donner une partie de ſes richeſſes, & à prêter le reſte à d'honnêtes gens qui, moyennant des ſûretés & un intérêt convenable, s'en ſerviroient avec avantage! Mais non, il aime mieux en devenir le malheureux gardien, ou placer ſon argent à gros intérêt, ſans faire jamais aucun bien à perſonne. Il a ſon trébuchet devant lui; il peſe tout, afin de pouvoir ſe défaire, de maniere ou d'autre, de ce qui n'eſt pas de poids, au préjudice de ceux à qui il le fait paſſer, & pour mettre de côté les pieces qui ſe trouveront trébuchantes, & dont il ſait tirer du profit en les négotiant, ou en les mettant en fonte. Il eſt maigre, parce que rarement il ſe raſſaſie & que les ſoucis le rongent; ſes habits ſont déchirés & ſon linge eſt ſâle par

la

la raiſon qu'il en coûte pour faire raccommoder les habits, & qu'on uſe le linge en le lavant. Il n'a garde de brûler des bougies ; il s'accommode bien mieux de l'odeur puante d'une lampe. Je préſume qu'en hiver il endure le froid plutôt que de chauffer ſa chambre ; du moins n'y appercoi-je point de poële. Il ne ſe procure pas des ſieges un peu commodes ; des chaiſes de paille s'uſent trop vîte & celles qu'on garnit de cuir ſont plus cheres que celles de bois — Vous pouvez juger à l'air & à la triſte parure de ſa femme qu'il ne ſe rend pas ſeul malheureux. Il voit qu'elle donne une pomme à chacun de ſes deux enfans & c'en eſt aſſez pour enflammer ſa colere : *Tu feras tant*, lui crie-t-il, *qu'à la fin nous ſerons à la beſace ; ces pommes avec un bon morceau de pain auroient fait le ſouper de ces enfans* — Et quelle éducation leur donnera-t-il à ces pauvres infortunés ! Hélas ! il les traite avec dureté, les laiſſe ſans inſtruction, ne les forme point aux ſentimens qui ſeuls peuvent leur rendre agréable & utile, à eux-mêmes & aux autres hommes, la poſſeſſion de ces richeſſes qu'un jour il fera forcé de leur laiſſer. En attendant il vit comme s'il étoit pauvre, & il ne mourra riche que pour paſſer à une autre vie où il ſe reprochera le vice honteux dont il s'eſt rendu l'eſclave.

Voyez *(troiſieme partition)* ce *voluptueux* mollement aſſis ſur un ſopha. Il ne connoit point les occupations ſérieuſes, & ſon maintien ſuffit pour nous le perſuader. A peine a-t-il ſatisfait avec excès un de ſes ſens, qu'il médite quelque nouveau genre de volupté. Il n'eſt jamais ſans

quelque friandiſe, & aux vins les plus exquis dont ſa table eſt toujours couverte, il ſait joindre les parfums & les odeurs les plus ſuaves. Il ſe livre auſſi à l'incontinence; mais lorſqu'elle a dérangé ſa ſanté, ou épuiſé ſes forces, il cherche encore dans les livres & les tableaux des peintures vives & agréables des plaiſirs dont il eſt contraint de s'abſtenir. Son violon pend à ſes côtés, le fruit de l'éducation qu'il a reçue ſe réduiſant preſque à ſavoir danſer & jouer des inſtrumens. Mais qu'il parvienne à un âge avancé, ſi toutefois ſes déſordres n'abregent ſes jours, il éprouvera les horreurs de la pauvreté & du mépris; les regrets les plus amers l'accompagneront juſqu'au tombeau. —

Ces gens qui l'approchent ſont des ouvriers, des marchands, ou des créanciers, que le beſoin qu'ils ont de leur argent, ou même la parole qu'il leur a donnée de bouche ou par écrit, engage à venir ſolliciter leur payement. Il les a ſouvent trompés & compte encore les leurrer aujourd'hui; il leur préſente un verre de vin; mais ils ne répondent à ſes avances que par des murmures & même par des menaces. Le jeune homme qui ſe montre à la porte, & qui prenant part à ſes déſordres ſe prépare un jour le même ſort, paroit étonné & effrayé à ce ſpectacle.

L'inſenſé que repréſente la *quatrieme partition* eſt un compoſé d'orgueil, d'ambition, de fierté & de groſſiéreté tout à la fois. Il a l'opinion la plus avantageuſe de ſa figure, de ſes qualités, de ſes talens, & cela ſur la foi de ſa mere

mere, que sa tendresse aveugloit, & sur les assurances de ses flatteurs. Il s'imagine être fort en faveur auprès du Prince, parce qu'un jour qu'il se recommandoit très humblement à sa protection le Prince lui a répondu qu'il prenoit volontiers à son service des gens qui joignoient les talens à la probité. Son nom de famille étoit *David Chiffon*, & l'on prétend que c'est un sobriquet qui tire son origine du métier de chiffonnier que faisoit son grand-pere, un très honnête homme, dont le travail avoit enrichi sa famille. Et comme son extravagant petit-fils n'aspiroit pas à moins qu'à être Gouverneur de quelque province, & qu'il se flattoit de réussir plus aisément en prenant le nom de *Seigneur de la Chiffonniere*, il n'avoit pas épargné l'argent pour en obtenir la permission. Depuis ce tems-là il méprise souverainement tout ce qui sent la roture; il ne fait cas que des Nobles. Mais non-content de ce nouveau nom il vouloit encore un titre tel que celui de *Comte* ou de *Baron*, un emploi distingué comme celui de Gouverneur de province, par exemple. Il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne fût décoré des marques de quelqu'un des grands Ordres c. a. d. d'un *ruban* d'une certaine couleur & d'une *étoile* en broderie sur son habit. Quoiqu'il eût offert une somme considérable pour obtenir cette décoration, on lui avoit toujours répondu qu'elle n'étoit point vénale, qu'elle ne s'accordoit qu'à ceux qui la méritoient par leurs services. Il ne lui restoit donc pour se faire valoir que le faste & la magnificence, & il a pris ce parti. Le voilà qui se quarre dans sa voiture; à peine ôte-t-il le chapeau à ceux qui le saluent & se pro-

ſternent preſque devant lui, apparemment pour avoir part à ſes libéralités. Pourquoi donc, inſenſé que tu es, ſi tu veux paſſer pour un homme de naiſſance, & qui a reçu une éducation diſtinguée, mettre ainſi la main au côté comme pourroient le faire des gens de la lie du peuple? Les railleries que font de ton orgueil dédaigneux les perſonnes qui te voient paſſer ſous leurs fenêtres, ou ceux qui te rencontrent, ſerviroient peut-être à t'en corriger ſi tu les entendois. Tu as les plus beaux chevaux de la ville; cela eſt-il néceſſaire? Veux-tu qu'on admire au moins ton attelage, s'il n'eſt pas poſſible de t'admirer toi-même? A quoi bon ce coureur ſi leſte, ſi propre à en impoſer par ſa figure & par la richeſſe de ſa livrée? Quelles ſont les affaires ſi preſſantes qui te rendent ſon agilité néceſſaire? Qu'a-t-on beſoin de ſavoir une minute d'avance que l'on va voir paroître le *ſuperbe équipage* du Seigneur de la Chiffonniere? Penſes-tu que la comparaiſon que l'on fait de ton coureur avec toi te puiſſe être avantageuſe? Et ces deux domeſtiques que font-ils chez un Maître toujours oiſif? Pourquoi ce beau chien de chaſſe ne te quitte-t-il pas? Crois-tu qu'on ignore ton averſion pour toute arme à feu, & pour la chaſſe par conſéquent? Tôt ou tard ta folle paſſion de paroître dans le monde avec un éclat qui ne te convient point, & auquel tu ne ſais pas mettre des bornes, ſera l'inſtrument même de la juſte punition que tu mérites; elle va croître à meſure que tu prétendras la ſatisfaire, & ſi tu n'en ſecoues pas le joug, elle n'exercera ſur toi ſon empire que pour t'éloigner de plus en plus de la vertu, te priver de la gloire at-

attachée à l'estime des hommes sages, & te frustrer du bonheur.

m) *Sur l'esprit soupçonneux, l'Envie & le désir de la Vengeance.* L. Planche.

Ce seroit une malheureuse disposition que celle qui, dans les jugemens que nous porterions sur les autres hommes, nous induiroit toujours à croire le mal plutôt que le bien. Nous aurions alors l'esprit *soupçonneux.* La *premiere partition de l'estampe représente une belle personne qui, d'un air soupçonneux, montre du doigt à son amant, que le mariage alloit unir avec elle, un endroit d'une Lettre, & lui fait des reproches. Il y a sur la table deux Volumes fort proprement reliés.* Voici l'histoire que tout cela suppose.

Cet amant, auteur du livre en question, y avoit tracé un portrait plus ressemblant à une personne de leur connoissance qu'à celle qu'il recherchoit en mariage. La premiere lui ayant demandé son Ouvrage pour l'envoyer à un ami éloigné, par une occasion qui pouvoit se présenter d'un jour à l'autre, il le lui remit malheureusement quelques heures plutôt qu'à sa future. Sur ce qu'elle en apprend elle ne manque pas de se mettre en tête qu'elle a une rivale, que c'est elle qu'il a voulu dépeindre dans tel endroit de son livre, & qu'enfin ils entretiennent une criminelle intelligence. Autre circonstance; cette même amie, dont elle montre la Lettre, fait mention d'un secret que notre Auteur ne doit pas ignorer, mais que celui dont il le tenoit, & qui

en avoit aussi fait la confidence à cette personne, exigeoit sur son honneur qu'il ne révéleroit jamais. Tout cela réuni excite les soupçons de notre esprit de travers, qui déclare avec un ton d'ironie qu'*elle ne peut se flatter de rendre heureux un homme qui trouve tant de mérite dans d'autres femmes, auxquelles il témoigne une si grande préférence, & qui partage des secrets avec elles.* Il est assés sage pour se résoudre à quitter une personne de ce caractere, & dans la suite elle a eu tout sujet de se repentir de ses soupçons, mais l'habitude étoit trop forte pour pouvoir être détruite.

Une disposition plus fatale encore à celui en qui elle se trouve & aux personnes avec lesquelles il est en relation, c'est celle de *l'envie*, qui consiste à s'affliger des avantages de nos prochains, tels que les talens, la beauté, la science, la considération & les biens de la fortune. *La seconde partition* (Pl. 50.) *représente une visite que deux Epoux font à deux autres Epoux. La maitresse du logis considere, avec des démonstrations de joie peu naturelles & au travers desquelles perce l'envie, la robe de l'autre, & fait signe à son mari de l'examiner aussi.* Une robe neuve & plus belle qu'elle ne s'y étoit attendue, lui avoit peu auparavant causé beaucoup de plaisir, & l'attention de son mari l'avoit touchée; mais du moment qu'elle en voit une plus belle encore à sa voisine, qui n'est pas de meilleure condition, quoique plus à son aise, la sienne lui déplait, elle évitera toutes les compagnies où cet objet de chagrin pourroit s'offrir à ses regards, & jour & nuit ce seront de nouveaux reproches à son époux, qu'il la néglige & ne lui fournit pas dequoi se mettre convenablement,

pen-

pendant qu'il assiste telle ou telle famille qui ne le touche pas de si près. On comprend aisément les suites que peut avoir une passion semblable dans une maison dont le chef n'a pas la dextérité d'y apporter du remede.

Celui dont il est question ne fut pas assez habile pour y réussir, ou bien la femme étoit incorrigible. Il lui accorda une robe qui l'emportoit même sur celle de la voisine; mais ce fut à regret, n'ignorant pas que son commerce rouloit sur les deniers d'autrui. Bientôt cependant, par un effet de la même envie, qu'une occasion pareille à la premiere ralluma, une plus belle bague devint l'objet des vœux de sa femme. Pour le coup il usa de fermeté, ses affaires ne lui permettant pas de pousser plus loin la complaisance; & ce refus, pris pour une insulte, vu qu'au lieu de 200 Ecus qu'avoit couté la robe, il n'en eût fallu que 100 pour faire un troc de bague, excita dans cette femme *le désir de se venger*. Ce désir porte à faire du mal à celui que nous croyons nous en avoir fait à nous-mêmes. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le crédit du mari avoit diminué. Il se trouva qu'il pouvoit faire un fort bon coup, mais le vendeur ne consentoit à lui avancer la marchandise sur sa Lettre de change, qu'à condition que la femme, qui avoit un héritage à attendre, la signeroit. *Mais vous voyez* (troisieme partition, Pl. 50) *cette même femme dans le délire de la passion. Son mari est à côté d'elle; sur la table il y a tout ce qu'il faut pour écrire, & la Lettre de change est dressée. Il emploie pour l'engager à la signer des motifs bien puissans, l'intérêt qu'elle y a elle-même & celui de leur famille;*

mais une main au côté, & repoussant de l'autre main le papier, elle rappelle à son mari le refus de la bague, & ajoute méchamment, que la succession qu'elle espere & dont elle ne veut pas hazarder la perte, pourra au moins servir à lui procurer des joyaux convenables.

La quatrieme partition *vous fait voir un effet plus horrible du désir de la vengeance. On apperçoit dans une maison de payſan une femme de condition bien mise, occupée à enfoncer cruellement une longue épingle dans la temple d'un enfant de 5 ans environ, dont elle tient la tête assujettie entre ses genoux. Une voiture est arrêtée devant la maison; le cocher est assis sur son siege & un homme, le mari même de cette femme, accourt du jardin aux cris de l'enfant.* Voici à quoi tient ce tragique événement. Avant le mariage cette malheureuse avoit eu avec l'homme dont je viens de parler des liaisons dont elle lui avoit expressément recommandé de faire périr le fruit; mais au lieu d'exécuter un ordre si cruel, il avoit remis l'enfant à une femme de payſan pour l'élever. S'étant ensuite marié avec elle, il lui propose un jour une partie de promenade & la conduit à l'habitation du payſan; on lui présente l'enfant, sans l'avertir de rien; elle le trouve si aimable qu'elle s'amuse une heure entiere avec lui, & le mari, bien éloigné de craindre de faire une fausse démarche, lui découvre la chose comme ils étoient en chemin pour retourner en ville. En effet elle paroit apprendre cette nouvelle avec joie, & entrer avec reconnoissance dans les sentimens, de son mari qui lui avoit ménagé ce moyen de réparer, par tout ce qui pouvoit contribuer au bien de cet enfant, l'injustice dont

dont il n'avoit pas tenu à elle qu'elle ne se rendît coupable cinq ans auparavant. La fureur & le désir de se venger ne possédoient pas moins cette ame forcenée. Feignant, quelques instans après, d'avoir oublié sa tabatiere, elle est ramenée chez le payſan, où ce même enfant qui, plein de joie de la revoir inopinément, s'en étoit approché, devient la victime d'une vengeance qui ne tardera pas cependant à être punie aussi sévérement qu'elle le mérite. C'est ainsi qu'un crime conduit ordinairement à en commettre de plus atroces.

n) *De la Raiſon & de la Folie.* XXVI. Planche.

Les animaux ont à la vérité certaines idées & certains instincts qui manquent à l'homme & dont plusieurs peuvent nous être inconnus, ce qui autorise à dire que celui-ci est aussi peu susceptible de la maniere de penser des animaux, que ces derniers le sont de celle de l'homme. Cependant lorsque nous faisons usage de notre raison naturelle ou des facultés de l'esprit dont les animaux ne se trouvent pas doués, il en résulte pour nous cet avantage qu'ils sont beaucoup plus en notre pouvoir, que nous ne sommes au leur. Presque toujours il dépend de nous d'empêcher que certaines especes d'animaux ne se multiplient à l'excès, lorsqu'elles ne nous échappent pas par leur petitesse; nous pouvons aussi apprivoiser ou tuer chaque animal en particulier. Si un seul homme n'y parvient pas sans le secours des armes, il réussira du moins, ou armé, ou assisté par d'autres

hommes. Il paroit donc inconteſtable qu'il y a une ſupériorité de l'homme ſur les animaux, qui eſt fondée dans la nature elle-même. On mene (*premiere partition*) ſur un chariot un lion enfermé dans une cage; des hommes ont eu l'art de le prendre & de le mettre dans cette priſon ambulante. Quel troupeau de bêtes à corne ne chaſſe pas devant lui ce ſeul bouvier-là? Tous ces chevaux fringans, attachés les uns à la queue des autres, obéiſſent à un ſeul conducteur dont ils redoutent le fouet. L'ours que l'on voit ſur cette hauteur ne peut, malgré ſa force & ſa férocité, réſiſter à un ſeul homme, qui le tue du premier coup de fuſil. Ces ſortes d'animaux deviennent même aſſez dociles pour apprendre à danſer. L'effrayant animal pour la grandeur comme pour la force que la baleine! On en prend une cependant là-bas, comme vous pouvez le voir dans le lointain; ſa graiſſe ſervira en partie à entretenir la lumiere de nos lampes.

Paſſons à la *ſeconde partition* (Pl. 26.) Cette faculté naturelle de l'homme qu'on appelle la Raiſon ne devient *une force active* que lorſque, ſemblable à une matiere combuſtible qui s'allume à une autre déja enflammée, elle eſt miſe en activité par le commerce de ceux qui déja ont l'uſage de leur raiſon, ou le *ſentiment intime de ce qui ſe paſſe au dedans d'eux-mêmes.* Les penſées de cet homme aſſis dans un fauteuil ſont ſi ſupérieures, pour la variété & la profondeur, à celles que pourroit avoir un autre homme qui auroit paſſé ſon enfance dans les bois au milieu des bêtes ſauvages, qu'on ſeroit tenté de croire qu'elles ſont d'une nature entierement différente. Mais d'un

d'un côté le penchant à l'imitation, & de l'autre la curioſité, & l'empreſſement des peres & des meres à perfectionner la raiſon de leurs enfans, la développent en effet, même dans ceux qui ſont le plus bornés, au point qu'ils aquierent des connoiſſances bien au deſſus de tout ce qu'on peut enſeigner aux animaux les plus intelligens. Ce jeune homme qui par une fenêtre conſidere les rayons du Soleil, fait des réflexions ſur cet aſtre qui éclaire ſucceſſivement toutes les parties du globe de la Terre, & produit en tant d'endroits différens les viciſſitudes du jour, de la nuit & des diverſes ſaiſons. Celui qui eſt aſſis devant la table examine ſa montre qui, quoique l'ouvrage d'un homme, & compoſée de parties inanimées de métal, ne laiſſe pas de s'accorder ſi parfaitement avec le cours de ces grands corps dont la marche nous indique la meſure du tems. Un homme qui a paſſé ſes premieres années au milieu des forêts, eſt tout auſſi peu propre qu'une bête brute à faire ces ſortes de réflexions & à exécuter de pareils ouvrages, auſſi longtems qu'il vit loin du commerce des hommes. Il en eſt au contraire qui portent leurs *recherches* & leur *ſagacité* à déméler les principes & les effets des choſes, juſqu'à un degré étonnant. Quels rapports, quelles différences ne ſaiſit pas quelquefois, avec une extrême promtitude, l'eſprit humain entre des objets qui ne paroiſſoient rien annoncer de ſemblable à ce qu'il y découvre?

La raiſon bien exercée ſurtout à juger de ce qui peut intéreſſer le bonheur & les actions des hommes, accoutumée à ſuivre les loix de la vertu pour contribuer à ſa propre félicité & à celle

de

de l'eſpece humaine, mérite le nom reſpectable de *ſageſſe*. Mais ſans ces caracteres elle ne doit être appellée qu'*induſtrie* ou que *fineſſe*. Je vai vous expliquer la nature de la ſageſſe, dont la *troiſieme partition* (Pl. 26.) préſente l'embleme. Il n'y a gueres d'actions humaines dont on ne puiſſe prévoir, ou avec certitude ou avec vraiſemblance, qu'elles auront des ſuites avantageuſes ou au contraire fâcheuſes & préjudiciables. Cet homme qui peſe ici *le bien* & *le mal* repréſente la ſageſſe. La balance déſigne l'examen ou la réflexion, & ſuivant que l'un ou l'autre des baſſins incline, notre ſage ſe détermine pour ce qui procure le plus grand bien & détourne le plus de mal. En mettant une main ſur la poitrine & en étendant l'autre vers les ſpectateurs il ſemble leur dire: *Ce ſont vos intérêts que je peſe ici tout comme les miens, & les miens comme les vôtres: j'ai pour objet le bien de l'humanité.* Ces ſpectateurs ſont des perſonnes des deux ſexes, d'âge & de condition différente, parmi leſquelles on diſtingue des étrangers; & cela fait entendre que ſes ſoins s'étendent à tous ceux dont il a occaſion de procurer la proſpérité, ou dont il peut éloigner des maux, de quelque âge qu'ils ſoient, quelles que puiſſent être, à préſent ou dans l'avenir même, ſes relations avec eux; ſe reſervant cependant de multiplier ſes ſoins à l'égard de ceux en faveur de qui des raiſons particulieres l'intéreſſent plus vivement. Telle eſt la vraie ſageſſe.

Tous les hommes ne parviennent pas à aquérir l'uſage de la raiſon, & tous ne le conſervent pas non plus après l'avoir aquis. Quelques enfans, mais en bien petit nombre, & que l'on peut regar-

regarder à l'égard de l'ame comme des eſpeces de monſtres, reſtent, malgré tous les ſoins qu'on leur donne, d'une *ſtupidité* & d'une *férocité* qui les mettent preſqu'au niveau des brutes. D'autres perdent dans un âge plus avancé cette conſiſtence, pour ainſi dire, cette fermeté d'idées & de deſſeins, cette capacité de les varier, de les ſubordonner, & par cela même cette aptitude à céder aux motifs ordinaires de nos actions, que l'on appelle *ſaine Raiſon* ou *ſentiment intime de ce qui ſe paſſe en nous.* On les voit tomber dans une *inſenſibilité* extraordinaire, ou dans un *délire* pendant lequel l'imagination a plus de pouvoir ſur eux que les ſens mêmes, ou bien dans *une imbécillité* qui ſe manifeſte par leurs ſouhaits & leurs actions, ou enfin dans des accès *de rage & de frénéſie* ordinairement accompagnés de forces du corps peu communes. *La quatrieme partition* (Pl. 26.) repréſente les petites-maiſons ou la cour d'un *Hopital de fous.* On y renferme dans des loges ceux qui ſont furieux, & quelquefois on les y enchaîne comme des bêtes féroces; l'on évite avec ſoin de laiſſer rien en leur pouvoir qu'ils puiſſent employer contr'eux-mêmes ou contre d'autres. Voilà un de ceux qu'on ne tient pas toujours enfermés, qui a enlevé la perruque à un homme bien mis que la curioſité conduit à parcourir cette triſte demeure. Ce fou ou imbécille, avec ſa petite épée de bois au côté droit, eſt du nombre de ceux qui ne font de mal à perſonne. Actuellement il eſt dans ſon accès de joie, & danſe, juſqu'à ce que l'accès de triſteſſe le prenne, & alors il pleurera & jettera des cris plaintifs, ſans qu'on puiſſe découvrir la raiſon de ces états ſucceſſifs. Cet autre qui va ſe jetter dans ce reſervoir

ſervoir d'eau, & que le gardien des fous qui court après lui un paquet de clés à la main, tâche de retenir, a forcé ſa loge. Sans doute ce fou que vous voyez aſſis ſe fera bientôt renfermer comme furieux, puisqu'il commence à déchirer ſes habits.

Qu'il eſt heureux pour le genre humain que les exemples de gens imbécilles, fous ou furieux ſoient ſi rares! Et quelle leçon n'eſt-ce pas cependant à ceux qui conſervent l'uſage de leur bon-ſens pour ſentir tout le prix de leur ſituation, & pour ſe préſerver des vices, des paſſions & des imprudences qui peuvent les priver de ce degré de raiſon qu'ils conſervent. Ah, mes enfans, ſoyez en garde contre les premiers mouvemens des paſſions; ne permettez pas qu'elles tournent en habitude; que de bonnes actions ou des amuſemens innocens ſervent à en arrêter les premiers progrès en vous diſtraiſant; ne vous obſtinez pas à ſatisfaire des déſirs dont l'accompliſſement n'intéreſſe pas votre ſolide bonheur, & demanderoit, au jugement de votre propre raiſon, de vos amis, & des perſonnes éclairées que vous aimez à conſulter, des efforts pénibles, pour ne pas dire qu'il ſeroit peut-être impoſſible de les remplir. Préſervez votre corps, autant que cela pourra dépendre de vous, de ces maladies qu'accompagnent des accès violens, & dans les cas bien rares où des animaux dont la morſure communique la rage, pourroient vous attaquer, n'oubliez rien pour vous mettre en ſureté. Voilà à peu près tout ce que vous pouvez faire pour éviter les atteintes d'une folie & d'une frénéſie qui heureuſement ſont peu communes parmi les hommes.

o) *Sen-*

o) *Sentences sur la nature de l'ame.*

O Homme! connois le prix de ton *ame.* Elle forme ton être; le corps n'est qu'un organe dont elle se sert pour arriver au bonheur par la connoissance de la vérité.

L'intelligence & *la volonté* sont les deux facultés d'après lesquelles elle a *le pouvoir de déterminer ses actions.*

L'ame a des *idées*, qu'elle aquiert au moyen des sens; *l'attention* seule les rend claires & distinctes.

La *mémoire* retrace le passé, multiplie *l'expérience* & conduit aux *essais.*

Tu l'emportes, ame de l'homme, sur les animaux; tu *compares* & *distingues* les objets tout autrement qu'eux; ne crois pas cependant pouvoir te passer *d'instructions.*

L'ame juge; le doute, la conjecture, quelquefois *la certitude*, accompagnent ses jugemens; *les sens, l'expérience,* l'autorité *du témoignage* & la solidité *des réflexions* que *d'autres* nous fournissent, étendent nos lumieres, & nous conduisent *de conséquence en conséquence.*

Imagination, tu es inépuisable! Avec une activité que rien n'arrête, tu divises & composes, tu produis mille objets nouveaux; *nous les croyons présens.* Sans toi *le génie* ne saisiroit point aussi aisément les rapports, *la méditation* seroit pénible & infructueuse.

L'homme, né *sensible*, éprouve divers mouvemens: *il aime la vie;* la force de *l'exemple le détermine* à régler sa conduite sur celle des autres; *il voudroit tout savoir;* l'accord & *l'harmonie* l'affectent agréablement.

Bientôt *il s'intéresse au sort de ses semblables;* heureux si la triste *haine* laisse un libre cours à ses sentimens de bienveillance!

Les bienfaits dispensés par une main sage ouvrent son cœur à *la reconnoissance.*

Il n'eſt pas indifférent au *crédit*, aux *richeſſes;* il connoit l'aſcendant qu'ils donnent ſur les hommes, & il veut les faire ſervir de moyen à leur bonheur.

Il cede à l'impulſion de la nature; il aime & *s'unit à l'objet de ſa tendreſſe;* des nœuds qu'il forme dépend ſa félicité & celle *d'autres lui-même*, qui lui devront la vie & leurs vertus.

Pourquoi *les paſſions* peuvent-elles venir troubler d'auſſi doux ſentimens! Déſir, eſpérance, joie; averſion, crainte & triſteſſe; colere, envie, vous détruiſez trop ſouvent notre félicité!

Faiſons au moins tous nos efforts pour affoiblir leur empire. Prenant la ſageſſe & la raiſon pour guides, ſachons nous ſouſtraire à l'eſclavage des *habitudes; les honneurs* alors, *les richeſſes* & *les plaiſirs*, n'exciteront plus en nous *d'amers regrets.*

La ſageſſe & la raiſon! Elles peuvent, hélas, faire place à *la folie*, à *la fureur!* Heureux ſi un amour déréglé, l'intempérance & la paſſion du jeu, ne nous plongent pas dans cet état funeſte! Plus heureux encore ſi juſqu'à la fin de notre vie, nos lumieres & nos vertus ſont pour nous les ſources de ce contentement, de cette paix de l'ame qui fait la gloire & la félicité du *Sage!*

p) *L'Homme libre & capable de recevoir des loix.*

Les *Mœurs* d'un homme conſiſtent dans ſes diſpoſitions naturelles & aquiſes qui déterminent ſa façon de penſer, ſes goûts, & ſes averſions, & ſe manifeſtent dans ſes diſcours & dans ſa conduite.

Il regne par rapport à ces diſpoſitions une grande diverſité entre les hommes, ou ce qui eſt

eſt la même choſe, on remarque entr'eux des *différences morales.*

Conſidérer l'ame de tel ou tel homme comme douée de ſemblables diſpoſitions, ou différences morales, qui la diſtinguent de toute autre ame, c'eſt conſidérer ſon *caractere.* A cet égard il n'y a pas deux hommes entierement ſemblables; chacun a ſon caractere propre que forment 1) la nature humaine qui lui eſt commune avec tous les hommes; 2) certaines qualités particulieres du corps & de l'ame qu'il apporte en naiſſant; 3) les états par leſquels il a paſſé depuis qu'il eſt au monde, & qui conſiſtent p. ex. dans certains événemens de ſa vie, dans les exemples qu'il a été engagé à imiter, dans les inſtructions qu'il a reçues, dans les ſociétés ordinaires qu'il a fréquentées; 4) les jugemens habituels qu'il porte ſur l'utilité, la poſſibilité, la facilité de certaines actions, ou ſur leurs contraires.

L'expérience prouve tous les jours que ces ſortes de jugemens peuvent changer dans les hommes, & que cette variation en produit une à ſon tour dans les actions priſes chacune en particulier. Et comme faire, ou ne pas faire ſouvent une choſe, eſt ce qui conſtitue l'habitude, ou le défaut d'habitude, il s'enſuit que le caractere des hommes eſt *variable* ou *ſujet à changer.*

En effet, il eſt au pouvoir des hommes de diriger leurs actions ſelon qu'ils ſont convaincus de l'avantage, ou du préjudice, qui peut en réſulter pour eux; ce qui n'empêche pas cependant qu'il ne leur arrive auſſi d'agir dans certaines oc-

caſions ſans être aſſés convaincus de la nature & des ſuites de ce à quoi ils ſe déterminent ſans beaucoup de réflexion, & ſeulement par un effet de l'habitude, qui leur fait confondre des cas qui n'ont qu'une reſſemblance apparente.

On nomme *actions volontaires* de l'homme celles dont il eſt le maître, & qui ſont une ſuite de l'attention qu'il donne au bien ou au mal qui peut en réſulter pour lui; on les nomme auſſi *actions morales*, à cauſe de l'influence quelles ont ſur les mœurs, les habitudes, ou le caractere.

L'homme a donc le pouvoir d'agir volontairement ou moralement, de changer peu à peu de caractere, & d'agir contre ce caractere, du moins dans certains cas. Ce pouvoir d'un homme en qui ſe trouve la raiſon, eſt ce qu'on appelle ſa *liberté* (intérieure & eſſentielle à ſon ame); propriété que l'expérience nous apprend ſe trouver généralement dans tous les hommes, à moins qu'une cauſe particuliere n'y apporte quelque exception.

Les actions libres des hommes peuvent avoir deux ſortes de conſéquences, les unes *naturelles*, les autres *arbitraires*. La friandiſe des enfans eſt ſuivie de l'effet naturel que produiſent les alimens dans leur eſtomac & dans la maſſe de leur ſang; mais les reproches, les menaces & les châtimens qu'ils s'attirent en ſont des ſuites arbitraires. A l'un & à l'autre de ces égards les actions des hommes peuvent leur être utiles ou préjudicia-

ciables, & souvent il ne dépend que d'eux de prévoir ce qu'ils doivent espérer ou craindre.

Nous regardons comme notre *maître* celui de qui notre sort heureux ou malheureux dépend en grande partie, & qui pendant un certain tems peut rendre, & rend dans bien des occasions, les conséquences de nos actions agréables ou fâcheuses pour nous. C'est ainsi que les peres & les meres sont maîtres de leurs enfans, les Princes & les Magistrats de leurs sujets, & qu'un pere de famille l'est jusqu'à un certain point de ses domestiques.

Nous devons nous faire une *loi* de tout ce qui sert à nous donner la connoissance des volontés de notre maître par rapport à nos actions, comme par ex. les ordres ou instructions, les menaces, les signes.

Les suites avantageuses qu'un maître attache à l'obéissance s'appellent des *récompenses*, & celles que la désobéissance entraîne & qui sont fâcheuses se nomment des *peines* ou des *punitions*.

Souvent il arrive que celui qui donne des loix se propose un double but dans les récompenses qu'il distribue & dans les peines qu'il inflige: 1) celui d'encourager à persévérer dans la soumission ceux qui obéissent, ou de prévenir de nouveaux actes de désobéissance de la part de ceux qui sont indociles; 2) celui de rappeller vivement à d'autres par de tels exemples l'idée de son autorité, de ses loix, & des suites des actions qui s'y trouvent conformes ou contrai-

res. La derniere de ces vues a plus d'étendue que la premiere; & dans certains cas il n'y en a qu'une des deux qui puisse avoir lieu.

q) *Imputation des actions libres.*

L'imputation en fait de loix est le jugement que porte un maître sur la maniere dont on a observé, ou violé ses loix. Mais ce n'est que dans le cas où le maître a établi des récompenses, que celui qui observe les loix peut être dit les *mériter*, au lieu que c'est toujours *être en faute* que de les avoir violées, n'y ayant point de loi qui ne soit appuyée d'une menace contre les transgresseurs.

Quelcun qui ne seroit pas notre maître, mais avec lequel nous aurions seulement certaines relations, pourroit par *l'approbation* qu'il donneroit à notre façon de penser & d'agir, ou en la *désapprouvant*, influer plus ou moins sur nos résolutions & sur nos démarches. Quelquefois ce jugement se manifeste, mais quelquefois aussi il n'éclate point au dehors. S'il se manifeste c'est 1) par des louanges ou des reproches, par des exhortations ou des dissuasions; 2) par des prieres; 3) par des promesses ou par des menaces; 4) par un retour de condescendance ou des témoignages de ressentiment; 5) par des liaisons plus ou moins étroites avec nous & par des marques plus ou moins fortes de confiance.

Lors donc qu'un homme, d'après les actions & le caractere d'un autre, juge qu'il seroit obligé de penser & d'agir tout autrement à son égard qu'il ne fait, si les actions & le ca-

caractere de cet homme étoient autres qu'ils ne sont, ce jugement peut être regardé comme *une espece d'imputation.*

Ainsi l'on ne peut être fondé à imputer à personne une action qui n'est pas libre, & qui ne fait point preuve de son caractere; mais seulement 1) tous les mouvemens volontaires du corps ou leur suppression; 2) tous les gestes de cette nature, & tous les discours qu'on tient pendant la veille; 3) toutes les résolutions; 4) les degrés différens d'attention qu'on donne à certaines choses, & par conséquent la considération plus ou moins exacte des suites des actions, paroles & pensées; 5) la prévoyance ou le défaut de précaution; 6) telle action ou telle omission qui est un obstacle, ou bien une aide, pour se rappeller certaines choses, ou pour se les représenter vivement; 7) certaine suite de pensées qu'il ne tiendroit qu'à nous d'interrompre & de changer; 8) la durée & le degré de certains mouvemens dont il n'y a que l'entiere suppression, ou le long délai, qui ne soit pas en notre pouvoir, la toux par ex., le tremblement dans la fievre, l'éternûment, le hoquet & les excrétions naturelles; 9) l'action de s'endormir, pourvu qu'on ne soit pas extraordinairement accablé de fatigue, & le réveil dans un certain tems, ou la continuation du sommeil, & cela parce que, suivant l'expérience, une forte résolution produit son effet, même dans l'état du sommeil.

Je dis qu'on peut imputer aux autres ou à soi-même toutes ces sortes de situations, c'est à dire les regarder comme des actions libres, com-

me des ſuites du caractere. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'à chaque occaſion il faut encore examiner ſi la juſtice & la prudence permettent, parce que telles & telles choſes peuvent être imputées à quelcun, d'agir en conſéquence de telle maniere à ſon égard; ſi à cauſe de ce qui eſt déja paſſé, & en vue de l'avenir, il convient, ou de l'inſtruire ſimplement, ou de le menacer, ou de le priver de cerrains avantages, ou même de lui donner quelque ſujet ſenſible de chagrin.

r) *Le Bien & le Mal. L'Amour propre & l'Amour des autres hommes, le Devoir & la Vertu.*

Tout n'eſt pas également agréable ou déſagréable; nos joies & nos plaiſirs, comme nos peines & nos chagrins, ont divers degrés. Il n'y a point d'homme qui, durant un cour teſpace de tems, ne conſente à ſouffrir quelque mal, ou à ſe priver de quelque ſatisfaction, pour s'affranchir de la crainte d'un mal de plus longue durée & plus grand, ou pour jouir plus longtems d'un bien plus conſidérable.

Souvent le bien, ou ce qui eſt utile, eſt différent de ce qui eſt agréable, ainſi que le mal, ou ce qui porte préjudice, differe de ce qui eſt déſagréable. Je regarde comme *un bien* pour moi ce qui me procure plus de plaiſir que de peine, eu égard à la diverſité, au degré & à la durée des ſituations agréables ou déſagréables où je me trouve. Le contraire je l'enviſage comme *un mal.* Il peut donc arriver que

que des événemens & des actions tout à fait ſemblables nuiſent à l'un & ſoient utiles à l'autre, ou produiſent ces effets en différent degré.

Lorſqu'on a égard au bonheur & à la ſatisfaction de pluſieurs à la fois, ce qu'on exécute en faveur de tous ceux pour leſquels on travaille, ou du plus grand nombre, eſt dit *avoir une utilité commune;* le contraire ſeroit un *mal commun.*

Le bonheur d'un homme c'eſt ſa ſituation la plus avantageuſe, celle où il eſt exemt de maux & jouit de divers biens. Pour l'apprécier il faut conſidérer 1) la diverſité 2) le degré 3) la vraiſemblance, & la durée de ce qui pour lui eſt, ou peut devenir, un bien ou un mal.

L'homme déſire en général d'être heureux; ce penchant s'appelle en lui *l'Amour propre.* Mais comme chacun de ſes déſirs en particulier peut être produit par un jugement vrai ou faux, ſi l'homme eſt guidé par la vérité, il agit *ſagement*, & ſi l'erreur l'entraîne, ſa conduite ne peut qu'être *inſenſée.* Mais de quelque façon qu'il agiſſe, c'eſt toujours par une ſuite de ſon amour propre.

Nous trouvons auſſi un plaiſir ſecret à être les témoins & les auteurs de la félicité d'autres hommes, particulierement de ceux avec qui nous avons des relations plus étroites. Et s'il nous arrive de leur ſouhaiter du mal, ou de leur en faire, c'eſt par des raiſons qui font exception à la regle. *L'amour des autres hommes* eſt donc un ſentiment naturel de notre ame. Leurs déſirs ſont les nôtres, ils ne peuvent être ſatisfaits que

nous n'en reſſentions de la joie, & que notre félicité, que l'amour propre nous ſollicite ſans ceſſe à rendre plus parfaite, n'en redouble.

Mais il nous ſeroit fort rarement poſſible de contribuer à notre propre bonheur ainſi qu'à celui des autres, s'il falloit toujours pour cet effet avoir une entiere certitude que telle ou telle choſe ſera avantageuſe ou préjudiciable. Ainſi une action qui, ſuivant les apparences, produira quelque avantage, eſt *conforme à la regle de l'utilité*, & celle qui, vraiſemblablement, cauſera du préjudice, eſt *contraire à la même regle.*

Un maître, un législateur nomme *injuſte* ou *illégitime* ce qu'il défend, & *juſte* ou *permis* ce qu'il ne défend pas; le *devoir* c'eſt ce qu'il ordonne.

Certaines ſuites particulieres de nos actions peuvent ſe trouver pour nous plus importantes que celles qui réſulteroient de la conformité de notre conduite aux loix du législateur, & c'eſt ce qui arrive lorſque, par quelque cauſe que ce ſoit, l'exécution de ſes loix nous eſt moins utile, ou plus préjudiciable, que leur tranſgreſſion. Auſſi ne doit-on pas donner à tout devoir *impoſé* par un légiſlateur le nom de *devoir perpétuel ou moral*; il ne faut appeller ainſi que le devoir dont l'accompliſſement aura pour celui qui le remplit une ſupériorité de ſuites avantageuſes, & dont au contraire la violation aura une ſupériorité de ſuites préjudiciables.

Tel maître en effet ordonne quelquefois des choſes oppoſées à la *regle de la vertu*, qui conſiſte

te à consulter l'utilité commune dans nos pensées, nos projets, nos discours & nos actions, c'est-à-dire, à les régler de maniere à produire pour tous les hommes en général, ou pour tous ceux sur lesquels notre conduite peut influer, le plus de bien & le moins de mal qu'il nous est possible de le prévoir. Vous aurez occasion dans la suite d'apprendre à mieux connoître cette regle de la vertu, & à l'envisager comme la loi la plus importante qui nous puisse être imposée, comme une loi dont l'auteur est si puissant que notre propre intérêt exige toujours que nous l'observions, & que nous évitions constamment de la violer. Aussi personne ne peut-il nous dispenser des devoirs de la vertu, ni prétendre nous en imposer qui soient en opposition avec elle.

Ce qui est illégitime en conséquence de la loi de la vertu est *moralement mauvais & injuste;* ce qu'elle nous prescrit au contraire est *moralement bon, juste, & conforme à notre devoir.* Mais ce qu'on ne reconnoit ni pour l'un ni pour l'autre, ou qui est tantôt l'un & tantôt l'autre suivant les circonstances, s'appelle *moralement indifférent.*

Dans la plupart des cas l'intérêt attaché à l'observation de ce qui est moralement bon, & à l'omission de ce qui se trouve être est moralement mauvais, sensible & prochain; & *c'est pour cette raison que le plus souvent les actions & les omissions des hommes s'accordent avec la regle de la vertu, lors même qu'ils ne la connoissent pas.* Cependant il n'y a qu'un petit nombre d'hommes qui méritent le nom de *vertueux;* car cette qualité exige

1) que nous reconnoissions comme loi la regle de la vertu ; 2) que nous nous fassions une juste idée de cette loi & du rapport qu'elle a avec celles de nos actions qui ont quelque importance & que nous avons occasion de faire ou d'omettre; 3) que la comparaison fréquente de nos pensées, de nos projets, de nos discours, & de nos actions extérieures avec cette loi, nous caractérise, ou constitue notre caractere; enfin que nous aquérions toujours plus de facilité à nous y conformer.

Chacune des violations de la loi de la vertu est un *vice*. Il n'y a donc point d'homme qui ne soit coupable de quelques vices. Celui-là seul cependant mérite le nom de *vicieux* qui a pris l'habitude de certains vices dont les effets sont généralement très funestes, & que l'on peut supposer ne point travailler à s'en corriger.

5) *Du Corps humain.*

a) *De la Structure du corps.* XI. Planche.

On distingue dans le corps humain la tête, le tronc ou le buste, & les extrémités, qui sont les jambes & les bras.

La *premiere Figure* à droite vous montre le derriere de la tête, la nuque du cou, les aisselles, les épaules, le dos & les reins au dessus du derriere & des fesses, les cuisses, les jarrets, les mollets, les chevilles du pié, les talons, les plantes du pié & les orteils, le bras supérieur, l'avant-bras, le coude, les mains, le pouce, l'index, le

le petit doigt (qu'on ne devroit pas nommer *doigt auriculaire.*) A l'égard de la tête, on y distingue le crane, les temples & la face; comme par rapport à l'oreille on remarque l'aîle, le trou de l'oreille, le circuit extérieur *(helix)*, le circuit intérieur *(anthelix)*, les deux cavités dites, l'une la nacelle, & l'autre la conque, le hircus, le lobe ou le bout de l'oreille. Les parties du visage sont le front, qui quelquefois est ridé, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues avec leurs fossettes. On distingue à l'extérieur de l'œil, le blanc, la prunelle, les coins ou angles, les paupieres avec leurs cils & les sourcils. Le nez est partagé en deux narines, séparées par la colomne: les côtés se nomment les aîles, l'extrémité cartilagineuse & mobile est dite le petit lobe du nez qui dans sa partie supérieure a encore la racine, le dos & l'épine. Dans la bouche, formée par les levres supérieure & inférieure, se trouvent les dents, la langue avec ses mammelons, la luette, la machoire & le palais. *Les deux premieres Figures* présentent l'une le revers & l'autre le dedans ou la paume de la main. *La seconde* encore a de remarquable les cheveux qui tombent en boucles sur le cou, la gorge, les mammelles & les mammelons, le nombril, les hanches, les genoux, & l'os des jambes. Les parties naturelles sont couvertes de la main, par égard pour la pudeur.

La chassie des yeux, la cire des oreilles qui a cette utilité qu'elle empêche les insectes de pénétrer dans notre oreille pendant que nous sommes endormis, & la morve qui découle du cerveau, sont trois humeurs que la nature évacue.

Pour

Pour mieux connoître le corps humain on a souvent *disséqué* des corps morts, de sorte qu'on peut aussi nous représenter les parties intérieures, savoir 1) les *solides*, tels que les cartilages, les os, les nerfs, les tendons & les muscles &c. 2) les *fluides*, comme la salive, le chyle, le sang, la lymphe, la cervelle, la moëlle, le lait, la graisse, la synovie, l'urine, les larmes & autres. Les solides n'ont que le tiers du poids des fluides, desquels le sang fait la moitié.

Tous ces fluides sont renfermés dans des conduits, dans des vessies, ou dans des glandes. Les conduits & les vaisseaux sont, les arteres, les veines, les nerfs, l'œsophage qui communique à l'estomac, la trachée-artere qui depuis le cou s'étend jusqu'aux poumons, pour la respiration, comme la *quatrieme Figure* l'indique &c. *Sous cette Figure* on voit le *poumon*, avec ses deux lobes, dont la substance est molle & spongieuse, & qui sont fort poreux afin que l'air & le sang y circulent aisément. Les plus petits des vaisseaux qui s'y trouvent sont entrelassés les uns dans les autres.

La masse entiere du sang parcourt sans interruption les arteres & les veines, & cette *circulation* se fait dans l'espace environ de six minutes. Les plus petites veines sont d'une si grande finesse qu'on ne les découvre qu'au moyen d'un microscope; & il en est de même des *nerfs* qui sont les organes du sentiment & du mouvement.

Le

Le *diaphragme* est une membrane intérieure qui sépare la cavité de la poitrine de celle du bas-ventre. Nous sommes les maîtres de faire lever & d'enfler notre poitrine, & alors par l'inspiration nous faisons entrer de l'air dans nos poumons. Mais nous pouvons aussi par l'expiration, c'est à dire en faisant sortir l'air par la bouche ou par le nez, les resserrer. Le sang, en passant par les poumons, s'y rafraichit continuellement & prévient une chaleur interne qui nous feroit bientôt périr. La suffocation & la mort deviennent une suite nécessaire des obstacles au passage de l'air dans notre corps, tels que l'eau, ou une longue & violente compression de la trachée-artere.

Cette trachée ne souffre autre chose que l'air, & si par accident il y tombe quelque petite quantité que ce soit de nos alimens, il y va de notre vie si la toux qui s'ensuit ne nous en délivre. Ce qu'il y a d'admirable c'est que *l'entrée de la trachée-artere est située au devant de celle de l'œsophage;* mais lorsqu'il s'agit de donner passage aux alimens, la trachée se ferme, au moyen d'une soupape sur laquelle ils glissent, sans endommager la trachée qui se rouvre pour la respiration, dès qu'ils sont passés.

b) *De la Nutrition.* XI. Planche.

La *cinquieme Figure* nous donne *quelque idée de la maniere dont se fait la nutrition.* Dabord elle nous montre l'œsophage, où le conduit des alimens, qui communique à l'orifice supérieur de l'estomac. Le second orifice ou le pilore est à gau-

gauche & entre dans les inteſtins qui ſont des conduits dont la longueur égale ſix fois la hauteur d'un homme, & dont les plis & les replis vont en tout ſens.

Voici comment s'opere la nutrition:

1) Les ſolides & les liquides qui entrent dans notre corps renferment deux ſortes de parties, les unes qui peuvent y reſter pour le nourrir, les autres dont il faut qu'il ſe décharge. Pour que cette ſéparation ſe faſſe il eſt néceſſaire que les alimens ſoient bien broyés & bien diſſous.

2) Ils commencent à l'être dans la bouche. Les dents inciſives ſervent à trancher l'aliment ſolide, les canines ou œilleres à le mettre en pieces, & les machelieres enfin à le broyer, pendant que de leur côté la langue & les levres contribuent à le retenir ſous les dents auſſi longtems qu'il eſt néceſſaire. L'action de mâcher exprime des glandes la ſalive deſtinée à faciliter l'amolliſſement & la diſſolution de ce que nous mangeons, ce qui fait qu'il nous importe extrêmement de bien mâcher.

3) Les alimens ainſi à moitié diſſous deſcendent avec facilité dans l'éſophage, parce que des glandes qui s'y trouvent parſemées l'humectent; & s'il ſe deſſéchoit, le ſentiment incommode de la ſoif nous obligeroit bientôt à boire, pour nous en délivrer.

4) De l'éſophage ils paſſent, par l'orifice ſupérieur au bouche du ventricule dans l'eſtomac, qui eſt comme tapiſſé d'une humeur vis-

viſqueuſe ſur laquelle eſt répandu un ſuc acide, qui fait fermenter les alimens & en accélere la diſſolution. Si l'eſtomac reſte trop longtems vuide, l'acide pénétrant l'humeur excite dans les fibres de ce viſcere le ſentiment que nous appellons la faim. Le mouvement perpétuel qui l'allonge & le rétrécit tour à tour, en ſoulève le fond; mais les alimens ne rentrent pas pour cela dans l'éſophage; ils prennent la route du pilore à droite; & ce qui les empêche de regagner l'orifice ſupérieur, c'eſt qu'il ſe trouve garni d'une ſoupape qui ſe ferme par la preſſion même qu'ils y produiſent de bas en haut.

5) Les inteſtins ſont comme une prolongagation de l'eſtomac. Dans toute leur longueur ils ont conſtamment un mouvement *périſtaltique* ou *vermiculaire*, qui fait aller en tous ſens les alimens, & les oblige enfin à deſcendre.

6) L'eſpece de bouillie à laquelle ſe trouvent alors réduits les alimens fait un long ſéjour dans les inteſtins & s'y pénetre d'un diſſolvant qui de la véſicule du fiel y eſt conduit par un nouveau canal, après avoir été préparé dans le foie, & peut-être auſſi à l'aide de la rate. Ce fiel, autrement dit *bile*, & le ſuc que fourniſſent les glandes du méſentere, contribuent à macérer & à diſſoudre les alimens.

7) De chaque inteſtin ſortent quantité de petits vaiſſeaux à travers leſquels ſe filtre le chyle qui eſt encore blanc; on les nomme *veines lactées* à cauſe de la couleur de ce ſuc nourriſſier qu'elles dépoſent dans un reſervoir commun, d'où il eſt porté

porté au dessus de la poitrine vers la clavicule & reçu dans une des veines souclavieres. C'est là qu'il commence à se mêler avec le sang, avec lequel il passe dans le ventricule droit du cœur, ensuite dans les poumons & dans toutes les autres parties du corps.

8) Après la séparation du chyle ce qu'il y a de plus grossier entre dans le gros boyau appellé *colon*, qui descend jusqu'à la courbure où commence le *rectum*. Nous sommes les maîtres de fermer ou d'ouvrir ce dernier par enbas, & par conséquent d'évacuer ou de retenir les excrémens. Les intestins sont plissés tout autour du mésentere de façon à ne pas s'entortiller les uns dans les autres, & tous sont couverts d'une membrane graisseuse nommée *épiploon*.

9) De même que les intestins fourniſſent le chyle, c'est dans les veines & les glandes que se font toutes les sécrétions nécessaires à la conservation du corps. Les sucs ainsi filtrés parviennent à leur destination par des conduits fort déliés, au lieu que ce qui est superflu, ou qui pourroit causer du dérangement, se décharge par d'autres canaux. P. ex. les reins qui sont au dessous de l'estomac servent à séparer l'urine qui coule dans la vessie & delà par l'urêtre, en sorte néanmoins qu'il dépend de nous de la retenir plus ou moins longtems.

10) S'il se trouve dans le corps quelque chose qui soit propre à en déranger l'économie, il s'y fait aussitôt quelque mouvement extraordinaire & sensible, dont les suites sont, tantôt des abcès

cès, tantôt de fortes ſueurs ou autres évacuations ſalutaires, qu'on peut faciliter au moyen des remedes. Il ne faut pas s'imaginer au reſte que la nourriture ſoit le ſeul principe de nutrition & de changement pour notre corps. Semblable à une éponge il attire ſans ceſſe par *les pores* dont il eſt parſemé, & par *l'inſpiration*, un grand nombre de particules ſalubres répandues dans l'air, pendant que d'un autre côté, par *l'expiration*, *les ſueurs*, une *tranſpiration* inſenſible, il rejette tout ce qui pourroit lui être préjudiciable & toute ſuperfluité. On eſt malade lorſque les pores deſtinés à recevoir ces différentes particules, ou à leur fournir un paſſage pour s'exhaler, ſe bouchent, ou que ces petits conduits ne ſont pas auſſi tendus, ou relâchés, qu'il conviendroit aux mouvemens du corps. Un homme qui auroit pris la valeur de huit livres de nourriture dans un jour, ſans en devenir ni plus ni moins peſant, perdroit cependant cinq livres par la tranſpiration, & trois par les voies ordinaires.

c) *De la Circulation du ſang par le cœur.* XI. Planche.

Au deſſous de la Figure qui repréſente les inteſtins vous voyez *le cœur*, dans lequel, des deux extrémités du corps, va ſe rendre ſucceſſivement toute la maſſe du ſang, par deux grandes veines. Elles ſont à la gauche de *la Figure* & ſe nomment, l'une la veine cave aſcendante, l'autre la veine cave deſcendante. Mais il y a encore trois ouvertures au coeur. Par l'une le ſang monte du coeur au poumon, par la ſeconde il entre

du poumon dans le coeur, & par la troiſieme il eſt porté, au moyen d'une groſſe artere, dans tout le corps. Ces trois grands vaiſſeaux s'appellent *l'artere & la veine pulmonaires & la groſſe artere.* A côté voyez le coeur partagé en deux. On y remarque deux grandes cavités, dites *ventricules*, & au deſſus de chacune il y en a deux autres plus petites, nommées *oreillettes.* Le coeur s'allonge & ſe rétrécit tour à tour. Par ſa contraction le ſang eſt pouſſé avec force de l'une des cavités dans le poumon & de l'autre dans la groſſe artere; & cependant l'une des oreillettes reçoit le ſang qui des veines revient au coeur, & l'autre celui qui a paſſé par les poumons pour s'y rafraichir. Enſuite les deux cavités ſe dilatent de maniere que le ſang y coule des oreillettes pour en être chaſſé de nouveau. Le pouls bat à chaque contraction du coeur, & il eſt aiſé, au mouvement de quelque artere que ce ſoit, de ſentir quand elle ſe fait. Tout comme les arteres qui reçoivent du coeur le ſang, le portent par tout le corps avec violence, & ſans aucune interruption; ainſi les veines qui s'étendent juſqu'aux extrémités & y accompagnent les arteres avec leſquelles elles communiquent, ramenent le ſang au coeur, mais plus lentement. Et ces deux eſpeces de vaiſſeaux ſe partagent en diverſes ramifications dans toutes les parties du corps, comme vous le montre *la ſixieme Figure principale.* Lorſqu'on ouvre une artere le ſang en ſort avec plus d'impétuoſité que des veines, & il s'en faut bien qu'on puiſſe la refermer & la guérir auſſi facilement qu'une veine, ce qui eſt cauſe qu'on n'ouvre que les veines pour la ſaignée. Les arteres,

teres, les groſſes ſurtout, ſont plus enfoncées dans l'intérieur du corps & plus à l'abri des accidens qui, ſans cette précaution de la Nature, mettroient beaucoup plus fréquemment notre vie en danger.

d) *Du Squelette & des Muſcles.*

Nous n'avons pas encore examiné *la troiſieme Figure.* C'eſt un ſquelette où l'on voit les os dans leur ſituation naturelle. Les Médecins & les Chirurgiens, pour réuſſir à guérir les maladies & les plaies, ont beſoin de connoître le corps humain beaucoup plus parfaitement que nous. Il n'y a preſque point de veine, de nerf ou d'os qu'ils ne déſignent par un nom particulier. Au haut du ſquelette on voit le crane, qui eſt dur & fort. Le cerveau, qui eſt le ſiege de l'ame, ſuivant toutes les apparences, & duquel les nerfs répandus par tout le corps tirent leur origine, eſt renfermé dans le crane. Voilà les vertebres du cou; puis les deux clavicules, derriere leſquelles ſont les omoplattes; au milieu du devant de la poitrine il y a le ſternon, & de part & d'autre les vraies & les fauſſes côtes qui toutes s'articulent à l'épine du dos, de laquelle ſortent la plupart des nerfs qui ſe diſtribuent dans tout le tronc. L'épine aboutit à l'os ſacrum, & au coccyx. Des deux côtés les os des hanches avancent & forment comme deux baſſins; plus bas eſt l'os pubis, & plus bas encore ſont les os des cuiſſes, puis les rotules, au deſſous deſquelles ſe trouvent par devant les os des jambes & par derriere les fociles; le tout eſt termi-

né par les chevilles & autres os du pié. Remontons à préſent au bras. On y rencontre la clavicule, l'os du bras (*humerus*), les deux os principaux de l'avant-bras (le *cubitus* & le *radius*), & ceux du poignet ou carpe, du métacarpe & des doigts. Les enfans ont plus d'os ſéparés les uns des autres que les adultes, dans leſquels pluſieurs ſe réuniſſent en croiſſant.

Les petites parties charnues ſont compoſées de fibres qui s'entrelaſſent les unes dans les autres & ſe partagent en divers *muſcles*. Ces muſcles ont deux extrémités, ou une tête & une queue, entre lesquelles eſt le ventre ou le milieu. Les Médecins donnent un nom à chaque muſcle. Combien *la ſeptieme Figure* ne vous en montre-t-elle pas qui s'apperçoivent ſous l'épiderme! Qu'ils varient pour la forme, & comme ils ſe croiſent! Les muſcles ſont attachés par des *tendons* ou des *ligamens* aux os & aux membres, qui ſont mis en action par un effet du raccourciſſement & du gonflement des muſcles. Lorſque deux os doivent gliſſer l'un ſur l'autre dans leur action, leurs extrémités contiguës ſont couvertes de cartilages & continuellement humectées par une humeur lymphatique. Par là le mouvement s'exécute avec plus de facilité, & le frottement ne peut avoir lieu. Les os mêmes ne contenant point de nerfs, nous ne pouvons y rien ſentir; mais chacun des os eſt environné d'une *membrane*, nommée le *périoſte*, toute tapiſſée de nerfs, & qui eſt une des parties du corps les plus ſenſibles.

e) *De*

e) *De l'usage, de la sûre disposition & de la beauté des membres.* XI. Planche.

Les hommes ont tous les mêmes sortes de membres, ou du moins la diversité à cet égard est peu ordinaire & peu considérable. Sans cette uniformité la Médecine & la Chirurgie ne seroient d'aucune utilité. Les monstres qui ont plus ou moins de membres, ou qui sont autrement constitués que les autres hommes, sont rares. Celui qui est assis devant cette table n'a ni mains ni jambes, & cependant la nécessité lui a appris à porter les alimens à la bouche & même à écrire. Voici comment il a pu y parvenir.

Les os ont *des jointures* partout où la sureté du corps, ou ses opérations, exigent qu'il se plie. Depuis les aisselles jusqu'à l'extrémité des doigts, & depuis les hanches jusqu'au bout des orteils, il y a six jointures. De quelle variété de mouvemens n'est pas susceptible la tête par le moyen des vertebres du cou, & le corps entier au moyen des vertebres du dos.

Dans tous les canaux où les fluides ne peuvent refluer sans que le corps en souffre, il y a des *valvules* ou des *soupapes* qui les laissent passer, mais qui ne leur permettent pas de rebrousser chemin, pour ainsi dire. Jusqu'ici les plus habiles n'ont pu se faire une idée de la maniere dont les fibres des muscles & des membranes se raccourcissent pour produire les mouvemens gé-

néraux. Ainsi nous ne comprenons pas comment le cœur, l'estomac & les intestins se contractent & se dilatent tour à tour. Tout cela s'opere *sans notre participation, à notre insû* même, & ne laisse pas d'être absolument nécessaire à la conservation de notre vie.

Les parties les plus essentielles du corps sont placées de façon qu'elles se trouvent dans une sureté parfaite; la poitrine, par exemple, & le cerveau se trouvent garantis par des os d'une dureté extrême; le visage & tout le devant du corps est commis à la garde des yeux, qui nous avertissent du danger, outre la flexibilité du corps & l'agilité des mains, qui s'avancent machinalement pour le défendre.

Quelle prodigieuse variété de mouvemens nos mains & nos doigts rendent possibles! Les ongles même ont un usage important; ils servent à couvrir des parties, ou des nerfs, qui laissés à nû pourroient facilement être endommagés. Quelle force n'ont pas les cuisses & les jambes, ces colonnes sur lesquelles repose le corps tout entier! Que nous soyons debout ou que nous marchions, de quel usage ne sont pas les *plantes des piés!* Mais si elles n'avoient pas vers le milieu une espece de cavité, nous ne marcherions qu'avec peine. Nos dents & notre peau croissent tous les jours, parce que tous les jours elles s'usent par le fréquent usage. Malgré le frottement continuel auquel elles sont exposées, la peau de nos mains se maintient dans le même état, au lieu qu'un gand de fer blanc, ou de peau d'élan, seroit bientôt usé.

Toutes

Toutes les *parties extérieures qui ne sont pas doubles* occupent le milieu, au lieu que celles qui le sont se trouvent placées des deux côtés. Quelle symmétrie! Quelle beauté! Quel avantage d'avoir ainsi *doubles* les membres les plus nécessaires, tels que les yeux & les oreilles, en sorte que si quelque accident nous prive de l'un nous conservions l'autre, dont le prix ne peut que devenir inestimable parlà.

f) *Des yeux, des oreilles & des organes de la parole.*

Au delà de ce qu'on appelle *conque* dans l'oreille il y a bien des parties dont chacune est nécessaire pour bien entendre, & elles sont disposées dans tous les hommes d'une maniere si propre à fortifier le son, que dans les *cornets* dont se servent ceux qui ont l'ouïe dure il faut imiter la forme de l'oreille. A la conque aboutit le tambour ou le tympan, que l'air ébranlé agite, & ce mouvement se communique à quelques petits os, & delà à plusieurs petites fibres qui vont se réunir dans le nerf auditif. L'impression se transmet au cerveau & ensuite à l'ame.

Trois jours seulement de privation volontaire de la vue nous convaincroient de l'extrême utilité de ce sens. La sueur qui découle quelquefois du front, ou bien de la saleté, de la poussiere, des insectes, une lumiere trop vive, pourroient aisément nuire aux yeux, si par les précautions admirables de la Nature, les sourcils, les paupieres & les cils ne les garantissoient de pareils

accidens. Les glandes lacrimales, en humectant le globe de l'oeil, en facilitent les mouvemens.

Quatre membranes de l'oeil renferment trois humeurs qu'on appelle l'aqueuſe, la cryſtalline, la vitrée. Les rayons de la lumiere qui partent des objets viſibles entrent dans l'oeil, & l'on peut ſe les repréſenter comme autant de lignes droites qui, paſſant à travers les membranes & les humeurs, ſe rompent pluſieurs fois. Ces réfractions reſſemblent à celles qui font paroître un bâton recourbé dans l'eau, & ſervent ici à former dans le fond de l'oeil, ſur une membrane nommée *rétine*, une image de l'objet, mais renverſée, en ſorte que ce qui étoit en haut ſe trouve en bas &c. Cette rétine eſt un tiſſu de filets déliés qui partent du nerf optique, & celui-ci aboutit au cerveau. L'ébranlement de la rétine, cauſé par l'image des objets, & qui varie ſuivant leurs différentes figures & couleurs, ſe communiquant au cerveau, y produit le ſentiment qu'on appelle la viſion. C'eſt ainſi que l'ame voit.

La prunelle de l'œil eſt environnée d'un cercle qu'on nomme *iris*, dont les couleurs font les yeux noirs, bleux, bruns, gris. Souvent les divers mouvemens des yeux dévoilent mieux l'état de l'ame que le diſcours même, & il n'y a pas juſqu'aux enfans qui n'entendent très bien ce langage.

Les objets de la vue ſont les figures & les couleurs. Les couleurs principales ſont le blanc, le rouge, le bleu le noir. Le blanc & le rouge mêlés enſemble font la couleur de chair, & le rouge

rouge avec le jaune fait l'orangé ou le doré; du mélange de la couleur rouge & de la bleue se forme le violet, de celui de la jaune & de la bleue le verd. Lorsqu'on mêle le blanc & le noir on produit la couleur grise, & la brune provient du rouge, du jaune & du noir réunis. Vous avez souvent vu un arc-en-ciel; depuis le bord extérieur jusqu'à l'intérieur les couleurs se suivent dans cet ordre: rouge, orangé, jaune, verd, bleu, pourpre, violet. Mais nous ne pouvons jouir du spectacle de l'arc-en-ciel que, lorsque le Soleil se trouvant derriere nous, il y a vis à vis un nuage qui se résout en pluie.

Ce sera dans la suite un grand sujet d'admiration pour vous, mes enfans, que d'entrevoir le nombre des causes qui doivent concourir afin de donner aux sens de la vue & de l'ouïe cette justesse qu'on y remarque, & surtout plus vous réfléchirez sur la correspondance ou l'harmonie qui regne entre l'ame & le corps.

Vous faites l'usage qu'il vous plait des organes de la parole, des levres, des dents, de la langue, du gosier; il ne vous faut qu'un instant pour varier cet usage. Jamais vous ne manquez le ton que vous souhaitez de produire, & vous n'avez pas besoin cependant de penser d'avance aux parties du corps qu'il vous faudra mettre en mouvement, ni combien le fois il sera nécessaire de les employer. En prononçant le mot de *charbon* vous faites usage des levres, des dents, de la langue, du gosier, puis encore des levres, des dents & du gosier; & cependant les enfans n'ont pas besoin d'instruction pour apprendre à prononcer un semblable mot; il leur suffit de l'entendre dire à des personnes

plus âgées qu'eux. Quelle faculté admirable que celle de la parole! Nous la tenons néanmoins de la nature; nos peres & nos meres ne peuvent nous la donner.

Diverſes circonſtances que juſqu'ici je n'ai pas rapportées, concernant la viſion, ſont encore remarquables. Rendez une chambre obſcure, & n'y laiſſez entrer le jour que par une ouverture de la grandeur de la prunelle de l'oeil; ſi vous tenez un papier blanc près de cette ouverture, vous verrez s'y peindre avec toutes leurs couleurs, & en petit, les objets du dehors & d'où partent des rayons de lumiere qui vous les font voir ſur votre papier; mais ils ſe préſenteront renverſés. En ajuſtant à l'ouverture un verre en forme de lentille, on produit une peinture plus grande & plus vive de ces objets. *Notre oeil* reſſemble à une chambre obſcure de cette eſpece. La prunelle c'eſt l'ouverture, le cryſtallin eſt le verre, la rétine au fond de l'oeil le papier ſur lequel paroit l'image des objets. *Cependant nous ne voyons pas les corps renverſés*, mais dans leur ſituation naturelle, & avec deux yeux nous ne voyons pas les objets doubles, à moins que du doigt nous ne dérangions la poſition de l'un des deux.

Tenez une taſſe pleine d'eau immédiatement ſous l'œil, & fixez la ſurface de cette eau, ou parcourez-en l'étendue, elle vous paroitra fort longue & fort large. Une épingle que vous approchez tout à fait de l'œil aura l'apparence d'une longue & forte broche, ou de quelque objet fort conſidérable. Car tout *ce qu'on voit de près dans ſa*

ſa totalité paroit beaucoup plus grand que ce qu'on apperçoit de loin. Les hommes de la plus grande taille, conſidérés de quelque endroit fort élevé, ou au contraire fort bas, ſont à peine de la grandeur des plus petits nains. Une vaſte forêt, apperçue du haut de quelque montagne éloignée, n'a preſque à nos yeux ni longueur ni largeur. On diroit que les arbres d'une longue allée ſont ſerrés les uns contre les autres & diminuent inſenſiblement en hauteur, quoique dans la réalité ils ſoient tous également hauts & dans le même éloignement. Si nous n'avons donc d'ailleurs la connoiſſance des objets de la vue, nous ne ſaurions juger avec certitude de leur grandeur.

Il en eſt de même de la diſtance des corps les uns des autres & de nous-mêmes, de la lenteur & de la viteſſe de leur mouvement; & dans certains cas, nous ne pouvons pas même être aſſurés ſi eux & nous ſommes en repos ou en mouvement. C'eſt l'expérience qui nous inſtruit de la grandeur des objets éloignés par celle qu'ont ordinairement les corps qui leur reſſemblent. Soit que nous ſachions ou que nous conjecturions cette grandeur, nous jugeons de leur éloignement par leur petiteſſe apparente; ſoit que nous connoiſſions leur éloignement, nous conjecturons leur véritable grandeur.

Vous ne pouvez voir que les objets dont il part des rayons qui arrivent juſqu'à vous. Auſſi de deux corps opaques, égaux en grandeur, qui ſeroient placés l'un derriere l'autre devant vos yeux, vous ne verriez que celui de devant. Lorſque le pié d'une tour eſt caché par une maiſon,

vous

vous appercevez la pointe qui s'éleve par deſſus, comme ſi elle faiſoit partie de la maiſon. On conclut avec raiſon de là *que la Lune eſt plus près de nous* que les étoiles, qu'elle nous cache en ſe plaçant entr'elles & nous, & auſſi que ces étoiles ſont beaucoup plus éloignées & plus grandes que la Lune.

Le Soleil, la Lune & les étoiles ſont à une diſtance prodigieuſe; c'eſt ce dont nous aſſure l'accord unanime des Mathématiciens & des Phyſiciens là-deſſus. Dans la ſuite vous pourrez vous inſtruire en par vous-mêmes. Lors donc que nous marchons ou que nous avançons dans la même direction, le Soleil, la Lune & les étoiles paroiſſent avancer avec nous, ſoit qu'ils ſe trouvent au deſſus de notre tête, ou à côté de nous.

Nous ne nous appercevons pas d'un mouvement uniforme & lent de choſes qui ſont près de nous, non plus que des mouvemens beaucoup plus rapides de choſes très éloignées. Nous ne remarquons pas que l'aiguille d'une horloge ſe meut, mais qu'elle a fait un mouvement. Lorſque dans l'obſcurité nous voyons un flambleau près de nous & un autre dans l'éloignement, il ſe peut que celui-ci ſe meuve fort rapidement & que celui-là n'ait qu'un mouvement très lent, mais les apparences nous en impoſeront au point que nous croirons tout le contraire.

Aſſis dans la cabane *d'un vaiſſeau qui fait voile*, il nous ſemble que nous n'avançons pas, quoique nous faſſions deux milles par heure. Si nous jet-

jettons nos regards sur le rivage, il paroit venir à notre rencontre & passer à côté de nous. Lorsque nous nous tenons sur le tillac, il nous semble que l'eau vient couler vers nous, quoique cela ne soit pas: un vaisseau derriere nous, qui reste à la même place, nous paroitra s'éloigner, & un autre devant nous s'approcher. Vire-t-on de bord, notre oeil est affecté comme si tout ce qui nous environne tournoit autour de nous.

Deux tours, qui sont en effet à mille pas l'une de l'autre, peuvent paroître, dans un certain point de vue, se toucher & ne faire qu'un même tout. Plus deux corps, dont l'oeil doit mesurer l'éloignement réciproque, se trouvent distans de nous, plus *l'angle* que forment les rayons qui partent de ces objets & se réuniſſent dans notre oeil, *est aigu*, plus il nous est aisé de nous tromper dans les jugemens que nous portons sur cet éloignement, & de le regarder comme peu considérable, ou même comme nul.

Une lumiere est plus vive de près que de loin. Dans un éloignement double elle n'est à la précédente que dans le rapport de 1. à 4., & dans une distance triple elle n'y a que le rapport de 1. à 9. Ainsi, toutes circonstances d'ailleurs égales, plus les corps se trouvent éloignés de nous, plus les rayons de lumiere qu'ils nous envoient sont foibles & en petit nombre. Alors *nous ne démêlons pas les différences qu'il peut y avoir entre leurs parties, comme lorsqu'ils sont plus proches.* On ne distingue pas la figure des tuiles, des chapiteaux, des fenêtres & des portes d'édifices éloignés. Les couleurs de telles ou telles surfaces ne sont que foi-

foibles & peu distinctes, vues dans le lointain, & c'est aussi ce qui nous fait juger de la distance des objets que notre oeil ne peut pas bien déterminer.

Si nous examinons quelque chose au travers *d'une eau ou d'un verre colorés*, il nous semble que l'objet ne conserve pas sa couleur, mais en prend une qui est composée de celle de l'eau ou du verre, & de celle qu'a cet objet vu en plein air. Un milieu rouge fait paroître tout rouge, un jaune produit l'apparence du jaune, & c'est ce qui est cause que pour un homme qui a la jaunisse tout prend une teinte jaune, comme celle de la bile épanchée dans ses yeux.

Il faut rapporter au Soleil la cause *du crépuscule* du matin & du soir; car quoiqu'alors nous ne voyions pas cet astre, il ne laisse pas d'éclairer la partie du ciel qui est visible pour nous. *L'aurore* & *la clarté du couchant* ont le même principe; des rayons qui partent du Soleil vont se rompre dans l'air & dans les nuages d'où ils réfléchissent jusqu'à nous.

g) *Des Maladies & du Régime.* XI. Planche.

Nous jouissons de la santé la plupart du tems, & si nous sommes quelquefois malades, c'est presque toujours par une suite de nos excès, de nos désirs, de notre imprudence & de la violence de nos désirs, ou de ce qu'on appelle nos *passions*. Quelques unes de nos maladies, bien loin de nous nuire, produisent dans nos humeurs, & dans les parties différentes de notre corps, de salutaires mouvemens qui le délivrent de ce qui pourroit en troubler l'économie. S'il arrive cependant

qu'

que les parties nobles ne puiſſent pas réſiſter à ces mouvemens, la mort de l'homme s'enſuit. Je vai vous nommer quelques-unes des maladies.

Et *d'abord il y a des fievres intermittentes & continues*, dont les ſymptomes ſont la fréquence du pouls & une grande chaleur. Les fievres continues ſont ſouvent accompagnées d'ébullitions, de la petite vérole & de la rougeole, de taches de pourpre & de bubons peſtilentiels, de la fievre miliaire blanche & de la rouge. La fievre ortiée & la ſcarlatine ſont de la même eſpece. Les autres ſortes de fievres continues ſont, les fievres de fluxion, les bilieuſes, les lentes & les ectiques. Les inflammations produiſent toujours de ſemblables fievres, p. ex. celles de cerveau ou le délire, l'éréſipelle, l'eſquinancie, la pulmonie & la pleuréſie. *D'autres maladies, auxquelles on ne donne pas le nom de fievres, ont leur ſource dans une contraction extraordinaire des fibres*, & telles ſont la crampe, la cardialgie, la colique, la toux, le hoquet, le vomiſſement, les palpitations du cœur, l'aſthme, le miſerere & les convulſions. Il faut ranger dans la même claſſe les fluxions, les maux de tête & de dents, les douleurs d'oreilles, la goutte aux piés & aux mains, la ſciatique, l'affection hypocondriaque, le mal hyſtérique & le mal caduc.

D'autres proviennent de la foibleſſe de certaines parties, comme la défaillance, l'apoplexie, la paralyſie & la léthargie; & ſurtout de l'affoibliſſement des nerfs, comme les vertiges, la cataracte,

racte, l'étisie, l'aigreur d'estomac & l'indigestion, à quoi l'on peut ajouter l'hernie.

Les fluides sont dérangés dans la plupart des maladies. Delà les diverses especes de flux de sang, ou aussi les sécrétions abondantes des humeurs âcres, p. ex. dans le rhume de cerveau, le dévoîment & la dyssenterie.

Quelquefois il se forme en nous des corps étrangers, des vers dans nos boyaux, des excrescences dans le coeur, des pierres dans la vésicule du fiel, dans les reins & dans la vessie.

Il y a des maladies occasionnées par l'acreté des humeurs, & telles sont le scorbut, la jauniſſe, la gale, & les maladies vénériennes qui méritent toute notre horreur.

Extérieurement les douleurs âuxquelles on est exposé peuvent être produites par des plaies, des contusions, des tumeurs, des abcès & la gangrene, aussi bien que par des brûlures, des meurtrissures, la dislocation & la fraction des membres. *Les autres défauts extérieurs du corps* sont, celui de loucher, d'être muet, boiteux, bossu, manchot, aveugle, sourd, sujet aux écrouelles &c. Les Chirurgiens s'occupent à remédier à ces infirmités extérieures, & les Médecins ont plutôt pour objet de guérir les maladies internes. Le malade que représente l'estampe paroit souffrir, sans impatience cependant, couché dans un lit, où vous distinguez les couvertures, le traversin, les coussins & les draps. Le Médecin lui tâte le pouls, & fait bien attention s'il est fréquent

ou

ou lent, fort ou foible, dur ou mou. C'eſt par là qu'il tâche de connoître la maladie, afin de preſcrire les remedes convenables. Cet ami du malade, que vous voyez appuyé ſur une chaiſe, eſt venu le voir; il s'efforce, tout en le conſolant par l'eſpérance d'un promt rétabliſſement, de le préparer à tout événement par l'idée de l'immortalité de l'ame; il joint à cela des offres de ſervices pour lui-même & pour ceux qui le touchent. L'enfant que cette mere tient ſur ſes genoux eſt auſſi malade; elle lui donne un remede qu'elle a verſé d'une taſſe dans une cuiller. Il y a des remedes dont le goût eſt agréable; d'autres ne ſont pas fort mauvais à prendre; mais il y en a auſſi d'un goût déteſtable. Les gens ſages les prennent bien vîte & en ſont plutôt délivrés du goût qu'ils laiſſent dans la bouche. Et qui ne ſurmonteroit un dégoût de quelques momens pour recouvrer bientôt la ſanté, pour pouvoir reprendre ſes occupations & ſa gayeté?

Vous pouvez remarquer ſur la table un papier où le Médecin écrira une recette, un autre où il en a déja écrit une, un paquet de thé d'herbes, une boëte, remplie peut-être de pillules ou de poudre, un urinal, trois petites bouteilles où il y a quelque potion purgative ou pectorale, des goutes ſtomachiques, outre de l'opiate, qui eſt apparemment dans ce pot de grez.

Dans la partition ſuivante on voit une femme qu'un Chirurgien ſaigne avec une lancette. Il faut bien qu'elle ne craigne pas la ſaignée, puiſqu'elle tient elle-même le baſſin où doit couler le ſang. Auſſi la ſaignée ne cauſe-t-elle qu'une légere

douleur. Cependant, supposé que cette opération & d'autres semblables, que la conservation de la santé rendent nécessaires, fussent douloureuses pour quelques instans, ne tâcheroit-on pas de se surmonter? Ce jeune garçon, auprès de cette table, est entre les mains d'un Chirurgien pour un abcès qu'il a au cou. Il faut en exprimer le pus, ce qui ne se peut sans douleur; mais il est assez raisonnable pour penser que *le mal ne dure qu'un instant.* Le Chirurgien a étalé sur la table quelques-uns des instrumens dont il fait usage suivant l'occasion. Il y a des pincettes, avec lesquelles il tient ferme ou tire des plaies ce qu'il faut en sortir; une scie, nécessaire quelquefois pour scier un os; des ciseaux & un scalpel, pour couper tout ce qui est inutile ou dangereux, & une sonde qui lui sert à s'assurer de la profondeur des plaies & des abcès, afin de se régler là-dessus pour le pansement. Sur le devant de la table il y a une emplâtre destinée à préserver les plaies de l'air & du frottement, & à hâter la guérison.

Voici des regles qu'on fera bien de suivre, s'il est possible, pour la conservation de sa santé. Il faut que l'endroit que vous habitez soit propre, qu'il ne soit ni bas, ni humide, ni renfermé. Ne vous arrêtez pas longtems dans des appartemens blanchis ou peints nouvellement. Evitez la trop grande chaleur, la vapeur des charbons & tout ce qui répand une odeur forte, dans des chambres closes. N'entrez pas tout d'un coup dans des endroits qui pendant longtems n'ont pas été ouverts. Evitez les vents coulis, à moins que vous ne vous y soyez accoutumé peu à peu.

Re-

Renouvellez tous les jours l'air de votre demeure, le matin surtout. Ne passez pas subitement de la grande chaleur au grand froid, ou au contraire du froid au chaud.

Lorsque vous ne faites point d'exercice munissez votre tête & vos piés contre le froid & l'humidité. Soyez en garde contre les sueurs abondantes, & s'il se peut abstenez-vous de fourrures. Ne laissez pas tout d'un coup refroidir votre sueur, du moins ne l'essuyez pas dabord de dessus votre corps. Ne gênez pas la circulation du sang par des habits trop étroits. Prenez garde, en vous servant des vêtemens de gens attaqués de certaines maladies, de vous les attirer à vous-mêmes.

Pour le manger & le boire il faut en rester à ce que vous avez éprouvé qui vous fait du bien, & vous arrêter lorsque vous avez encore appétit.

Ne mangez pas beaucoup de viandes grasses: ni plusieurs sortes de mets à la fois, ni de la patisserie encore chaude ou mal-cuite. Evitez de manger souvent des choses aigres, salées, fort épicées. Ce qui est trop chaud gâte les dents & l'estomac. Mâchez bien, ne faites pas usage de boissons chaudes, ni de bierre qui n'ait pas bien fermenté, mais plutôt buvez beaucoup d'eau pure. Gardez-vous de ce qui aura longtems été dans de la vaisselle de cuivre. Enfin observez de ne rien prendre quelque tems après une forte émotion.

Ne vous fatiguez point par un trop grand exercice, & surtout immédiatement avant ou après

le repas. Ne dormez pas au delà de ſept heures. N'ayez pas la tête trop baſſe pour dormir; étendez votre corps, & mettez-vous plutôt ſur le côté que ſur le dos.

Dans la maladie, écoutez & ſuivez les conſeils d'un habile Médecin. On parvient, par une exacte tempérance, par le repos de l'eſprit, & en maintenant ſon corps dans un certain degré de chaleur, à ſurmonter bien des maladies. N'approchez pas ſans néceſſité les perſonnes dont les maladies ſont contagieuſes; mais ſi vous ne pouvez l'éviter, n'avalez pas votre ſalive, mâchez de la rhubarbe, du genievre, de la rue ou des racines d'acorus; rincez-vous ſouvent la bouche avec de l'eau ou du vinaigre.

APPENDICE.

Aux amis des Enfans.

De la propreté. *)

Cette inſtruction concerne ſurtout ces peres & meres, qui ſe propoſant de donner une éducation mâle à leurs enfans, les excedent de travail, en ſorte qu'ils n'ont aucun égard aux regles de la pro-

*) L'Auteur ſe dit redevable de ce petit Traité à un Médecin de ſes amis.

propreté, & qu'au lieu d'Emiles ſains, vifs & vigoureux ils n'élevent que des ruſtres.

On compare avec raiſon le corps humain à une éponge, quoique la comparaiſon ne ſoit pas tout à fait exacte. On pourroit également dire qu'il a du rapport avec une pompe *aſpirante* & *foulante* qui attire l'eau & la fait jaillir. Selon les loix de la nature, & par la tranſpiration inſenſible, notre corps eſt déchargé à chaque inſtant d'humidités ſuperflues qui s'évaporent à travers la peau. Cette évaporation differe de la ſueur, non ſeulement pour la quantité, mais auſſi pour la qualité, la ſueur étant occaſionnée par une action plus violente du corps, tandis que la tranſpiration ſe fait toujours, même dans l'état de repos, quoiqu'en degré différent. Et comme les humeurs qui s'évaporent ainſi du corps y ſont inutiles ou ſurabondantes, il eſt naturel qu'en y ſéjournant trop longtems, par un défaut de la peau qui ne leur laiſſeroit point d'iſſue, elles lui deviennent nuiſibles, & que le danger augmente, ou diminue, ſelon que l'empêchement ſubſiſte davantage, ou eſt bientôt levé. Il faut auſſi remarquer que la peau n'eſt pas ſeulement deſtinée à donner iſſue à ce dont le corps n'a pas pu être déchargé par d'autres voies naturelles, mais que ſa fonction eſt encore ſans doute de remplacer ces pertes, & peut-être en proportion de ce qui s'eſt évaporé par la tranſpiration. De l'air qui nous environne elle pompe donc continuellement une certaine quantité de fluide qui, comme nous devons le préſumer des ſages opérations de la Nature, nous eſt utile & néceſſaire, & qui par une infinité

de petits canaux est porté dans le sang & les autres humeurs. Mille preuves fondées sur l'expérience nous persuadent que la peau est adaptée à l'une & à l'autre de ces deux fonctions, qu'elle opere peut-être à la fois.

Il paroit donc évidemment que les peres & meres doivent regarder comme une chose essentielle le soin d'entretenir la salubrité de l'air, partout où se trouvent leurs enfans, depuis le premier instant de leur naissance; & il a cette qualité lorsqu'il est pur & qu'il n'est pas surchargé des vapeurs qui s'exhalent de nos corps, ou qui proviennent d'autres causes accidentelles. Pour cet effet il convient en été, & dans les grandes chaleurs, de tenir les fenêtres ouvertes tout le jour, & de les fermer vers le soir, crainte que les enfans ne se refroidissent: quoiqu'alors même il soit à propos de les ouvrir de tems en tems dans les jours les plus chauds pour tempérer l'excessive chaleur des appartemens par l'air rafraichi de la soirée. Il n'en est pas de même de celui de la nuit auquel on ne doit laisser une libre entrée dans aucune saison, à moins que la chambre où l'on couche ne soit séparée de celle dont on voudroit tenir les fenêtres ouvertes. S'il étoit question d'enfans robustes, & qu'on se propose d'élever un peu durement, il n'y auroit peut-être point de risque à les exposer à l'air du soir & de la nuit, & même dans un lieu où ils seroient entre deux airs. Ils pourront d'autant mieux dans la suite braver ces sortes d'inconvéniens, souvent inévitables, ce qui est un avantage qui ne contribue pas peu au bonheur de la vie. Mais c'est à quoi des peres & meres, peut-être

trop

trop soigneux, ne voudront pas se prêter; & il y a des enfans d'une constitution fort délicate par rapport auxquels on ne pourroit sans préjudice de leur santé négliger ces petits soins, & autres attentions qui ne paroissent pas fort importantes. En hiver, où il n'est pas possible de tenir les portes & les fenêtres toujours ouvertes, on les doit ouvrir quelquefois dans la journée, & le plus souvent n'est que le mieux. Mais pour que des enfans, & surtout ceux qui sont délicats & foibles, ne se ressentent pas d'un passage trop promt du chaud au froid, on peut les faire passer dans une autre chambre, ou les tenir bien couverts dans leur lit, pendant qu'on aerie celle où ils se trouvent. Lorsqu'on la croira suffisamment réchauffée, il ne sera pas inutile de relever leurs rideaux, & de chasser les exhalaisons qui pourroient s'être rassemblées autour d'eux.

Ne vous contentez pas de donner une libre entrée à l'air pur du dehors, & de chasser celui qui a fait quelque séjour dans la chambre de vos enfans; ayez encore soin d'empêcher qu'il ne s'y corrompe. Dans cette vue faites souvent nettoyer le plancher & les meubles, & veillez à ce que la chambre ne soit infectée d'aucune vapeur ou odeur, même prétendue agréable, & surtout qui puisse porter à la tête, étourdir, & produire des effets nuisibles à la santé, tels que les Médecins les ont souvent indiqués. Les poëles doivent être construits de maniere qu'ils ne fument point & n'ayent aucune senteur; & néanmoins il sera toujours convenable d'ouvrir les fenêtres aussitôt que le poële est chauffé, & lorsque les enfans sont encore au lit. On doit bien se garder d'infecter la cham-

bre en imbibant le poële de quelque matiere onctueuſe ou d'une odeur pénétrante; & ne ſouffrir dans la chambre des enfans ni réchaud, ni panier à feu pour chauffer le linge, ni même des plantes ou herbes fort odoriférantes telles que les lys, muguets &c. Les chaiſes d'aiſance des enfans doivent être proprement entretenues, & le linge ſale mis de côté auſſitôt, ſans oublier d'ouvrir les fenêtres lorſqu'on fait les lits.

Un tems froid & pluvieux occaſionne toutes ſortes de fluxions: s'il eſt chaud & humide il cauſe aiſément des maladies putrides. Dans le premier cas il pourra ſuffire, pour purifier l'air de la chambre, de la chauffer un peu, de la parfumer avec de l'ambre, & d'ouvrir de tems en tems les fenêtres. Dans le ſecond cas il faut faire chaque jour pluſieurs fumigations de quelque parfum, tabac, ſouffre, ou poudre à canon, à quoi on peut ajouter du vinaigre, dont on arroſe le plancher.

Les humeurs qui s'évaporent par la transpiration ſont déja par elles-mêmes onctueuſes, & bouchent aiſément les pores de la peau, ſi un exercice continuel ne les tient ouverts, & ſi la matiere qui pourroit les obſtruer n'en étoit détachée par le ſoin de ſe laver ſouvent. On voit donc aſſés comment l'exercice, en entretenant la tranſpiration, facilite cette ſécrétion des humeurs dont le trop long ſéjour & la ſurabondance ſeroit nuiſible au corps; mais il y a encore d'autres précautions néceſſaires pour leur procurer une iſſue plus libre à travers les pores de la peau. Nous avons remarqué plus haut

haut que presque toutes les maladies proviennent d'une transpiration arrêtée ou diminuée: mais on en est moins frappé que de quelques autres maladies & défectuosités de la peau qu'occasionne le plus souvent cette sorte de malpropreté. Ainsi les taches de rousseur, les verrues, les cors, l'aridure, les dartres, le teint couperosé, les taches du foie, les échauboulures, les furoncles, l'essera ou pustules écailleuses dans les endroits surtout garnis de poil, les taches noires à l'entour du nez, semblables aux traces que laisseroit de la poudre à canon sur la peau, de petits boutons pleins d'une matiere épaisse & coagulée ou *vermineuse*, la gale, les yeux chassieux, la roupie, les fistules lachrimales même, l'haleine forte, les rapports fréquens, l'habitude cachectique, le tympanites, l'affection hypocondriaque, n'ont point d'autre cause pour la plupart que le défaut de propreté. Le mal ne peut qu'empirer à mesure que la saleté augmente & qu'elle gagne de nouvelles parties du corps. C'est aussi à quoi il faut attribuer sans doute que ceux qui exercent certaines professions sont plus sujets que d'autres à quelques infirmités, & en particulier aux maladies de la peau. On a accusé les gens de lettres, & peut-être autrefois avec raison, de négliger la propreté, ce qui leur donne souvent un teint blême & mélancholique: mais il est certain, par rapport à quelques artisans, qu'ils ne sont si sujets à avoir la peau attaquée de différentes humeurs, que par ce qu'ils ne la nettoyent pas assés. Ainsi les tondeurs, les peigneurs de laine, les tailleurs &c. prennent plus aisément la gale, parcequ'ils n'ont pas soin, en se lavant souvent, de se nettoyer des petites poussie-

res de laine qui s'insinuent dans les interstices de la peau.

L'enfant n'est pas plutôt né que le pere & la mere doivent veiller à ce qu'il soit tenu proprement. & ce soin n'est peut-être jamais plus indispensable que dans les premieres années; on ne peut alors le négliger sans de fâcheuses conséquences pour la santé & la vie des enfans. En venant au monde leur corps & en particulier la tête, est comme enduit d'une viscosité, qui n'ayant plus son usage dès le premier instant qu'ils respirent, doit être enlevée soigneusement avec les autres saletés dont les enfans nouveaux-nés sont couverts: & c'est à quoi les sages-femmes ne manquent gueres. On ne doit y employer l'eau ni fort froide ni chaude, mais un peu tiede pour les enfans foibles, ou en y mêlant un peu de vin & de savon pour ceux qui paroissent plus robustes. Il faut les laver ainsi doucement sans les blesser, & réitérer cette opération quelques jours après. En particulier on doit être attentif à bien nettoyer les yeux, les oreilles, la bouche, les aisselles & entre les jambes. Ce n'est pas tout: on lave les enfans au maillot après chaque évacuation, plus d'une fois par jour, avec de l'eau simplement dégourdie, & l'on ne se borne pas à les nettoyer aux endroits où ils se sont salis. Malgré cette précaution les nourrisses & remueuses feront bien d'examiner tous les jours le corps de l'enfant pour s'assurer qu'il n'y a ni inflammation, ni écorchure, en aucun endroit. Au cas qu'elles en découvrent il faut qu'au moyen de linges trempés dans l'eau froide toutes les heures, & même plus souvent, elles humec-

mectent l'endroit en queſtion & le préſervent, par des compreſſes & bandages de toile bien douce, de toute eſpece de ſaleté. Suppoſé que cela ne ſuffiſe pas, il faudra recourir à d'autres précautions ou remedes que le Médecin & le Chirurgien peuvent indiquer. Par rapport aux enfans déja trop grands pour qu'on leur lave tout le corps, on ſe borne aux pieds, aux mains & au viſage. Auſſi ſouvent qu'il en eſt beſoin on leur nettoye les mains & le viſage régulierement chaque jour, en particulier le matin, & avant comme après chaque repas, & l'on y emploie l'eau froide, avec le ſecours du ſavon, s'il eſt néceſſaire pour mieux détacher l'onctuoſité de la peau. Les yeux méritent une attention particuliere pour en bien nettoyer la chaſſie, de même que le dedans & le dehors des oreilles. Quant aux pieds il eſt à propos de les faire laver tous les ſoirs aux enfans, ſurtout lorſqu'ils vont & viennent beaucoup, ou qu'ils les ont ſuans: ſervez-vous pour cet effet d'eau de riviere tiédie, dans laquelle vous mettrez quelque poignée de ſon. Veut-on pouſſer la propreté encore plus loin, & il eſt difficile de donner à cet égard dans l'excès, qu'on faſſe prendre de tems à autre aux enfans un bain ou demi-bain d'eau froide, qui entr'autres avantages entretient la peau nette, fortifie les fibres, & facilite la tranſpiration.

Après cette attention de laver ſouvent les enfans, il n'eſt point de moyen plus ſûr pour leur tenir le corps propre, que de bien nettoyer, ſécher, & changer leurs lits, leur linge & leurs hardes. Toutes les fois qu'ils ſe ſeront ſalis il faut non ſeulement laver leurs draps

&

& leurs langes, mais exposer les lits à l'air & les bien battre, remuer chaque jour la paillasse, & en renouveller la paille lorsque l'humidité y a pénétré: il faut de même les changer de linge, & lorsqu'ils sont plus grands leur donner une chemise blanche s'ils suent, & leur faire mettre d'autres bas s'ils ont les pieds humides. Pour les mieux garantir de la sueur, les bas de fil conviennent mieux que ceux de laine, & encore est-il à propos de les en faire changer plus d'une fois par jour dans les grandes chaleurs: ou s'ils n'en ont pas assés de rechange, on doit y suppléer par des chaussons de toile. Il convient même de ne leur pas faire porter toujours les mêmes hardes, & jamais celles qui sont encore humides de sueur ou de pluie: outre qu'on doit avoir l'attention de pendre leurs habits en plein air: & ce n'en est pas une inutile de ne point mettre en culotte des enfans qui sont encore sujets à se salir. Ceux qu'on ne destine pas à quelque profession méchanique, & les filles particulierement, peuvent être accoutumés à porter des gands nuit & jour, pour leur conserver la peau plus fine.

Il est d'usage parmi les nations policées de se couper les ongles des mains & des pieds. Quoique la nature semble nous les avoir donnés pour armes, nous pouvons d'autant plus nous en passer qu'il ne nous en manque pas d'autres, & que ceux avec qui nous vivons en société nous en font une loi. Si on laisse trop croître les ongles aux enfans, ils peuvent craindre qu'ils ne se replient, & par là être empêchés de faire tout l'usage de leurs mains qu'ils feroient sans

ſans cela: & quant aux ongles des pieds la preſſion continuelle du ſoulier exige encore plus qu'on les coupe, ce qui ſe fait le plus commodément après qu'on les a amollis dans l'eau, ou qu'on s'eſt lavé les mains & les pieds

Les alimens dont on nourrit l'enfance doivent être purs par eux-mêmes & apprêtés proprement. Qui peut ignorer qu'une viande ou des légumes gâtés ſont non ſeulement désagréables au goût, mais encore mal ſains, & que le défaut de propreté par rapport à la préparation & aux vaiſſeaux où on les cuit peut être nuiſible? On eſt revolté de la coutume ſi dégoutante de quelques nourrices ou gouvernantes qui mâchent ce qu'elles donnent aux enfans, & s'il eſt des peres & meres qui n'y voyent rien de préjudiciable, ce diſcours n'eſt pas fait pour eux. Ce qui mérite encore plus d'attention c'eſt que l'eau, qu'on doit regarder comme la boiſſon la plus convenable aux enfans, ſoit toujours pure & de bonne qualité. On peut la reconnoître à ces marques, ſavoir, qu'elle ſe chauffe & ſe refroidiſſe aiſément, qu'elle ſoit fraiche en été & médiocrement froide en hiver, qu'une goutte qu'on en aura laiſſé tomber ſur un linge bien net ſeche ſans y laiſſer aucune trace, & qu'elle n'ait ni odeur ni ſaveur. La nature ne nous donne point d'eau parfaitement pure; elle eſt toujours mêlée de quelques particules terreuſes, ce qui ne nuit pourtant pas à ſa ſalubrité. L'eau de pluie eſt la moins pure, celle de ſource eſt la plus limpide; l'eau de puits & de riviere tient le milieu. Quelqu'un qui n'en a point d'autre que celle de pluie, ou qui n'eſt pas courante, fait

fort

fort bien de la faire bouillir & refroidir enſuite avant de s'en ſervir, en y mêlant, ſurtout en été, un peu de vinaigre, ou quelques gouttes d'eſprit de vitriol.

Après chaque repas il convient de ſe rincer la bouche avec de l'eau fraiche. Il n'y a pas juſqu'aux nourriſſons à qui, toutes les fois qu'ils ont pris le ſein, on ne doive eſſuyer les levres & le menton. Pour ce qui eſt des dents on peut les conſerver blanches & nettes, & prévenir la mauvaiſe odeur de la bouche, en les nettoyant avec de la pure eau, & en faiſant uſage d'un curedent de bois ou d'ivoire, mais jamais de métal quelconque. On impute à tort au ſucre de ſalir & noircir les dents, ce qui eſt plus vrai des confitures, des raiſins ſecs &c.

On peut permettre aux adoleſcens une priſe de tabac le matin: un uſage plus fréquent ne s'accorde gueres avec une propreté ſcrupuleuſe. Il faut au reſte accoutumer de bonne heure les enfans à ſe ſervir de mouchoirs.

Il y auroit d'autres précautions à indiquer pour ce qui concerne la propreté du corps, comme de s'abſtenir de manger beaucoup de viande, ſurtout de porc, & d'entretenir le ventre libre &c. mais ou ces précautions n'ont qu'un rapport éloigné avec la propreté extérieure, ou elles ſont des regles de diette dont il n'eſt pas ici queſtion. D'ailleurs ſi les peres & meres veulent ſuivre les conſeils que nous venons de leur donner, ils en pourront faire l'application à pluſieurs autres cas que nous n'avons pas indiqués, & ce que nous leur

leur préſentons comme une ſimple direction ne ſera pas pour eux ſans utilité. Nous aurons atteint notre but, ſi elle peut contribuer à ce que nos enfans à l'avenir ſoient ſains, & que nous puiſſions nous promettre une robuſte & nombreuſe poſtérité.

6) *Des Différences naturelles entre les hommes.*

a) *Des différens âges de l'homme.*

L'enfance, qui s'étend environ juſqu'à l'âge de dix ans, eſt d'abord entierement, puis un peu moins, deſtituée d'expérience, & ne trouve point de reſſource en elle-même. Ses plaiſirs les plus ſenſibles ſont la tendreſſe & les louanges des peres & des meres, auſſi bien que des perſonnes d'un certain âge qui lui donnent leurs ſoins; enſuite les progrès qu'elle fait tous les jours pour la grandeur & les forces du corps, pour l'expérience, l'intelligence, & la reſſemblance avec les perſonnes plus agées: progrès qui augmentent à proportion de la facilité qu'aquierent les enfans à lire, à écrire & à s'occuper; en troiſieme lieu les exercices fréquens auxquels ils ſe livrent pour s'amuſer ou pour imiter les grandes perſonnes; enfin le manger & le boire.

La premiere Jeuneſſe, depuis dix juſqu'à 16 ans environ, a bien plus d'expérience que l'enfance, quoiqu'en comparaiſon des âges plus avancés, elle ſoit encore bien novice, légere & inconſidérée. On peut même dire que ſi l'enfance & cette premiere jeuneſſe n'avoient pas le bonheur de ſe trouver ſoumiſes

miſes à des peres & meres & à des ſupérieurs, qui veuillent bien l'inſtruire & la diriger, elle ſe précipiteroit dans une infinité de maux, & ne ſeroit jamais ſuivie d'un âge où la ſageſſe & la modération préſideroient à toutes ſes démarches. Ses amuſemens reſſemblent ſouvent encore aux divertiſſemens de l'enfance; cependant de jour en jour on la voit aſpirer d'avantage à ſe diſtinguer de cette derniere, & à ſe rapprocher des âges par leſquels elle doit paſſer encore.

La ſeconde Jeuneſſe, qui s'étend depuis 20 ans juſqu'à 24, eſt vigoureuſe, & ſent ſes forces: elle a des alternatives de crainte & d'eſpérance par rapport au rôle qu'elle jouera un jour dans la ſociété, au crédit dont elle y jouira, aux diſtinctions & aux richeſſes qu'elle obtiendra; elle eſt ſujette à donner dans des entrepriſes téméraires & des dépenſes inconſidérées, à ſe prévaloir de toute la liberté qu'on accorde à cet âge, à ſe piquer d'un courage téméraire & de prodigalité aux yeux de ceux qui manquent autant qu'elle-même de ſolidité; enfin elle aſpire au mariage, comme à l'époque de ſon établiſſement dans le monde.

L'âge viril, de 24 à 45 ans, ne ſe repait plus de projets & d'eſpérances frivoles, il ſe propoſe ordinairement un but fixe, & n'épargne rien pour y parvenir. Chez les uns ce but c'eſt de ſe rendre utiles à la Société; chez d'autres, c'eſt d'aquérir de grandes richeſſes, ou de pouvoir un jour mener une vie tranquille & agréable, ou d'obtenir pour eux & pour leur famille des avantages diſtingués. Auſſi voit-on que cet âge montre le plus d'activité.

La

La Vieilleſſe, depuis la décadence de l'âge juſqu'à la décrépitude, commence à 45. ans & s'étend juſqu'à la mort. Elle pourſuit les entrepriſes de l'âge viril, mais comme elle ſent ſes forces diminuer elle eſt diſpoſée plus qu'aucun autre âge de la vie à la défiance, & aux ſoucis pour l'avenir. Inſenſiblement le corps ſe dérange & l'humeur s'aigrit auſſi, à moins que de bonne heure on n'ait pris des ſentimens de bienveillance à l'égard de ſes prochains, & qu'on ne ſe ſoit fortifié dans l'eſpérance d'une meilleure vie après celle-ci. Si les vieillards ne s'appercevoient du dépériſſement de leur ſanté & de la diminution de leurs forces, on ne les entendroit pas ſe plaindre, auſſi ſouvent qu'ils ſont, que les tems ont changé. Cependant leur expérience leur donne droit à la confiance des jeunes gens auxquels ils veulent bien donner des avis, & ils ont lieu de s'attendre à des égards tout particuliers de la part de leurs enfans, de leurs petits-enfans, de ceux qui en ont reçu des bienfaits, ou qui ont d'autres raiſons de les reſpecter.

b) *De la légéreté de la ſeconde Jeuneſſe.* LI. Planche.

Voyez la *premiere partition de cette eſtampe.* Elle repréſente une compagnie de jeunes gens, dont quelques-uns ſont ivres. — La table eſt couverte de bouteilles, de cartes & de pipes. Un de ces jeunes gens en menace un autre de la canne. Ce dernier a perdu avec celui qu'il menace tout l'argent que ſon pere lui avoit envoyé pour quelques mois, & dans le dé-

pit qu'il ressent de sa perte, aussi bien que par un effet de l'ivresse, il l'accuse d'avoir employé la fraude pour lui attrapper son argent. Sensible à cet outrage l'autre veut tirer l'épée, & il peut en résulter un duel, & par conséquent un meurtre, si des gens plus sages qu'eux ne les empêchent d'en venir à une pareille extrémité. C'est à quoi deux de leurs amis qui paroissent raisonnables vont s'employer. Ceux qui ont entr'eux ce démêlé sont cependant dit-on, des jeunes gens bien élevés & sensés; l'un aspire à une chaire dans quelque académie, & l'autre se flatte d'être revêtu d'une charge de Judicature dans une ville considérable; espérances qui les ont animés tous deux à se livrer à l'étude, & à se faire estimer par la régularité de leurs mœurs: mais ils ont eu malheureusement l'imprudence d'entrer dans cette partie de débauche. La personne qu'on apperçoit près de la porte paroit être du nombre de ces malheureuses qui s'efforcent par leurs séductions de rendre de jeunes gens aussi mépriſables & aussi infortunés qu'elles le sont elles-mêmes, & de leur communiquer le poison dont elles sont infectées. Dans l'éloignement vous entrevoyez un autre jeune homme qui tombe avec son cabriolet du haut d'une colline qu'il prétendoit descendre au grand galop; peut-être lui en coutera-t-il la vie; suivant les apparences sa santé du moins souffrira d'une chûte aussi dangereuse.

Seconde partition. Cette belle personne de seize ans a fait un mystere à sa Tante, qui a plus d'expérience qu'elle, & chés qui elle loge, de

de la déclaration d'amour d'un Cavalier, & de tout ce qu'il lui a dit de flatteur sur ses charmes. Elle s'abuse sur le compte de cet amant, à qui son peu d'expérience & de réflexion lui fait prêter des intentions honnêtes, qu'il n'a pas cependant; elle l'aime déja, & vient de lire la Lettre qu'on voit devant elle & qu'il lui a écrite. Sa suivante, que cet ennemi de son honneur, qui ne manque pas de se dire son esclave & son fidele amant, a corrompue par ses libéralités, l'exhorte à faire une réponse conforme aux désirs de ce séducteur. Heureusement la Tante a tout entendu de la chambre voisine, parce que la porte étoit ouverte, sans qu'on le sût; elle parviendra peut-être par ses conseils, ses avis, & par les mesures qu'elle prendra, à l'arracher au malheur qui la menaçoit.

Quelle n'est pas en effet l'infortune des jeunes personnes du sexe qui se laissent aller à la séduction! *La troisieme partition* vous montre une personne malade & qui paroit se livrer au désespoir. Les sergens sont sur le point de la saisir & de l'emmener en prison. Servante autrefois, elle se trouva exposée à la séduction à cause de sa beauté, & ayant succombé elle avoit accouché en secret. Pour cacher sa honte elle a mis à mort le fruit de son crime; mais comme la chose n'a pas laissé de transpirer, la Justice va s'assurer d'elle, lui faire son procès & la condamner comme coupable de meurtre à perdre la tête. Quelles ne seront pas dans la prison les agitations de sa conscience! Objet d'horreur, elle va, aux yeux de plusieurs milliers de témoins, être conduite

au supplice, & le subir avec ignominie. Son pere & sa mere, que vous voyez auprès des soldats de la garde, font éclater la douleur amere dans laquelle ils sont plongés; ses parens, dont elle étoit aimée, ressentent la plus vive affliction. Et quand elle n'auroit pas ôté la vie à son enfant, elle n'en eût pas moins perdu l'honneur avec l'espérance de se bien placer un jour; outre la honte qui ne pouvoit qu'en réjaillir sur sa famille. Plus une jeune personne qui se laisse ainsi séduire est d'une naissance distinguée, plus ce malheur est grand. Mais il est presque inévitable pour toute fille qui, sans la participation de son pere & de sa mere, ou de ceux qui tiennent leur place, permet qu'on lui fasse des déclarations d'amour, y prend plaisir, & va même jusqu'à y répondre par écrit, & par des démonstrations accompagnées d'intrigues secrettes.

Remarquez *(dans la quatrieme partition)* un homme dont les vêtemens annoncent la misere, & qui entre dans un appartement proprement meublé qu'habite son frere plus heureux que lui. A 22. ans son patrimoine égaloit celui de ce frere; mais son penchant à la dépense & à la débauche, les emprunts qu'il a été obligé de faire à des usuriers, qui ont profité de la maniere la plus criante de son imprudence, avoient déja considérablement diminué son bien pendant les deux dernieres années de sa minorité; & comme depuis il a continué ses déréglemens & s'est tout-à-fait livré à la paresse, il s'est bientôt vu forcé, par le dérangement de sa santé & le défaut de toute ressource, de revenir des pays étrangers où il étoit allé,

allé, pour implorer humblement l'assistance de son frere. En supposant que celui-ci ait le coeur bon tout ce qu'il pourra faire en faveur d'un homme accoutumé à l'oisiveté & à toutes sortes d'excès, ce sera de le faire guérir des maladies qu'il a contractées, de lui fournir dequoi se nourrir & se vétir, & ensuite de lui procurer des moyens de subsister par un travail, qui ne pourra que lui paroître infiniment dur après la longue inaction dans laquelle il a vécu. De plus grands secours, accordés à un homme de cette espece, ne font ordinairement que l'engager à persévérer dans ses désordres & à augmenter ainsi son malheur. Quelle mortification ne sera-ce pas pour ce misérable de se voir condamné à un genre de vie, toujours humiliant & pénible pour quiconque y est réduit par sa faute, & qui n'y est point accoutumé de bonne heure, comme l'est le commun des hommes!

c) *Des deux sexes.* LII. Planche.

Un Homme reçoit plus d'instructions dans la jeunesse, a plus de forces du corps, est moins sujet aux maladies, & communique avec plus de personnes qu'une Femme. Aussi exige-t-on de lui plus de dextérité dans les affaires, plus de persévérance dans le travail, même pénible, & plus de courage. L'honneur & la félicité d'une femme dépendent surtout de la modestie qui accompagne toutes ses actions, de l'attention qu'elle donne aux affaires du ménage, & d'une douceur qui ne se dément point.

Voyez, *premiere partition*, Sophron dans sa boutique bien fournie de marchandises. Il a de l'expérience, est actif & ne manque pas de courage. Cet autre veut lui acheter une quantité de drap noir à la fois; mais Sophron profite habilement des conjonctures, les nouvelles publiques ayant annoncé comme vraisemblablement prochain un deuil profond & public; il rehausse en conséquence le prix de son drap. Laborieux, il n'épargne pas ses peines pour augmenter son bien par des voies légitimes, pour parvenir à établir sa famille & se mettre en état de secourir son prochain. Ce cofre que vous voyez là il s'en est servi dans un voyage, dont il ne revint qu'hier, & qu'il a fait dans une saison rigoureuse. Il n'a pas laissé dès le lendemain à 6 heures du matin de se mettre à parcourir ses livres, qui sont en grand nombre sur cette table, pour examiner ce qu'on a fait pendant son absence. La *seconde partition* représente une de ses avantures pendant ce voyage; deux voleurs à cheval ayant eu la hardiesse d'attaquer le chariot de poste, il fut le premier dans cette occasion à lâcher un coup de pistolet dont il blessa un des voleurs à l'épaule, & à leur faire prendre la fuite, soit qu'ils craignissent un second coup, ou que d'autres voyageurs se trouvassent dans le voisinage. Le postillon & trois compagnons de voyage de Sophron n'avoient pas tant de résolution; au contraire ils étoient tout déterminés à se mettre à la discrétion des voleurs.

Sa femme *Sophronie*, l'ornement de son sexe par sa beauté, sa modestie, son esprit d'économie & sa douceur, est tout aussi respectable. La *troi-*

sieme

sieme partition vous la présente, non devant une toilette dont elle sait se passer, mais environnée de ses enfans, dont les uns s'occupent à lire, d'autres à quelqu'autre ouvrage. Elle-même est occupée à coudre & à les instruire. On voit du lin pendre dans un coin de la chambre. Le jeune homme qui se tient devant elle est son voisin; en l'absence de son mari il l'invite au spectacle où il veut la mener; mais la crainte de donner même la moindre atteinte à sa réputation l'engage à refuser, & elle le fait avec toute la modestie possible. *Dans la quatrieme partition* vous la voyez s'entretenir avec son mari, qui est de retour de son voyage, & qui l'a rencontrée dans la cuisine où elle alloit préparer le soupé. Son Commis lui ayant appris une fâcheuse nouvelle avant son entrée dans la ville, il s'est vu forcé de retenir à soupé cinq de ses amis, que leurs affaires obligent à passer par cet endroit, & qui peuvent lui rendre service dans l'affaire en question. L'esprit tout occupé de ce qui l'inquiete, il aborde Sophronie plus froidement qu'à l'ordinaire & lui dit d'une maniere un peu brusque, de *préparer à souper pour cinq convives, & de se hâter.* Sophonie, sensible à l'air de froideur de son mari, répond *qu'elle aura bien de la peine à le satisfaire en aussi peu de tems.* Dans le moment de mauvaise humeur où il se trouve il lui replique *que souvent elle voit des difficultés où il n'y en a point.* A ces mots Sophronie s'efforce de sourire & en le caressant, comme on voit par l'estampe, elle le prie *de se tranquilliser, & d'être assuré qu'elle ne manquera pas de moyens de le contenter, quoiqu'ils ne se soient pas dabord présentés à son esprit; qu'il sait bien que les femmes sont plus*

embarraſſées que les hommes à imaginer des expédiens, & que ſi c'eſt là le talent de ſon cher mari, ce n'eſt pas le ſien à elle. Ce diſcours adroit raccommode tout, & Sophronie a la ſatisfaction d'appercevoir ſur le viſage de ſon époux cet air de tendreſſe qu'elle y avoit cherché dabord à ſon arrivée. Ce couple eſt très heureux, & ne peut que l'être, puis qu'il réunit les perfections des deux ſexes.

d) *Différences entre certaines Nations.* LIII. Planche.

Une Nation eſt un aſſemblage de pluſieurs familles, qui ont le même langage, ou ſont aſſujetties au même gouvernement, ou, ſi ces deux choſes ne leur ſont pas communes, ont du moins plus de relation enſemble qu'avec des étrangers.

Les Nations qu'on appelle ſauvages ne forment pas des ſociétés auſſi nombreuſes ni auſſi étroites que les peuples *civiliſés*; elles ne ſement ni ne moiſſonnent, & ne connoiſſent ni les arts ni les ſciences. Leurs demeures ſont des cavernes, ou tout au plus de mauvaiſes cabanes. Elles ne ſavent tirer parti que d'un petit nombre des préſens que la Nature fait aux hommes, à proportion du ſoin qu'ils prennent d'en faire uſage; leurs alimens conſiſtent le plus ſouvent en des choſes qui ſe préſentent tous les jours à eux ſans beaucoup de peine, en fruits, racines, poiſſons, ou bêtes ſauvages. Il y a parmi eux des chaſſeurs qui, avec une agilité

agilité surprenante, poursuivent le gibier pendant l'espace de plusieurs milles. Ils préferent ce travail, même dans les chaleurs de l'été, ou pendant la rigueur du froid, à la peine qu'il faudroit se donner pour amasser des provisions dans certains tems réglés. Mais aussi leur constitution étant beaucoup plus robuste que la nôtre, ils peuvent, lorsqu'il le faut, supporter la faim très longtems. Ils ne sont rien moins que friands d'ailleurs; le Grœnlandois trouve aussi excellent un morceau de chien marin, assaisonné avec de l'huile de baleine, & qu'il mange sans sel & sans pain, que nous trouvons de goût à nos fricassées & à nos confitures les plus délicates. La plupart de ces sauvages sont crédules, & bien des choses qui nous paroissent absurdes & ridicules ils les adoptent sans peine; tout comme aussi, sans aucun scrupule, ils agissent souvent d'une maniere que nous regardons comme contraire à l'humanité & à la pudeur. Ils ne laissent pas de se rendre dans l'occasion certains services mutuels. Un spectacle ou un événement nouveau pour eux les intimide, mais d'un autre côté ils sont accoutumés dès leur jeunesse à des exercices violens, & dans les maux & les douleurs ils montrent plus de patience que nous, ou sont plus insensibles. Il y en a qui cherchent toujours à surprendre leur ennemi, n'ayant pas assés de courage pour l'attaquer généreusement & pour lui résister, lorsqu'ils peuvent éviter d'en venir aux mains avec lui. Ils ont regardé comme quelque chose de surnaturel nos armes à feu, & ils ne pouvoient non plus se faire d'idée de la maniere dont nous communiquons par Lettres nos idées à des absens. Ils s'imaginoient que ces Lettres renfer-

moient un être animé, & ils n'ont pas manqué d'essayer, en approchant l'oreille, d'en apprendre aussi ce qu'elles contenoient. Certains peuples se peignent, quelquefois seulement pour relever la beauté de leur corps, de couleurs différentes, & dans la même vue ils se font des incisions dans la peau, y tracent diverses figures, & portent des anneaux au nez, aux oreilles, & à d'autres parties du corps. Il en est même qui, pour se parer, s'entourent le cou & les jambes de boyaux de quelque animal non vuidés. En un mot il n'y a peut-être aucune des choses qui parmi nous passent pour dégoutantes & pour indécentes, qui chez d'autres nations, ne soient regardées comme indifférentes, ou comme bienséantes. Les hommes à cet égard ne s'accordent nullement; ils suivent chacun l'exemple & la coutume. Il y a cependant cette différence entre les jugemens que l'on porte sur ce qui est beau, que quelques-uns, par une suite des dispositions naturelles de notre ame, sont plus aisément & plus constamment adoptés que d'autres. C'est ce qui fait donner le nom de *naturelles* à quelques especes de beauté. La plupart consistent en certaines proportions, dans une harmonie, une symmétrie & une variété des parties d'un tout, dans l'imitation de la nature, ou dans l'apparente utilité de ce que nous appellons beau. Lorsqu'une fois on s'est accoutumé à goûter de pareilles beautés, on a bien de la peine à prendre du goût pour des choses qui leur sont opposées. S'il arrive que des sauvages vivent quelque tems avec nous, ils perdent insensiblement le faux goût qu'ils avoient contracté par un effet de l'habitude; pendant que tout au contraire des hommes civilisés, qui

se

se trouvent obligés de passer leur vie avec des sauvages, conservent pour l'ordinaire quelque éloignement pour ce que ces derniers admirent, tout opposé qu'il est aux regles de la beauté naturelle. L'usage d'enduire la peau d'une certaine graisse doit apparemment son origine, parmi les sauvages, à l'idée qu'on aura eue que cela servoit à la rendre moins sensible à la chaleur & au froid, à la piquure des épines & des insectes. On distingue aussi quelques peuples les uns des autres à leur figure. Il y en a de blancs, de roux, de jaunâtres, d'olivâtres, & de noirs, comme les negres. Pour la couleur noire, elle pourroit provenir de la chaleur qu'il fait dans les pays dont les peuples sont noirs; elle attire le sang au travers des peaux qui couvrent la graisse & les nerfs, jusques sous la peau extérieure ou l'épiderme. D'autres peuples ont le nez plat ou camus, & quelques-uns les yeux fort petits. Il y en a dont la taille est courte & ramassée, le visage ridé & laid, pendant que d'autres sont grands & bien faits; quelques uns montrent des sentimens d'humanité & de compassion, & d'autres au contraire sont cruels & brutaux; il en est dont l'esprit est borné, qui sont maladroits & ignorans, au lieu qu'on en voit d'intelligens, d'industrieux, & qui font paroître du génie. La taille ordinaire des hommes ne passe pas 6. ou 7. piés; ceux qui ont au de là s'appellent *géans.* Rarement elle reste au dessous de 4. piés, & c'est ce qui fait les *nains.* Ce que l'on dit de peuples entiers géans ou nains a tout l'air d'une fable.

La 54. estampe représente dans *la premiere partition* un géant, un nain d'un certain âge qu'il

qu'il tient ſur une de ſes mains, & *des ſpectateurs* de grandeur ordinaire. — La *ſeconde partition* offre à nos yeux un *Grœnlandois* qui coupe un morceau d'un chien marin, & une *Grœnlandoiſe* qui mange de la chair de cet animal en la déchirant, & en la coupant auſſi en partie après y avoir mordu. On apperçoit dans l'éloignement quelques-unes de leurs *cabanes*, & ſur la côte un *canot* dont les deux extrémités *ſe terminent en pointe* & qu'un *Grœnlandois* ſait conduire avec tant d'adreſſe qu'il n'y court aucun riſque, ni ſur l'eau, ni même ſous l'eau. — Dans *la troiſieme partition* on voit une troupe de *Hottentots qui danſent*; les uns ont le *nez percé d'anneaux*, d'autres ont le cou & les jambes entourées de *boyaux de mouton avec leur ordure*, qui leur ſervent d'ornement & qu'ils laiſſent pourrir ſur leur corps. Pas loin de là quelques-uns de *leurs ennemis* qui les avoient menacés de la mort, mais qui ont eu le malheur de tomber entre leurs mains, après avoir été garrottés s'attendent à en être égorgés & mangés. Telle eſt la différence entre les mœurs de ce peuple & les nôtres! Auſſi ſont-ils bien moins heureux que nous. — On voit enfin ſur la *quatrieme partition* une eſpece de *litiere* qui eſt en uſage à la Chine, & dans laquelle on tranſporte une épouſe chez ſon *époux* qui vient la recevoir à la porte; jamais ils ne ſe ſont vus, & ce ſont les peres & les meres des deux côtés qui ont conclu le mariage, ſans en rien dire à leurs enfans que la coutume du pays oblige à ſe ſoumettre à ces ſortes d'arrangemens.

e) *Des*

e) *Des Naissances & des Morts.*

La moitié des hommes qui vivent aujourd'hui meurt avant l'âge de 20. ans. De cette moitié il en meurt une fois plus avant qu'après l'âge de trois ans. Pour l'autre moitié, qui pousse sa carriere au delà de 20. ans, il en meurt une fois moins en deça de 40. ans qu'au delà. Les vieillards de 70. ans sont assés rares. On est fort étonné d'en voir égaler la durée d'un siecle; mais notre admiration est extrême lorsqu'il y en a qui vont plus loin encore; aussi les exemples en sont-ils en très petit nombre. Suivant des histoires dignes de foi les hommes, dans les tems les plus anciens, vivoient l'espace de quelques siecles. Mais toujours la plus longue vie est courte dans le fond. Chaque jour, chaque année qui s'écoule en précipite la fin. Quelle ne doit pas être pour les hommes la douceur de la pensée d'une autre vie qui ne finira jamais! Avec quelle ardeur ne doivent-ils pas travailler à la rendre heureuse pour eux, en pratiquant dès à présent la vertu! Actuellement, & dans la plûpart des pays, le nombre des naissances égale à peu près celui des morts. Cependant ce dernier nombre seroit beaucoup moindre si les excès, les passions destructives, des vocations dangereuses, des maladies qui se communiquent, & d'autres accidens ne contribuoient à l'augmenter infiniment. Les garçons encore & les filles naissent à peu près en nombre égal, y ayant, selon les observations les plus communes, 12. filles pour 13. garçons. Aussi, quoique bien des femmes meurent en couches, la vie des hommes ne laisse pas d'être exposée à plus de dangers. Le nombre des habitans de la Terre est prodigieux.

On

On prétend qu'il monte à plus de 1000. millions & qu'à chaque minute il nait environ 60. hommes & qu'il en meurt autant. Que la vie, si courte déja, est incertaine! Nous pouvons à chaque minute en être privés. Sur cent hommes, rassemblés pour vivre en société, on compte qu'il nait tous les ans trois enfans, & qu'il en meurt à peu près le même nombre de tout âge, avec cette différence qu'à la campagne il en nait plus, & qu'il en meurt moins que dans les villes.

f) *Des Familles & de la Parenté.* XXIX. Planche.

Si les deux sexes n'étoient entraînés l'un vers l'autre par un penchant naturel, le genre humain ne pourroit se perpétuer, & périroit au bout d'un certain nombre d'années.

Il en seroit de même encore si les enfans, après leur naissance, ne tomboient entre les mains de personnes qui veillassent à la conservation de leur vie, & qui voulussent bien supporter toutes les incommodités & toutes les peines attachées à ce soin; car il n'y a point d'animal qui ait autant & aussi longtems besoin du secours des animaux de son espece, qu'un enfant a besoin de celui des autres hommes.

Mais *ce n'est pas un mal que cet état où se trouvent dabord les enfans, qui leur rend les secours étrangers absolument nécessaires.* C'est au contraire une chose très avantageuse, & aux enfans mêmes, & à l'espece humaine, parce que cette dépen-

pendance ſert à former les liens les plus doux entre ceux qui ſentent leur foibleſſe & ceux qui veulent bien y ſuppléer. Sans ces beſoins un enfant ſeroit à peine en état de ſe tranſporter d'un lieu à un autre, qu'il ne ſuivroit plus que ſes caprices, qu'il s'éloigneroit des perſonnes plus âgées que lui, ne profiteroit pas de leur expérience & de leurs lumieres, ne pourroit plus être inſtruit & dirigé, & tomberoit dans un abrutiſſement qui rendroit ſa condition pire que celle de la plupart des animaux.

Une mere eſt enceinte avant que d'accoucher, & elle ſait à peu près quand elle mettra ſon enfant au monde. Vers ce tems-là la plûpart des meres ont dans leurs mammelles du lait qui doit ſervir à nourrir les enfans. Avant même qu'ils ſoient nés elles les aiment déja, & lorſqu'ils le ſont elles ſouhaitent avec ardeur de les conſerver, de leur faire du bien, & n'épargnent pour y parvenir ni ſoins ni peines. La vie & la ſanté de la plûpart des enfans ſont le fruit de cette tendreſſe maternelle ſi digne d'admiration.

Pendant ſa groſſeſſe une mere reſſent certaines incommodités, & dans le moment qu'elle accouche, des douleurs qui ſouvent ſont très vives; ſa délivrance eſt ſuivie d'une maladie plus ou moins longue, & même, quoique très rarement, il peut arriver quelle en meure.

Ces circonſtances rendent auſſi néceſſaire la tendreſſe paternelle. La mere, lorſque ſurtout elle a ſouvent des enfans, ne peut s'occuper que d'eux, & ſe trouveroit hors d'état de pourvoir à leurs

leurs besoins différens; mais le pere partage le travail de l'éducation avec elle, & *suit* de même en cela *les mouvemens d'un attachement naturel pour sa famille.*

L'intérêt de tous ces enfans, qui naissent en si grand nombre, est donc de ne devoir la naissance qu'à des personnes qui soient *convenues de s'unir & de vivre toujours ensemble pour avoir des enfans, & pour les élever en commun.* Deux personnes de sexe différent ainsi assorties, sont dites vivre dans l'état du *mariage.* L'utilité publique demande que les enfans, comme c'est le cas le plus ordinaire, ne soient les fruits que de semblables unions, & que les mariages se multiplient parmi les hommes autant qu'il est possible.

Mais on ne verroit au contraire qu'un petit nombre de personnes embrasser cet état, s'il étoit permis, ou s'il étoit avantageux, hors de l'état du mariage comme dans cet état, de vivre ensemble dans la plus grande familiarité. Ces liaisons que le mariage ne rend pas légitimes, s'appellent *paillardise*, & on leur donne le nom *d'adultere* dans le cas où des personnes mariées en contractent avec d'autres que celles avec qui le mariage les unit. L'intérêt de la societé humaine demande donc que l'un & l'autre de ces désordres soit proscrit par les loix.

Considérez d'un autre côté, mes enfans, tous les bienfaits auxquels peut s'attendre un enfant de la part d'un pere & d'une mere que le mariage a réunis.

On

On voit, *premiere partition*, une femme que la qualité de mere de famille, qu'elle va porter, rend déja reſpectable, & qui touchant à ſon terme confie à ſon meilleur ami, à ſon fidele époux, les douleurs qu'elle ſouffre & l'inquiétude que lui cauſe un moment auſſi critique que celui de ſa délivrance. Il met tout en œuvre pour la conſoler & la raſſurer, & après lui avoir promis tous les ſecours que ſa tendreſſe pourra lui procurer, il l'entretient du plaiſir qu'ils auront de ſe voir un enfant, & d'être témoins de ſes bonnes qualités & de ſes progrès. Un lit eſt préparé pour les couches de cette femme, qui y reſtera juſqu'à ce qu'elle ſoit remiſe de la maladie qui ſuivra l'enfantement. On tient auſſi tout prêt un *berceau* & ce qu'il faudra d'ailleurs pour l'enfant qui doit naître. Cet enfant, à ſa naiſſance, aura beſoin d'être bandé pour qu'il ne perde pas tout ſon ſang; il faudra auſſi le laver; le pere & la mere y ont déja pourvu. Près du poële pend *un bandage pour le nombril* de l'enfant, un autre *pour aſſujettir ſes langes*, & *les langes* eux-mêmes. Il y a ſur la table un bonnet de fille & un de garçon, vu que les peres & les meres ne ſauroient prévoir de quel ſexe ſera l'enfant. Il n'eſt pas plus poſſible encore de comprendre pourquoi certaines femmes ſont ſtériles, pendant que d'autres ont des enfans, ni comment les membres d'un enfant ſe forment, & s'arrangent avec tant d'ordre dans le ſein de la mere. Cette petite bouteille, qui eſt couchée ſur la table, renferme de l'Eau de la Reine d'Hongrie, qu'on veut donner à ſentir à la mere, ſi pendant les douleurs de l'enfantement elle perdoit connoiſſance. Cette autre bouteille de vin & d'eau mêlés enſemble a été

préparée pour laver l'enfant. A terre il y a un baſſin avec une éponge. Les ciſeaux ſerviront à couper le cordon ombilical par lequel l'enfant communique avec la mere en venant au monde, & dont on noue l'extrémité avec un fil de peur que l'enfant ne perde tout ſon ſang par là.

Les douleurs de l'enfantement commencent à ſe faire ſentir. Auſſitôt on fait appeller une habile ſage-femme dont l'expérience & les ſecours vont être néceſſaires. Dans *la ſeconde partition* notre mere de famille eſt déja repréſentée dans ſon *lit;* ſa joie eſt bien vive d'avoir donné le jour à un enfant réguliérement conformé, & elle en ſent moins *les douleurs qui ſuivent l'accouchement.* Une de ſes amies ſe tient auprès de ſon lit pour lui tenir compagnie & l'aſſiſter. N'oubliez jamais, mes enfans, ce qu'il en a coûté à vos meres pour vous mettre au monde. En attendant, la ſage-femme a eu ſoin de l'enfant; elle l'a lavé & emmailloté; la voilà qui le préſente à ſon pere. Il n'a point eu encore d'enfant. Sa joie ne peut être exprimée, & les tranſports n'en ſont interrompus de tems en tems que par les ſages réflexions que la vue de cet enfant lui fait faire ſur les ſens dont il eſt doué, ſur la raiſon qui doit un jour ſe développer en lui, & ſur la proportion exacte & l'arrangement des parties de ſon corps. Le frere & la ſœur de l'accouchée, que l'on voit auprès du mari, ſont venus témoigner la part qu'ils prennent à la joie de l'un & de l'autre. Sur ce que *l'accouchée ſouhaite à ſa ſœur le bonheur d'être mere un jour*, celle-ci lui répond *qu'elle ne ſe trouveroit pas heureuſe d'être expoſée à ſouffrir des douleurs ſem-*

ſemblables aux ſiennes; mais la premiere replique *qu'elles ne peuvent entrer en comparaiſon avec la ſatisfaction de donner la vie à une créature humaine, ni avec les douceurs que procure un mariage bien aſſorti.*

Cet attachement paternel & maternel ne ſe dément jamais, auſſi longtems que les enfans eux-mêmes ne s'en rendent pas indignes. *La troiſieme partition* vous montre une mere allaitant ſon enfant; elle a devant elle un *panier à feu*, dont elle ne ſait pas qu'elle pourroit ſe paſſer, & dont même l'uſage eſt peut être nuiſible. Son amie vis à vis d'elle lace une jeune fille, & la ſerre peut-être trop, ce qui eſt dangereux. Une femme mene un enfant à la liſiere; on l'a louée pour l'accoutumer à marcher; cependant il ſe peut qu'il l'apprendroit beaucoup mieux & plus promptement ſi on le laiſſoit dans un endroit où il n'y eût rien à craindre, ſe traîner dabord à quatre; & ſi on lui apprenoit enſuite peu à peu à ſe lever de lui-même & à ſe ſoutenir tout ſeul. Le pere, toutes les fois que des occupations importantes lui laiſſent quelque loiſir, ſe fait un plaiſir ſenſible d'être avec ſes enfans, de s'amuſer avec eux, & de ſe convaincre par lui-même de la maniere dont ceux qui doivent veiller ſur eux s'aquittent de cette fonction. De jeunes enfans aiment à imiter dans leurs jeux ce qu'ils voient faire aux perſonnes plus âgées, & les peres & meres entrent avec complaiſance dans ce goût. Vous voyez ce bon pere qui montre à ſon enfant la poupée vers laquelle il tend les bras; à côté de lui il y a un cheval de bois &

une autre poupée qui repréſente un enfant emmailloté; ſans compter un livre qui traite des amuſemens & de l'éducation de l'enfance, qu'il conſulte & relit ſouvent, parce qu'il renferme des avis ſalutaires dont il veut profiter.

Cette éducation conſiſte à accoutumer les enfans à diſtinguer ce qui eſt véritablement utile d'avec ce qui eſt pernicieux; à rechercher l'un & à éviter l'autre. Tantôt les peres & les meres ſe chargent eux mêmes de ce ſoin, tantôt ils le confient à d'autres, & quelquefois auſſi ils ordonnent à leurs enfans les plus âgés de veiller ſur les actions des plus jeunes.

Seroit-ce un bien pour cette petite fille de *la quatrieme partition*, ne ſeroit-cepas plutôt un malheur pour elle, qu'on lui laiſſât prendre ces ciſeaux dont elle veut ſe ſaiſir? Auſſi ſon frere l'en empêche-t-il avec raiſon. Voilà une arme à feu qui pend à la muraille, & un jeune garçon qui n'a point encore d'expérience met la main deſſus; mais le pere lui défend d'y toucher jamais. La raiſon en eſt qu'il pourroit lui en coûter la vie, à lui & à d'autres. La mere menace de la verge qu'on voit derriere le miroir, ce petit garçon armé d'un fouet, dont il a imprudemment donné un coup à l'enfant qui ſe tient devant la mere. On l'avoit averti d'y prendre garde & de ne pas faire claquer ſon fouet, à cauſe de tout le monde qu'il y a dans la chambre; mais il n'a pas penſé à ce qu'il faiſoit, ou ne s'eſt point ſouvenu de la défenſe, & cependant on lui a déja retranché

ſon

ſon gouté pour le punir. Il faudra en venir à le fouetter, ſans quoi il crevera les yeux à quelcun Un autre petit étourdi va battre ſur un coquemar plein d'eau bouillante, comme ſur un tambour; il eſt arrêté bien à propos par ſa grand' mere. Les effets du feu & de l'eau bouillante ſont peu connus à l'enfant, & il eſt poſſible qu'en pouſſant le réchaut & le coquemar il renverſe l'un & l'autre. Mais il faut avouer auſſi qu'un meuble de cette eſpece ne convient pas dans une chambre où il y a des enfans.

Lorſque des enfans dociles & ſoumis déſirent d'être inſtruits, les peres & les meres, ou ceux à qui ce ſoin eſt confié de leur part, les exercent dans la lecture, l'écriture, l'arithmétique, & leur donnent en général la connoiſſance de tout ce qui, en perfectionnant leurs talens, leur ouvre pour l'avenir des ſources de plaiſir toujours abondantes, & leur aſſure l'amitié & la confiance des autres hommes, à qui ils ſe trouveront en état de rendre de grands ſervices. Des enfans déſobéiſſans au contraire ſont exclus de ces ſortes d'occupations honorables. J'eſpere, mes enfans, que vous ſentez bien toutes les obligations que vous avez à ceux qui vous ont donné le jour, pour ce qu'ils ont déja fait en votre faveur, pour leurs bienfaits préſens, & pour ce que leur tendreſſe vous deſtine encore. Vous leur devez la vie. Vous tenez d'eux la nourriture & le vêtement; c'eſt chez eux que vous demeurez, que vous couchez & que vous êtes à l'abri des rigueurs de la ſaiſon. Non ſeulement ils ont préſervé votre vie & votre ſanté des dangers auxquels l'une & l'autre eût été ex-

posée sans leurs soins, mais il ont fait infiniment plus encore en vous garantissant, par l'éducation qu'ils vous ont donnée, d'un abrutissement qui vous auroit dégradés & vous auroit rendus incapables de goûter les douceurs de la société. Quel retour exigent-ils de votre part, mes enfans, pour tant de bienfaits? Ils souhaitent de vous voir prendre le parti de l'obéissance & de la vertu, & parlà-même la route du bonheur.

Nos peres & nos meres nous ont précédés immédiatement pour l'existence; avant eux sont nés nos *grands-peres* & nos *grand'meres*, dont la naissance a été précédée de celle de nos *bisayeux & bisayeules*, & ceux-ci ont été dévancés par nos *trisayeux & trisayeules*. On nomme ancêtres tous ceux dont un homme descend. Les *ancêtres* ou *ayeux* les plus éloignés qu'on connoisse d'une famille, s'appellent *tiges* ou *souches* de cette famille.

On nomme *descendans* de quelcun tous ceux qui tirent de lui leur origine. Tels sont le *fils* & la *fille*, ensuite le *petit-fils* & la *petite-fille* &c.

Tous ceux qui naissent d'un même pere & d'une même mere sont *freres* & *sœurs;* ceux qui ont le même pere & non la même mere, ou la même mere & non le même pere, sont appellés *freres* & *sœurs de pere*, ou *de mere*. Les freres & sœurs du pere & de la mere sont qualifiés *d'oncles* & de *tantes;* ceux du grand-pere

&

& de la grand'mere le ſont de *grands-oncles* & de *grand'tantes*, &c. Les *couſins germains* & *couſines germaines* ſont les enfans de freres & de ſœurs, & le nom de *couſin* & de *couſine* s'étend à tous ceux qui ont des relations de parenté connus & qui ne remontent pas trop haut.

Les ancêtres, les deſcendans, les freres & les ſœurs, les oncles & les tantes, les couſins & les couſines, ont tous les uns avec les autres des liaiſons de conſanguinité, ils ſont tous proches *parens*.

Les alliés, ou parens par alliance, ſont ceux qui le ſont devenus *immédiatement* ou *médiatement* par quelque mariage contracté avec des perſonnes de leur parenté en degré plus ou moins éloigné. Le pere & la mere de ceux que le mariage unit ſont appellés *beau-pere* & *belle-mere*, à l'égard deſquels les époux ſont l'un *gendre* & l'autre *bru*. On comprend ce que c'eſt, par conſéquent, qu'un *grand-pere* & une *grand'mere par alliance*. On nomme *beau-frere* le frere du mari ou de la femme, ou le mari de la ſœur de l'un ou de l'autre; & la *belle-ſœur* c'eſt la femme du frere ou du beau-frere. J'appelle auſſi mon *beau-pere* un homme qui après la mort de mon pere épouſe ma mere, & ma *belle-mere* une femme qui après la mort de ma mere épouſe mon pere. On donne au beau-pere & à la belle-mere, dans cette derniere relation comme dans celle dont j'ai parlé précédemment, le nom plus doux de pere & de mere, & même on nomme ainſi le mari d'une

belle-mere, ou la femme d'un beau-pere, lorſqu'ils ſe remarient après la mort de notre pere ou de notre mere. A leur tour ils n'appellent pas beaux-fils & belles-filles ceux qu'ils auroient droit de nommer ainſi, ils les traitent de fils & de filles.

Ordinairement un beau-pere & une belle mere s'engagent à prendre à coeur l'éducation & le bonheur de leurs beaux-fils ou belles-filles, comme ſi c'étoient leurs propres enfans.

Les liaiſons de parenté & d'alliance réſultent du mariage de deux époux, mais cette union conjugale lie plus étroitement qu'aucune relation de parenté. Lorſque deux perſonnes ſe ſont fiancées l'une avec l'autre, & ſe ſont engagées dans les formes à s'épouſer, on les appelle *promis* & *promiſe*.

Un enfant qui naît hors du mariage eſt un *batard*. Un *orphelin* eſt un enfant dont le pere & la mere ſont morts. Un *enfant-trouvé* c'eſt celui qu'on a trouvé en effet, ſans qu'on ſache qui lui a donné le jour.

Pluſieurs raiſons s'oppoſent aux mariages entre des perſonnes qui ont enſemble des relations de conſanguinité ou de parenté fort étroites; elles ne permettent pas p. ex. d'épouſer un beau-pere, une belle-mere, un frere, une ſoeur. On nomme *inceſtes* ces ſortes de mariages, ou de commerces.

Il

Il y a des orphelins à qui leur pere & leur mere n'ont laiſſé aucun bien, de l'éducation desquels ſe chargent des bienfaiteurs qui s'intéreſſent à eux; ou bien on les place dans des *maiſons d'orphelins*, entretenues par la libéralité d'un grand nombre de perſonnes, qui s'y portent d'elles-mêmes, ou que le Magiſtrat fait contribuer.

Mais ſi le pere ou la mere d'un orphelin lui ont laiſſé quelque bien en héritage, l'adminiſtration de ce bien, de même que l'éducation de l'orphelin, ſont remiſes à des *tuteurs* nommés par le pere ou par la mere avant leur mort & autoriſés par la Juſtice, qui en établit lorſqu'il n'y en a point d'inſtitués.

Un enfant doit à ceux qui, revêtant les ſentimens d'un pere & d'une mere, veillent à tout ce qui le regarde comme auroient pu faire ces derniers, autant de ſoumiſſion, de reconnoiſſance & de reſpect qu'il en témoigneroit à ceux-ci s'ils vivoient encore. Que ce ſoit un beau-pere, une belle-mere, un tuteur, une tutrice, ou tel autre qui s'intéreſſe à lui, ces obligations ſubſiſtent également. Combien de *pupilles* ont reçu de leurs tuteurs plus de bienfaits qu'un grand nombre d'enfans n'en obtiennent de ceux même qui leur ont donné la vie! Tant que les jeunes gens ne jouiſſent pas des privileges attachés à un certain âge, & que le Magiſtrat exige qu'ils obéiſſent à leurs peres & meres & à leurs tuteurs, on les appelle *mineurs*. Les imbécilles & les fous ne

ſont jamais déclarés *majeurs*, à moins qu'ils ne recouvrent l'uſage de la raiſon.

Le mot de *famille* ne comprend quelquefois que le mari, la femme, & leur poſtérité, mais il peut embraſſer auſſi le pere, la mere, les parens de l'un & de l'autre, & même ceux qui le ſont par alliance.

MA-

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION.

LIVRE TROISIEME

À L'USAGE

des Maîtres & des Disciples.

LOGIQUE

adaptée aux différens états de la vie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-153874244-12/fragment/page=0391

LIVRE TROISIEME.

LOGIQUE

adaptée aux différens états de la vie.

1) *Principes généraux de Logique.* *)

a) *Additions importantes à la Pſychologie.*

Tout ce qu'on peut établir ſolidement, ou par conjecture, touchant l'ame de l'homme, & dont il réſulte quelque utilité, ſe nomme *Pſychologie*, ou doctrine de l'ame. Notre *ſecond Livre* en traite expreſſément: nous completterons ce qu'il y a à en dire, dans ce *troiſieme* Livre, & dans celui

*) Ce troiſieme Livre n'eſt pas deſtiné aux plus jeunes enfans: ceux de la ſeconde claſſe pourront profiter des premiers chapitres. Mais tout y eſt à l'uſage de l'adoleſcent bien élevé, & même du Philoſophe qui, comme l'expérience m'en a convaincu, trouvera ici une ſuite de réflexions qu'il peut lire avec plaiſir & profit. Dans mes plus profondes ſpéculations, cet abrégé de Logique & d'Ontologie m'a toûjours paru ſuffiſant. J'ai cependant rapporté le tout à l'uſage commun de la vie, de maniere que j'ai jugé devoir faire de la Logique le troiſieme article de ce premier Volume, vû que les peres, meres & Maîtres, qui ſe le rendront familier, ſeront en état de contribuer beaucoup à l'éducation & à l'inſtruction des enfans, & des jeunes gens.

lui qui eſt intitulé *la Morale:* il s'agit maintenant des additions qui ne peuvent ſe rapporter ſous un titre particulier.

Nous ne connoiſſons que cinq ſens: il y a des hommes & des animaux à qui il en manque, comme *la vue aux aveugles-nés*. Et de même que ceux-ci ne peuvent ſe former aucune idée de la viſion, & des objets viſibles, il peut y avoir d'autres êtres doués de ſens qui nous ſont inconnus — Peut-être auſſi la même ame eſt-elle capable, *après de grands changemens*, d'aquérir d'autres facultés & organes des ſens, & d'obſerver dans les objets des propriétés dont elle n'avoit pas auparavant la moindre notion. — Peut-être l'ame de l'homme, avant que d'être unie à un corps humain, avoit des ſens & des organes plus ou moins analogues à ceux que nous connoiſſons. Peut-être aquerrons-nous *après la mort de nouveaux ſens*, ou une plus grande perfection de nos ſens actuels. Ces conjectures ne ſont pas deſtituées de toute vraiſemblance. Qu'on ſe repréſente l'ame logée dans le corps, comme dans un domicile obſcur, qui n'a que deux lucarnes garnies de verres. Tout le tems qu'elle y ſéjourne, elle n'a que ces deux organes uniques & indiſpenſables pour appercevoir les objets du dehors. Selon qu'ils ſont conſtitués, le degré de leur tranſparence, & les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer, l'ame voit plus ou moins diſtinctement. Il ſe peut qu'une vue plus parfaite lui ſeroit d'abord inutile ou nuiſible. — Après un exercice préalable & ſuffiſant, tirée de ſa demeure ténébreuſe, ou y recevant le jour par plus d'endroits & d'une autre maniere, l'ame verra mieux les objets, & ſous un aſpect différent. De pareilles ſuppoſitions

sitions sont au moins un moyen d'occuper *l'attention de l'ame.* Et ce n'est souvent que faute d'une attention soutenue, que la plûpart des hommes ne connoissent pas bien leur ame, ou eux-mêmes.

Durant le sommeil même, l'homme est susceptible de sensations; autrement on ne pourroit l'éveiller, ni par des secousses ou des cris, ni par de fortes odeurs. Mais les changemens qui s'operent dans l'ame par l'ébranlement des organes des sens, sont beaucoup plus foibles pendant le sommeil que pendant la veille, & dans un sommeil profond que lorsqu'il est léger. La pâmoison lui ressemble beaucoup à cet égard, & peut-être plus d'un autre état que les médecins connoissent (évanouissement, défaillance &c.). *Le rêve* est un état qui a du rapport au sommeil & à la veille: à celle-ci, parce qu'on y éprouve de fortes impressions, qui quelquefois ont le même effet; au sommeil, parce que ces impressions ou représentations se diversifient sans le concours des organes des sens. Et il arrive souvent que le sommeil succede immédiatement à l'état de rêve, & le rêve au sommeil. — L'ame est donc ainsi perpétuellement comme le rendez-vous de toutes sortes d'idées, qui se succedent les unes aux autres. Il en est qui, quoiqu'elles semblent s'évanouïr, laissent des impressions plus fortes ou plus foibles dans l'ame, en sorte que celles qui les remplacent sont modifiées par l'impression qu'ont faite les précédentes — On ne peut douter que, même sans la participation de l'homme, il ne résulte un changement dans l'ame à l'occasion de quelque vif mouvement dans le corps, & un changement dans le corps à l'occasion de quelque

que vive idée de l'ame. Il y a tout lieu de croire que des idées & des mouvemens plus foibles ont de même leur influence, ce dont l'expérience peut nous fournir chaque jour des preuves, si nous y faisons attention. L'attouchement d'un simple cheveu influe sur l'état de l'ame: & la pensée la plus fugitive n'est pas sans quelque effet sur le corps, quoique de si foibles impressions ne soient pas remarquées. Il résulte souvent de leur totalité des effets considérables: de là dépend quelquefois notre bonne ou mauvaise humeur, notre plus ou moins de santé. Il y a donc *entre l'ame & le corps une correspondance* non-interrompue: c'est l'ame qui anime le corps, & celui-ci en est animé.

Lorsque nous nous rappellons une suite de pensées, nous n'en suivons pas longtemps le fil pour l'ordinaire: quelquefois nous l'abandonnons après la premiere, seconde, ou troisieme idée; soit que les sens nous en distraisent, ou que la ressemblance de l'une en réveille une autre, qui nous transporte bien loin du point d'où nous sommes partis. A peine ai-je commencé à considérer ce clocher qui me frappe par sa hauteur, que fixant les yeux sur la boule, sa figure me rappelle celle d'un globe terrestre, celui-ci mes cartes de Géographie, ensuite les leçons que j'en donne à mon éleve; de là je passe à quelque entretien que j'ai eu avec son pere &c. — Le plus souvent des idées vives, attendrissantes, & de quelque durée, s'excitent en nous à l'occasion d'autres du même genre; comme de foibles, d'indifférentes, & de rapides, en font naître de semblables. Considérons-nous long-

longtems une perſonne qui reſſemble beaucoup à un de nos amis, il ſeroit ſingulier que nous ne nous rappellaſſions pas l'idée de cet ami — Il y a des reſſouvenirs qui agiſſent plus vivement, & plus efficacement ſur l'ame, que quelques idées qui s'y forment pour la premiere fois, & qui lui ſont communiquées par les ſens, ou que quelqu'autre idée intermédiaire qui les a fait naître dans notre eſprit. J'apperçois ſans doute dans une chambre où je m'arrête quelque tems, la couleur de la porte, quoique ſouvent cette vue ne faſſe ſur moi aucune impreſſion. Mais dans cette même chambre une montre d'or me rappelle ma bourſe que j'ai laiſſée au logis, & cela avec une vivacité que je me rappelle encore, lors même que je ne penſe plus à la montre qui y a donné lieu. On croiroit en conſéquence que *la ſuite des penſées* n'eſt aſſujettie à aucune regle, quoiqu'elle en ait de bien certaines. Ce qui nous trompe, c'eſt que les idées occaſionnelles gliſſent, pour ainſi dire, ſur la ſurface de notre ame, ſans que nous y prenions garde.

Il y a deux différens actes de la penſée, 1) appercevoir une choſe & la déſirer, 2) connoître que nous l'appercevons & la déſirons. Le premier de ces actes eſt plus fréquent que l'autre. — Lorſque cette connoiſſance intime eſt d'une certaine force & durée, en ſorte que nous puiſſions nous la rappeller, nous en avons ce ſentiment que les philoſophes nomment *la conſcience*. — Cette conſcience de nos penſées, à laquelle nous parvenons peu à peu, d'une maniere inexplicable, n'eſt pas encore celle de nous-

mêmes. — Mais lorsque nous comparons plusieurs de nos pensées sur lesquelles notre ame se replie, ou dont elle sait qu'elles sont nées de son propre fonds, cette habitude produit enfin l'idée, que tous ces états par lesquels elle passe sont *notre état propre & personnel.* C'est cette pensée intéressante, qui a pour objet notre ame & ce *moi* qui constitue notre personne individuelle, que nous nommons le sentiment intime, ou *la conscience de nous-mêmes.* -- Si nous l'aquérions subitement & non par degrés, nous éprouverions une sorte d'extase qui se termineroit par un mouvement de joie indicible. — Parvenus à cette perception de ce qui se passe en nous, nous sommes assurés que l'état précédent de notre individu, & son état actuel, *harmonisent*, c. a. d. *que le souvenir de ce que nous avons éprouvé antérieurement d'agréable, ou de désagréable, est lié à un sentiment actuel qui, quoique plus foible, est le même dans son genre que celui que nous nous rappellons. Nous harmonisons aussi avec notre état à venir*, que notre imagination, dans l'attente de quelque chose de pareil à ce que nous avons déja éprouvé, nous fait concevoir comme prochain, ou vraisemblable, ou assuré. Jamais notre état passé, ou futur, ne nous sera indifférent: & c'est aussi par où nous nous reconnoissons pour *une personne individuelle, & persistante dans son être*, nonobstant la diversité de nos sensations, & les états successifs par lesquels nous passons. Il est même dans la nature de l'homme, fût-il assuré de n'avoir plus que quelques momens à vivre, d'anticiper par la pensée sur des tems & des événemens qu'il juge, tout éloignés qu'ils sont, pouvoir encore le concerner. C'est ce qui fait naturelle-

rellement naître la queſtion, ſi l'ame ne continue pas à vivre après la mort: & cette queſtion eſt bien digne d'être approfondie.

L'eſprit des jeunes enfans forme plutôt des *jugemens affirmatifs* que *négatifs*. Ils apprennent à juger que le lait a le goût du lait, avant que de conclurre qu'il n'a pas le goût de tout autre breuvage. Voici comment ſe forment les jugemens négatifs. Lorſque, ſelon les regles que ſuit l'imagination, on s'attend que telle ou telle choſe aura telles propriétés, parties, ſuites ou circonſtances, & que l'effet n'y répond pas, l'eſprit paſſe de l'attente ou de l'affirmation à la négation de ces propriétés, parties, ſuites, ou circonſtances.

Il ſe trouve des ames douées de facultés & propriétés ſingulieres. On voit des perſonnes dont la vue & l'ouïe portent extraordinairement loin, ou ſont d'une préciſion étonnante. Tels que des chiens courans, il y en a qui ſont capables de ſuivre des hommes ou des animaux à la piſte: d'autres diſtingueront les couleurs au ſeul attouchement; ou bien retiendront mot à mot un diſcours d'une heure qu'ils n'auront entendu qu'une ſeule fois, & même dans une langue inconnue. D'autres au contraire oublient pour toujours, ou pour quelque tems, tout ce qui leur eſt arrivé, ou ſeulement une eſpece de choſes, ou bien ce qui s'eſt paſſé pendant un certain période de leur vie. Les ſomnambules font, dans un état qu'on appelle à tort ſommeil, une infinité de choſes dont ils ne conſervent aucune idée: comme écrire des lettres,

aller à cheval &c. & quelquefois ce qu'ils ſeroient incapables de faire dans un autre état, p. ex. marcher ſur les toits &c. On connoit des gens qui penſent & agiſſent raiſonnablement hors un ſeul point par rapport auquel ils extravaguent: tel s'imagine avoir un nez long de dix aunes, ou être de verre ou de beurre: tel autre redoute l'eau au point de craindre de ſe noyer dans le plus petit vaſe. Il en eſt qui éprouvent les affections les plus violentes pour le moindre ſujet. Enfin il s'en trouve qui feront de tête, & ſans aucun ſecours, un calcul où il entre une centaine de chiffres &c. Ne rejettez donc pas à l'avenir comme impoſſible ce qu'on vous rapportera d'auſſi extraordinaire, quoiqu'à dire le vrai il y ait bien de ces prétendues merveilles, ſoit par rapport aux facultés, ſoit eu égard à l'état de certains hommes, qui ſont controuvées ou exagérées.

De cette diverſité qui ſe trouve entre les ames, nous pouvons déja conclurre qu'il y en a une bien grande entre les facultés intellectuelles, ou ſpirituelles de l'homme. Nous pouvons juſqu'à un certain point nous former l'idée d'ames deſtituées de corps proprement ainſi dit & viſible. Nous les repréſentons-nous douées de plus de capacité & de pouvoir que les ames humaines, nous les nommons *Anges:* & ſi ce ſont de mauvais Anges, que nous concevions ſurtout comme les ennemis de l'homme, nous les appellons des *Démons.*

b) *Ce que c'eſt que croire, préſumer, douter, ſavoir.* (Planche XXV.)

Dans les jugemens que porte notre eſprit il y a pluſieurs différences à remarquer (Liv. II. 3. e). Quelques-uns ſont accompagnés d'une certitude complette, d'une entiere perſuaſion, ſans aucun mélange de doute, ni alternative de foi & d'indéciſion. C'eſt avec la conviction qu'il voit un pere dont il a éprouvé la bienfaiſance que cet enfant court à ſa rencontre (voy. *la* 1e. *partition de la Planche) Mais le principe ou la cauſe de notre certitude eſt de plus d'un genre.* 1) *L'uſage de nos ſens* nous donne ſouvent cette certitude par rapport aux choſes qu'ils nous font appercevoir. Lorſque nous voyons la couleur & la figure d'un arbre, & que de plus nous le touchons, il n'eſt pas poſſible de douter que ce ne ſoit un arbre, comme nos ſens nous l'apprennent. 2) Outre nos *cinq ſens* de nature, nous avons un *ſens intérieur*, ou la faculté de connoître ce qui ſe paſſe dans notre ame. C'eſt lui qui, lorſque nous croyons une choſe ou en doutons, lorſque nous ſommes triſtes ou gais, craintifs ou courageux, lorſqu'un objet nous répugne ou nous attache, c'eſt ce ſens intérieur, dis-je, qui nous perſuade que cette croyance, ce doute, cette joie, cette triſteſſe, cette crainte, ce courage, cet attachement, cette répugnance exiſte réellement dans notre ame. 3) L'objet de certaines penſées, qu'accompagne la conviction, eſt tel que le ſens intérieur nous fait appercevoir l'impoſſibilité d'en douter. On appelle *axiomes*, *principes inconteſtables* ces ſortes

de pensées ou assertions: *chaque corps est dans un lieu; le tout est plus grand qu'une de ses parties.* 4) *L'analogie*, ou la conformité de ce que nous avons souvent expérimenté par rapport à divers objets semblables, nous en fait assurer avec certitude telle ou telle chose, surtout lorsque ni nous, ni d'autres, n'y savons point d'exception; p. ex. *Tout homme est engendré d'un pere, & enfanté par une mere.* 5) Nous avons certitude de quelque fait sur *le témoignage* d'autres personnes qui attestent l'avoir vu, ou le tenir de témoins dignes de foi. Personne ne fait difficulté de croire qu'il y a un incendie quand on sonne le tocsin. 6) On ne doute pas non plus de la vérité de certaines assertions lorsque ce sont des personnes bien *instruites* qui nous font part de leurs lumieres ou de leurs découvertes. Un arithméticien consommé me persuade aisément qu'un calcul, que je ne serois pas en état de faire, est juste, surtout s'il m'assure qu'il la revu plusieurs fois en détail, & vérifié. 7) Enfin nous parvenons à la certitude par des *argumens* qui renferment des *preuves* d'où résulte *la conséquence*. Si p. ex. quatre douzaines font un demi-cent moins deux, la conséquence est évidemment que la douzaine a douze parties.

Mais nous jugeons souvent par *présomption ou conjecture*, comme ce chaudronnier ambulant qui demande à une femme assise au pié d'un arbre, le chemin du plus prochain village; parce-qu'il présume, sans en avoir aucune, certitude, qu'il y trouvera de l'ouvrage.

S'agit-il de juger, au sujet de plusieurs choses possibles, laquelle aura lieu, ou arrivera de telle manie-

maniere, nous ſommes dans un doute parfai entre le oui & le non. Prenez votre main pleine de feves, vous ne pouvez préſumer que le nombre en ſera pair plutôt qu'impair: vous en devez douter entierement.

Savoir, & *croire avec certitude* ſe prennent ordinairement l'un pour l'autre, ſi ce n'eſt que nous ne pouvons être cenſés ſavoir que ce que nous connoiſſons 1) par principes 2) par des expériences générales 3) par ce que nos propres ſens nous ont bien conſtaté 4) & par des conſéquences inconteſtables, déduites des quatre premieres manieres de nous aſſurer d'une choſe, ci-deſſus énoncées.

c) *De la vérité, de l'erreur & de la ſuperſtition.* (Planche XXV)

Tout ce que d'autres, & nous-mêmes pendant quelque tems, avons tenu pour vrai, ne l'eſt pas toujours. Il n'y a de *vrai* que ce qui mérite d'être crû par des raiſons auxquelles on ne peut refuſer un entier aquieſcement. En un mot, *la vérité* eſt l'accord de nos jugemens avec les regles conſtamment reconnues pour être de l'utilité la plus générale. Croire quelque choſe de contraire à la vérité c'eſt ſe tromper, ou *être dans l'erreur*. Tous les hommes, & ſurtout les enfans, y ſont ſujets, & ils reviennent auſſi de leurs erreurs. *Il en eſt de pluſieurs ſortes, & qui viennent de différentes cauſes.* a) *La premiere cauſe eſt la force d'une imagination illuſoire*, qui nous fait juger que nous voyons & entendons, ce que

nous n'avons ni vu ni entendu. C'eſt ce qui nous arrive non ſeulement en ſonge, mais auſſi lorſque bien éveillés nous penſons fortement à une choſe qui nous remplit d'eſpérance ou de crainte. Cela nous arrive encore, lorſque ſans réflexion nous tirons de fauſſes conſéquences d'obſervations qui ſont fondées, ou que nos *prétendues expériences* ſont faites trop à la légere, ou enfin lorſque *nos organes ſont mal conſtitués* dans le tems que notre eſprit s'égare, ou que notre corps eſt malade. Voyez dans *la ſeconde partition* (Planche 25) cet homme qui plein d'effroi regarde autour de ſon lit. Dans ſon enfance ſa nourrice lui a raconté que la nuit certains *Eſprits*, qui ne ſont ni des animaux, ni autre choſe qui nous ſoit connue, prenoient toutes ſortes de formes, faiſoient entendre des voix, cauſoient du tapage, & quelquefois du mal. Aſſez ſimple alors pour le croire, il s'eſt habitué à avoir peur des eſprits. A meſure que ſon jugement ſe forma, il comprit, toutes les fois qu'il eut la liberté de réfléchir, que ce qu'il en croyoit étoit une erreur: mais lorſqu'à moitié endormi, il entendoit & voyoit quelque choſe d'extraordinaire, les ſots contes dont on l'avoit bercé lui revenoient dans la tête, le rempliſſoient d'effroi, en ſorte que tout troublé il n'étoit pas capable de réflexion. Il s'imaginoit alors avoir vu & entendu des eſprits, ce dont enſuite il ſe moquoit, lorſque le lendemain il réfléchiſſoit de ſang froid. Un jour d'été & par un beau clair de Lune, il dormoit la nuit tranquillement, lorſqu'un chat, entrant par la fenêtre de ſa chambre qui étoit reſtée ouverte, renverſa pluſieurs choſes qui ſe trouvoient ſur le bord,

&

& en fit tomber quelques-unes à terre. Il s'éveille en ſurſaut, s'imagine auſſitôt que c'eſt un eſprit, regarde avec inquiétude à l'entour de ſoi, & ſe perſuade pour le coup qu'il voit quelque choſe de pareil: c'eſt une grande figure blanche qui a un chapeau ſur la tête & l'épée au côté — Heureuſement il ſe ſouvient du conſeil que ſon précepteur lui a donné, qui eſt dans un tel cas d'aller tout droit à l'eſprit prétendu. Il s'y achemine, le chat s'enfuit par la fenêtre, & mon homme ſe ſaiſit de la figure qu'il prenoit pour un *revenant*. Que penſez-vous que ce pût être? Sa propre chemiſe fine qu'il a quittée, ſon chapeau, & ſon épée, que le dômeſtique a par hazard ſuſpendus à une tête à perruque. Voilà ce qu'opere une fauſſe imagination, & comment on doit en arrêter les effets — Voyez-en un autre exemple, *(troiſieme partition de la 25e Planche)* dans ces enfans qui prennent la fuite à la vue d'un ramoneur qui porte ſon échelle ſur l'épaule, & ſon balai ſous le bras. O quel homme noir, quel homme noir! s'écrient-ils, il n'eſt pas fait comme les autres: aſſurément il veut nous attraper, nous battre, & nous emmener avec lui. Leur terreur provient de ce que leur nourrice, je ne ſais à quel propos, leur a fait accroire qu'il ſe trouve de vilains hommes qui pourſuivent quelquefois les enfans. Pauvres petits inſenſés! ſe peut-il qu'un ramoneur qui eſt toujours occupé à nettoyer nos cheminées, ne ſoit pas noir? N'avez-vous jamais vu de negre dont la peau eſt noire naturellement? — Encore un exemple des erreurs de l'imagination *(partition quatrieme de la Planche 25)*. Un enfant poſe un petit bâton dans un verre plein d'eau. Il penſe

que le bâton eſt courbé ou briſé, & il en veut perſuader ſon frere ainé en lui diſant: *Mais je le vois de mes yeux, comment pourrois-je en douter?* Son frere lui répond: *Le bâton eſt auſſi droit qu'auparavant; ſa courbure apparente vient de ce que les rayons de la lumiere ſe briſent en traverſant l'eau.* Notre petit incrédule tire le bâton qu'il trouve droit: il le replonge dans l'eau, il le voit courbe, & il ſe convainc que ce n'eſt qu'une fauſſe apparence, en maniant le bâton dans le verre à l'endroit de la prétendue courbure. Ainſi l'on s'imagine quelquefois appercevoir au moyen des ſens, ce que l'on ne fait que conclurre de certaines circonſtances qui nous font illuſion.

b) *Une grande partie de nos erreurs eſt encore occaſionnée par le témoignage & les inſtructions* de telle perſonne qui, par quelque cauſe que ce ſoit, ſe trompe elle-même, ou veut nous induire en erreur, ou dont on explique mal les paroles. Il y a p. ex. dans la mer différentes eſpeces d'animaux dont la tête, & la partie ſupérieure du corps, a quelque reſſemblance avec celle d'autres animaux qui vivent ſur terre, comme chiens, veaux (lamentins), chevaux (hippopotames) de mer: il s'y trouve auſſi des monſtres qui ont quelque choſe de la figure humaine, & qu'on nomme par cette raiſon *hommes marins*, & *ſirenes*. Quelque peintre les aura repréſentés, comme on le peut voir dans *la troiſieme partition* (Planche 25.) reſſemblans en tout par en haut à un homme ou à une femme dont le corps ſe termine en queue de poiſſon. De là quelques-uns auront tiré cette concluſion: *Des hommes marins ſont des hommes: & comme tels ils ont probablement*

de

de la raiſon, & l'uſage de la parole. D'autres, regardant le fait comme certain, auront aſſuré qu'il y a des hommes marins qui raiſonnent & ſavent parler. L'amour du merveilleux étant aſſés naturel aux hommes, il s'en ſera trouvé qui, ayant moins d'égard aux droits de la vérité qu'à ce qui pouvoit accréditer leurs récits, en ſeront venus juſqu'à dire qu'ils en avoient pris quelques-uns à bord de leur vaiſſeau, & les avoient ouïs parler. Peut-être eſt-ce ainſi que la fable des *centaures* a pris naiſſance. Ces prétendus monſtres, dont vous voyez la repréſentation à côté de la ſirene, peuvent être nés dans le cerveau de celui qui aura vu le premier, & de loin, un homme à cheval, que ſon imagination lui aura fait prendre pour un cheval ſur le poitrail duquel étoit enté un buſte d'homme. *Cet opérateur, vendeur d'orviétan*, ou Médecin empyrique *(quatrieme partition, 25e Planche)* induit en erreur des enfans & des perſonnes ſimples, par le ton d'aſſurance avec lequel il parle de lui-même, & des drogues qu'il veut débiter. *Je puis*, leur dit-il, *vous garantir l'effet merveilleux de mes remedes, & que vous ne trouverez pas mon pareil. Je ne veux, pour vous en convaincre, que cette petite figure d'homme, que vous voyez nager dans ce vaſe: quand elle ſeroit animée elle n'exécuteroit pas plus ponctuellement tout ce que je lui ordonne. Monte, deſcends*, s'écrie-t-il, *à genoux, debout, pirouette*, & il eſt obéi: rien n'égale la ſurpriſe de ceux qui ne ſont pas au fait de ſon petit artifice. Cependant il ne conſiſte qu'à preſſer du doigt, plus ou moins fortement, la veſſie qui ferme l'orifice de la bouteille pleine d'eau, où nage la petite figure d'émail. Comme elle eſt creuſe, avec un petit trou prati-

pratiqué à l'une de ſes jambes, en appuyant ſur la veſſie, on comprime l'eau qui agit, par le petit trou, ſur l'air intérieur de la figure, & le condenſe: devenue plus peſante la figure deſcend; retire-t-on le doigt, elle ſurnage; le remue-t-on promtement, & par ſecouſſes, elle pirouette &c. (voy. Leçons de Phyſique expérim. de *Nollet* T. II. p. 367.)

c) Quelquefois *des inſtructions utiles*, mais mal compriſes, font naître des erreurs. Ces maximes p. ex. que tous les hommes meurent, & ſont fauchés par la mort, comme l'herbe des champs par la main du moiſſonneur; que le moment en eſt incertain; que le corps n'eſt plus qu'un ſquelette: ces maximes ont été exprimées figurément, & en peinture, ſous l'image d'un ſquelette aîlé, qui tient d'une main une faux, & quelquefois de l'autre une clepſydre ou horloge de ſable. On nomme cette figure que vous voyez repréſentée (dans *la quatrieme partition*) *la Mort*. Mais de là les perſonnes ſimples ont adopté l'erreur, que les écrivains & les peintres prétendoient qu'une pareille mort, ainſi configurée quoiqu'inviſible, exiſtoit réellement, & qu'elle voloit avec une rapidité étonnante vers chaque mourant — Voyez encore, à droite vers le bas, une autre figure monſtrueuſe d'homme avec des cornes ſur la tête, des aîles au dos, un pié de cheval, & l'autre armé de griffes, une queue de dragon, un ſerpent & une fourche dans chacune de ſes mains. Phantôme abſurde que les idiots prennent pour *le Diable* qui, tantôt inviſible ou viſible, tantôt ſeul ou avec ſes ſuppôts, aſſiege certains hommes pour leur nuire ou les induire au mal. Ceux dont il ſe ſert

pour

pour l'exécution de ſes mauvais deſſeins & à qui il enſeigne des ſecrets funeſtes & au deſſus du pouvoir humain, ſe nomment des *enchanteurs* & des *ſorciers*. Quoiqu'il ne ſe trouve nulle-part des perſonnes qui ayent appris & qui exercent ces enchantemens & ſortileges, c'eſt néanmoins une erreur généralement répandue parmi le peuple qu'il en exiſte. L'origine de cette erreur vient peut-être de ce que, de tout tems, les gens ſages ont penſé & dit, que les tentations au vice nous ſurprennent à l'improviſte & imperceptiblement, ce qu'ils auront voulu exprimer ou peindre en lui attribuant des aîles: ils l'ont repréſenté comme un monſtre, à cauſe de ſa turpitude; & vu qu'il fait le tourment des vicieux & de quiconque leur eſt aſſocié, le ſerpent & la fourche auront paru des emblêmes expreſſifs des maux dont il eſt la ſource. Pour donner à tout cela un nom, on a choiſi celui de *Diable*, qui étoit déja connu pour ſignifier un eſprit malfaiſant, & doué d'un pouvoir ſupérieur, dont on admettoit l'exiſtence ſans trop ſavoir quelle idée on devoit s'en former. Les hommes une fois imbus, d'après les imaginations des poëtes & des peintres, de la réalité d'un être ſi horriblement fait, ils n'ont pas manqué de lui attribuer tout le mal dont ils ne pouvoient aſſigner la véritable cauſe. En conſéquence ils ont cru aiſément que des perſonnes qui leur ſembloient malfaiſantes avoient commerce avec lui, & en apprenoient des arts diaboliques: & que ces enchanteurs & ſorciers avoient leurs aſſemblées, où ils ſe rendoient d'une maniere ſurnaturelle. Combien d'eſprits crédules à qui d'autres ont dit, & qui croyent, que les ſorcieres ſe rendent au *Sabbat* ſur quel-

quelque haute montagne, en traverſant les airs à califourchons ſur un manche à balai (voyez *la troiſieme partition* à gauche).

Toutes ces erreurs, dont il n'eſt pas au reſte poſſible d'indiquer la ſource, tant celles qui concernent l'exiſtence de ces êtres doués d'un pouvoir au deſſus de l'humain, que celles qui ſuppoſent ces opérations oppoſées *au cours ordinaire de la nature*, à l'analogie de ce dont l'expérience nous inſtruit, à la ſuite naturelle des événemens, & dont on ne peut alléguer aucune raiſon ſuffiſante qui en prouve la réalité; toutes ces erreurs, dis-je, qu'enfante la crédulité, s'expriment par le ſeul mot de *ſuperſtition*. C'en eſt une de ſe faire un épouvantail d'une figure de Diable de cette eſpece, des ſorcieres, & des revenans; de mettre ſa confiance dans les preſſentimens & les ſonges; de ſe promettre ou d'appréhender, de la part de quelque être que ce ſoit, des effets prodigieux, ſoit en bien ou en mal, de la réalité desquels on ne peut raiſonnablement ſe convaincre.

Toutes les fois donc qu'on vous racontera quelque choſe de contraire au cours de la nature, Enfans, défiez-vous de ces récits menſongers, ou ſuperſtitieux, ou dont vous ne pénétrez pas bien le ſens. Rejettez-les hardiment, lorſque ce qu'on vous raconte n'eſt pas fondé ſur une expérience bien conſtatée de la part de celui qui veut en être crû, & qui n'a d'autre preuve à alléguer que le rapport de quelqu'un qui le lui a dit, lequel lui-même le tenoit d'un troiſieme.

d) Une ſource féconde en erreurs c'eſt encore la facilité avec laquelle, *ſur un petit nombre d'expériences du même genre, nous décidons que tel ou tel cas y doit être rapporté, & concluons même du particulier au général*, ou à l'univerſalité. Qu'à la ſuite de l'apparition d'une Comete il arrive deux ou trois fois dans un pays quelque grande cataſtrophe, s'enſuit-il qu'une Comete eſt un préſage de pareils événemens malheureux? Quelle proportion trois expériences peuvent-elles avoir avec le nombre innombrable de cauſes qui peuvent amener de ſemblables circonſtances? Bien loin de former une certitude, elles ne fourniſſent pas la moindre probabilité, & cependant elles ſuffiſent à des ignorans, pour en tirer des conſéquences, ſurtout lorſque d'autres les induiſent à porter des jugemens ſi hazardés.

e) Plus d'une erreur doit ſon origine *à l'air de démonſtration qu'on peut donner à ce qu'on prétend établir*, quoique les argumens qui ſemblent le prouver ne portent pas directement ſur le ſujet dont il eſt queſtion. L'ambiguité des termes, dont on ne s'apperçoit pas, occaſionne ſouvent qu'on prend une choſe pour l'autre, & que l'on tire une conſéquence qui ne réſulte pas des principes qu'on a établis. Suppoſez un inſenſé qui ſe hazarde ſur une riviere laquelle n'eſt pas encore bien priſe, & qui raiſonne ainſi: 1) perſonne ne peut changer ſa deſtinée; 2) c'eſt en vain qu'on voudroit par ſa circonſpection échapper à un malheur inévitable; 3) ma deſtinée eſt aujourdhui de périr dans l'eau, ou de m'en tirer heureuſement; 4) il ſeroit donc inutile de m'arrêter à conſidérer ſi la glace eſt aſſés forte pour ne pas rom-

rompre, ou si elle ne l'est pas. Qu'arrive-t-il? l'insensé tente l'avanture, & se noye. Ses trois premieres propositions fondoient tout son raisonnement: la premiere & la troisieme sont sans ambiguité; mais la seconde, quoique vraie en général, ne porte que sur ces sortes d'accidens qui ne nous menacent qu'autant que nous n'y donnons pas lieu nous-mêmes par notre conduite. Tel n'étoit pas assurément le genre de mort qu'il est allé chercher, en s'hazardant sur la glace non encore bien prise, & en négligeant les moyens que la prudence lui auroit prescrits pour s'en assurer.

f) Lorsqu'un homme a adopté des erreurs, & qu'il s'y trouve engagé de maniere qu'il lui paroit dangereux de douter de la vérité des faux principes, sur la foi desquels il a déja embrassé plus d'une opinion qu'il a crû pouvoir en déduire: lorsque son erreur lui est commune avec bien d'autres personnes qui pensent comme lui, & qu'il ne pourroit l'abjurer entierement sans avoir beaucoup à changer dans sa maniere de penser & d'agir, il est bien difficile qu'un tel homme y renonce. Il lui est bien plus aisé de se mettre au dessus de ses doutes, & cela d'autant plus que la liaison de son erreur avec chacune des opinions qu'il a adoptées en conséquence, semble lui fournir une preuve particuliere de la vérité de ce qu'il croit.

d) *De l'usage de l'entendement. Les vérités premieres* sont des vérités indubitables, quoique, par cela même qu'elles sont les premieres, on ne puisse les démontrer par d'autres & les en déduire.

duire. De cet ordre ſont: 1) les obſervations que nous faiſons au moyen des ſens, comme, que les corps ſe meuvent; 2) le ſentiment que nous avons de ce qui ſe paſſe en nous, par ex. des penſées, des doutes, des eſpérances & des craintes qui nous occupent; 3) les principes qui, auſſitôt qu'on nous les propoſe, ou lorſque nous avons eu le tems de les bien ſaiſir, nous frappent par leur vérité: les ayeux de mon grand-pere, me dit quelqu'un, ſont auſſi les miens: cela eſt inconteſtable.

De même que l'homme eſt en état de faire l'uſage qu'il veut de ſes facultés corporelles, il eſt auſſi en ſon pouvoir, dans un grand nombre de circonſtances, de croire ou de douter, c. a. d. de fortifier ou d'affoiblir les raiſons de crédibilité ou de doute qu'il a par rapport à quelque ſujet. C'eſt une obligation pour lui de faire ſervir ce pouvoir à ſon plus grand avantage: & c'eſt ce qu'on nomme l'obligation d'aquieſcer aux raiſons de crédibilité, ou *le devoir de la foi*, dans le ſens philoſophique (voy. ci deſſous 7, b. c).

Vous fût-il poſſible de douter des vérités premieres, vous vous appercevriez cependant que le doute ſeroit alors nuiſible, & ſans aucune utilité. Dans ce cas il eſt de votre devoir de ne pas entretenir un pareil doute, mais de le rejetter comme quelque choſe de mépriſable & de dangereux.

Vous trouverez en vous une diſpoſition naturelle à juger qu'une choſe eſt conforme au

cours de la nature, à des preuves & doctrines non suspectes, ou à une multitude satisfaisante de probabilités. Ainsi il vous seroit difficile de douter qu'une pierre suspendue à un fil ne tombe, dès qu'on aura coupé le fil; qu'il n'y ait un incendie dans la ville, lorsque tout le monde vous le dit; qu'une éclipse annoncée par les mathématiciens n'arrive comme ils l'ont prédite; qu'un homme ne soit complice d'un vol qu'on trouve chez lui, & pour lequel il a fait certaines dispositions, de concert avec d'autres en compagnie de qui on l'a vu. Cependant, dans tous ces cas, il y a encore moyen de douter: au moins quelques personnes prétendent qu'elles le peuvent: mais un semblable doute est presque toujours contraire au devoir d'aquiescer aux motifs de crédibilité. En effet il faut croire sans hésiter telle ou telle chose qui se trouve conforme au cours de la nature, à certaines especes de témoignages & de maximes, & à un très grand nombre de probabilités. Tout cela doit nous paroître complettement vrai, le doute qui nous feroit refuser notre aquiescement étant en opposition avec toutes les fins de l'homme & de la société.

Néanmoins comme il arrive quelquefois des choses qui ne s'accordent pas avec ces témoignages, ces doctrines, ces probabilités accumulées, & en un mot avec ce que nous connoissons du cours de la nature, la vérité par rapport aux hommes n'est pas, dans un petit nombre de cas très rares, conforme à l'événement ou à l'actualité des choses: & pour m'exprimer plus brievement encore, il

il y a bien des especes de vérités dont l'infaillibilité souffre quelques exceptions. Cela n'empêche pas que lorsque nous pensons conformément à ces vérités, nous ne pensions vrai, en même tems que nous devons cesser, dans les cas si rares où l'événement contredit l'idée que nous en avions, de tenir pour vraies les choses qui souffrent ainsi quelque exception. Ce qui est vrai généralement parlant, ne l'est pas toujours & dans tous les cas particuliers, si l'on donne le nom *de vérité* à toutes les propositions qui méritent d'être admises avec un entier aquiescement & sans le moindre doute, & non à cela seul qui se trouve par l'événement, & dans la réalité, tel que nous l'avons conçu. Mais ce dernier sens restreint n'est pas celui du langage ordinaire, vu que nous appellons vraies bien des choses dont l'actualité ou la réalité ne peut être constatée par la comparaison avec l'idée que nous en avons conçue, quoique nous en soyons convaincus avec raison, d'après ce qu'en jugent tous les hommes généralement.

Lorsque vous vous appercevez d'une erreur dont vous vous êtes détrompé, remontez dès qu'il vous sera possible à la source de cette erreur. Vous apprendrez par là à penser plus vrai de jour en jour, & à vous en moins laisser imposer.

Comme nous sommes exposés à nous tromper souvent, lorsque de longue main nous ne nous sommes pas exercés dans l'art de penser & de juger, & que même nous ne sommes jamais à l'abri de ce danger, il faut 1) que nous ne per-

dions jamais de vue cette infirmité de notre esprit, 2) que tout ce que nous avons de tems & de capacité pour réfléchir, nous ne le perdions pas à des choses indifférentes ou de peu d'importance, mais que nous l'employions à ce qui intéresse le plus notre félicité, & que 3) nous nous conduisions dans chaque circonstance de maniere que si nous nous trompons, ce soit toujours à notre moindre préjudice, c. a. d. en nous exposant au plus petit mal, & à la perte du plus léger avantage possible.

Il est en notre pouvoir, dans un grand nombre de cas, de régler le cours de nos pensées, de nous arrêter à quelques-unes, d'en interrompre d'autres, & de nous attacher à certains objets, ou de nous tenir en garde contr'eux, entant qu'ils excitent ou calment nos désirs & nos passions, & influent par cela même sur notre conduite. Accoutumez-vous donc à une maniere d'agir qui puisse faciliter à vos pensées une tendance soutenue vers la vertu & la félicité: & ne négligez pas les moyens propres à y concourir. Dans les choses importantes, dont vous ne pouvez que rarement approfondir la vérité, ne soyez pas facile à croire, & ne vous reposez pas sur d'autres des recherches nécessaires.

Le penchant ou la répugnance des hommes pour certaines choses actuelles nait souvent d'une ressemblance qu'elles ont avec d'autres antérieurement connues: ressemblance d'ailleurs qui n'est pas telle, qu'elle puisse fonder notre penchant ou notre répugnance. Par exemple, il n'est pas fondé en raison que parce que deux personnes

nes à long nez ont tel caractere, toutes celles dont le nez eſt de la même meſure, ſoient du même caractere. Quelqu'un qui s'accoutume à ne pas juger, d'après ſes premieres idées, des choſes de quelque importance, ſe ſoustrait au dangereux *empire* de l'imagination qui induit la plûpart des hommes à agir follement, & à ſe rendre malheureux.

Lorſque *par le moyen des ſens* vous faites quelque recherche intéreſſante, apportez-y une attention ſérieuſe & ſoutenue, & employez-y plus d'un ſens, s'il vous eſt poſſible, pour vous mieux aſſurer de la vérité.

De ce qu'une propoſition *n'a pas été établie ſur des preuves ſolides* par nombre de prétendus démonſtrateurs, il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit fauſſe: comme il ne s'enſuit pas qu'un corps tombe, parcequ' il ne paroit ſoutenu que ſur de foibles appuis, quoiqu'il en ait peut-être de plus ſolides que ceux que nous appercevons.

Vous aurez lieu de vous convaincre que *les opinions de la multitude*, que contrediſent unanimement toutes les perſonnes de ſavoir & d'expérience, ſont fauſſes & ſans fondement. Dans un tel cas la pluralité des voix en faveur d'une opinion ne forme pas ſeulement une vraiſemblance. Comme un ſeul poids peut l'emporter ſur un grand nombre de légers, il en eſt de même en fait de témoignages & de doctrines. *La jeuneſſe*, toutes choſes d'ailleurs égales, *étant moins expérimentée* & moins circonſpecte que l'âge mûr, gardez-vous d'adopter les opinions communes aux

jeunes gens, lorſque des perſonnes inſtruites les déclarent fauſſes & dangereuſes.

S'agit-il *d'ouvrages de l'art*, le jugement de ceux qui en font leur occupation journaliere eſt préférable, quoiqu'il ne ſoit pas infaillible; les hommes étant ſujets à l'erreur.

Toute connoiſſance qui n'influe en rien ſur la tranquillité de votre ame, & ſur vos actions, doit vous paroître bien moins intéreſſante que l'exercice des bonnes œuvres, & qu'une *connoiſſance pratique* qui vous fourniſſant des directions pour la conduite, peut vous rendre meilleurs & plus ſatisfaits.

2) *Eclairciſſement & confirmation de quelques idées.*

a) *Des corps & de l'eſpace.*

On appelle *corps* toute ſubſtance impénétrable, limitée par ſa propre circonférence, & qui eſt ſuſceptible d'accroiſſement & de diminution par ſa réunion à d'autres du même genre, dont il peut auſſi être ſéparé.

De ce que chaque corps peut être réuni à d'autres, il ne s'enſuit pas que par une union effective il devienne un jour partie d'un plus grand corps: non plus que de ſa diviſibilité on ne peut conclurre qu'il ſera jamais diviſé en ſes moindres parties. Les corps qui par eux-mêmes ſont indiviſibles, ſoit qu'ils exiſtent à part, ou comme par-

parties d'un plus grand corps, ſe nomment *atomes*, *élémens*. Tout corps, qui n'eſt pas un atome lui-même, eſt un compoſé d'atomes.

Les atomes & particules qui compoſent un corps en ſont dits la *matiere*; ſurtout lorſque nous concevons que par la diminution ou tranſpoſition de ces petites parties, ou par leur mélange avec d'autres, il en réſulte des corps d'une certaine eſpece: ou que ce corps quelconque s'eſt formé par la transpoſition & le mélange des parties d'autres corps. Ainſi la matiere du pain eſt la farine & l'eau, & celle du bled la farine & le ſon.

Quand d'un vaſe dans l'autre on verſe de l'eau, & qu'enſuite on la reverſe dans le premier, elle le remplit à la même hauteur, ce qui en eſt reſté attaché au ſecond pouvant être compté pour rien. Si les vaſes ſont de différente figure, l'eau prend une forme différente, quoiqu'elle conſerve la même denſité.

La figure d'un corps eſt dite auſſi grande qu'une autre, quand la même quantité d'eau, ou de telle autre eſpece de corps que nous concevons partout d'une égale denſité, & pouvant recevoir toutes ſortes de formes, trouve place dans ſon intérieur. On peut donc au moyen de l'eau (voy. Elémens de Géom. §. 90) comparer & meſurer *la grandeur de certains corps*.

Les arbres d'une forêt, les collines, les maiſons &c. conſervent la même diſtance reſpective, ce qui fait que nous nous les repréſentons en autant de *lieux* ſéparés. Le lieu qu'occupe un corps, d'une certaine grandeur & figure, eſt

nommé *eſpace* : cet eſpace eſt dit *plein* lorſqu'il renferme actuellement un corps quelconque, & *vuide* lorſque nous en concevons ſeulement la poſſibilité. Au reſte le langage ordinaire n'admet pas cette préciſion, & nous appellons *vuide*, *l'eſpace entre les quatre murailles d'une chambre*, quoiqu'il s'y trouve des atomes de pouſſiere, des vapeurs, de la fumée, & qu'il n'y ait, comme je le montrerai plus bas, aucun eſpace un peu ſenſible qui ne ſoit rempli de particules d'air. Mais ces corpuſcules ne nous oppoſent aucune réſiſtance ſenſible, & ne ſont comptés pour rien eu égard à d'autres corps dont nous concevons que l'eſpace pourroit être rempli. Ainſi nous diſons qu'une bouteille où il n'y a que de l'air eſt vuide, parce qu'elle eſt faite pour contenir quelque liqueur.

Tout corps étant terminé par ſa propre circonférence, il doit y avoir des lieux & des eſpaces hors de lui, de quelque grandeur que ſoit ſa maſſe. Repréſentez-vous, comme vous pourrez, la totalité des corps, chacun à la place qu'il occupe, & formant tous enſemble un ſeul corps, ou cet Univers entier. Vous êtes convaincu ſans doute, & ſans pouvoir vous en défendre (*), que cet Univers a ſes bornes; qu'il faut admettre la poſſibilité de lieux & d'eſpaces pour

(*) Il y a cependant des Philoſophes qui, par de bonnes raiſons, croyent pouvoir conteſter cet eſpace prétendu entierement vuide, hors du monde & dans ſon enceinte. Ils ſoutiennent que l'eſpace n'eſt formé que par l'exiſtence & l'aggrégation actuelle des corps, & qu'où il n'y a point de corps il n'y a point d'eſpace, lequel n'étant lui-même ni corps ni eſprit n'eſt qu'une chimere de l'imagination. *N. du Trad.*

pour un plus grand nombre de corps qu'il n'en existe actuellement, ou qu'au delà des bornes de cet Univers il y a un *espace vuide qui, en ligne droite, peut être conçu incommensurable, ou prolongé à l'infini.* Nous pouvons de même, entre les corps existans, concevoir *des intervalles entiérement vuides*, quoiqu'il ne s'en trouve de tels dans aucune partie sensible de l'espace qui nous environne, comme nous le prouverons dans la suite. Mais qu'il y ait une infinité de parties insensibles de l'espace complettement vuides, c'est ce que semble prouver le mouvement, puisque dans la supposition du plein absolu, si nous nous trouvions environnés de corps sans aucun interstice vuide, nous ne pourrions avancer le pied, ni remuer la main.

b) *Du mouvement & de la pesanteur.*

Le corps est tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre. La cause de ce changement s'appelle le mouvement du corps dans lequel se trouve la cause d'un pareil effet. Un homme qui en marchant se meut lui-même, s'approche ou s'éloigne de tel objet qui a une étroite correspondance avec d'autres. Le *mouvement* & le *repos* sont tellement opposés, qu'à chaque instant donné un corps quelconque se meut, ou est en repos.

On distingue entre *le mouvement* & *le repos réel ou apparent.* Celui qui cotoie dans un bateau le rivage bordé d'arbres & autres objets, change de lieu par rapport à ces objets: il lui semble-roit que c'est le rivage qui se meut, si plus

d'une expérience ne lui avoit appris que c'eſt lui qui eſt en mouvement avec le bateau. Il y a donc ici repos & mouvement apparent, & il en eſt ſans doute de même du repos de tous les êtres placés ſur notre globe, ſi, comme j'en fournirai la preuve, notre Terre eſt dans un mouvement perpétuel. *Il y a donc apparence qu'aucun corps, en aucun tems, n'eſt dans un repos abſolu.* Ainſi lorſque je parle de repos, on doit l'entendre du repos apparent de ces corps qui conſervent, un certain tems, le même rapport de lieu & de diſtance avec ces maſſes immobiles ſur notre Terre, comme maiſons, collines, rochers &c.

Tout mouvement ſe fait avec un certain degré de *viteſſe*, & ſelon une *direction* déterminée, c. a. d. en avant, en arriere, ou vers quelqu'un des côtés dont le nombre eſt égal à celui des lignes qui du centre d'un cercle peuvent être tirées à la circonférence. La viteſſe ſe compare ou s'évalue dans deux circonſtances, en ce qu'on ſuppoſe une certaine ligne, p. ex. la meſure d'un pied, comme une unité d'étendue, & une certaine durée, par ex. une ſeconde, comme une unité de tems, & qu'enſuite on diviſe le nombre de lignes d'étendue par le nombre de ſecondes ou durées de tems. Selon que l'un des quotiens dans ce calcul eſt plus grand que l'autre, le nombre de lignes d'étendue ſe trouve compris plus de fois dans le plus grand quotient. Suppoſé qu'un meſſager parcoure huit lieues en douze heures, & un autre cinq lieues en ſept heures, la viteſſe du premier eſt de deux tiers ou $\frac{8}{12}$, & celle du ſecond de $\frac{5}{7}$; d'où il paroit que le ſecond a été plus vîte que le premier

premier selon la proportion de $\frac{5}{7}$ à $\frac{2}{3}$ ou dans le rapport de $1\frac{1}{14}$ à 1.

Un plan horizontal est, dans chaque lieu de la Terre, la surface de l'eau en repos, & telle autre superficie de niveau avec elle ou dans la même direction. On appelle *ligne horizontale* une ligne droite tirée sur un plan parallele à l'horizon: *la ligne verticale* ou *perpendiculaire* tombe sur le plan horizontal de maniere à former deux angles droits (Elém. de Géom. §. 55).

Tous les corps d'un certain volume ou masse tombent de haut en bas perpendiculairement, tant au dessus qu'au dessous de la surface de la Terre. Lorsqu'ils en sont empêchés par l'impénétrabilité d'autres corps, ils font effort sur eux, ou les pressent. Cette propriété des corps se nomme leur *pesanteur*.

On distingue dans la ligne perpendiculaire la direction de haut en bas, & celle de bas en haut. La premiere est dite *perpendiculaire descendante* & l'autre *ascendante*.

Vous éprouvez l'effet de la pesanteur lorsque vous soulevez, ou portez quelque corps. Sa pression augmente lorsque vous y ajoutez quelque matiere que ce soit. Mais il y a des corps d'un plus gros volume, qui ne sont pas aussi difficiles à soulever & à porter que d'autres qui occupent moins de place. Un seau ordinaire, rempli de plomb ou d'or, peut à peine être soulevé par quelqu'un qui le portera aisément plein d'eau: & à volume égal le bois est plus léger que le plomb, & le plomb plus léger que l'or.

Le

Le degré de peſanteur d'un corps fait ſon *poids*. Un ſac de laine, & un ſac d'argent, peuvent être du même poids, & également aiſés ou difficiles à porter, lorſqu'un ſac eſt, dans la proportion requiſe, plus grand que l'autre. Une eſpece de corps qui, à grandeur égale, eſt d'un plus grand poids qu'un autre, ſe nomme *ſpécifiquement plus peſant*: la peſanteur ſpécifique du bois de chêne eſt plus grande que celle du ſapin.

On a obſervé que les corps dont la peſanteur ſpécifique eſt la plus ſenſible, ſont auſſi plus ſerrés & compactes que d'autres. Auſſi lorſque les parties intégrantes d'un corps ſont diſpoſées de maniere à laiſſer des interſtices, il peut arriver que de moindres parties d'un corps ſoient ſpécifiquement plus peſantes que d'autres plus grandes, étant plus rapprochées: p. ex. une mie de pain pulvériſée peut avoir une peſanteur ſpécifique plus grande, que le morceau entier.

c) *De la durée, du tems & de l'éternité.*

Ma vie entant qu'homme dure depuis le premier moment où j'ai commencé de vivre, juſqu'au dernier où mon corps ſera privé de vie, ou que la mort en détruira les reſſorts & l'action. La durée d'un vaſe fragile de terre doit être comptée du moment où il a été figuré en vaſe, juſqu'au moment où il a été briſé. Une ſemblable durée a un commencement & une fin, & ſe nomme *un tems*. En ſuppoſant, ce qui eſt impoſſible, qu'un pareil vaſe n'eût point commencé

mencé à exiſter ſous cette forme, ſa durée ſeroit *ſans commencement dans l'éternité.* Et ce qui ne peut non plus être vrai d'aucun vaſe ſemblable, ſuppoſé qu'il ne dût jamais ceſſer d'exiſter comme tel, ſa durée ſeroit *ſans fin dans l'éternité;* elle égaleroit la durée de la nouvelle vie que recouvrera, après la mort du corps, notre ame immortelle. Si cette vie de notre ame n'avoit point eu de commencement, comme elle n'aura point de fin, ſa durée ſeroit *une éternité à ces deux égards.* *)

d) *Des effets & des cauſes.*

Suppoſez deux boules: l'une eſt en repos, l'autre eſt en mouvement & frappe la premiere. Après le choc toutes les deux ſe meuvent, mais le mouvement de la premiere eſt autre que ſi elle n'avoit pas touché celle qui étoit en repos. Leur état a changé, & ce changement s'eſt fait au moment du choc, & auſſi à l'inſtant où votre pouls battoit, & où vous ne faiſiez que regarder les

*) Je ſoutiens que peu à peu le tems viendra où les jeunes gens, d'après ces exemples, comprendront ces termes, auſſi exactement que les plus profonds Philoſophes qui ne ſe ſont pas fait une habitude de nier que cette maniere de concevoir ces notions ſoit la véritable, par la ſeule raiſon qu'on ne peut les concevoir à l'aide de définitions dans leſquelles il n'entre aucune négation, pas même dans les termes. Car la négation qui entre dans l'expreſſion de ces idées a pour baſe une notion réellement affirmative, mais d'une eſpece qui n'admet aucune comparaiſon, & qui par conſéquent ne ſauroit être énoncée en d'autres termes.

les boules. Mais le battement de votre pouls n'eſt pas la cauſe de ce changement, qui ſeroit arrivé de même, en euſſiez-vous été à mille lieues, ou fuſſiez-vous mort depuis cent ans. C'eſt donc l'impénétrabilité des deux boules, & leur choc, qui en ſont la vraie cauſe; ſans compter ce que le plan plus ou moins uni, & la pénétrabilité plus ou moins grande de l'eſpace qu'elles ont parcouru après le choc, & d'autres circonſtances que nous connoiſſons rarement toutes enſemble, peuvent y avoir contribué. Autre exemple. Vous voyez entrer votre ami, vous vous en réjouiſſez, vous voulez lui parler, & au moyen des organes de la voix vous proférez des paroles. Ce ſont quatre opérations qui ſe font ſucceſſivement en quatre ſecondes: la premiere étoit cauſe, & la deuxieme effet; cette deuxieme eſt cauſe de la troiſieme qui eſt ſon effet, & celle-ci devient à ſon tour cauſe de la quatrieme, ou des paroles que vous avez prononcées, comme un effet de votre volonté. Mais avant de les prononcer le balancier de votre pendule a marqué par ſes vibrations une, deux, & trois ſecondes qui ne ſont en rien cauſe de vos paroles, puiſque ſi la pendule avoit été arrêtée, vous n'en auriez pas moins dit ce que vous avez voulu dire. C'eſt donc votre volonté qui eſt la cauſe de vos paroles, & vous ne les auriez pas prononcées ſi vous ne l'aviez ainſi voulu. Mais l'auriez-vous voulu, ſans la joie que vous avez reſſentie? Non ſans doute: c'eſt donc cette joie qui en eſt cauſe. Et comme vous ne l'euſſiez pas éprouvée ſans la préſence de votre ami, c'eſt donc cette préſence qui l'a occaſionnée, ou qui en eſt cauſe. Retenez bien ces exemples, & vous comprendrez à l'avenir les

mots

mots de *cauſe* & *d'effet*, auſſi diſtinctement que ceux dont le jugement eſt le plus formé.

Au premier abord de votre ami dont la vue vous cauſa tant de joie, vous apperçutes auſſi ſon manteau & ſes bottes, ſans que cette circonſtance contribuât en rien à votre ſatisfaction. Lors donc qu'une choſe quelconque, que nous nommerons A, eſt cauſe de l'actualité ou de la modification d'une autre B, on ne peut réputer comme raiſon de B, ſoit de ſon exiſtence actuelle, ſoit de ce qu'il exiſte de telle ou telle maniere, ſi ce n'eſt préciſément, dans la cauſe A, ce ſans quoi l'effet B n'auroit pas eu lieu, ou ne ſeroit pas réſulté de la même maniere. La vue de votre ami étoit bien la cauſe de votre joie, mais uniquement parce qu'elle avoit quelque choſe de propre à vous réjouir, & à vous cauſer un mouvement de joie tel que vous l'avez éprouvé; en un mot parce que la préſence d'un ami renfermoit en ſoi la raiſon de votre joie. *Tout ce donc qui tient à une cauſe, ne doit pas être réputé la raiſon de l'effet qu'elle produit.* Cet exemple peut ſuffire pour vous faire comprendre dans la ſuite ce qu'on entend par *la raiſon* d'une choſe.

Avant que tout ce qui eſt requis pour la raiſon d'une choſe qui doit s'effectuer, ſe trouve réuni, c. a. d. juſqu'à ce que *la raiſon ſuffiſante* d'un effet ſoit complette, l'effet ne s'enſuivra jamais. Suppoſons que pour produire la joie que vous a cauſée la vue de votre ami, toutes ces différentes circonſtances ayent concouru: 1) le ſouvenir ſubit que vous aviez un conſeil important à lui demander, 2) qu'il vous apportoit quelque nouvelle

velle intéressante, 3) que sa société étoit pour vous le passe-tems le plus agréable. 4) enfin, outre trois motifs que je passe sous silence, (5. 6. 7.) la vue même de l'ami qui vous arrive est un motif de vous réjouir; & par conséquent la raison suffisante de votre grande joie est la réunion de ces sept circonstances. S'il en eût manqué une il n'en seroit pas résulté pour vous une joie aussi sensible, & telle que vous l'avez ressentie. Dire que l'effet peut être produit lors même qu'il manque quelque chose à sa raison suffisante, c'est ne pas bien penser à ce qu'on dit. Ce manque, quel qu'il soit, qu'on suppose sans réflexion appartenir à la raison suffisante d'un effet, n'en faisoit pas essentiellement partie, puisqu'autrement la même raison qui auroit suffi pour produire un effet, seroit une raison à laquelle il auroit manqué quelque chose pour l'effectuer.

e) *De la raison suffisante.*

Tout effet, c. a. d. tout ce qui a un commencement, un principe, *est produit par une cause*, qui en renferme la raison suffisante. *Il n'y a donc point d'effet qui n'ait sa raison suffisante* sans laquelle il n'existeroit pas, ou ne s'effectueroit jamais. Enfans, imprimez-vous bien ce *principe de la raison suffisante*. Vous le comprenez déja sans doute, & plus vous y réfléchirez, plus vous vous persuaderez qu'il est conforme à la vérité, tout aussi bien que de plus âgés que vous qui y ont le plus réfléchi. Vous avez appris par un assés grand nombre d'exemples que les effets ont leur cause, leur raison sans laquelle ils ne pourroient s'effectuer. La facul-

culté qu'a votre ame d'appercevoir les objets par les organes des ſens, l'organiſation & la bonne conſtitution de vos yeux, & la lumiere ne ſont-elles pas la raiſon pourquoi vous voyez &c? La nourriture que vous prenez n'eſt-elle pas la raiſon de votre accroiſſement; & ſi vous chargez trop votre eſtomac n'eſt-ce pas ce qui vous cauſe quelque indiſpoſition? Vous conduiſez-vous ſelon les conſeils & les ordres de vos ſupérieurs, n'eſt-ce pas une raiſon de ſatisfaction pour vous & pour eux? Ne ſont-ce pas vos pere & mere qui ſont la cauſe de la vie que vous tenez d'eux? Lorſque vous badinez toujours d'un air gai, avec un enfant, n'eſt-ce pas ce qui le fait rechercher votre compagnie? N'eſt-ce pas l'engrais, la pluie, la chaleur du Soleil, la différente température de l'air qui renferment la raiſon pourquoi les plantes croiſſent & mûriſſent &c? *Nous ignorons*, il eſt vrai, la raiſon *de bien des choſes*. Nous ſavons rarement pourquoi le tems change, d'où nous vient telle maladie, à quoi il faut attribuer telle production monſtrueuſe, quelle eſt la premiere cauſe du vent, ce qui fait qu'un homme a plus de capacité qu'un autre. *Mais avec plus d'expérience & un plus grand degré d'attention, telle perſonne découvre ſouvent la raiſon d'une choſe qu'il ne lui avoit pas été poſſible juſqu'alors de découvrir, quoiqu'il en exiſtât une bien réelle.* Vous ne ſaviez pas autrefois comment un animal pouvoit être tué par la décharge d'une arme à feu; comment on pouvoit inſtruire de tout ce qui vous concernoit quelque perſonne abſente, au moyen d'un papier écrit; ce qui faiſoit monter & deſcendre le vif-argent dans le tube d'un baromêtre; par quelle raiſon le fer enfonce dans

l'eau, tandis que le liege ſurnage &c. toutes choſes dont vous ſavez aujourd'hui rendre raiſon. Ainſi, quoique la cauſe de pluſieurs effets nous demeure cachée, cependant *comme nous n'avons jamais pu découvrir qu'un ſeul effet fût ſans cauſe*, c'eſt une vérité conſtante, ou du moins un jugement porté d'après une regle toujours eſſentiellement utile, que tout effet a ſa cauſe, & par conſéquent une raiſon telle qu'elle ſuffit pour le produire. Il ne vous ſera donc plus poſſible de révoquer en doute le principe de la raiſon ſuffiſante.

Si, comme je l'ai déja remarqué, il y a quantité de choſes dont nous ignorons entierement la cauſe & la raiſon; *il en eſt, en beaucoup plus grand nombre encore, dont perſonne ne connoit toute la raiſon ſuffiſante, tout ce qui eſt requis pour leur actualité.* Sans doute l'action de battre le fuſil eſt une raiſon pourquoi l'étincelle en ſort, mais nous ne pouvons pas dire que c'en ſoit toute la raiſon ſuffiſante, puiſque nous voyons qu'on bat ſouvent l'acier contre la pierre à fuſil ſans en tirer du feu. De même le frémiſſement de la cloche eſt ſans doute une raiſon du ſon qu'elle rend: néanmoins comme dans certains cas, ou expériences, la cloche frémit fortement ſans rendre aucun ſon, celui qui n'en ſait pas davantage ne connoit pas encore certainement toute la raiſon ſuffiſante du ſon de la cloche. *On peut même douter qu'il y ait quelqu'un à qui elle ſoit connue par rapport à quelque effet que ce puiſſe être.* Suppoſez que cette raiſon ſuffiſante conſiſte en ſix cauſes, ou circonſtances particulieres, & que la ſixieme ait toujours concouru avec les cinq autres ſans que nous l'ayons ſeulement ſoupçonné:

il

il nous paroitra que la raiſon ſuffiſante eſt dans les cinq cauſes connues, ſans le concours de la ſixieme qui y intervient à notre inſu. *Il doit donc nous ſuffire, dans la recherche des effets & des cauſes, de découvrir des raiſons telles que, d'après une expérience conſtatée, nous puiſſions ſavoir avec certitude que tel effet en réſulte immanquablement.* Il ſe peut, par exemple, que la peſanteur d'un morceau de fer, & la fluidité de l'eau ſoient toute la raiſon ſuffiſante pourquoi ce fer enfonce; ou bien il y a encore quelque autre circonſtance requiſe que nous ignorons: cependant nous avons, dans les deux cauſes qui nous ſont connues, une *raiſon certaine* de croire que le fer enfonce dans l'eau toutes les fois qu'il y eſt jetté. Bien plus, au défaut de raiſons certaines que nous ne pouvons pas toujours découvrir, *nous devons ſouvent en admettre de probables*, c. a. d. *nous contenter de celles qui prouvent que tel effet en réſultera plus certainement & plus ſouvent, qu'il n'y a lieu d'en douter, & de ſuppoſer des exceptions rares.*

Enfans, ſi vous avez bien ſaiſi cette ſuite d'idées, elles doivent avoir une influence ſenſible ſur le progrès de vos connoiſſances. Vous comprenez, ſans doute, que *pour qu'une choſe s'effectue réellement, il ne faut ni plus ni moins que toute la raiſon ſuffiſante pour la produire.* Je dis qu'il ne faut *pas moins*, puiſque tout ce qui n'a pas été requis pour produire un effet n'appartenoit pas à ſa raiſon ſuffiſante: je dis en ſecond lieu qu'il ne faut *pas davantage*, puiſque nous n'appellons raiſon ſuffiſante que l'enſemble de tout ce qui concourt à la production d'un effet, à l'actualité d'une choſe. Lors donc que, dans un cas quelconque,

vous avez tout ce qui eſt requis pour un effet, vous ne pouvez douter que cet effet n'en ſoit réſulté ou n'en réſulte. *Ainſi toute raiſon ſuffiſante d'un certain genre produira en ſon tems & immanquablement le même effet:* & c'eſt ce que nous appellerons *le principe de l'effet infaillible & uniforme d'une cauſe ſuffiſante.*

f) *Du monde & de ſon origine.*

Aucun de vos ancêtres, en remontant de génération en génération, n'eſt au même degré dans le nombre de ceux de qui vous deſcendez: il y en a toujours un qui eſt plus près ou plus éloigné de vous, ſoit le dixieme, le vingtieme, ou le centieme. Raſſemblez-les tous en idée; avec un peu d'attention vous ſerez convaincu qu'il en eſt un qui, dans cette ſucceſſion non-interrompue d'ayeux, tient le premier rang. Il n'avoit donc point de pere, & par conſéquent point de mere, autrement il ne ſeroit pas le plus ancien, ou le plus éloigné par rapport à vous, & à ceux de qui vous tenez le jour. Et c'eſt par cette raiſon qu'il eſt la tige d'où vous tirez votre origine, *votre premier pere.* Faites le même raiſonnement par rapport à votre mere, vous vous perſuaderez qu'en remontant toujours il faut qu'il y en ait une qui ſoit la premiere de toutes, & qui n'ait eu elle-même ni mere ni pere.

Vous ne pouvez donc vous refuſer à cette vérité évidente, qu'il y a eu un premier homme & une premiere femme qui ſont la tige du genre humain, & qui n'ont point été engendrés de pere & de mere à la maniere des autres hommes.

Mais

Mais n'ont-ils point eux-mêmes d'origine? & quel eſt le commencement de leur vie ſur la terre? Réfléchiſſez-y attentivement, & vous trouverez ſurement la réponſe à cette queſtion. Vous vous convaincrez de même que dans chaque eſpece d'animaux & de plantes, il y a *des individus primitifs* ne doivent point leur origine à une propagation ſemblable à celle de tous ceux de la même eſpece qui en ont été produits.

En vous exerçant à cette méditation, vous parviendrez ſans peine à vous perſuader que chaque lieu de la terre a eu ſon premier matin ou lever du Soleil, ſon premier ſoir ou coucher du Soleil; & qu'ainſi a commencé le premier jour & la premiere nuit.

Une choſe qui n'a pas toujours été, mais qui a eu ou doit avoir ſon commencement, ſe nomme *effet* ou *ſuite* (principiatum). En réuniſſant par la penſée les différentes parties du monde, on conçoit que pluſieurs effets ſe produiſent dans le même tems, comme pluſieurs enfans naiſſent au même inſtant. Cette totalité d'effets qui commencent à exiſter ſe nomme *l'état actuel du monde* (ſtatus Univerſi).

Il y a dans les différens états du monde une ſucceſſion, comme dans les générations, en ſorte qu'il faut en admettre un qui a précédé tous les autres. Mais comment, & par quelle raiſon, ce premier état a-t-il commencé? ou bien exiſteroit-il ſans cauſe? Queſtion importante, que vous devez méditer attentivement, pour y trouver une réponſe qui puiſſe pleinement vous ſatisfaire.

La somme de tous les états passés, présens, & futurs du monde compose *cet Univers*, qui par conséquent *a commencé avec le premier de ces états*. Le commencement de cet univers n'a-t-il point de cause? Ou bien quelle est la raison de son origine, & pourquoi existe-t-il de cette maniere, & non autrement? Votre raison, si vous la consultez, vous fournira infailliblement la réponse.

g) *Du cours de la nature.*

Lorsque l'on ignore, ou que l'on ne veut pas détailler, les causes de certaines choses qui existent dans le monde, on les exprime par le mot de *nature*, ou en particulier de *nature des choses* en qui tel ou tel effet s'est opéré. On dira p. ex. *que la nature produit les variations du tems; que la nature de chaque espece d'animal est de ne produire que son semblable.*

Quant au *cours de la nature*, c'est ce que les hommes connoissent, par une longue expérience, de l'ordre qui s'observe entre les causes, & leurs effets, ou en général la suite des événemens. Selon le cours de la nature un morceau de fer compacte & arrondi s'enfonce dans l'eau; une vierge ne devient pas mere; un enfant ne nait pas avec trois yeux; le corps mort ou le cadavre d'un homme se corromt ou se desseche, sans que l'ame vienne le ranimer &c. Cependant il arrive *une infinité de choses par rapport auxquelles nous ignorons quel est le cours de la nature*, telles que les variations du vent & de la température de l'air, les effets diversifiés de quelques sources & courans de la mer, le commencement

cement & la fin des tremblemens de terre, des maladies épidémiques &c. *Il eſt auſſi des choſes qui arrivent contre ce qu'on connoiſſoit du cours de la nature*, au moment où on les a vues s'effectuer: par exemple, il y a eu un tems où l'on a regardé comme contraire au cours de la nature de faire revenir à la vie des perſonnes qu'on retiroit de l'eau au bout d'une heure, & qui paſſoient pour mortes; d'unir ſi fortement enſemble, en les graiſſant de ſuif, deux hémiſpheres de métal creux & dont on a pompé l'air, que deux chevaux vigoureux ne puiſſent les ſéparer; de connoître en pleine mer, & par un épais brouillard, la direction d'un vaiſſeau vers le nord; de donner à un abſent des nouvelles circonſtanciées, au moyen de certains caracteres tracés ſur un papier; de mettre le feu à de l'eſprit de vin en approchant ſeulement le bout du doigt; de former en plein air une image colorée & pénétrable. On peut donc dire avec vérité, c. a. d. juger d'après une regle d'une application toujours utile, *qu'un récit de quelque événement, arrivé contre le cours de la nature*, mais qu'on ne rapporte que ſur des bruits publics, eſt faux, parce qu'examen fait ces ſortes de récits ſe trouvent toujours mal fondés. Cela n'empecheroit pas que nous ne cruſſions avec fondement, quoique contre le cours naturel des choſes, ce que nous-mêmes, & pluſieurs perſonnes avec nous, aurions vu & ouï, ou ce que nombre de gens ſages & de probité certifieroient, ſurtout s'ils agiſſoient conſtamment, & dans les circonſtances les plus importantes, d'une maniere conforme à leur témoignage. En effet, tout ce que nous connoiſſons du cours de la nature étant fondé ſur l'uſage que les hommes font

de leurs organes des ſens, & ſur la créance que méritent de bons témoignages, nous ne pouvons, en pareil cas, révoquer raiſonnablement en doute des effets ſurnaturels, ou les rejetter comme faux, puiſque ce ſeroit nous interdire la découverte de nouvelles routes que ſuit la nature, & qui, juſqu'alors inconnues pour nous, le demeureroient aux autres hommes, qu'il ne nous ſeroit pas poſſible d'en inſtruire de maniere à les convaincre. *Ce ſeroit donc une erreur de ſe perſuader qu'il n'y a eu & ne peut y avoir jamais d'effets hors du cours ordinaire de la nature.* De cet ordre eſt, ſelon notre maniere de concevoir, l'origine du genre humain; elle ne peut néanmoins être conteſtée, la ſuite des générations devant néceſſairement ſe terminer à un premier homme & à une premiere femme, qui en ont été la tige.

h) *De la diverſité des cauſes.*

Les cauſes qui cooperent à un même effet ſont dites *concomitantes*: tels ſont ceux qui travaillent enſemble à conſtruire un édifice. — On diſtingue entre *cauſes principales* & *cauſes accidentelles.*

La matiere & *l'inſtrument*, la brique p. ex. & le mortier avec leſquels le maçon bâtit, à l'aide de ſa truelle, ſont réputés au nombre des cauſes de la conſtruction d'un édifice.

Toutes les cauſes ſont des eſprits c. a. d. des êtres qui, comme notre ame, agiſſent par la penſée, *ou des corps.* Nous ne connoiſſons que ces deux eſpeces de *ſubſtances*; les choſes qui n'ont point d'exiſten-

d'existence & d'action séparée & propre, ou ce que nous nommons *attributs*, *propriétés essentielles* ou *accidentelles*, ne peuvent être conçues que comme inhérentes à une substance quelconque, quoiqu'elles renferment la raison de plusieurs changemens qui y arrivent. Ainsi le dessein que j'ai dans l'esprit, ou le mouvement de mon corps, n'existent pas & ne peuvent être conçus sans moi. Je suis l'être substanciel à qui ces deux choses doivent se rapporter.

Lorsque la raison d'un effet requiert dans la substance qui l'opere un certain état particulier, cet état se nomme son *action*. Si le corps B est mû par A, ce mouvement d'A est l'action; de même, lorsque je marche ou fais quelque autre mouvement, le dessein & l'effort de mon ame s'appellent son action sur mon corps. Mais la raison & l'effet se trouvent-ils dans une seule & même substance, comme lorsqu'un désir s'éleve dans mon ame à l'occasion d'une pensée, ou que mon ame elle-même s'émeut & s'agite, le sachant & le voulant, nous ignorons alors où l'action se trouve, & en quoi elle consiste.

On nomme en général *passion* l'effet qui commence à s'opérer dans un sujet qui souffre quelque changement par l'action d'un autre. Un sujet est dit *passif* lorsque quelque action extérieure lui imprime le mouvement, ou le fait être en repos, change sa position ou son degré de viteſſe. Le *sujet* de tout acte ou action est donc ce qui en résulte & subit quelque changement. Ainsi la maison pour l'architecte, la lettre pour celui qui l'écrit, la pierre & le but pour le frondeur, est le sujet sur lequel il agit. Pour ce qui est de

nos penſées elles n'ont d'autre ſujet que ce qui en fait l'objet, & qui par là n'en eſt ni changé ni produit. Penſez-vous à une maiſon, elle eſt votre objet ou le ſujet de vos penſées.

La cauſe A, de la cauſe B de l'effet C, eſt *la cauſe médiate* ou *la plus éloignée* de C, dont la cauſe *immédiate* ou *la plus prochaine* eſt B, en ſuppoſant qu'il n'en eſt point d'autre intermédiaire. Le pere d'un enfant eſt la cauſe immédiate de ſa naiſſance, le grand-pere ou l'ayeul, le biſayeul, ſont auſſi cauſes mais l'une plus éloignée que l'autre. Il en eſt de même des effets. Si B eſt produit par A, C par B, D par C, *l'effet le plus prochain* d'A eſt B, au lieu que C & D en ſont des *effets médiats & éloignés.* Le ſavoir eſt l'effet immédiat de l'application qu'on apporte à l'étude des ſciences, d'où réſultent d'autres effets plus éloignés, tels que l'uſage que l'on fait de ce ſavoir lorſque l'occaſion s'en préſente, les avantages qu'on en retire, & l'influence que ces avantages peuvent avoir ſur notre bonheur & celui des autres, juſques dans l'éternité.

Le *projet* que nous formons de faire telle ou telle choſe eſt la premiere cauſe qui nous la fait entreprendre, & qui nous porte à mettre en uſage les moyens de l'exécuter. Mais l'éxécution elle-même, la réuſſite de notre projet, eſt une ſuite de ce que nous faiſons & des moyens que nous employons pour y parvenir, & par conſéquent un effet éloigné du projet que notre ame a conçu.

Il ne se fait rien par *hazard*, si par là on n'entend aucune cause, puisque tout ce qui se fait a sa raison suffisante. Mais si le hazard exprime une cause qui nous est inconnue, il arrive sans doute bien des choses par hazard. Le *hazard aveugle* est une cause, connue ou non-connue, que nous supposons agir sans dessein, soit parce qu'elle est inanimée & ne peut se rien proposer, ou parce qu'elle n'a eu aucun dessein en produisant quelque effet. En ce sens on peut attribuer au hazard l'action quelconque d'un corps qui n'a aucune idée de l'effet qu'il opere, comme on peut imputer à la mauvaise fortune d'un homme si, marchant dans l'obscurité & sans savoir où il va, il tombe dans quelque précipice. Lorsque les philosophes disent que tous les événemens humains, & le monde lui-même, sont *contingens*, ils n'attachent pas à ce mot l'idée vulgaire de casualité, d'événement incertain qui arrive par hazard: ils ne font que distinguer entre ce qui est nécessaire en soi & par sa nature, & ce qui pourroit ne pas être, ou exister autrement; d'où résulte la contingence de tout ce qui n'est pas Dieu, le seul être nécessaire.

La raison de l'actualité d'une chose, differe de *la raison qui nous fait reconnoître qu'elle existe réellement*. S'il existe des corps, la raison n'en est pas l'expérience que nous faisons qu'ils existent, mais cette expérience est la raison de la connoissance que nous en aquérons. Ce qui existe de toute éternité n'a certainement point de raison de son existence; autrement il faudroit admettre une cause antérieure à ce qui est éternel, ce qu'on ne peut sans contradiction. Au lieu qu'on

qu'on ne peut parvenir à la connoiſſance d'un *Etre exiſtant par lui-même* de toute éternité, ſans une raiſon qui fonde cette connoiſſance, & que je vous indiquerai en ſon tems. Nous meſurons & comparons enſemble le degré de paſſion, & celui de l'action qui la produit, & qu'on nomme la *force active*. L'une eſt en proportion avec l'autre. Une force qui peut agir ſans délai eſt dite *puiſſance* ou pouvoir: c'eſt une ſimple *faculté* lorſqu'elle a beſoin de tems & d'exercice préalable pour ſe déployer. Un enfant à la mammelle n'a que la faculté, au lieu que celui de ſept ans a le pouvoir de s'occuper d'une regle d'Arithmétique. La facilité s'aquiert par pluſieurs exercices réitérés; ainſi elle eſt un pouvoir perfectionné.

On appelle *motif* la raiſon d'un changement de volonté. L'idée du beau tems eſt un motif pour faire quelque promenade; en un mot toute repréſentation, qu'en faiſant ou en omettant telle ou telle action, nous tendons à notre but d'augmenter notre bien-être, ou d'éviter quelque mal, eſt un motif. Ce qu'on nomme *attrait* eſt tout ce qui en nous, ou hors de nous, ſert à nous faire penſer à ce qui nous intéreſſe, nous plait ou nous déplait. Le bateau, dont la ſeule vue me détermine à me promener ſur l'eau, eſt l'attrait qui m'en a fait prendre la réſolution.

S'il nous eſt connu que l'événement A ſoit la cauſe de l'événement B, & que nous demandions comment il ſe fait que B ſoit produit par A, il faut que nous ne ſoyons pas certains que A ſoit la raiſon ſuffiſante & immédiate de B.

En

En effet notre queſtion tend à ſavoir s'il y a des cauſes concomitantes & intermédiaires de l'effet B, & quelles elles peuvent être, ou ce qui dans la cauſe A eſt la raiſon propre & particuliere de B; n'y ayant point d'événement qui n'ait ſa raiſon immédiate, ſuffiſante, & diſtincte de toute autre. Mais ſi un tel effet ſe nomme B & une telle raiſon A, on ne peut répondre à la queſtion *comment B eſt produit par A*, vu qu'elle n'a aucun ſens déterminé. Car par le *comment* vous ne pouvez ſignifier ni cauſes intermédiaires ou concomitantes, ni raiſon particuliere. On ne peut nier que certaines diſpoſitions de notre corps & de notre ame ne ſoient relativement l'une à l'autre comme raiſon & effet; ſuppoſé qu'une ſemblable raiſon ſoit immédiate, ſuffiſante & particuliere, le *comment* ne peut ſe demander, & il n'eſt pas poſſible d'y ſatisfaire. *)

i) *De l'impoſſibilité & de la néceſſité.*

Nous appellons ſouvent *impoſſible* ce dont nous nions la vérité ou l'actualité, d'après la conviction que nous en avons. Ainſi il eſt impoſſible que deux & deux faſſent trois ou cinq, qu'un

*) Des connoiſſances de ce genre paroiſſent difficiles, parce que juſqu'ici on n'en a pas fait un objet d'inſtruction pour la jeuneſſe. Elles ſont cependant très eſſentielles, ſurtout eû égard à leur liaiſon avec les vérités de la religion: outre cela je les crois beaucoup moins difficiles que bien des articles de la grammaire & du catéchiſme qui, ſelon la méthode ordinaire d'enſeigner, ſont cenſés être à la portée des jeunes gens.

qu'un homme ſe trouve en deux lieux différens à la fois; & il n'eſt pas moins impoſſible *qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems.* Cette derniere aſſertion eſt ce qu'on nomme *le principe de contradiction.* Quelquefois ce qui n'a pas la moindre probabilité nous le nommons auſſi impoſſible: Que quelqu'un mette en queſtion s'il ne pleuvra pas de trois mois; nous répondrons, cela eſt impoſſible.

Par rapport à nous & à tout être vivant nous appellons impoſſible une action dont le contraire a lieu, & qui, dans les circonſtances ſuppoſées, ne peut s'effectuer par les forces & la volonté de l'être en queſtion. Il eſt impoſſible à un enfant de ſe tenir ſur le ſommet de quelque éminence lorſqu'un plus fort que lui l'en précipite: il ne m'eſt pas poſſible de m'abſtenir de la toux lorſque je ſuis fortement enrhumé. *En un mot, lorſque je ſuis forcé à faire une choſe, il m'eſt impoſſible de l'omettre, comme il ne m'eſt pas poſſible de la faire ſi je ſuis contraint de m'en abſtenir.*

D'ailleurs *nous nommons auſſi quelquefois impoſſible une action ou omiſſion* qui, quoique libre, ne peut que bien difficilement avoir lieu, ou nous répugne extremement, & ſeroit contraire à nos vues & à notre devoir. C'eſt auſſi *ce que, dans nos diſpoſitions actuelles, nous ne voulons pas faire ou omettre.* Tel qui s'eſt habitué à prendre du tabac dit qu'il ne lui eſt pas poſſible de s'en déſaccoutumer: il eſt impoſſible, dira-t-on, de prêter à un mauvais payeur, comme à lui de trouver la ſomme qu'il cherche à emprunter; il eſt, impoſſible à ce vindicatif de ſe réconcilier avec ſon

son ennemi, ou à cet homme de probité d'agir de mauvaise foi & de commettre tel crime.

Tout ce qui n'est pas impossible dans tous les sens qu'on attache à ce mot, est donc par cela même *possible*. Il l'est que demain je reçoive la visite inopinée de trois amis, parce qu'il n'est pas certain, ni même contre toute vraisemblance que l'événement ne répondra pas à cette supposition — Il est possible que je me jette dans le feu, parce que cela arriveroit si je le voulois: ou que je cesse de travailler à ce livre, parce que ce n'est pas malgré moi que je m'en occupe — Cependant à ces deux derniers égards, & dans un autre sens, la chose m'est impossible, vû qu'il répugne à mes vues & à mon devoir que je me jette dans le feu, ou que je discontinue pour toujours un Ouvrage que je me propose d'achever.

Lorsque du ouï ou du non, l'un est dit impossible, l'autre est appellé *nécessaire*, mais en autant de significations différentes. Il est absolument nécessaire que deux & deux fassent quatre, comme il est impossible qu'ils forment quelqu'autre nombre — C'est une nécessité pour moi de laisser à sa place un poids de mille livres, ainsi qu'il est de toute impossibilité que je le transporte — Un homme qui s'est mis dans l'impossibilité de s'abstenir tous les matins de boire de l'eau de vie, dira qu'il lui en faut nécessairement & régulierement sa dose: de même qu'il est nécessaire à un honnête homme de fuir la fraude & le larcin, & impossible de s'en rendre coupable.

Il y a donc des actions libres qui ſont impoſſibles ou néceſſaires, dans un certain ſens. *Mais cette impoſſibilité ou néceſſité, qui nous laiſſent le pouvoir de déterminer nos actions comme il nous plait, n'empêchent pas qu'une conduite vicieuſe ne ſoit criminelle, & que tout acte de vertu ne ſoit digne de louange & de récompenſe.*

Tout ce qui doit nous arriver eſt certain dans l'avenir, quoique nous ne connoiſſions que la moindre partie de notre ſort à venir. On peut même le dire néceſſaire, ſi par cette néceſſité on entend cette certitude avec laquelle en jugeroit d'avance quelqu'un qui, par une ſuite de raiſons ſuffiſantes & immédiates de chaque événement, pourroit conclurre de ce qui précede à ce qui ſuit, & doit encore ſuivre. Il eſt néanmoins de la derniere évidence qu'une partie de notre deſtinée n'eſt certaine & néceſſaire dans l'avenir *qu'en conſéquence* de notre conduite, & des effets de notre volonté. Nos actions, nos vices & nos vertus, notre aquieſcement volontaire ou notre réſiſtance, ne ſont donc pas plus indifférens par rapport à notre ſort à venir, qu'il ne peut l'être de manger ou de faire abſtinence, eu égard au raſſaſiement ou à la faim qui en doivent immanquablement réſulter. Et comme nous ne ſommes jamais ſans vouloir ou ne pas vouloir, & que de là dépendent nos actions ou nos omiſſions, de même que les effets qui en réſultent continuellement, & qui conſtituent en partie notre ſort, *nous ne pouvons auſſi croire ou ſuppoſer raiſonnablement une deſtinée entierement indépendante de notre conduite;* non plus que nous ne nous perſuaderons jamais que notre raſſaſiement ou notre faim ne dépendent en rien

rien de la volonté de prendre notre réfection à propos.

k) *De l'actualité ou réalité des choſes.*

Vous-même qui penſez à ce que je dis en ce moment, vous êtes *quelque choſe d'actuel* ou de réel: votre ſouffrance, votre triſteſſe, votre joie, votre perſuaſion, votre doute, tout ce que la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans votre intérieur vous y fait découvrir, a ſon actualité, ſon exiſtence réelle. Au contraire il n'y a en vous actuellement ni joie, ni triſteſſe, ni perſuaſion de telle ou telle choſe, au moment où, lorſque vous y réfléchiſſez, vous ne vous appercevez de rien de pareil: ces différentes diſpoſitions, dont vous êtes d'ailleurs capable, *n'ont point* alors en vous *d'exiſtence réelle. C'eſt ainſi que nous aquérons la notion de l'actualité, ou de l'inactualité, à l'occaſion de la connoiſſance de ce qui ſe paſſe en nous.*

Quant à ce qui eſt hors de nous, vous diſtinguez des choſes que vous ne faites que vous imaginer, & d'autres que les ſens extérieurs vous font appercevoir, à peu près comme le ſens intime vous découvre les affections de votre ame. C'eſt donc à dire que *vous attribuez*, avec une entiere conviction, *l'actualité à des objets extérieurs* & que vous vous aſſurez que certaines choſes, que vous ne faiſiez d'abord qu'imaginer, exiſtent ou n'exiſtent pas réellement.

Vous doutez donc auſſi peu de la réalité d'autres corps humains que du vôtre propre.

Dès-là que vous connoissez que vous avez une ame, vous ne pouvez vous défendre de la pensée, que des ames semblables à la vôtre animent les autres corps humains. Et vû qu'en agissant conformément à cette idée, vous parvenez avec satisfaction au but que vous vous proposez, & que le doute qui prendroit la place de cette pensée satisfaisante, seroit non seulement capable de vous attrister, mais aussi de vous écarter du but que vous avez en vue, affermissez-vous dans *la persuasion, que les autres hommes sont doués d'une ame semblable à celle qui vous anime.* En conséquence vous les reconnoitrez aussi capables de se convaincre par le témoignage de leur sens intérieur, & extérieur, de la réalité de plusieurs choses qui existent en eux & hors d'eux. De cette maniere vous multipliez la connoissance que vous avez de l'actualité, ou inactualité des êtres, *par ce que d'autres vous en disent & vous en attestent.*

Enfin, comme le cours de la nature est régulier, & qu'il résulte constamment, de causes d'un certain genre, de certains effets réels, *la conséquence que nous devons tirer d'une expérience générale ou fréquemment réitérée, nous conduit à reconnoître encore d'autres choses réelles* qui ont été, sont, & seront. Cette sorte de connoissance ne peut que nous paroître certaine, puisqu'elle est dans le plus parfait accord avec les regles, les plus généralement utiles & les plus certaines, de nos jugemens.

C'est donc au moyen de la connoissance de nous-mêmes, de celle que nous aquérons par les sens, du témoignage & des instructions des autres,

tres, & enfin de ce que l'expérience nous apprend du cours de la nature, que nous parvenons à la conviction de la réalité de plusieurs choses. *La seule possibilité* de nous représenter une chose, & de lui donner un nom, *ne conclut rien pour sa réalité*, au moins telle que nous l'avons conçue.

1) *De la grandeur & de l'infini.*

Il y a des choses auxquelles nous ne pouvons attacher l'idée de grandeur, ni même y concevoir différens degrés de comparaison: p. ex. 1) *la réalité:* de deux choses réelles, l'une n'existe pas plus réellement que l'autre; 2) *l'égalité:* de deux couples de choses égales, les parties d'un même couple n'ont pas une plus grande égalité entr'elles, que celles de l'autre. *La grandeur* ne peut donc être attribuée qu'à ces propriétés des choses, dont on peut se former cette idée, qu'il s'en trouve plus ou moins dans l'une que dans l'autre; tels l'espace, la durée, l'intelligence, la force déterminante, la vitesse &c.

L'égalité & l'inégalité ne peuvent se concevoir qu'entre deux grandeurs du même genre; telles que deux durées, deux espaces, deux motifs. Mais entre le plus grand & le plus petit motif & espace, il n'y a ni égalité ni inégalité, puisque le motif & l'espace sont des choses de différent genre, qui ne peuvent être comparées.

Le mot de *grandeur* ne signifie souvent qu'une supériorité décidée & peu commune, du sujet qu'on dit grand, par comparaison à un au-

tre du même genre qu'on nomme petit. Cependant ni l'un ni l'autre n'a dans cette ſignification un degré de *grandeur eſſentielle & déterminée*, d'après laquelle on puiſſe comparer le petit au grand. Si le plus petit de tous les corps n'avoit aucune grandeur, il ne ſeroit rien; ce qui détruit également l'idée de grandeur & de petiteſſe.

Chaque être differe de tout autre en quelque choſe, & c'eſt pourquoi on le nomme *individu*. On le conſidere comme *un*, entre pluſieurs choſes à qui leur reſſemblance fait donner un nom commun. Chaque cheval, chaque animal, eſt un, entre ceux de la même eſpece. La notion de différentes choſes, dont chacune eſt cenſée une unité, ſe nomme *nombre*. Comme il peut être augmenté ou diminué, *le nombre eſt une ſorte de grandeur* que l'on qualifie plus petite ou plus conſidérable, ſans aucun égard à la qualité des choſes nombrées.

Il faut cependant obſerver que lorſqu'on additionne différentes eſpeces de choſes, comme bœufs, moutons, on ne peut en former le total ou la ſomme ſous le nom de l'une ou l'autre eſpece, mais ſous un nom de genre qui les comprenne toutes. Trois bœufs & deux moutons ſont cinq, non pas moutons, ou bœufs, mais animaux. En un mot, *ce que nous voulons ſommer doit être préalablement rapporté par la penſée à une ſeule eſpece, ou à un même genre.*

Tout nombre, quelque grand qu'il ſoit, peut être augmenté d'une unité. Il ſe forme par cette addition un nombre plus grand que le premier, & par conſéquent il n'en eſt aucun qu'on

qu'on puisse dire infini, ou ne pouvoir être rendu plus grand: c'est donc à dire, qu'*il n'est point de grandeur numéraire à laquelle l'infinité puisse s'attribuer.*

De même, *quelque grand que soit un corps, il n'est jamais tel par rapport à sa grandeur qu'on ne puisse le concevoir accru, mesurable, & limité.* Par cette raison l'espace qu'occupent les corps qui composent cet Univers ne peut jamais être dit incommensurable. Nous nous trouvons cependant forcés de porter nos pensées au delà des bornes du monde corporel — non dans *le pur néant*, qui ne peut être l'objet d'aucune pensée, mais vers quelque chose de réel qui, selon l'idée que nous ne pouvons nous défendre d'en avoir, environne la totalité commensurable des corps. Je dis que c'est *une idée dont nous ne pouvons nous défendre,* ou un principe qu'admet la réflexion la plus soutenue, & *tel* en un mot *que la raison nous oblige de l'adopter*, vu que nous y aquiescerons toujours d'autant plus pleinement, que nous aurons plus souvent balancé le pour & le contre; n'étant pas possible d'ailleurs d'en démontrer la réalité à quiconque ne s'est pas habitué à y réfléchir. En conséquence de ce que la raison nous suggere à ce sujet, il y a pour nous *une sorte d'obligation d'admettre comme réel quelque chose d'incommensurable* qui environne l'espace commensurable qu'occupent les corps, une unité indivisible qui n'est point limitée par le monde corporel, mais qui correspond à chaque point de son étendue. *)

Nous

*) Il semble que cet article auroit pû être omis, com-

Nous repréſentons-nous le commencement du monde, la raiſon nous oblige également de nous tranſporter au delà de ſa durée, & de reconnoître l'exiſtence d'un Etre auteur du monde, indépendant, immuable, ſubſiſtant par lui-même, & *qui, ſans commencement & ſans fin, eſt & ſera de toute éternité.*

La raiſon nous preſcrit de même l'obligation de reconnoître un infini réel & éternel, comme *un ſeul & même être qui renferme la raiſon de tout ce qui exiſte, & qui ne doit ſon exiſtence à nul autre;* ce dont nous traiterons plus amplement dans la ſuite.

3) *Des*

me trop abſtrus & problématique. Cela reſſemble parfaitement à ces *eſpaces imaginaires*, par où on entend tout cet eſpace vuide que nous conçevons au delà du monde fini. Mais peut-on conclurre l'actualité d'une choſe de l'idée vague qu'on s'en forme? Sans doute, *le pur néant ne peut être l'objet d'aucune penſée* raiſonnable, mais ne ſeroit-ce pas auſſi une pure chimere de l'imagination qu'un vuide qu'on ſuppoſe gratuitement, un eſpace autre que celui que forment les corps par leur ſituation reſpective & leur enſemble? Au moins c'eſt ainſi que penſent des Philoſophes en aſſés grand nombre pour conteſter à l'Auteur que *nous ne puiſſions nous défendre* de l'idée contraire, & qu'elle ſoit une ſorte de *dictamen* de la raiſon. Quelques lignes plus bas il eſt dit que cette même raiſon nous oblige à reconnoître *un infini réel & éternel:* ou plus littéralement, un réel incommenſurable & un réel éternel..... Je crois que cela ſe rapporte aux idées de Dieu & de l'eſpace réunies, & attribuées à une ſeule & même ſubſtance. Comme je ne comprends pas bien cette métaphyſique, je ne l'adopte, ni ne la réfute. (*Note du Trad.*)

3) *Des raisonnemens, ou conséquences.*

a) *Conséquences qui se déduisent d'une seule proposition.*

1) *Lorsqu'une expérience est faite comme il faut*, ce qui suppose des sens bien constitués, de l'attention à les employer & à ne pas s'en tenir à de simples conjectures, *il s'ensuit que ce qu'on a observé est vrai & réel*, p. ex. que le Soleil a lui ce matin.

2) Lorsqu'en nous étudiant nous-mêmes, nous retenons sans aucune altération l'idée de ce que nous y avons observé, *il résulte du sentiment que nous avons de ce qui se passe en nous, que ce qui est l'objet de ce sentiment intime est quelque chose de réel;* p. ex. que je me suis occupé aujourdhui de raisonnemens & de conséquences.

3) *D'une expérience souvent réitérée, & qui constate dans tous les cas la même chose, de tous les individus de la même espece, il suit qu'on peut assurer cette chose de tel autre individu de la même espece sur lequel l'expérience n'auroit pas encore été faite*: p. ex. que telle balle de plomb compacte enfoncera dans l'eau.

4) *D'une proposition équipollente on peut en déduire une autre* qui ne dise ni plus ni moins que la premiere, p. ex. Philippe étoit le pere d'Alexandre; celui-ci étoit donc son fils. — Tous les hommes sont sujets à l'erreur; il n'y a donc point d'être infaillible qui soit un homme: & ainsi de toute autre proposition semblable.

5) *D'une proposition générale se déduit toute proposition particuliere qui y est contenue:* p. ex. Hérode haïssoit tous ses enfans; il haïssoit donc son fils aîné — Clodius étoit enclin à tous les vices, & par conséquent à l'incontinence. Il résulte de même, *d'une proposition particuliere négative, que la proposition générale qui la renfermeroit ne peut être vraie:* p. ex. quelques hommes, pendant qu'ils souffroient le martyre, n'ont pas souhaité la prolongation de leur vie; il est donc faux que tous les hommes désirent de prolonger leur vie.

Enfin, *si toutes les propositions particulieres sont vraies, il en résulte que la proposition générale qui les renferme est aussi vraie.* Ainsi de ce que Gomor a absorbé son argent comptant, ses capitaux, ses biens-fonds, son mobilier, j'en conclus qu'il a consumé tout son bien.

6) Deux propositions sont dites *contradictoires* lorsque l'une affirme ce que l'autre nie. De là naissent ces conséquences: 1) *Une des deux propositions contradictoires étant vraie, l'autre est nécessairement fausse:* p. ex. Néron n'avoit point d'humanité; il est donc faux qu'il fût ami du genre humain. 2) Au contraire *si l'une des contradictoires est fausse, il s'ensuit que l'autre est vraie:* il est faux p. ex. que Trajan ait été un Prince cruel; il est donc vrai qu'il a été bon & humain. 3) *De deux propositions contradictoires je conclus que l'une est fausse, & l'autre vraie, quoique j'ignore laquelle des deux est conforme ou non à la vérité.* Un témoin déclare qu'il a eu la veille une conférence avec l'autre, qui le nie; l'un des deux dit vrai, & l'autre ment.

7) Deux

7) Deux propoſitions qui ne peuvent pas être vraies en même tems, mais qui peuvent être toutes deux fauſſes, ſont dites *contraires*. La conſéquence en eſt que, *ſi l'une eſt vraie, l'autre eſt fauſſe*. Cajus eſt actuellement à Madrid, il s'enſuit qu'il n'eſt pas à Londres.

8) *La vérité de certains principes réſulte de l'impoſſibilité de les révoquer en doute*, dès qu'on les comprend bien: il en eſt de même de l'obligation qu'impoſe la raiſon d'admettre telle ou telle choſe, (voy. ci-deſſus 21.) lorſqu'on y a mûrement réfléchi.

Exemples de principes évidens, ou axiomes. 1) Le tout eſt plus grand que ſa partie, la partie plus petite que ſon tout; la grandeur des parties réunies eſt la même que celle du tout. 2) Une partie, d'une partie, eſt elle-même partie du tout. 3) Ce qui eſt plus grand ou plus petit qu'un individu, entre pluſieurs autres ſemblables, eſt plus grand ou plus petit que chacun d'eux. 4) Des choſes égales demeurent égales, ſoit qu'on y ajoute, ou qu'on en retranche également. 5) Entre choſes égales celle-là devient la plus petite à laquelle on ajoute le moins, ou dont on retranche le plus. 6) Tout rapport, que je définis une propriété qui ne convient à une choſe que lorſqu'on la compare à une autre, ou qu'on les unit par la penſée, tout rapport a deux membres de comparaiſon. Si une choſe, par exemple, à la ſupériorité, elle eſt donc ſupérieure à telle ou telle autre. 7) Le rapport d'une choſe donne toujours lieu à un rapport oppoſé du ſecond membre de la comparaiſon avec le premier. Comme je dis qu'un quarteron, ou quart de cent,

est plus qu'une douzaine, je puis en conclurre qu'une douzaine est moins qu'un quarteron. 8) Chaque membre relatif renferme la raison du rapport, qui elle-même n'en est point un. Ainsi deux objets étant dissemblables, chacun a quelque chose en quoi il differe de l'autre. 9) La raison du rapport se trouve, dans plusieurs relations, réunie avec la raison du rapport opposé, ce qui n'a pas lieu dans les relations d'antécédence & de subséquence, de cause & d'effet.

b) *Des regles de concaténation, ou de l'enchainement des propositions & des conséquences.*

Lorsque de deux propositions, l'une indique à quel genre une chose appartient, & l'autre fait mention du genre même dans sa totalité, la premiere proposition est une *assomtion*, comme si je dis *l'avarice est une habitude*; & la seconde est un *principe* tel que celui-ci: Toutes les habitudes se forment successivement. *Un enchainement* ou suite *d'assomtions* consiste en plusieurs propositions enchainées l'une à l'autre, & dont celle qui précede est une assomtion de celle qui suit: p. ex. Quelques Rois agissent souvent d'après des plans non réfléchis. Quiconque agit souvent d'après des plans non réfléchis, prend l'habitude du vice. Celui qui prend l'habitude du vice est mécontent. Un homme mécontent se trouve dans un état fâcheux. — On comprendra en conséquence la regle suivante. *Dans une suite ou un enchainement d'assomtions on affirme du sujet qui, dans la premiere proposition, est rapporté à un certain genre, tout ce qui est généralement vrai*

du

du dernier genre mentionné: p. ex. la conſéquence de la ſuite précédente de propoſitions eſt, que quelques Rois ſe trouvent dans un état fâcheux. La plus ſimple application de cette regle a lieu lorsqu'on n'emploie qu'une aſſomtion & un principe; comme lorsque je dis: On peut ſe défendre du ſommeil après une légere fatigue, lorſqu'on ſe propoſe fortement d'y réſiſter: ces ſortes d'actes dépendent de notre liberté. Le ſommeil dans ces circonſtances eſt donc en notre pouvoir.

Un rapport eſt dit *continué* (relatio continuata) lorſque p. ex. A & B, B & C, & par conſéquent A & C ont entr'eux la même relation, ſoit d'égalité ou de prééminence, d'ancienneté ou de poſtériorité, de cauſe ou d'effet &c. C'eſt ce qui fera mieux comprendre la regle ſuivante. *Une ſuite de rapports continués*, c. a. d. de propoſitions relatives dont le ſecond membre devient le premier de la propoſition ſuivante, ſe termine par *mettre en regard le premier & le dernier membre de toute la ſuite de rapports:* p. ex. Noé a vécu avant Abraham, Abraham avant Moïſe, Moïſe avant David, David avant Cyrus; par conſéquent Noé a vécu avant Cyrus. *La même regle a lieu*, lorsque dans une ſuite de propoſitions on établit A pour preuve de B, B pour preuve de C, C de D &c. *En conſéquence A devient la preuve de D, ou du ſujet mentionné le dernier.* Comme lorsque je dis: ſi le Turc ne perd pas la premiere bataille, la paix ne ſe fera point; la paix ne ſe faiſant point, le prix du blé augmentera; en ce cas je dois me hâter de m'en pourvoir, & pour cet effet il faut que je tienne une bonne

ſomme

somme d'argent toute prête; par conséquent, si le Turc ne perd pas la premiere bataille, il faut que je tienne une bonne somme d'argent toute prête.

3) Lorsque des principes sont reconnus probans, on en tire une conclusion d'après cette regle: *Le principe probant est vrai ou réel*, sa conséquence est donc vraie & réelle. Ainsi, mon correspondant ne m'a point écrit par le dernier courier, & selon que nous en sommes convenus, il faut, pour laisser passer un jour de poste sans écrire, qu'il soit malade ou en voyage; j'en conclus certainement qu'il est malade ou en voyage. On tire, par une conséquence qui résulte d'un principe probant, cette conclusion. *La conséquence résultante n'est pas vraie ou réelle, le principe probant n'est donc pas vrai ou réel:* p. ex. Le prix du blé ne baisse point: cependant si la récolte avoit été généralement bonne il devroit baisser: la récolte n'a donc pas été généralement bonne.

4) *Une proposition disjonctive* (enunciatio eligibilis) est une réunion de propositions dont on sait d'une maniere indéterminée qu'il y en a au moins une de vraie. Dieu, dirai-je, manque d'une supreme intelligence, ou bonté, ou puissance, ou bien on ne peut concevoir un monde meilleur dans sa totalité que celui qui existe. Toutes ces propositions ne peuvent être fausses, & l'on en forme une conclusion selon la regle suivante: *De ce que quelques membres de la proposition disjonctive sont faux, il s'ensuit que dans le reste il y a du vrai; & si ce reste n'est qu'une simple proposition, c'est elle qui est vraie.* Et pour con-

continuer l'exemple ci-deſſus allégué, je dis que Dieu poſſede une intelligence, une bonté, une puiſſance ſupreme, & que, par conſéquent, un meilleur monde ne peut ſe concevoir.

c) *Des conſéquences vraiſemblables.*

La vérité en général eſt la conformité de nos jugemens avec des regles d'une utilité générale & conſtante pour bien juger. Jugeons-nous avec certitude, la vérité de notre jugement eſt celle de la certitude: n'eſt-il fondé que ſur des conjectures, il n'a qu'une vérité de *vraiſemblance*. En fait de conjectures nous ne pouvons pas toujours être taxés d'erreur, lorſque l'événement ne réaliſe pas ce que nous avons conjecturé, mais ſeulement lorſque nous avons conjecturé d'après des regles qui ne ſont pas d'une utilité générale & conſtante, de quelque nature que ſoit enſuite l'événement. *La grande regle des vraiſemblances eſt celle-ci:* Il eſt vraiſemblable que dans un ſeul cas ignoré, concernant un ſujet d'un certain genre, ce qui juſqu'alors s'eſt trouvé vrai du plus grand nombre de ſujets du même genre, ſe vérifiera. Vous ne connoiſſez le nommé *le Blanc* que ſous la qualification de françois: vous pouvez avec vraiſemblance le réputer un homme ſociable, parce que la plûpart des perſonnes de cette nation ſe montrent telles. 1) *La ſolidité de cette conjecture* s'eſtime ſelon le rapport d'un plus grand nombre de cas ſemblables, à un plus petit nombre de cas différens, quoique nous ne puiſſions pas le déterminer au juſte, mais que nous l'évaluions à peu près comme ce dont on juge à la vue. 2) *Les nombres*, par rapport à la probabilité *des*

deux

deux cas en question, étant égaux, supposez, par exemple, que vous jouez à pair ou impair, vous êtes dans un doute parfait par rapport à ce que vous devez conjecturer. 3) Nous aquérons peu à peu plus de sagacité pour observer des différences entre les choses qui se ressemblent: nous distinguons alors en differentes especes certains genres de choses ou d'événemens: nous faisons une classe des hommes qui ont de l'expérience, & une de ceux qui n'en ont point; nous disons qu'il y a des terres fortes, & qu'il y en a de légeres; des printems pluvieux & d'autres qui sont secs. Nous avons alors pour regle dans nos conjectures que, si l'expérience faite sur un genre de sujets est contredite par *l'expérience faite sur une espece particuliere*, nous présumons de cette espece selon ce qu'elle nous donne lieu de conjecturer, & non ce que nous avons expérimenté du genre en général. On peut supposer dans les femmes un désir de se rendre indépendantes de leurs maris; mais si nous connoissons les moeurs des femmes orientales nous n'en formerons pas la même conjecture. 4) Quelquefois l'expérience nous fournit *des conjectures* si *plausibles* qu'elles rendent une chose vraisemblable, & ensuite *d'autres conjectures viennent s'y joindre*, & portent la vraisemblance à un degré de certitude que nous croirions pouvoir en répondre au péril de notre vie, & que les Juges les plus integres condamneroient un criminel à mort sur d'aussi forts indices. Supposez quelqu'un qui ait menacé de commettre un meurtre: le meurtre est commis, on le surprend un couteau ensanglanté à la main; on l'accuse, il se trouble, prend la fuite, &, perquisition faite, on trouve chez lui quelqu'un de

ses

ſes habits teint de ſang — toutes ces circonſtances réunies forment une ſorte de démonſtration qu'il eſt le meurtrier. Une grande vraiſemblance, appuyée ſur pluſieurs autres qui ne ſont pas moins fortes, eſt donc *équivalente à la certitude.* Cela n'empêche pas qu'il ne faille quelquefois le concours d'un grand nombre d'indications pour nous rendre une choſe vraiſemblable, comme ſi elle n'étoit l'objet que d'une ſimple conjecture. Un de mes amis à l'intention de me venir voir, il en a aujourdhui une bonne occaſion, il fait beau tems, il eſt libre de toute affaire: je puis m'attendre à ſa viſite, il y a quelque vraiſemblance, mais rien de plus. 5) Un effet n'eſt pas vraiſemblable, lorſqu'il requiert le concours ſimultané ou ſucceſſif de *pluſieurs circonſtances ſimplement vraiſemblables elles-mêmes.* Si pour obtenir un emploi j'ai beſoin que dix perſonnes ſollicitent vivement pour moi, & qu'elles ne me l'ayent promis que vaguement, je ne puis faire fonds ſur cet emploi. 6) Il eſt au contraire fort vraiſemblable *qu'entre un grand nombre d'événemens, qui n'ont chacun que peu ou point de vraiſemblance, il y en a un qui peut s'effectuer.* Que quelqu'un qui n'y eſt point exercé tire au blanc, il n'eſt pas vraiſemblable qu'à cinquante pas du but il viſe juſte. Mais ſuppoſez une multitude de perſonnes auſſi peu exercées que lui à manier le fuſil ou l'arc, il eſt vraiſemblable qu' une d' entr' elles donnera dans le but. — 7) Une choſe eſt-elle ordinairement ſuivie ou accompagnée tantôt d' une circonſtance & tantôt d'une autre, celle qui eſt la plus ordinaire n' eſt pas pour cela vraiſemblable, mais chacune des autres a encore moins *de probabilité.* Le prix moyen du blé

eſt

eſt le plus ordinaire; il n'eſt pas vraiſemblable que ce ſoit celui de l'année prochaine, mais les deux prix extremes le ſont encore moins. — 8) Le diſcernement de preſque tout ce qu'il nous convient de faire ou d'omettre repoſe ſur de pures vraiſemblances, ou ſur des vérités reconnues pour telles d'après une ſuite de motifs de crédibilité. *Quelquefois il peut en être tout autrement, que de pareilles conjectures & des jugemens auſſi bien fondés nous donnoient lieu de l'eſpérer.* Mais il faut mettre ces ſortes de mécomptes au nombre des inconvéniens inſéparables de la condition humaine, & ne pas y être fort ſenſible, vu que notre jugement s'exerce & ſe perfectionne par ces épreuves inopinées; qu'il eſt rare qu'une partie conſidérable de notre bonheur en ſouffre; & qu'un homme raiſonnable doit s'étudier à régler ſa vie de maniere que de pareils contretems ne portent point atteinte à ſa vraie felicité. 9) Il n'y a preſque point de cas qui n'ait ſon pour & contre, enſorte que telle circonſtance probable ne puiſſe être contredite par une autre qui en diminue la vraiſemblance. *Un homme ſage peſe avec ſoin les probabilités*, & il n'oublie aucune des circonſtances qu'il lui eſt poſſible de conjecturer. Cette capacité, cette facilité aquiſe par l'exercice, qui le met en état de ſe tromper moins que d'autres dans ſes conjectures, eſt ce qu'on nomme *prudence*. En ſuivant ſes conſeils l'homme prudent n'hazardera jamais une partie conſidérable de ſon bien être ſur de légeres probabilités, s'il peut s'en diſpenſer. 10) Si d'un certain nombre déterminé de choſes incertaines, il s'en trouve une ſeule de vraie ou d'effective, c'eſt *le même cas que celui de la Lot-*

Lotterie où il y a tant de billets blancs contre un noir. Il faut que le lot échée à un numéro, ſoit le premier, ſecond, troiſieme, quatrieme &c. Et ſi je fais une gageure pour un numéro déterminé, c'eſt comme ſi j'excluois tous les autres. Il y a donc *doute parfait* lorſque ce que j'exclue eſt en nombre égal avec ce pour quoi je gage; & l'objet de la gageure *devient vraiſemblable* quand il y a moins qu'un contre un à riſquer; mais s'il y a plus de moitié de probabilités contraires, *la vraiſemblance devient moindre.* Cette maniere de conclurre peut s'appliquer à bien d'autres cas que ceux de la Lotterie: par exemple, qu'on ait certitude qu'une perſonne ſe trouve actuellement à un endroit, entre dix dont on eſt également incertain lequel c'eſt; il ſera vraiſemblable qu'on la trouvera ſi on la cherche en plus de cinq de ces endroits.

4) *Uſage des conſéquences déduites de la vraiſemblance.*

a) *En particulier en fait de témoignage.*

1) On doit tenir pour vrais, dans leurs principales circonſtances, les récits qu'on nous fait *d'événemens remarquables*, qui ſelon les rapports ſe ſont paſſés *en préſence d'un grand nombre de témoins*: telle la révolution qui s'eſt faite depuis peu en Suede par rapport à la forme du gouvernement. 2) Ce que *pluſieurs perſonnes ſans s'être concertées* atteſtent avoir vu, entendu, & expérimenté, on ne peut douter qu'elles ne l'ayent vu, ouï, obſervé. 3) *Il ſe paſſe*, quoique rarement,

des choses singulieres & merveilleuses sous nos yeux, & même le cours ordinaire de la nature étoit de cet ordre, avant que l'expérience journaliere y eût accoutumé les hommes. Ainsi, quoique des histoires de choses inouïes ne soient pas dignes de foi, lorsqu'elles ne sont appuyées que sur des témoignages peu vraisemblables, l'expérience ayant prouvé qu'elles étoient le plus souvent fausses, il seroit néanmoins contre la raison & la prudence de ne pas vouloir les admettre sur les témoignages les plus nombreux & les mieux constatés. 4) Selon le degré de vraisemblance qu'il y a, qu'*un témoin oculaire* a appliqué ses sens & son esprit à ce qu'il dit s'être passé en sa présence, qu'il a l'intention de dire la vérité, que sans s'en appercevoir il n'y ajoute pas ses conjectures, ou que ses idées n'ont point été altérées dans son cerveau avant sa déposition faite, laquelle nous est aussi parvenue sans altération, & que nous saisissons bien le sens de ses paroles, son témoignage est pour nous vraisemblable dans le même degré. 5) *Supposé que le plus petit nombre des témoins ayent été présens à ce qu'ils rapportent*, la vraisemblance de la chose rapportée dépend en partie de sa probabilité d'après les circonstances connues, & en partie de la crédibilité que méritent les personnes au témoignage desquelles on en appelle, & aussi s'il ne se trouve aucune raison relevante de douter de leur rapport. 6) Tous les *historiens* sont sujets à mêler le faux avec le vrai. Nous importe-t-il de démêler la vérité, ou du moins de nous assurer de certains faits, il faut que nous les discutions selon les regles de la vraisemblance. Quant au degré de foi qu'il convient d'accorder à un ancien historien, un homme sage l'évalue d'après ce qu'il

qu'il connoit de la véracité des historiens modernes qui lui rapportent ce qui s'est passé de son tems. 7) Lorsque des témoins oculaires s'accordent dans l'essentiel, *la diversité de leur témoignage par rapport à de petites circonstances*, qu'il est facile de ne pas remarquer ou retenir, n'est point un motif de douter de ce qu'ils disent, mais plutôt de croire qu'ils ne se sont point concertés pour en imposer. 8) Pour attester d'anciens faits, les preuves tirées *des monumens*, *des médailles*, *des vestiges permanens*, concourent avec les dépositions par écrit: & pour ce qui est de la *Tradition*, si rien de pareil ne la confirme, elle ne fournit que de foibles conjectures. 9) *Le silence* de ceux qui étoient intéressés à détruire certains témoignages accrédités & publics, en est une confirmation. Au contraire on a lieu de douter de ce que disent certaines personnes, *lorsque d'autres*, qu'on regarde comme éclairées & integres, *n'en font aucune mention*, quoiqu'elles ayent eu occasion de le faire, que la vérité ne leur ait pas été inconnue, & qu'elles n'ayent pu avoir vraisemblablement d'autre motif de leur silence, si ce n'est qu'elles ont entierement ignoré les faits allégués par d'autres, ou que même elles n'y ont point ajouté foi. 10) Une foule de *témoins* qui *rapportent ce qu'ils ont entendu*, ne sont pas plus croyables que le seroient le petit nombre de ceux sur le témoignage desquels ils se fondent. Cependant si ce sont d'éclairés & de sinceres amis de la vérité, leur témoignage est de quelque poids, parce qu'ils n'auront pas reçu sans examen des faits qu'ils adoptent eux-mêmes. 11) C'est une maxime erronée, que *la certitude d'un fait historique s'efface avec le tems.* En effet les anciennes histoi-

res, les pieces authentiques, les monumens, les vestiges permanens constatent une chose d'un siecle à l'autre, & jusqu'à la postérité la plus reculée — Il faut cependant avouer que nous serions à plaindre si notre bonheur dépendoit de l'exacte vérité de quantité de faits anciens rapportés dans l'histoire. Mais heureusement *la plûpart nous intéressent peu:* & les événemens de la plus grande importance pour nous se répetent si souvent dans l'ordre naturel des choses, ils sont liés à tant de circonstances qui les rendent vraisemblables, ils sont appuyés sur des témoignages si évidens, que ce seroit une folie d'en douter.

b) *De l'interprétation.*

Lorsque vous voulez traduire un ouvrage ou un discours, appliquez-vous à découvrir *le but* de l'Auteur; puisque, dans le cas de quelque ambiguité, le sens le plus vraisemblable est celui qui est le plus d'accord avec le but principal de l'ouvrage — 2) Souvent un passage obscur ou ambigu s'éclaircit par une lecture répétée de ce qui précede & de ce qui suit, & par la comparaison de l'emploi que votre Auteur & d'autres qui ont écrit dans le même goût ou sur la même matiere, font d'expressions semblables à celle qui vous embarrasse. On nomme *lieux paralleles* ces sortes d'endroits qui servent à répandre du jour sur ceux qui paroissent obscurs — 5) *L'usage* le plus ordinaire *d'une langue* vous indique, dans la plûpart des cas, le sens le plus vraisemblable d'un mot. Cependant lorsque ce que vous connoissez du but de l'Auteur le requiert, il faut *limiter ou étendre* la signifi-

ca-

fication la plus uſitée, ou y donner *un ſens figuré;* par exemple, ces mots *vous êtes au fait de tout*, doivent ſe reſtreindre *à tout ce qui vous intéreſſe dans un récit.* La peine décernée contre le *parricide* s'étend de droit au *matricide.* Nous recommande-t-on les intérêts de notre *maiſon*, c'eſt figurément notre *famille* qu'on entend. 4) Un Auteur compare-t-il deux choſes, les diſtingue ou les oppoſe-t-il, une de ces choſes vous aide ſouvent à comprendre le mot qui déſigne l'autre, comme celui *d'Ariſtocratie* que vous comprendrez ſans peine ſignifier une forme de gouvernement dans cette phraſe: Ce peuple n'obéiſſoit pas à des *Rois*, mais il avoit préféré *l'Ariſtocratie. L'argent comptant* eſt-il légué à une perſonne, & les *effets de prix* à une autre, c'eſt à cette derniere qu'il faut attribuer une collection de médailles. 5) Le plus difficile eſt de déviner le but de l'Auteur dans un paſſage où ſe trouvent pluſieurs termes obſcurs & ambigus. Vous tirerez quelquefois avantage de la ſuppoſition d'un but quelconque qui vous paroitra vraiſemblable, & que vous comparerez avec l'énoncé de votre Auteur. Si vous trouvez que par ce moyen pluſieurs expreſſions s'eclairciſſent, ſans qu'aucune autre bien intelligible vous préſente un ſens contraire, & ſurtout ſi vous n'imaginez point d'autre but qui s'accorde mieux avec les termes employés, vous pouvez admettre comme vraiſemblable, & en certains cas comme certain, le but que vous avez préſuppoſé & qui vous aura ſervi de clé.

c) *Images sensibles de quelques conclusions vicieuses.* Planche. LIV.

1) *On ne peut rien conclurre avec certitude de quelques cas particuliers.* Vous voyez dans *la premiere partition* un enfant sans expérience qui voyage dans une cariole avec son pere: ils se trouvent aux portes d'une ville qu'il n'a jamais vue, & que je nommerai *Virbourg:* il en sort une troupe de mendians & d'estropiés, & l'enfant s'imagine que tous les Virbourgeois sont de cette espece; son pere le détrompe.

2) *Il faut éviter de conclurre du genre, lorsque c'est de l'espece particuliere que la conclusion peut se déduire.* Dans *la seconde partition*, (Planche LIV.) il y a sur une table trois verres remplis d'eau, & dans chacun un oeuf: dans le premier l'oeuf est au fond, dans le deuxieme il se trouve entre deux eaux, dans le troisieme il surnage. Selon le petit garçon, qui remarque cette différence en présence de son précepteur, l'oeuf devroit toujours aller au fond de l'eau, comme il l'a souvent expérimenté: mais son précepteur lui apprend que dans une eau plus ou moins chargée de sel, l'oeuf enfonce moins & même surnage.

3) *La détermination, qu'une certaine chose inconnue arrivera de telle maniere & non autrement, a d'autant moins de vraisemblance, qu'on peut concevoir un plus grand nombre de manieres ou cas possibles.* Cette mere qui se promene avec sa fille *(Planche LIV. troisieme partition)* est surprise par un orage: la jeune fille s'effraye & la mere

la

la raſſure, en lui repréſentant le peu de vraiſemblance qu'il y a que la foudre les frappe, vû qu'elle peut ſe porter en haut ou de côté auſſi bien qu'en bas, en mille autres endroits que dans la prairie où elles ſe promenent, & en mille endroits de la prairie différens de celui où elles ſe trouvent. Vous voyez encore dans *la quatrieme partition* de la même Planche une de ces boutiques où les marchandiſes qui y ſont étalées ſe jouent à ſix dez. Le charlatan fait briller aux yeux des dupes des prix d'environ dix écus que chacun peut gagner moyennant une piece de deux ſols, s'il amene tous les ſix, tous les cinq, &c. c. à. d. que dans la réalité, il y a à parier 46656, qui eſt le nombre de coups différens que donnent ſix dez, contre un, qui eſt le cas de raſle de 6, ou de 5 &c. qu'il ne gagnera pas 300. pieces de deux ſols en en riſquant une.

4) *On ne doit pas hazarder ſa fortune ſur des probabilités, lorsqu'on eſt libre de ne pas la riſquer.* La *cinquieme & ſixieme partition* (Planche LIV.) repréſentent un incendie, & tous les préparatifs néceſſaires pour l'éteindre. Celui que vous voyez accourir, & qui ſe tord les mains, eſt le propriétaire de la maiſon conſumée par les flammes, avec laquelle il perd tout ſon bien, & même des ſommes conſidérables dont il reſte redevable à ſes créanciers. Il n'a pas voulu, pour une médiocre quotepart, ſe faire inſcrire dans la ſociété du feu, qui lui auroit reſtitué le prix de la taxe de ſa maiſon. La vraiſemblance, il eſt vrai, qu'une maiſon ne ſera pas détruite par le feu, eſt plus grande, qu'il n'eſt probable qu'elle devienne la proie des flammes: néanmoins la prudence ne

permet pas d'hazarder tout son bien faute de faire assurer une maison, ou un vaisseau qui renfermeroit tout ce que nous possédons.

5) La *septieme partition* (Planche LIV.) vous présente une troupe de gens de la campagne qui entourent une paysanne qu'on voit fort occupée à battre sa crême, sans pouvoir parvenir à lui faire prendre consistence. La troupe imbécille marque son indignation contre quelque vieille sorciere prétendue du voisinage, qui par le secours d'un mauvais esprit aura employé quelque sortilege pour empêcher le beurre de se faire. Cependant si la paysanne perd son tems à battre sa crême, c'est uniquement qu'il est tombé par hazard quelques gouttes de syrop dans la baratte, qui n'a pas été ensuite bien nettoyée. Apprenez de là à *ne point assigner de causes surnaturelles à un événement, aussi longtems que le cours ordinaire de la nature peut vous en fournir la raison.*

6) Enfin *il n'est pas raisonnable de vouloir juger de choses accompagnées de différentes circonstances dont on ignore l'effet.* Si je dis qu'un homme électrisé peut allumer de l'esprit de vin en y présentant le bout du doigt, & que vous n'ayez aucune idée de l'électricité, vous n'êtes pas en droit de me contredire. Voyez en effet (Planche LIV. fig. 8 & 9.) cette machine électrique qui a un globe qu'on fait tourner, & sur lequel on appuie la main: un fil d'archal est suspendu en sorte qu'une de ses extrémités avoisine le globe, & qu'il communique à une personne qui se tient sur un petit banc enduit de poix résine: on lui présente dans une cuiller de l'esprit de

de vin qu'elle allume du bout du doigt, d'où il part des étincelles.

d) *Causes & effets déduits de conséquences.*

Le quinquina infusé dans du vin est un remede spécifique contre la fievre: mais il opere également sans le vin, qui par conséquent n'est pas une cause de la guérison. De cet exemple & autres semblables se forme cette regle: *Une circonstance qui peut être supprimée sans que la cause fasse moins son effet, ne doit point être censée y concourir comme cause.*

La force du retentissement d'une cloche, toutes choses d'ailleurs égales, étant en raison de la force de son ébranlement, celui-ci est sans contredit la cause du son qui retentit à mes oreilles. De ce cas & autres semblables on peut conclurre que, *quand il y a un rapport constant entre ce qui précede & ce qui s'ensuit, le premier est cause & l'autre effet.* Les avis plaisent & déplaisent quelquefois, suivant que celui qui les reçoit est disposé, ce qui suppose différentes causes qui agissent dans l'un & l'autre cas. Ainsi *une chose qui produit tantôt un effet & tantôt un autre, ne peut être la raison suffisante d'aucun des deux, & la diversité des causes concomitantes produit la différence dans l'effet.*

Soit qu'on mette le feu au foin, soit qu'entassé sans être bien sec il s'enflamme par la fermentation, la vraie cause de son inflammation,

quoiqu'ignorée dans ces deux cas, n'en existe pas moins réellement; cet exemple & autres prouvent que *lorsqu'un même effet résulte de causes différentes, toute circonstance étrangere étant écartée, la vraie & uniforme raison de l'effet se trouve toujours dans les causes, quelques diverses qu'elles puissent paroître.* Plus on aquiert d'expérience en étudiant la nature, & plus on découvre de preuves du principe suivant: *Lorsque l'état d'un corps subit quelque changement*, soit par rapport au mouvement ou au repos, soit eu égard à la position, ou au degré de mouvement, ou bien quant à la figure & à la masse, *la raison s'en trouve toujours dans son impénétrabilité & dans l'état de quelqu'autre corps qui agit sur lui.* Il faut en excepter le mouvement spontané de nos nerfs, en conséquence de la volonté de l'ame qui les meut.

Lorsque selon le cours ordinaire du monde, on explique bien des choses, qui seroient inexplicables sans la supposition d'une cause qu'on imagine, elle devient certaine, ou du moins très vraisemblable, par *la correspondance de plusieurs événemens constatés, avec ce qu'on cherchoit à découvrir.* Quelcun qui se dit mon ami, fait plusieurs choses à mon égard que je ne puis expliquer qu'en le supposant mon ennemi: il y a toute apparence qu'il l'est réellement.

5) *Préceptes généraux sur les raisonnemens & les preuves.*

Lorsque les preuves sont vraies & que le raisonnement est en forme selon les regles des arti-

articles précédens 3 & 4, *la conſéquence eſt auſſi vraie*, vû que ces regles d'argumentation ſont autant de principes évidens qu'on ne peut révoquer en doute.

Si, en appliquant ces regles, *un de vos argumens n'eſt que probable ou douteux*, la concluſion n'en peut être que probable & douteuſe. Il y a dans cette bourſe, dites-vous, cinquante louis, & par conſéquent 1200 francs; cette conſéquence ſeroit douteuſe, ſi la preuve d'où vous la déduiſez n'étoit pas certaine. Remarquez auſſi que *l'on ſupprime* ſouvent des propoſitions qu'il ſeroit ſuperflu d'énoncer, comme dans l'exemple en queſtion, que 50 louis font 1200 francs; de cette propoſition ſouſentendue vous concluez qu'il y a 1200 francs dans la bourſe.

Lorſque, *ſans y prendre garde*, vous employez *un terme auquel vous donnez deux ſignifications* dans le même argument, la concluſion ne peut qu'être défectueuſe, comme dans cet exemple: Tout homme a ſa liberté; quiconque à ſa liberté n'eſt point eſclave; par conſéquent il n'y a point d'homme qui puiſſe être eſclave. Vous prenez d'abord le mot de *liberté* dans le ſens d'une faculté de l'ame, & enſuite vous en faites un état ou une condition particuliere, ce qui rend votre conſéquence défectueuſe.

Pour prévenir ce défaut chez les lecteurs ou les auditeurs, on éclaircit ſouvent les termes par la *définition* qu'on en donne, telle que celle-ci: *Un Souverain* eſt celui qui a le droit (ſans limitation ou avec limitation) de preſcrire des loix

à

à tous les habitans d'un pays, & qui n'eſt tenu d'en recevoir de perſonne. La *définition* eſt donc le nom du genre, de l'eſpece ou de l'individu, joint à ce qui peut le faire diſtinguer de tout genre, eſpece, ou individu différent, en ſorte qu'on ne puiſſe entendre autre choſe, ni plus, ni moins, que ce que le terme qu'on veut éclaircir doit exprimer.

Quelquefois la *diſtribution* du genre ou de l'eſpece dans toutes ſes claſſes inférieures tient lieu de la définition. Les beſoins des hommes de notre ſorte, par exemple, ſont les alimens, le vêtement, l'habitation, les uteniciles de ménage, les inſtrumens de la profeſſion, le bois de chauffage, & quelque choſe de tout cela en proviſion. Une bonne diſtribution doit être *en juſte rapport* avec les choſes dont on fait l'énumération, c. à. d. ne renfermer ni plus ni moins que les eſpeces qu'elles comprennent, & n'en point mentionner qui ſe trouvent déja ſous quelqu'autre dénomination. Ainſi ce ſeroit une faute que de diſtinguer le ſexe féminin en filles, femmes mariées, veuves, & meres, celles-ci ſe trouvant déja compriſes ſous la dénomination de femmes mariées, & de veuves. Il faut obſerver la même choſe par rapport à *la diviſion du tout en ſes différentes parties.* On peut ſouvent prévenir *le faux ſens* qu'on donneroit à un terme, ſans qu'il ſoit beſoin d'une définition ou d'une diſtribution exacte; premierement, ſi l'on excepte ce qu'on ne veut pas qui ſoit cenſé être exprimé par un terme: *le comptant* p. ex. non compris le médailler; en ſecond lieu, ſi l'on exprime nommément ce qu'on a deſſein de comprendre ſous une dénomination telle que *le mobilier*, y compris

pris la bibliotheque; en troiſieme lieu, ſi l'on joint enſemble *des expreſſions équivalentes* pour expliquer l'une par l'autre: comme ſi je dis, une promeſſe conditionnelle c. à. d. à laquelle je ne ſuis tenu que ſous la condition que telle choſe ſtipulée aura lieu.

Lorſque de deux propoſitions *contradictoires* l'une a été prouvée, l'autre eſt réfutée par cela même, *ne ſe pouvant qu'elles ſoient toutes deux vraies ou fauſſes*, que le *oui* & le *non* puiſſe s'affirmer ou ſe nier en même tems.

On réfute une propoſition dès qu'on prouve, au moyen d'autres propoſitions inconteſtablement vraies, que la conſéquence qui en réſulteroit ſeroit fauſſe. Si vous prétendez que les richeſſes rendent toujours heureux ceux qui les poſſedent, je n'ai beſoin que d'en inférer que notre riche voiſin Harpagon, qui n'a de repos ni jour ni nuit, eſt heureux: vous ſerez frappé de l'abſurdité de cette conſéquence.

Quand de la concluſion d'un argument vous en tirez une autre par quelque nouvel argument, ou que vous joignez pluſieurs conſéquences pour prouver votre theſe, *vous allez en avant de conſéquence en conſéquence. Vous rétrogadez* lorſque vous alléguez d'abord, en faveur de ce que vous voulez prouver, des argumens que vous confirmez par d'autres, & ceux-ci par de nouveaux. On peut employer & entremêler ces deux méthodes dans un diſcours ſuivi où il eſt queſtion *de perſuader, ou de convaincre.*

La

La preuve *d'un point de pratique*, qui tend à montrer ce qu'on doit faire ou omettre, eſt *un motif* ou principe déterminant qui établit la conformité de cette action ou omiſſion avec les déſirs, l'intérêt, & le devoir de celui qu'on veut déterminer.

Quelqu'un qui, ſans s'arrêter à des argumens tirés de témoignages particuliers, de rapports peu conſtatés, & d'expériences en petit nombre, ne fonde ſa preuve que ſur des expériences généralement avérées, ſur des principes évidens, & ſur les conſéquences qui peuvent s'en déduire, ſuit *une méthode particuliere de raiſonner*, qui n'exclut pas les autres. On ne ſauroit les regarder toutes comme déraiſonnables ou peu ſolides, vû qu'il eſt très peu de cas où l'on puiſſe s'en paſſer, & que les preuves de raiſonnement proprement dites, paſſent la portée du plus grand nombre qui n'y eſt pas exercé, ou ſont au moins pour lui très difficiles à ſaiſir.

Entre *les preuves les plus difficiles* à fournir ou à apprécier ſont celles qui requierent à la fois 1. la détermination & la définition de certains termes vagues qui ſe prennent tantôt dans un ſens & tantôt dans un autre, & dont pluſieurs peuvent ſe trouver employés dans les diſcuſſions les plus intéreſſantes; 2. la juſteſſe du coup-d'œil de la raiſon par rapport au nombre, à l'importance, & à la vraiſemblance des effets prochains, ou éloignés, qui peuvent réſulter, ſelon les lieux & les tems, de choſes d'un certain ordre; par exemple, du gouvernement monarchique ou républicain; 3. & en conſéquence

une

une ſouſtraction exacte de la ſomme du bien de celle du mal, & une conſidération attentive de ce qui l'emporte, ſans oublier ſurtout que le bien & le mal, ou le degré de chacun, doivent être évalués le plus ſouvent ſelon les circonſtances des lieux, des tems, des ſociétés, des perſonnes, tout autant de conſidérations par rapport auxquelles une choſe eſt cenſée bonne, mauvaiſe, meilleure ou pire. Un ſemblable coup-d'œil, ou cette appréciation de la raiſon, differe preſque d'un homme à l'autre, parce qu'il eſt déterminé, ſoit par le penchant de chacun en particulier, ou par ſon expérience propre, ou par les impreſſions qu'il a reçues de quelqu'autre, & le différent degré d'aquieſcement qu'il y donne. De plus, la détermination convenable des circonſtances eſt ſouvent trop compliquée, & elle échappe à toutes nos recherches — Par conſéquent les queſtions ſuivantes & autres ſemblables ſont difficiles à réſoudre, au moins en pluſieurs occurrences; de même qu'il n'eſt pas aiſé de juger de la juſteſſe de leur ſolution, ſavoir: 1. Quelles ſont les vertus qui l'emportent ſur d'autres? Quels vices ſont le moins pernicieux? 3) Quels talens naturels ou avantages extérieurs ont le plus d'utilité pour ceux qui les poſſedent? 4) Quel genre de bonnes œuvres mérite la préférence? 5) Quel eſt de deux profeſſions ou ſciences utiles à la ſociété celle dont elle tire le plus d'avantage? Quelle forme de gouvernement eſt la plus parfaite, ſans égard au tems & aux lieux? 7. De même, ſi la religion naturelle eſt ſuſceptible d'une démonſtration ſuffiſante pour les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays, & également propre à éclairer l'eſprit &

à tranquilliſer le cœur ou la conſcience? 8) De toutes les nations policées quelle eſt celle qui a le plus de talens, de mœurs, & la conſtitution politique la plus heureuſe? 9) Dans quelle claſſe tels ou tels individus doivent-ils être rangés? doivent-ils être mis au rang des vicieux, qu'on ne peut que mépriſer, ou bien des vertueux, qu'on doit honorer? 10) Les prérogatives de la naiſſance, de l'âge, des ſciences & des beaux-arts &c. peuvent donner lieu à bien des queſtions de ce genre.

6) *De la méthode des Mathématiciens.*

En voici un exemple. Il s'agit de prouver que le quarré d'un moindre nombre *K* & celui d'un plus grand *G* étant comparés enſemble, le dernier quarré eſt la ſomme du premier, du double produit du premier nombre & de la différence de tous les deux, & du quarré de cette différence.

§. 1. *Principe* (*Poſtulatum*, ou Demande qu'une choſe ſe faſſe). On peut prendre un nombre, ou une de ſes parties, autant de fois qu'un autre nombre a d'unités ou de fractions: comme quatre pris trois fois, eſt 4, 4, 4 ou 12. De même encore ſix pris $\frac{2}{3}$ eſt le tiers de ſix pris deux fois, c. à. d. 2 & 2 qui font quatre.

§. 2. *Principe ou Définition.* Le réſultat de l'opération par laquelle on prend un nombre autant de fois qu'un autre a d'unités, ſe nomme le *produit* de tous les deux. Ainſi 12 eſt le produit des nombres 4 & 3.

§. 3.

§. 3. *Principe ou définition.* Lorſque deux nombres dont on forme le produit (§. 2.) ſont égaux, leur produit ſe nomme *le quarré* de l'un de ces nombres égaux. Vingt-cinq, par exemple, eſt le quarré de 5, parce que cinq fois cinq ou le produit de 5 & de 5, fait 25.

§. 4. *Remarque ou Scholie.* Une ſurface rectiligne également longue & large dans toute ſon étendue, & auſſi large que longue, étant formée de quarreaux d'une égale grandeur, leur nombre total eſt le quarré (§. 3.) de chacun des deux nombres qui compoſent, ſoit la longueur, ſoit la largeur.

§. 5. *Théoreme* (propoſition prouvée & qui ſert de preuve à une autre). Le produit des nombres *A* & *B*, lorſque *A* eſt diviſé en deux, ſavoir *T* & *t* (10 & 2 par exemple) eſt la ſomme du produit de *T* & *B* & de *t* & *B*.

Démonſtration. Pour avoir le produit (§. 2.) il faut que tout le nombre *A* ſoit pris autant de fois que *B* a d'unités. Or tout le nombre *A* eſt formé de *T* & *t*: par conſéquent *T* auſſi bien que *t* doit être pris ſelon le nombre d'unités de *B*, c. à d. que le produit de *T* & *B* & de *t* & *B* doit être réuni en une ſeule ſomme: par exemple, le produit des nombres 12 & 4, ou de 10 plus 2 & de 4, eſt la ſomme des produits de 10 & 4, & de 2 & 4, c. à d. de 40 & 8 ou 48.

§. 6. *Théoreme.* Lorſque non ſeulement le nombre *A* eſt compoſé de *T* & *t*, mais encore que le nombre *B* eſt formé de *P* & de *p*, le

produit de *A* & de *B* eſt la ſomme des produits 1) de *T* & *P*, 2) de *t* & *P*, 3) de *T* & *p*, 4) de *t* & *p*.

Démonſtration. Les deux premiers produits ſont le produit de *A* & *P*, parce que *A* eſt compoſé de *T* & *t*: mais on veut avoir le produit de *A* & de *B* entier, lequel *B* eſt formé de *P* & *p*. Il faut donc prendre encore *A* ſelon le nombre d'unités de *p*, ce qui donne les deux derniers produits. Exemple: Le produit de 21 & de 12 c. à d. de 20 plus 1, & de 10 plus 2 eſt la ſomme des produits 1) de 20 & 10, 2) de 1 & 10, 3) de 20 & 2, 4) de 1 & 2, ou la ſomme de 200 & 10, & de 40 & 2, ou 252.

§. 7. *Théoreme.* Lorſqu'un nombre dont on doit former le quarré, eſt compoſé de deux parties *T* & *t*, le quarré eſt la ſomme des produits de *T* & *T*, de *T* & *t*, de *t* & *T*, & de *t* & *t*.

Démonſtration. Ce quarré eſt le produit de deux nombres, dont chacun eſt formé de deux quantités (§. 6), ſavoir du premier nombre *T* & *t*, & du ſecond nombre *P* & *p*, en ſuppoſant que *T* & *P*, & *t* & *p* ſont regardés comme égaux. Exemple: le quarré de 12, ou de 10 & 2, eſt la ſomme des produits 10 & 10, 2 & 10, 10 & 2, 2 & 2, ou 144.

§. 8. *Lemme*, ou propoſition dont on préſuppoſe la vérité prouvée ailleurs. Quelque nombre que *T* & *t* expriment, le produit de *T* & *t* eſt égal

égal au produit de *t* & *T*. Ainſi le produit de 4 & 3, & le produit de 3 & 4 ſont l'un & l'autre 12, & par conſéquent égaux.

§. 9. *Corollaire.* Le quarré d'un nombre qui a deux parties *T* & *t* (§. 7. 8.) eſt donc formé de la ſomme des produits de *T* & *T*, de *T* & *t* pris deux fois, & de *t* & *t*: ou autrement, (§. 3.) il eſt le quarré de la premiere partie *T*, le double produit de la premiere partie *T* & de la ſeconde *t*, & encore le quarré de cette ſeconde partie: par exemple, le quarré du nombre 12 eſt compoſé du quarré de 10, du double produit de 10 & 2, & du quarré de 2.

§. 10. *Principe.* Le plus grand nombre *G* eſt formé du moindre nombre *K* & de leur différence *d*; par exemple ſi *G* repréſente le nombre 6 & *K* le nombre 4, & conſéquemment *d* le nombre 2, *G* eſt donc formé de *K* & *d*, comme 6 de 4 & 2.

§. 11. *Dernier théoreme.* Le quarré du plus grand nombre *G* eſt formé du quarré du moindre nombre *K*, du double produit de *K* & de *d* qui eſt la différence, & du quarré de cette différence.

Démonſtration. Le quarré de *G* eſt le quarré des parties réunies *K* & *d* (§. 10). Donc (§. 9) la propoſition eſt vraie.

C'eſt ainſi que ſelon la méthode mathématique on procede des *principes ou axiomes*, au nombre deſquels on compte les *définitions*, les *poſtulata*, & même des expériences généralement avérées (en y faiſant entrer quelques remarques qui ne tiennent

pas au ſujet principal) & quelquefois à l'aide de quelques *lemmes*, on procede, dis-je, de tous ces principes, aux *théoremes* & aux *corollaires*, juſqu'à ce que de preuve en preuve on ſoit parvenu à démontrer ce qui étoit en queſtion. De cette maniere on établit les premiers points de l'énoncé qui peuvent ſervir d'éclairciſſement ou de preuve aux points ſuivans & l'on dénote chaque propoſition par le nom du genre auquel elle appartient.

7) *De la diverſité & de la certitude de nos connoiſſances.*

a) *De l'être & du non-être; des connoiſſances dont il réſulte quelque effet, & des myſteres.*

Ces mots *un homme qui n'a ni corps ni ame* ont chacun ſéparément une ſignification, & tous enſemble ils ne ſignifient rien: leur réunion forme une *phraſe abſurde & contradictoire.*

On appelle *être*, ou *choſe*, tout ce qui peut s'exprimer en termes qui préſentent quelque idée laquelle n'eſt pas deſtructive d'elle-même, abſurde & contradictoire; autrement ce ſont des mots vuides de ſens, qui expriment un *non-être.*

On exprime des non-êtres 1) lorſqu'on attribue à une choſe deux propriétés qui ne peuvent ſe concevoir réunies: comme qui diroit, Un homme bienfaiſant qui ne s'occupe qu'à faire du mal; 2) lorſqu'en attribuant une qualité à un être quelconque on le dit dénué d'une autre ſans laquelle la premiere n'eſt pas concevable: par exemple, Un homme

me fort instruit qui n'a aucune notion du cours ordinaire de la nature. Vous trouverez dans vos lectures, ou dans les conversations, plus d'un exemple de non-êtres dont on traite comme d'objets réels & importans: & vous devez appréhender de charger votre mémoire de pareilles chimeres, lorsque ce qu'on vous enseigne est exprimé en termes obscurs & inintelligibles.

Un *mot* est *tout à fait obscur* pour quelqu'un qui ne sait pas même sous quel genre ranger une chose que le terme fait connoître à d'autres; en supposant qu'il ne soit pas entierement vuide de sens, & n'exprime pas un non-être. Au contraire un mot est d'autant plus *intelligible* & *clair* pour quiconque peut le rapporter à la classe la plus particuliere à laquelle l'usage ou l'intention de celui qui parle assigne la chose dénommée. Le mot de *chasteté* deviendra plus clair pour quelqu'un, à mesure qu'il comprendra que c'est une qualité qui se rapporte à l'homme, qu'elle est une vertu, qu'elle est une des especes de tempérance à l'égard des plaisirs sensuels, & du penchant naturel d'un sexe pour l'autre, en particulier. Il y a différens degrés de *clarté*. *La plus complette* est lorsqu'un mot peut s'entendre parfaitement, sans rien ajouter, retrancher, ou changer à l'idée de celui qui l'emploie, ou que l'usage y attache.

Passons de la clarté *des mots à celle des choses*. *La connoissance que nous en avons est plus obscure ou plus claire*, selon qu'elle est plus ou moins déterminée, c. à d. selon que nous pouvons en affirmer plus ou moins avec certitude ou vraisemblance. La connoissance de notre état futur, surtout après la

mort, eſt plus obſcure pour nous que celle de notre état paſſé, ou de notre état à venir durant notre vie mortelle.

Quant aux objets *d'une ſimple penſée*, & par rapport auxquels nous ne pouvons diſtinguer qu'nne idée unique nous n'avons pas lieu de prétendre à plus de clarté que n'en ont ces ſortes d'idées: telles par exemple que *les ſenſations* de noir, blanc, rouge, doux, amer, agréable, déſagréable, & *les abſtractions* ou ces idées plus tardives que nous aquérons au moyen des ſens & de la réflexion, comme celle de réalité, poſſibilité, durée, eſpace, relation, grandeur, eſprit, corps, ſubſtance, être &c.

Une queſtion à laquelle perſonne n'eſt en état de répondre eſt un *myſtere*, auſſi longtems que l'on eſt incapable d'y ſatisfaire: comme ſi l'on demande ce qui ſe trouve au centre de la Terre? ſi des étoiles qui ont été apperçues autrefois, & qu'on ne voit plus, ſe ſont éloignées, ou par quelle autre raiſon elles ont diſparu? quelle eſt la premiere matiere requiſe pour la formation du corps humain? ce que l'ame eſt avant que d'animer le corps? comment ſe forment les ſources au ſommet des plus hautes montagnes &c. Un myſtere eſt donc une queſtion qu'on peut agiter, ne pas réſoudre d'abord, & éclaircir enſuite à force de recherches, *mais dont on ne ſauroit croire le comment, juſqu'à ce qu'on l'ait découvert*. Mille choſes certaines donnent lieu à des queſtions inſolubles qui ſont autant de myſteres. On ne doit pas mettre de ce nombre les énonciations abſurdes & contradictoires; ce ne ſont plus des myſteres, mais des non-êtres, des riens. Auſſi dans toute propoſition, où

ſe

se rencontrent plusieurs mots obscurs, on pourroit sans préjudice retrancher ces mots qui n'éclaircissent rien. *Mais si par mystere on entend des propositions indéterminées, il y aura bien des mysteres auxquels on peut ajouter foi*, comme si je dis: il y a quelque matiere plus subtile que l'air, quoique nous ignorions de combien d'especes elle est, & quelles en sont les propriétés.

Nous devons nous étudier à la plus grande clarté possible par rapport aux mots que nous employons, ou qui nous concernent: il faut de même déterminer au plus juste les objets essentiels de nos connoissances, & leur donner toute la netteté dont ils sont susceptibles. Par là nous augmentons la somme de nos connoissances, & diminuons celle des erreurs où nous courons risque de tomber.

La force & la *vivacité* doivent être aussi mises au nombre des qualités de nos idées. Elles sont d'autant plus *fortes* que la conviction de leur vérité se fait plus sentir, & que l'objet nous en paroit plus important. Elles sont *vives* à proportion qu'elles se retracent plus fréquemment dans notre mémoire. Autant on doit tâcher d'augmenter la force & la vivacité des idées utiles, autant il faut affoiblir & reprimer celles qui sont nuisibles.

Une multitude de pensées sans aucune liaison, qui se suivent rapidement, ne font aucun effet sensible sur nous, surtout si elles sont plus abstraites que du ressort des sens. En conséquence nous devons *peu lire & écouter de suite*, pour réfléchir d'autant plus sur ce qui nous intéresse particulierement, & surtout pour en faire la comparaison avec notre conduite.

b) *Influence des penchans ſur ce que nous ſavons & croyons.*

L'aquieſcement que nous donnons à ce que nous avons nous-mêmes obſervé ſoigneuſement, ainſi qu'aux premiers principes, & aux conſéquences qui peuvent s'en déduire, ſans excluſion d'autres objets de nos connoiſſances, eſt ce que nous nommons *ſavoir*. Je ſais qu'il fait jour à préſent, & que les moitiés de deux tours égaux ſont égales entr'elles. Nous aquieſçons auſſi à certaines propoſitions que l'expérience nous fait admettre, & à celles qu'une vraiſemblance répétée, le témoignage des autres, leurs inſtructions, & les conſéquences non moins fondées qui en réſultent, nous portent à croire; d'où naitra, ſi l'on veut, une diſtinction entre *ſavoir* avec certitude, & *croire* fermement. C'eſt ainſi que je crois que cette portion de ſel que j'ai devant moi ſe diſſoudra dans l'eau. — Mais ignore-t-on qu'il *n'eſt pas au pouvoir de notre volonté de rien changer à ce qui eſt l'objet du ſavoir* proprement dit, & ſéparé de tout ce qui eſt l'objet de la créance? Perſonne en effet ne peut être induit par crainte ou par eſpérance, ni par aucun motif, à ſavoir actuellement, ou à ne plus ſavoir un jour, que ſa bougie allumée lui donne de la lumiere, & que deux fois quatre font plus que trois fois deux. — Il eſt bien remarquable au contraire, qu'au moins en certaines circonſtances, la créance, la conjecture, & le doute naît, ſe fortifie, diminue & ſe détruit par des motifs que ſuggere la volonté, ou par ce que nous prévoyons d'avantageux ou de nuiſible; & qu'en conſéquence la volonté les modifie & les change. Le ſoupçon, par exemple,

naît

naît dans l'esprit de quelqu'un, que tel qu'il a crû jusqu'alors son fils ne l'est pas. Il s'arrête à ce soupçon, il s'occupe de quelques légers motifs de doute, & en prévoit encore d'autres qui pourront le confirmer dans son idée. S'il aime tendrement son fils, si son bonheur tient à la créance qu'il en est le pere, il détestera & éloignera de pareilles imaginations, & par conséquent il s'affermira dans l'idée de sa paternité. Mais a-t-il conçu quelque haine contre son fils, se promet-il quelque grand avantage à ne le plus reconnoître pour tel, & envisage-t-il un préjudice considérable à demeurer dans son opinion précédente, tout ce qui pourra servir à la détruire le satisfera; il s'occupe des raisons de douter, il en cherche le plus qu'il lui est possible. On voit assés quelle incertitude, ou quelle variation dans la créance, en peut naître. C'est une chose décidée dans le commerce ordinaire de la vie, que l'ame à cette double *puissance de croire & de douter* laquelle concourt à l'actualité de la créance ou du doute, & que rendent variable différens motifs d'avantages & de préjudice, d'honneur & d'ignominie, d'amour & de haine. A quoi bon sans cela ces prieres & ces exhortations si fréquentes de croire ou de ne pas croire telle ou telle chose, de n'en pas douter, de ne pas rejetter telle assertion, ou du moins de la tenir pour problématique? Il y a plus, & *l'union du savoir & de la créance étant presque indissoluble* dans l'application aux vérités qui en sont l'objet, la volonté en plusieurs occasions n'a pas une médiocre influence sur l'un & l'autre. Ce que vous avez vu vous le *savez*; mais vous ne le savez que lorsque vous croyez fermement que votre vue étoit alors constituée comme elle devoit l'être, que vous avez employé la circonspection nécessaire, & que vo-

tre mémoire vous rappelle fidelement ce que vous avez vu. — Vous êtes conſommé dans l'Arithmétique, & l'on vous a indiqué tous les rapports néceſſaires de certains nombres qui doivent vous en faire découvrir un ou pluſieurs autres leſquels vous ſont encore inconnus. Le calcul vous les fait connoître. Vous ſavez donc à préſent que vous avez trouvé le vrai nombre en queſtion. Mais votre perſuaſion eſt un compoſé de ſavoir & de créance. Vous vous êtes plus d'une fois mécompté, & comment ſavez-vous qu'il n'y a point d'erreur dans votre calcul? Vous le croyez, & la raiſon en eſt le témoignage que vous pouvez vous rendre de l'avoir fait avec ſoin, revu juſqu'à trois fois, & montré à des experts qui le trouvent juſte. Vous avez ſans doute raiſon d'en être convaincu, mais à la rigueur c'eſt créance en vous, autant que ſcience certaine. Que ſeroit-ce même de votre ſcience par rapport à ce que vous avez vu & entendu, ſi un certain nombre de témoins, tous gens de probité, n'avoient pas vu & entendu préciſément comme vous? Il eſt donc requis pour ſavoir une choſe, qu'aucune eſpece imaginable de forte créance ne ſoit en conflit avec ce que vous prétendez ſavoir, & qui par cela même ne ſeroit plus auſſi entierement dégagé d'incertitude. Il n'y a pas juſqu'à la conviction des premiers principes qui ne ſoit mêlé de créance, vu que l'habitude de penſer d'une certaine maniere a ſouvent ſur notre eſprit la même force que l'impoſſibilité de concevoir le contraire de ce que nous penſons. *) La ſcience par rap-

*) *Rem.* Ne s'eſt-il pas trouvé plus d'un raiſonneur qui a admis comme un principe évident, qu'on ne pouvoit ſéparer de l'idée de la Divinité le deſſein de punir chaque

rapport aux principes, & à ce que le sentiment intime nous apprend, n'est donc pas bien complette, si l'on ne présuppose qu'il ne s'y mêle point dans certains cas quelque espece semblable de précipitation ou de mépriſe à l'égard de ce que nous jugeons savoir, ni par conséquent de simple créance. — Au reste les circonstances où la *puissance variable de croire ou de douter* agit, c. à d. *où les penchans de notre volonté influent sur notre persuasion ou notre doute*, sont à peu près celles ci. 1) Lorsque les preuves qui établissent une vérité sont ou effacées, ou obscurcies dans notre esprit, & que *l'habitude de croire* est l'unique, ou le principal motif de notre créance, il dépend sans contredit de notre volonté de nous laisser aller à cette habitude, ou d'y résister. — 2) Lorsqu'en considération de la grande importance d'un effet incertain, *nous jugeons conforme à la prudence d'agir toujours comme si* une chose vraisem-

que péché d'une peine infinie, au moins en un certain degré? N'y a-t-il pas des exemples qu'on ait voulu faire passer sans détour un préjugé, pour l'effet avéré d'un sentiment intime; je veux parler de ceux qui, sans autre preuve que leur imagination échauffée, se sont crûs inspirés ou possédés par un esprit dont ils sentoient l'action sur leur ame? Combien de Philosophes, sur des observations soi-disantes fondées sur le témoignage de leurs sens, n'ont-ils pas prétendu connoître certains principes & leurs conséquences, de maniere à les donner pour des vérités qu'ils savoient de science certaine; par exemple, que des corps humains, lors même que l'ame en étoit séparée, pussent écrire des livres entiers où tout fût suivi & raisonnable. O vous, vrais Sages, ou qui pouvez aspirer à le devenir, n'avilissez pas plus longtems la créance en l'opposant à la science! Vous aviliriez par là toute voie de conviction, au grand préjudice de l'humanité.

ſemblable, douteuſe, ou même improbable, étoit certaine. Si nous réaliſons cette prudence, & que notre conduite ſoit ſoutenue, l'improbabilité de notre conjecture diminuera naturellement dans notre eſprit, & la vraiſemblance en augmentera. Suppoſé que la choſe qui eſt l'objet de notre attente ſoit ſi éloignée que l'événement ne puiſſe nous porter à changer de conduite, notre conjecture ſe confirmant de plus en plus ſe changera en conviction. Telle une ame, qui agit toujours conformément à l'attente de l'immortalité & de la rémunération, parviendra à une entiere certitude par cette conduite uniforme & conſtante, qui d'ailleurs eſt fondée ſur des motifs qui la font dépendre de la volonté. On le comprendra mieux en conſéquence de cette troiſieme conſidération – 3) *Lorſque quelqu'un reconnoit la créance d'une choſe comme utile, & le doute ou la foi du contraire comme préjudiciable*, ce qui requiert des motifs & le concours de la volonté, il cherche l'occaſion d'exciter ſouvent dans ſon ame cette utile créance, & il évite tout ce qui peut faire renaître le doute, ou l'amener à une certitude qu'il appréhende. Dans l'un & l'autre cas, lorſqu'il penſe à cette choſe, il donne toute ſon attention aux motifs qui la lui font regarder comme avantageuſe, & il ſe refuſe au doute ou à la créance contraire, qu'il ſe repréſente comme préjudiciable, & il en prend tellement l'habitude qu'à la fin il ne s'occupe plus du tout, ou rarement, des objections & des difficultés qui pourroient le faire héſiter. Et comme ce qui n'eſt plus l'objet de nos penſées ne fait plus impreſſion ſur notre eſprit, il n'y a dans de ſemblables cas que les raiſons d'un côté qui agiſſent ſur nous. Après cela c'eſt à la nature des motifs & aux diſpoſitions de la volonté à décider ſi telle créance quelcon-

conque est utile ou préjudiciable, & jusqu'à quel point. Et pour en citer des exemples, on voit qu'*un homme épris de l'objet de son amour* n'en veut point appercevoir les imperfections, & qu'enfin il ne les voit point. De même un sincere & généreux *ami* ne veut rien entendre qui puisse lui faire soupçonner la probité de son ami, & très souvent sa confiance demeure inébranlable. Plus d'un *bâtisseur* se persuade volontiers qu'il occupera la maison qu'il fait bâtir, & il parvient à n'en pas concevoir le moindre doute, toutes les fois qu'il pense à son entreprise. *Le jaloux* n'est pas moins ingénieux à se former des sujets d'inquiétude: la crainte d'être trompé lui fait envisager la confiance comme trop préjudiciable pour ne pas se confirmer de plus en plus dans ses soupçons, dont les suites sont souvent des plus funestes — Enfin tant l'aquiescement, que le doute & le désaveu formel, naissent *des recherches:* celles-ci des dispositions faites précédemment, les dispositions des projets, les projets du jugement qu'on porte de la réussite ou du mauvais succès, de l'utilité ou du préjudice des recherches non encore résolues. Dans tous ces cas les motifs déterminent, & par conséquent influent sur la volonté de l'homme, sur ses décisions ou ses doutes. *Et ce* sont ces *jugemens pour ou contre* sur lesquels la volonté a tant de pouvoir, *qui ont* à leur tour *tant d'influence sur le bonheur des hommes*, dans l'état du mariage par exemple, dans les liaisons d'amitié, dans le commerce de la vie privée, dans le manîment des affaires publiques. A quoi la société peut-elle être plus intéressée qu'à la certitude ou au doute de l'existence d'un Dieu, de l'immortalité de l'ame, & d'un état de rétribution à venir? Combien

ne

ne lui importe t-il pas de ſavoir à quoi s'en tenir par rapport à la ſuperſtition des preſſentimens, des rêves, des poſſeſſions, à l'égard des faux prophetes, des prétendus ſorciers & diſeurs de bonne avanture, des revenans imaginaires, & des miracles ſuppoſés! — La créance, la conjecture, & le doute, vû leurs ſuites, doivent donc être mis au rang des *actions* principales des hommes. Ce ſont en effet des actions ou actes, & *ſouvent* de nature à réſulter d'intentions, d'inclinations & d'habitudes qui les rendent légales ou illégales: & conſéquemment elles ſont ſuivies de repentir ou d'une ſatisfaction intérieure; elles ſont, en une infinité de circonſtances, l'objet de l'approbation ou de l'indignation d'un Légiſlateur ſupreme, & méritent de ſa part des récompenſes, comme elles expoſent à de juſtes peines.

c) *De la vérité.*

Chacun nomme *vrai* ce qu'il penſe, ou croit, avec une certitude qui lui eſt particuliere: *vraiſemblable* ce qu'il conjecture; *improbable* ce dont il préſume le contraire: *parfaitement douteux* ce qui lui préſente le pour & le contre de maniere à ne pouvoir ſe déterminer pour l'un plus que pour l'autre. Telle eſt la ſignification ordinaire de ces mots, & qui ne nous apprend rien.

Ce n'eſt pas dans cette acception commune que ſe prend le mot de *vérité*, lorſque ceux qui vous inſtruiſent & qui vous ſont affectionnés vous la recommandent dans votre maniere de penſer, & que vous ſouhaitez vous-mêmes de rendre vos connoiſſances toujours plus conformes au vrai. Il faut enten-

entendre alors par la vérité, une utile conformité aux regles en fait de savoir, de créance, de négation formelle, de conjecture & de doute. Je dis une utile conformité aux regles, non dans des cas tellement particuliers que l'erreur fût plus avantageuse que la vérité, mais dans celui de l'utilité la plus générale pour tous les hommes & dans tous les tems, quoiqu'il puisse se trouver telle circonstance où elle seroit préjudiciable. Et comme la vertu est une conformité aux regles de la plus grande utilité, par rapport aux actions, *la vérité dans le sens le plus relevé* est cette même conformité généralement utile à l'égard des jugemens que nous portons.

Que ce soit dans ce sens que les Maîtres qui font profession d'enseigner la vérité prennent ce terme, je le prouve 1) parce qu'ils mettent au nombre des vérités les observations soigneusement faites à l'aide des organes des sens — les jugemens que la connoissance de nous-mêmes nous fait porter de ce qui se passe au dedans de nous — ceux qui s'accordent avec des expériences généralement avérées, ou que constate une vraisemblance aussi grande que le comporte un sujet qui n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse — les premiers principes qu'aucun homme raisonnable ne peut nier, à quoi se joignent les suggestions de la raison (2 l.) auxquelles on est obligé de céder après un examen attentif du pour & du contre — les assertions qu'on ne peut se refuser d'admettre en conséquence de l'obligation de croire ce qui a un degré suffisant de crédibilité (1. e) — & enfin les conséquences qui résultent de toutes ces sources de verité. 2) Mais il est constamment & généralement utile aux hommes de juger que toutes ces vérités, & non d'autres,

tres, ne ſont ſujettes à aucun doute. Il eſt donc clair que l'uſage que nos Maîtres ou Précepteurs font du mot *vérité*, pour ſignifier les jugemens exemts de doute que portent les hommes, revient à la définition que nous en avons donnée, ſavoir qu'elle eſt une conformité aux regles les plus généralement utiles pour nous faire porter des jugemens indubitables.

En ce ſens moins commun, la vérité peut s'attribuer aux conjectures & aux doutes. Ne dit-on pas, qu'il eſt vrai ou faux que telle ou telle choſe ſoit vraiſemblable, ou également douteuſe de part & d'autre? La vérité que nous devons rechercher en fait de conjectures & de doutes, eſt donc encore la conformité aux regles les plus généralement utiles pour nous diriger en conjecturant & en doutant. Or c'eſt cette vérité, cette conformité aux regles, que j'ai voulu vous faciliter par cette Logique ou art de penſer, afin qu'en vous appliquant à la mettre en pratique, vous en deveniez plus aiſément vertueux & heureux.



S

W 6834 (1)

AB: W 6834 (1)

Ga 1059 k

(1)

ULB Halle 3
006 913 687

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-153874244-12/fragment/page=0495

MANUEL ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION.

TOME I.

OUVRAGE UTILE

A TOUT ORDRE DE LECTEURS

en particulier

AUX PARENS ET AUX MAITRES

pour l'éducation

des Enfans & des Adoleſcens

& qui renferme une ſuite de toutes

BIBLIOTHECA Stephani ALBERSTADENSIS



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-153874244-12/fragment/page=0497